

Marseille

micromegaslab

Située entre la mer Méditerranée et un relief marqué par des formations calcaires et argileuses, la ville de Marseille se développe dans un territoire contraint par des forces naturelles et des héritages géographiques complexes. Les vents dominants, la topographie accidentée et la présence du littoral participent à l'organisation des formes urbaines, orientent les usages et influencent les trajectoires de transformation de la ville.

Le sous-sol marseillais, issu de longues strates géologiques, constitue un socle déterminant pour la compréhension du territoire. Les matériaux qui le composent ont historiquement conditionné les pratiques constructives, tout en générant des fragilités structurelles liées aux mouvements de terrain, à l'érosion et à l'instabilité des sols. La géologie apparaît ainsi comme un acteur silencieux mais fondamental de l'urbanisation, en lien direct avec les formes bâties et les infrastructures.

Les systèmes végétaux offrent une lecture complémentaire du territoire. Qu'ils se manifestent à travers de vastes ensembles paysagers ou dans des interstices urbains plus discrets, ils révèlent les continuités écologiques, les contraintes topographiques et les dynamiques du vivant. Dans un contexte de forte artificialisation des sols, ces présences végétales témoignent d'écosystèmes fragiles et de ressources paysagères encore actives.

Les réseaux hydrologiques, en grande partie enterrés ou canalisés, structurent néanmoins le paysage marseillais. Rivières et ruisseaux, soumis à des transformations successives, continuent d'exercer une influence sur la ville, notamment lors d'événements climatiques extrêmes. Ils mettent en évidence les limites des aménagements passés et interrogent les logiques contemporaines de gestion de l'eau.

À ces dynamiques naturelles s'ajoutent des héritages agricoles et industriels qui composent une autre épaisseur du territoire. Les franges agricoles, les friches, les terrils et les anciens sites productifs forment des strates matérielles parfois délaissées, parfois polluées, mais porteuses de potentiels. Ces espaces traduisent une histoire productive encore lisible dans la morphologie urbaine et le paysage.

Le tissu bâti se déploie au sein de cette complexité territoriale. Escaliers gravissant les collines, grands ensembles implantés sur d'anciennes bastides, typologies issues de pratiques vernaculaires ou de réemplois de matériaux témoignent d'une adaptation constante aux contraintes locales. Les équipements publics, et notamment les établissements scolaires, se trouvent aujourd'hui confrontés à des vulnérabilités climatiques et sociales qui nécessitent une transformation des usages et des espaces.

Enfin, la ville est marquée par de fortes discontinuités spatiales. Les enclaves résidentielles et industrielles, les datacenters, des supermarchés et les espaces privatisés fragmentent les parcours et accentuent les inégalités d'accès au territoire. Dans ce contexte, les sols urbains deviennent des indicateurs sensibles des transformations climatiques, révélant les effets de la chaleur, de l'imperméabilisation et de la réflexion thermique.

Ce travail s'appuie sur une pratique de la cartographie comme outil de recherche. Les cartes, dessinées manuellement, visent à produire des lectures sensibles du territoire et à révéler des relations parfois invisibles entre sol, paysage et architecture. À travers dix-huit lectures sensibles, cet ouvrage explore différentes manières d'interroger Marseille, en cherchant à rendre plus lisible la complexité de ses paysages urbains et à envisager des formes d'intervention adaptées à ses ressources et à ses fragilités.



Avant-propos

Une recherche par le projet : approche contextuelle, sensible et critique

Ce travail s'inscrit dans une démarche de recherche par le projet (research by design), où l'architecture, le dessin, la cartographie et la photographie ne sont pas considérés comme de simples outils de représentation, mais comme de véritables instruments heuristiques capables de produire de la connaissance sur le territoire urbain. L'atelier Micromegaslab adopte une posture méthodologique qui conjugue rigueur analytique, expérimentation graphique et engagement sensible, afin d'interroger la complexité du territoire marseillais dans toutes ses dimensions : géographiques, historiques, sociales, matérielles et climatologiques.

Cette recherche revendique une approche située et interprétative, assumant que tout regard sur la ville implique un cadrage, une sélection et une intention. La production de connaissances ne s'opère pas uniquement par l'accumulation de données quantitatives, mais par la mise en relation de savoirs issus de sources multiples : archives, bases de données, lectures théoriques, observations de terrain, arpentages, expérimentations graphiques et projets architecturaux.

Cette posture s'inscrit dans une tradition critique de l'architecture et de l'urbanisme qui reconnaît la valeur du savoir incarné, de l'intuition informée et du dessin comme forme de pensée. Elle admet la tension riche entre scientificité et sensibilité, considérant que la ville ne peut être comprise par des instruments normatifs seuls, mais nécessite des outils capables de révéler des phénomènes discrets, des usages invisibilisés et des dynamiques latentes.

La méthodologie se structure autour de quatre dispositifs complémentaires, mobilisés de manière itérative et transversale.

La cartographie sensible constitue le premier socle analytique de la recherche. Elle est utilisée comme un outil critique permettant de produire des lectures alternatives du territoire, au-delà des représentations fonctionnelles ou administratives conventionnelles. Les cartes développées explorent des thématiques atypiques telles que la géologie, les résidus industriels, les réseaux hydrologiques enfouis, les vents, les matières ou encore les usages, choisies pour leur capacité à ouvrir des pistes de projet. Leur élaboration repose sur l'analyse de données existantes, qu'elles soient géologiques, hydrologiques ou urbaines, sur une sélection critique des informations, sur des vérifications et des arpentages in situ, ainsi que sur une traduction graphique manuelle assumant une part d'interprétation. Ce processus cartographique est entendu comme un premier acte de projet, capable de révéler des structures profondes du territoire.

Le reportage photo-cartographique est mobilisé comme un outil d'exploration et de documentation critique du paysage urbain. Loin d'une approche illustrative, il cherche à établir un dialogue direct avec les thématiques cartographiées. Chaque image participe à la construction d'un récit spatial, révélant des situations, des ambiances, des modes d'occupation et des matérialités souvent absents des discours dominants sur la ville. La photographie permet ainsi de confronter les abstractions cartographiques à la réalité vécue et d'ancrer l'analyse dans des situations concrètes.

À une échelle plus fine, l'étude des détails architecturaux permet d'interroger la manière dont le territoire, le climat, les ressources locales et les normes contemporaines s'inscrivent dans la matérialité construite. Ces fragments, tels que les façades, les épaisseurs, les seuils ou les dispositifs de protection solaire ou climatique, sont étudiés comme des micro-récits révélant des façons d'habiter Marseille. Cette approche met en évidence une grammaire architecturale locale et constitue un répertoire de références opératoires pour les projets à développer.

Enfin, un travail de dessin quotidien accompagne l'ensemble du processus de recherche. Conçu comme un exercice volontairement répétitif et ouvert, il permet d'instaurer une temporalité lente, propice à la réflexion, à l'itération et à l'émergence d'idées. Le dessin n'est pas pensé comme une finalité, mais comme un outil de pensée, capable de faire évoluer le rapport au projet, de tester des hypothèses, d'accueillir l'erreur et de rendre lisible le processus créatif.

L'un des principes fondamentaux de cette méthodologie réside dans la continuité entre analyse et conception. Les phases d'observation, de représentation et de projet ne sont pas cloisonnées, mais s'alimentent mutuellement. Les dix-huit propositions architecturales présentées dans cet ouvrage ne constituent pas une application mécanique des analyses, mais des réponses situées, élaborées à partir des lectures produites par les dispositifs méthodologiques. Le

projet devient ainsi un outil de vérification, de reformulation et de mise à l'épreuve des hypothèses issues de l'analyse territoriale, permettant de dépasser une lecture purement descriptive de la ville pour accéder à une compréhension active et projectuelle du territoire.

Cette démarche ne vise ni l'exhaustivité ni la généralisation. Elle assume une position située, attentive à la spécificité du territoire marseillais. Les cartes, photographies et projets proposés ne constituent pas des modèles reproductibles, mais des outils critiques destinés à nourrir la réflexion architecturale et urbaine. En ce sens, cette recherche contribue à une réflexion plus large sur les pratiques contemporaines du projet en architecture.

Marseille : un territoire stratifié et en mutation

Cette année, la ville de Marseille a été choisie comme terrain d'investigation. À l'instar de nombreuses villes, elle se présente comme un palimpseste, constitué d'un assemblage de fragments et de strates hérités du passé.

Fondée au VIe siècle avant notre ère, Marseille s'est initialement développée autour d'un port d'échanges et de métissages. Au XIXe siècle, l'ouverture du canal de Suez en 1869 marque une phase d'expansion majeure, faisant de la ville un port colonial d'importance en Méditerranée. Les infrastructures portuaires et industrielles — docks, entrepôts, raffineries — contribuent progressivement à rompre le lien direct entre la ville et la mer, tout en structurant un tissu urbain marqué par des formes bâties spécifiques.

Le XXe siècle accentue ces transformations : destructions, développement de grands ensembles, expansion périphérique et infrastructures lourdes fragmentent le territoire. À la fin du siècle, un déplacement des activités industrielles vers Fos-sur-Mer entraîne l'apparition de friches urbaines, de bâtiments vacants et de paysages délaissés.

Le XXIe siècle s'ouvre sur des opérations de requalification majeures, notamment à travers le projet Euroméditerranée. Ces interventions visent à redéfinir la relation entre ville et mer et à revaloriser l'image de Marseille. Toutefois, ces transformations coexistent avec des fragilités persistantes, révélant la complexité des dynamiques urbaines à l'œuvre.

Une attention portée à l'ordinaire

Dans cet ouvrage, la recherche se détourne volontairement des figures les plus spectaculaires de la ville contemporaine pour s'intéresser à l'ordinaire. L'architecture du quotidien, celle qui compose l'existant, devient le principal objet d'étude.

Observer le contexte, ses usages et ses récits, revient à refuser une vision idéalisée et simplifiée de la ville. Il s'agit au contraire de saisir Marseille dans sa complexité : imparfaite, hétérogène et vivante. Face aux mutations en cours, l'atelier adopte une posture critique et expérimentale visant à identifier les interstices, les espaces en devenir et les potentialités de transformation.

Par son relief et sa situation méditerranéenne, Marseille constitue un terrain d'étude singulier. L'atelier fonctionne comme un laboratoire exploratoire, où les réflexions s'étendent du paysage au détail architectural. Cet ouvrage interroge ainsi la manière dont l'architecture peut s'inscrire dans un territoire en cherchant à le transformer avec attention plutôt qu'à le fragmenter.

Une démarche collective

Ce travail repose sur une dynamique collective, où la confrontation des points de vue constitue un moteur de réflexion. Les échanges avec architectes, urbanistes et acteurs locaux ont enrichi les analyses et ouvert des perspectives sur les transformations en cours.

Ce livre rassemble les traces d'une année d'observations, d'expérimentations et de projets. Plus qu'une compilation de travaux, il témoigne d'une posture engagée : celle d'une architecture qui accepte la complexité et la nuance. En s'inscrivant dans une démarche critique et expérimentale, Micromegaslab tente de contribuer à une réflexion plus large sur les nouvelles façons d'envisager nos villes européennes.

Sommaire

Avant-propos	2
Macro	6
Micro	74
In situ	136
Projets	142
Maquettes	256
A5	262
Conclusion	274
Rencontres	278
Bibliographie	306



Macro





Les cartes

L'outil le plus couramment mobilisé pour appréhender la ville est celui de la cartographie. Comprendre l'histoire urbaine, des dynamiques migratoires, des processus d'extension du tissu bâti ou encore des réseaux de mobilités trouve fréquemment son expression à travers ce médium, qui permet de rendre lisibles des phénomènes complexes dans leur dimension spatiale.

Dans le présent ouvrage, la cartographie est envisagée non pas comme un simple instrument de représentation, mais comme un véritable outil de recherche, capable de produire des récits territoriaux. Elle s'inscrit dans une approche sensible, tout en cherchant à s'émanciper des thématiques conventionnelles, afin d'élargir les modalités de lecture et de compréhension du fait urbain. Les cartes ainsi élaborées visent à mettre en évidence des caractéristiques fines, parfois imperceptibles, du territoire marseillais, tout en contribuant à nourrir les réflexions développées dans les projets architecturaux présentés dans la suite de l'ouvrage.

La méthodologie adoptée repose sur un processus articulant recherche documentaire, exploration de terrain, interprétation et analyse critique d'un corpus d'ouvrages consacrés à Marseille. Ce dispositif donne lieu à la production d'une série de cartes dites « sensibles », dont les thématiques se distinguent par leur caractère non conventionnel.

La première étape consiste en l'élaboration de structures cartographiques à l'aide d'outils numériques, permettant de définir les cadrages, les échelles et les éléments nécessaires à l'analyse des phénomènes étudiés. Ces choix méthodologiques constituent un moment déterminant, dans la mesure où ils participent à la délimitation des périmètres d'investigation et orientent les premières hypothèses de recherche. Trois échelles sont ainsi définies afin que différents sujets puissent trouver leur granulométrie. Cette étape est en soi, un premier outil critique, en ce qu'elle structure les dynamiques initiales de la recherche.

Dans un second temps, un corpus de thématiques est constitué à partir d'un processus de sélection rigoureux, fondé sur des recherches scientifiques, l'analyse de bases de données et la consultation d'ouvrages spécialisés, notamment issus de la bibliothèque de Micromegaslab. Ces thématiques font ensuite l'objet de vérifications empiriques, menées par le biais d'arpentages in situ et d'échanges avec des experts. Leur sélection finale repose sur leur capacité à renouveler la compréhension du territoire et à ouvrir des perspectives projectuelles.

Les cartes prennent la forme de dessins verticaux de grand format (A1), réalisés à la main à partir d'une palette chromatique volontairement restreinte et commune. Cet exercice de représentation renoue volontairement avec toute une série de traditions et de pratiques de cartographies faites à la main. Le temps consacré au geste graphique devient ainsi une forme d'engagement envers le territoire étudié. Cette approche lente inverse le rapport de l'impression informatique rapide. La trame qui représente le mouvement de la mer est par exemple constituée de milliers de petits traits qui dégagent du temps pour la réflexion, la digression, la rêverie et la création d'une nouvelle ville.

La richesse de cette démarche repose sur l'articulation entre rigueur analytique et sensibilité graphique. Une tension féconde s'instaure entre, d'une part, la collecte et le traitement des données, qui exigent une méthodologie scientifique, et, d'autre part, leur mise en forme, guidée par l'intuition et l'acceptation d'une part d'imperfection. Les thématiques explorées contribuent ainsi à faire émerger une lecture alternative du territoire : loin de l'image d'un tissu urbain homogène, Marseille apparaît comme une superposition de strates sensibles. Les cartes produites offrent dès lors de nouvelles perspectives, en rendant visibles des réalités souvent marginalisées ou invisibilisées.

Ce travail ne se limite ni à une fonction descriptive ni à un exercice de représentation. Il s'affirme comme une démarche critique, dans la mesure où il implique des choix de mise en visibilité qui relèvent d'un positionnement intellectuel et politique.

En définitive, cette recherche cartographique constitue une tentative de renouvellement du regard porté sur le territoire urbain. En proposant des lectures inédites et en interrogeant les outils de représentation, elle confère à la cartographie une dimension à la fois critique, sensible et projectuelle. Elle devient ainsi un instrument de production de connaissances autant qu'un vecteur de transformation de notre perception de la ville.

Dessous du relief 12

Terre de l'Oligocène 14

Résidus industriels 16

Les trois vents 18

L'été du feu 20

Morphologie et végétation 22

Archipels du vivant 24

La ville fertile 26

Morphologies migratoires 28

Nœud numérique 30

Ruisseaux invisibles 32

Vi·ll·e verticale 34

Escaliers urbains 36

Espaces transitoires 38

Supermarché 40

Les enclaves 42

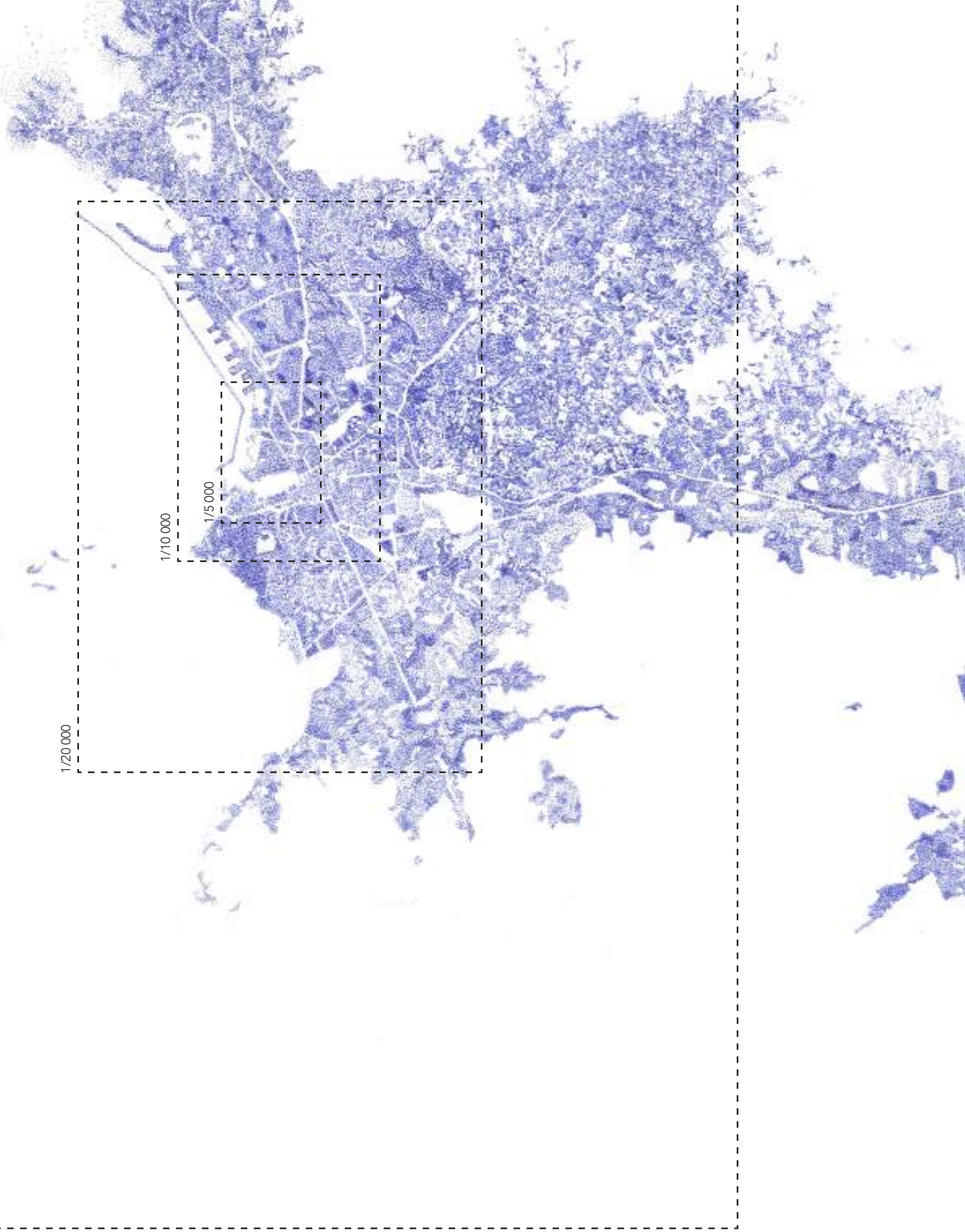
Après 2013 44

L'enfance à distance des équipements 46

Le trois fenêtres 48

Matière thermique 50

1/50 000


1/5 000
1/10 000
1/20 000

Dessous du relief

À l'échelle 1:50 000, cette carte simplifie la représentation des grandes ères géologiques minérales structurant le territoire marseillais. L'ère Protérozoïque correspond à la période où la Terre voit apparaître de grands super-continents et les premières formes de vie complexes. L'ère Paléozoïque constitue le socle européen ancien tandis que l'ère Mésozoïque (Trias, Jurassique et Crétacé), elle, est l'ère secondaire. Cette couche essentielle a formé la structure des massifs montagneux qui encerclent Marseille (Calanques, Sainte-Baume, Étoile). Enfin, l'ère Cénozoïque (Tertiaire et Quaternaire) constitue la base sur laquelle la ville s'est construite. L'ossature montagneuse de Marseille est principalement constituée de calcaires et dolomies du Jurassique et du Crétacé de la seconde ère, tandis que les zones urbaines des plaines et des bassins sont majoritairement remplies par des formations argileuses et détritiques de l'Oligocène (Cénozoïque).

La topographie, tracée par des courbes de niveau espacées de 20 m (remplies une sur deux), révèle ces couches depuis les fonds marins sous le niveau 0 jusqu'aux sommets culminants à 650 m (Calanques, Étoile). Quatre couleurs distinctes codifient les ères, leur densité variant avec l'altitude. Cette continuité sous-sol terre-mer souligne comment chaque strate, comme le relief, détermine les ressources locales et les modalités d'habiter.

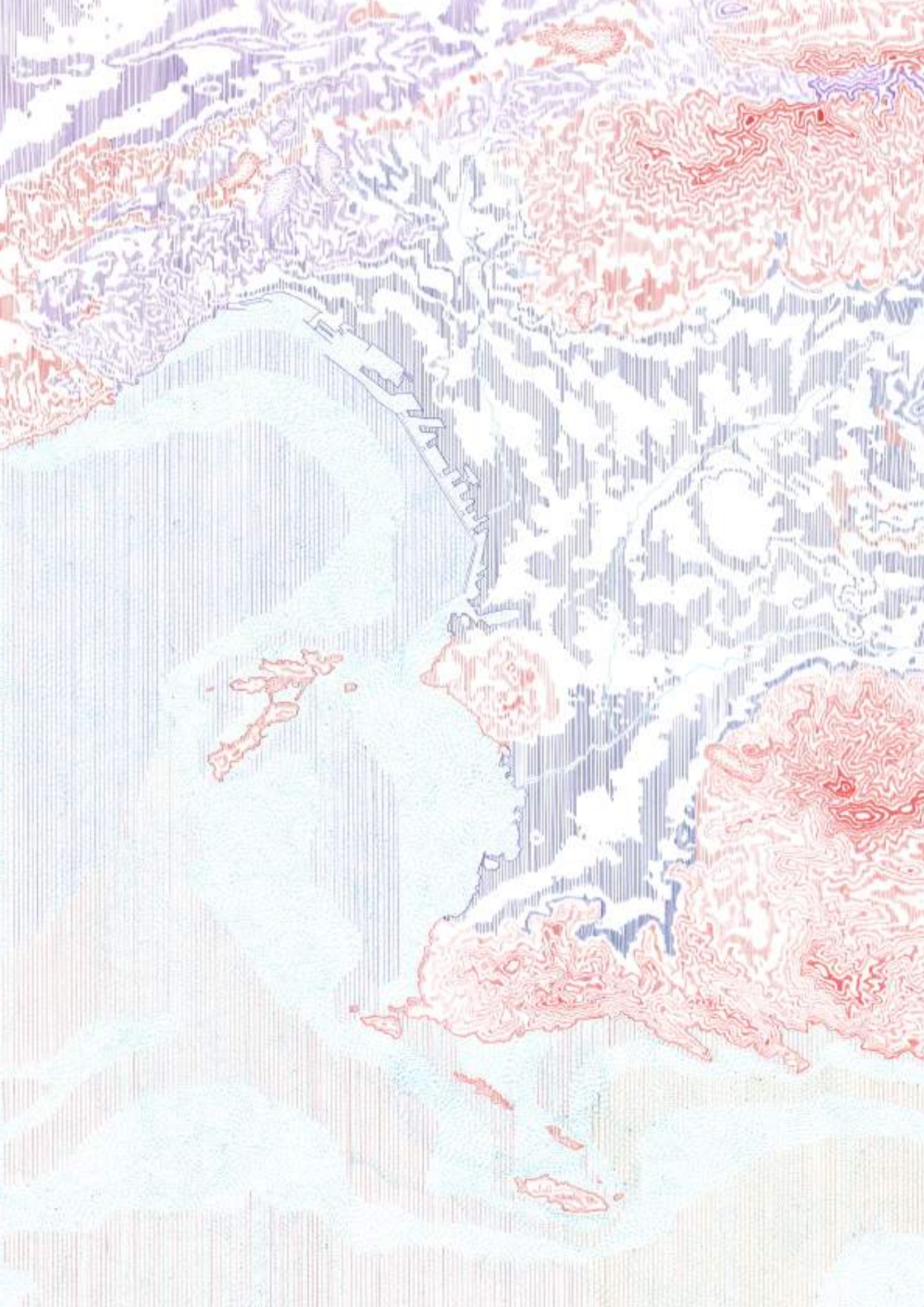
Ponctués par des cours d'eau, les massifs sont des refuges pour la biodiversité, ce sont aussi des lieux de ressources où se situent les carrières d'exploitation minérales encore en activité. Les matériaux qui en sont extraits permettent la production de granulats, de béton ou encore de ciment, qui seront directement injectés dans les constructions marseillaises ainsi que dans le département des bouches de Rhône. Même si les modes constructifs modernes ont depuis longtemps remplacé la construction en pierre massive, la région est riche en matériaux nobles et intemporels, offrant une grande diversité de couleurs, textures et finitions. Des pierres régionales célèbres, telles que la Pierre d'Estaillades (calcaire blanc, compact à grains fins), la Pierre de Fontvieille (calcaire blanc à reflets blonds), sont prisées pour leur authenticité, leur élégance et leur durabilité exceptionnelle, résistant aux intempéries et au temps. De même, la Pierre de Cassis est une roche marbrière dure exploitée jusqu'en 2008, historiquement utilisée pour les dallages, la pierre de taille et les travaux d'ornement artisanaux.1

Au-delà des ressources, la géologie transcende l'ancien : le vivant agit sur le minéral. Jérôme Gaillardet pose l'humain comme « acteur géologique »2. Cette pensée enrichit notre interprétation : la ville ne repose pas uniquement sur un sol millénaire, elle le transforme, le recompose et génère une géologie nouvelle en renforçant l'identité d'un territoire. À Marseille, les extractions (passées/présentes), les déviations fluviales (Huveaune, Aygalades) et les résidus (boues rouges d'alumine) transforment le socle, générant une nouvelle anthropogéologie.

Ainsi, la géologie nous rappelle que le temps de l'homme est infime en rapport à celui qui constitue les ressources qu'il utilise depuis l'antiquité. Et bien qu'elles conditionnent les manières que nous avons d'habiter la terre, les activités de l'homme parviennent à modifier ces ressources initiales. Cette lecture alternative des sols, peut être mise en lien direct avec l'exploitation des ressources, les enjeux écologiques, mais aussi les modes constructifs, ses ancrages, leur robustesse.



1 LAVILLE, Pierre. et al. (2018). Aubagne – Marseille. 3e édition, Bureau de recherches géologiques et minières, 2018. Open WorldCat.
2 GAILLARDET, Jérôme : «L'homme est un acteur géologique : il produit même de nouveaux atomes», Libération, publié le 22/12/2019, https://www.liberation.fr/de-bats/2019/12/22/jerome-gaillardet-l-homme-est-un-acteur-geologique-il-produit-meme-de-nouveaux-atomes_1770685/ (consulté le 01/12/2025)



Terre de l’Oligocène

Composante prédominante du territoire, l’argile a façonné la ville de Marseille depuis sa fondation par les phocéens. Dès leur installation autour du Vieux-Port, les premiers habitants exploitent les argilières locales pour produire poteries, briques crues et matériaux adaptés au climat méditerranéen.

Avec l’expansion de la cité vers le nord, les gisements de l’Oligocène situés à Saint-Henri, Saint-André ou encore à l’Estaque deviennent le socle d’une industrie tuilière et briquetière d’une ampleur exceptionnelle. La qualité plastique et la régularité de ces terres nourrissent une véritable économie locale, structurent des quartiers entiers et marquent durablement les paysages et les pratiques de construction.

Cet héritage est pourtant largement tombé dans l’oubli. L’essor du ciment et du béton au XX^{e} siècle a relégué l’argile au rang de simple ressource secondaire, effaçant les savoir-faire et la culture matérielle qui lui étaient associés. Aujourd’hui, face au changement climatique et à la nécessité de recourir à des matériaux plus sobres, cette matière retrouve un intérêt : certaines pratiques architecturales contemporaines, comme celles de H-Architectes, réinvestissent la terre pour ses qualités écologiques, hygrothermiques et structurelles, réouvrant une voie que Marseille avait longtemps cultivée.

L’argile demeure également un élément actif du sous-sol marseillais. Les formations oligocènes et pliocènes sont à l’origine de phénomènes de retrait–gonflement qui affectent le bâti, révélant le caractère à la fois ressource et contrainte de cette matière. La carte met en évidence ces zones sensibles, ainsi que les terres de l’Estaque, témoins d’une histoire industrielle aujourd’hui effacée.

Des cartes géologiques produites par le BRGM ont servi de base pour identifier, à l’échelle du territoire marseillais, les différentes formations argileuses héritées de l’Oligocène et du Pliocène. Ces documents, d’une grande précision scientifique, permettent notamment de distinguer les sols dont la composition minéralogique favorise le retrait–gonflement d’une part, et les argiles plus plastiques et homogènes qui ont historiquement alimenté l’industrie tuilière et briquetière de l’Estaque d’autre part.

À partir de ces cartes spécialisées, un travail de vulgarisation a été réalisé afin d’extraire les éléments les plus significatifs pour la compréhension du rapport entre Marseille et son sous-sol. Les formations argileuses responsables des phénomènes de retrait–gonflement ont ainsi été mises en évidence, de même que celles qui ont constitué la matière première des tuileries et briqueteries ayant marqué l’histoire et l’économie du nord de la ville. Cette simplification cartographique vise à rendre visible ce qui, dans les documents techniques, demeure souvent difficile d’accès : une matière omniprésente mais méconnue, dont le rôle a été à la fois constructif, industriel et géotechnique.

En articulant héritage historique, usages constructifs et enjeux contemporains, cette démarche cartographique cherche à réinscrire l’argile au cœur de la lecture du territoire marseillais. Terre de l’Oligocène met ainsi en évidence les continuités entre les terres jadis exploitées pour façonner des quartiers entiers, celles qui aujourd’hui provoquent des désordres dans le bâti, et celles qui pourraient, dans une perspective plus résiliente, constituer les fondations d’une réappropriation de techniques proches de l’architecture traditionnelle. Matière souvent oubliée mais décisive, l’argile apparaît alors comme un vecteur de compréhension et de réactivation de modes constructifs plus sobres, en continuité avec les spécificités géologiques de Marseille.


Argile quelconque


Sables, calcaires, marnes et argiles de l’Oligocène Miocène inferieur

Argile a suscéptibilité moyenne de retrait et gonflement: Argile calcaire d’Istre du Vindobonien


Argile a suscéptibilité moyenne de retrait et gonflement: Marnes et argiles du Quaternaire


Sinistres causés par le phénomène de retrait et gonflement des argiles


Argilières

Marçot, N. (2007). Cartographie de l’aléa retrait-gonflement des argiles dans le département des Bouches-du-Rhône – Rapport complémentaire de mise à jour. Rapport BRGM/RP-55403-FR, 64 p., 34 ill., 3 ann. et 3 pl. h.-t
Bouffier, Sophie, et Antoine Hermary (dir.). L’Occident grec de Marseille à Mégara Hyblaea. Hommages à Henri Tréziny. Aix-en-Provence : Publications du Centre Camille Jullian / Éditions Errance, 2013.
Mars Imperium. L’industrie tuilière du bassin de Séon au XX^{e} siècle. URL : https://marsimperium.org/l-industrie-tuiliere-du-bassin-de-seon-au-20eme-siecle. Consulté le 22/10/2025.



Résidus industriels

Lorsque nous arpentons les quartiers nord de Marseille, nos regards se posent sur cette butte de terre de 20 m de haut sur 7 ha. Ce terril, ancien crassier, apparemment radioactif, nous interroge.

Comme le souligne le livre Terre Terrain Territoire d'ANMA Architectes Urbanistes, notre regard se limite souvent à ce qui est immédiatement perceptible, alors que les marques les plus profondes du passé s'enfoncent dans les couches du sol.

Boues rouges, scories et friches industrielles empoisonnent les terres et la mer marseillaises. Ces résidus révèlent un lourd « héritage » d'extractivisme et de manufactures intensives sur le territoire.

Effectivement, dès 1850, avec l'essor industriel, Marseille se transforme : installation des hauts fourneaux, aluminerie et début de la sidérurgie.

Parmi elles, l'alumine a été dès la fin du XIX^{e} siècle une industrie provençale florissante de niveau mondial. Mais l'extraction d'oxyde d'aluminium a généré des quantités considérables de déchets, dont les boues rouges qui ont été rejetées en partie dans la mer. Au bord du ruisseau des Aygalades, l'ancien terril exploité par Alusuisse a laissé 1,1 million de tonnes de résidus d'alumine et de scories de charbon.

Ruines et cheminées rampantes témoignent des usines implantées le long de la Pointe Rouge, telles que les soudières destinées à la fabrication du savon de Marseille, où vents et relief étaient utilisés pour dissiper les fumées toxiques vers la mer.

La majeure partie de ces activités a été déplacée à 70 km, à Fos-sur-Mer, en réponse aux nuisances dénoncées par les habitants et à l'augmentation du trafic industriel. Les littoraux marseillais n'avaient plus la capacité d'absorber le flux de navires de marchandises.

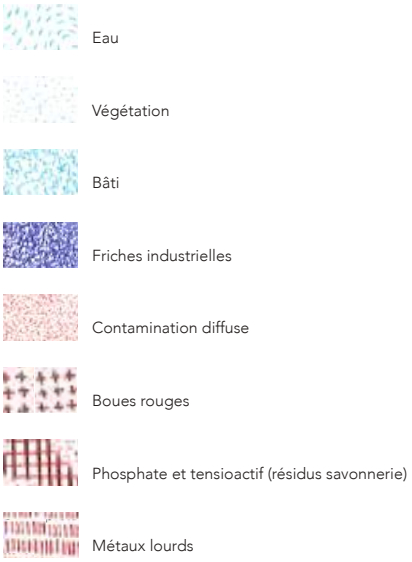
C'est donc à partir des années 1950 que la désindustrialisation s'amorce, laissant pour compte une terre malade où dorment de nombreuses friches industrielles : des terrains délaissés, suspendus entre abandon et potentiel.

La carte cherche à rendre visible ces zones d'accumulation : terrils, crassiers, friches, qui continuent de modeler le paysage, pesant autant sur les écosystèmes marins que sur les habitants. La ville s'est construite en les contournant, sans jamais véritablement les intégrer.

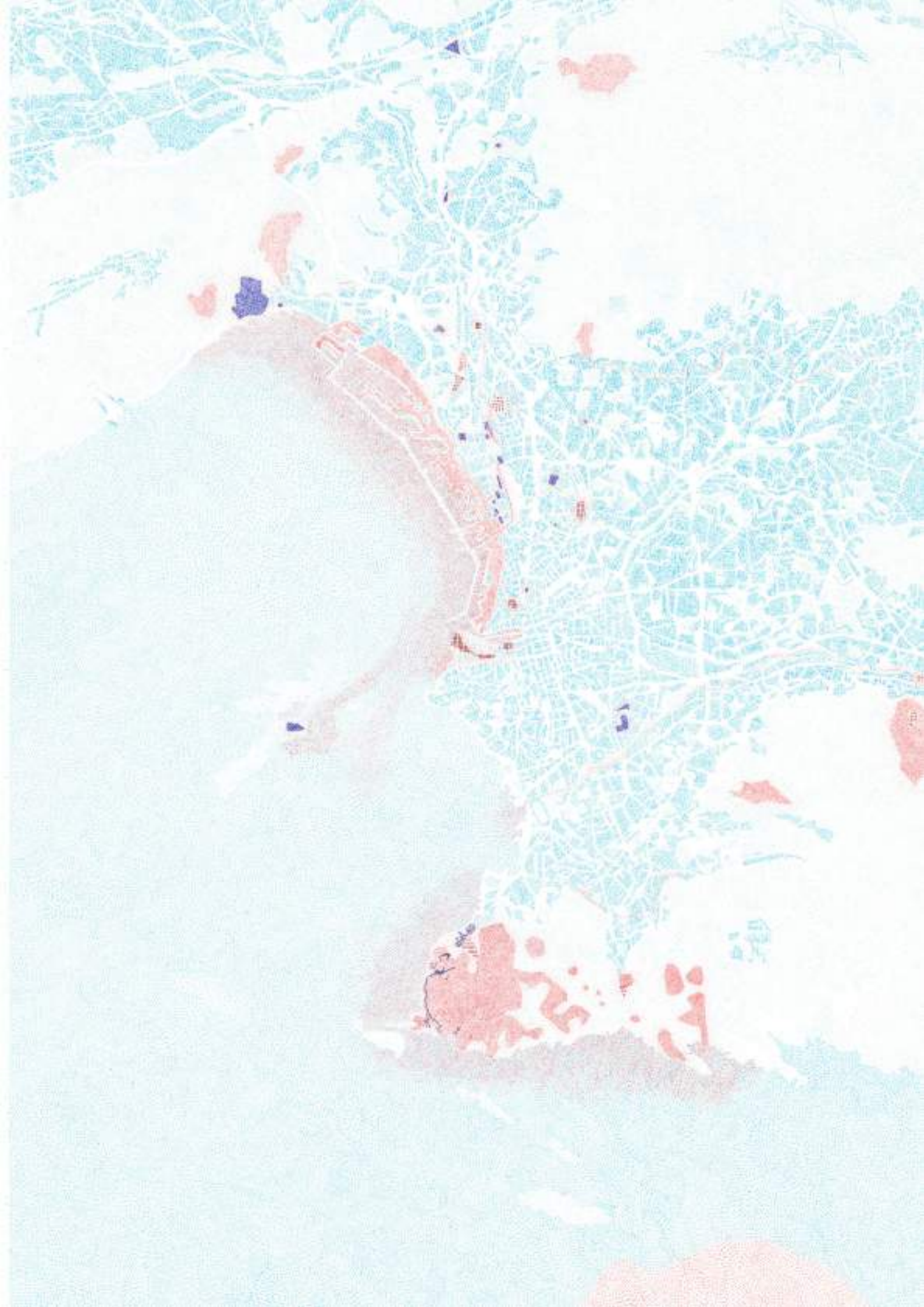
Hélène Frichot, dans Dirty Theory, décrit un modèle industriel qu'elle résume par « dig and dump » : extraire ici, utiliser ailleurs, et abandonner derrière soi des terres abîmées. Ce schéma éclaire la situation marseillaise : un territoire creusé, saturé, puis laissé à l'abandon.

Face à ces paysages blessés, composés de résidus industriels, nous nous questionnons :

Redéfinir ces « déchets » comme gisements permettrait-il d'achever le cycle du "ding and dump" ?



1 ANMA Architectes Urbanistes (2016). Terre Terrain Territoire, Paris : Éditions B2, 128 p.
2 FRICHOT, Hélène (2022). Dirty Theory: Troubling Architecture, Londres: Bloomsbury Visual Arts, 216 p.
3 TEMIME, Émile (dir.) (1983). Marseille (1831-1865). Une révolution industrielle entre Europe du Nord et Méditerranée, Marseille : Fédération historique de Provence, 312 p.



Les trois vents

La carte explore le territoire de Marseille et de ses îles en prenant le vent comme outil de lecture. Dans cette ville située entre la vallée du Rhône, les massifs calcaires et la Méditerranée, les circulations atmosphériques ne sont pas un simple phénomène climatique. Elles façonnent les ambiances urbaines, la morphologie des quartiers et les pratiques du quotidien.

Le Mistral, vent froid et sec du nord-ouest, naît dans les couloirs du Rhône après la rencontre entre l'air polaire continental et l'air chaud méditerranéen. Il s'accélère entre les massifs alpins et le Massif central avant de s'engouffrer sur la plaine d'Arles et de frapper Marseille, nettoyant l'air mais asséchant les sols. Le vent d'est, plus humide, vient du golfe de Gênes. Il apporte pluie, nuages et tempêtes, en lien avec les dépressions formées sur la Méditerranée. Enfin, le vent marin, doux et humide, provient directement du large et adoucit les températures côtières. Sur la carte, ces vents se lisent à travers les lignes de flux. Le Mistral descend du nord/nord-ouest vers le sud-est, les vents marins remontent en du sud-est vers le nord-ouest, tandis que les vents d'est se déploient horizontalement d'est en ouest.

La lecture du vent se superpose ici à la topographie marseillaise. Les massifs de l'Estaque, de Marseilleveyre et de l'Étoile créent des zones de canalisation ou d'accélération du vent. Les quartiers alignés sur l'axe nord-ouest et sud-est, de la plaine Saint-Michel au Vieux-Port, deviennent des corridors de vent. Les hauteurs, comme Notre-Dame-de-la-Garde, sont très exposées aux vents mais selon le côté, peuvent bénéficier d'une déviation grâce au relief. De plus, certaines artères, orientées dans le sens du Mistral, sont balayées et refroidies, alors que d'autres, perpendiculaires, accumulent la chaleur. Le vent agit ainsi sur la ventilation naturelle, la dissipation des polluants et le confort des espaces publics, devenant un paramètre essentiel lorsque l'on souhaite construire à Marseille.

Au-delà de ces effets topographiques, le vent a aussi un impact sur les bâtiments et les habitudes des habitants. Le crépi marseillais est une enveloppe protectrice contre l'air chargé en sel, tandis que l'épaisseur des murs en pierre calcaire assure une inertie stable face aux rafales. Les volets sont systématiquement fermés du côté du Mistral. Les tuiles canal, de forme courbe, et les tuiles Marseillaises, plates et munies de 2 rainures, sont très résistantes aux vents et aux infiltrations. Certaines places, habituellement animées, se vident lorsque le vent se lève. Les pêcheurs et les trajets des bateaux s'ajustent eux aussi en fonction des vents. Toutes ces adaptations montrent comment Marseille est dessinée par ses vents.

La carte met en évidence ces zones de tension et ouvre des pistes pour intégrer le vent au cœur du projet. Elle permet d'identifier non seulement des contraintes climatiques, mais aussi des opportunités spatiales, par exemple dans l'orientation des bâtiments et la ventilation naturelle de ceux-ci et des espaces publics.

Pour illustrer cette dynamique, nous avons représenté les trois vents principaux. Le Mistral, associé au rose, couleur vive et lisible, traduit son intensité. Le vent marin, très humide, apparait en bleu clair et se fond dans la mer. Enfin, en bleu foncé, le vent d'est, appelé « levant », également humide mais plus doux.

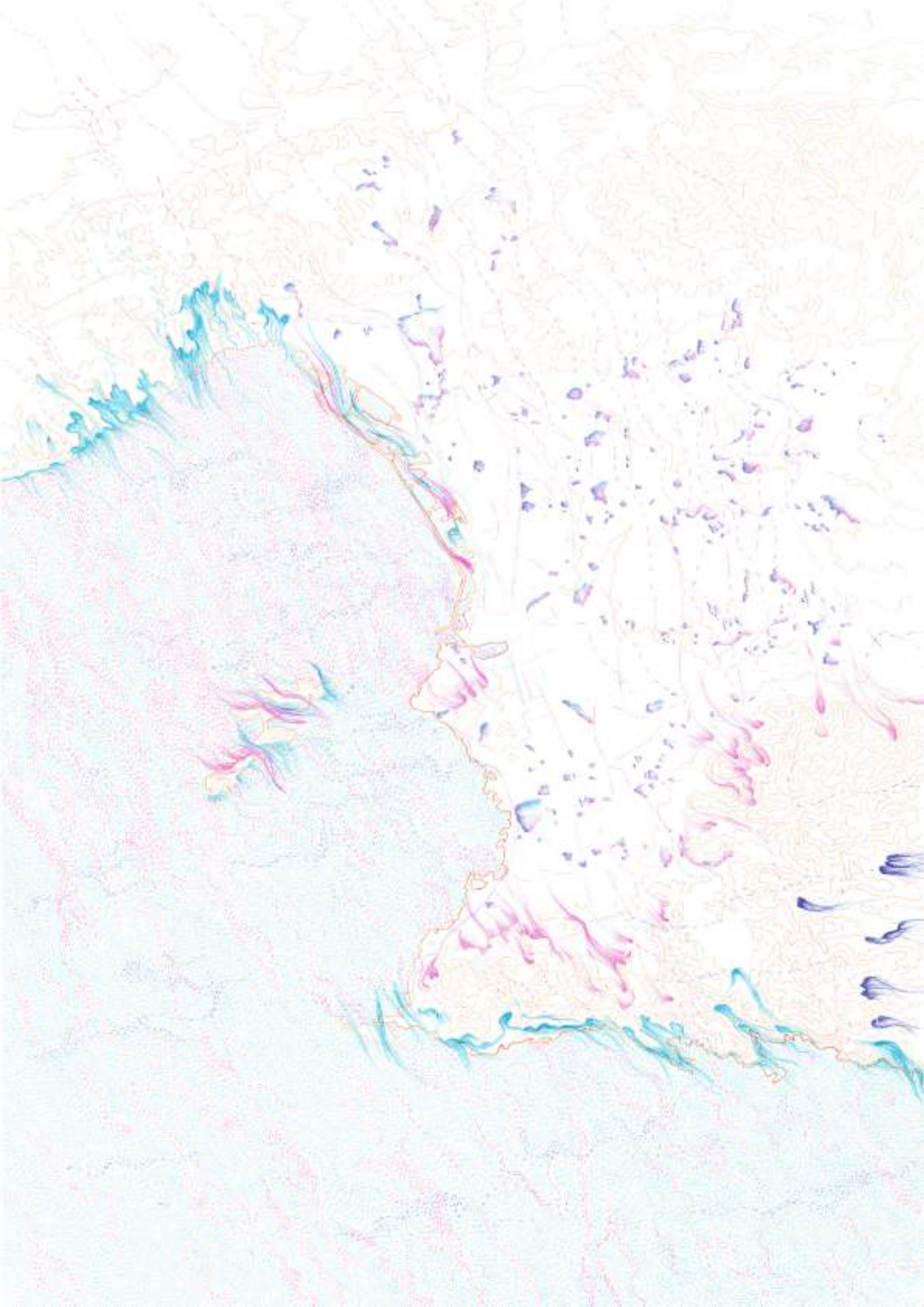
En questionnant le rôle du vent, nous cherchons à transformer une contrainte en ressource. Ainsi, comment faire projet avec le vent, et non contre lui ? Cette hypothèse ouvre la voie à une réflexion sur une ville adaptée à son climat, capable d'utiliser l'énergie du vent comme moteur de conception, pour mieux se protéger, se rafraîchir et se renouveler.


Vent Marin


Vent de l'est


Mistral

Fontaine, Thierry. 1984. « Architecture, urbanisme et climat: le vent ». Université libre de bruxelles.
Software, Dlubal. 2020. « Analyse des flux de vent en zone urbaine ». Dlubal Software, juillet 10. https://www.dlubal.com/fr/support-et-formation/support/base-de-connaissance/001646.
« Les vents régionaux | Météo-France ». s. d. Consulté le 1 octobre 2025. https://meteofrance.com/comprendre-la-meteo/le-vent/les-vents-regionaux.



L'été du feu

Chaque année, Marseille est menacée par les incendies. En juillet 2025, la zone métropolitaine de Marseille a été frappée par un incendie majeur, particulièrement intense au nord-ouest de la ville. Ce phénomène a impacté plus de 750 hectares de surfaces brûlées, emportant animaux, végétaux et près de 90 habitations influençant la vie des habitants.

Les canicules prolongées et la sécheresse, de plus en plus marquées sous l'effet du changement climatique, sont parties intégrantes du climat marseillais. Le territoire manque d'eau la plupart de l'année, ce qui fait du terrain un lieu propice aux départs de feux. De plus, parmi les vents de la région, le Mistral accentue la sécheresse des sols et transporte les braises aux alentours. La somme de ces causes prolongent la saison des incendies un peu plus chaque année, les rendant plus fréquents et plus violents.

Sur le plan environnemental, les zones naturelles sont détruites et des habitats riches en biodiversité méditerranéenne sont affectées. Insectes, oiseaux, reptiles et chauves-souris vivant dans la zone sinistrée subissent des pertes massives. Du côté de la flore le pin d'Alep est l'espèce survivante aux feux. En effet, "c'est un pyrophyte qui a besoin des incendies pour se reproduire"1, c'est une essence qui résiste aux feux et se propage sous l'effet des incendies.

Cependant, la cendre générée par la combustion de ces arbres apporte aussi de nombreuses complications qui persistent après le feu. Dans les pires scénarios, la quantité de cendres au sol est si épaisse qu'elle forme une couche hydrofuge, ce qui devient difficile pour l'eau de pénétrer dans le sol et peut provoquer des glissements de terrain.

Au-delà des dégâts matériels et écologiques, les incendies récurrents transforment le rapport des habitants à leur territoire. Le feu n'est plus vécu comme un événement exceptionnel mais comme une menace récurrente, intégrée au rythme des étés. Face à ça les habitants développent des formes de solidarité et de la résilience informelle tout en portant une mémoire collective des épisodes passés. Le territoire brûlé reste un territoire chargé marqué par les traces visibles du feu.

Dessinée au 1/50 000ème, la carte l'été des feux met en évidence les zones brulées lors des derniers incendies de l'été 2025 dont les répercussions sont encore présentes sur le territoire ; ainsi que les zones à risques.

Les zones qui ont brûlé cet été 2025 sont représentées en orange et rouge tandis que les zones à risque d'incendies sont représentées en bleu.

Les dégradés de rouge vers le orange et de bleu marine vers le bleu clair sont proposés pour mettre en avant la différence de topographie montrant son rôle dans la propagation de ces feux.

Finalement cette carte permet de requestionner l'envergure des feux ainsi que leurs conséquences. Néanmoins, comment peut-on appréhender un territoire après un incendie ? Comment peut-on tirer profit des répercussions afin de les transformer en solutions curative et préventive à l'échelle de Marseille ? Comment réparer, soigner et prévenir des prochains feux ?

Territoires brûlés (topographie haute)

Territoires brûlés (topographie basse)

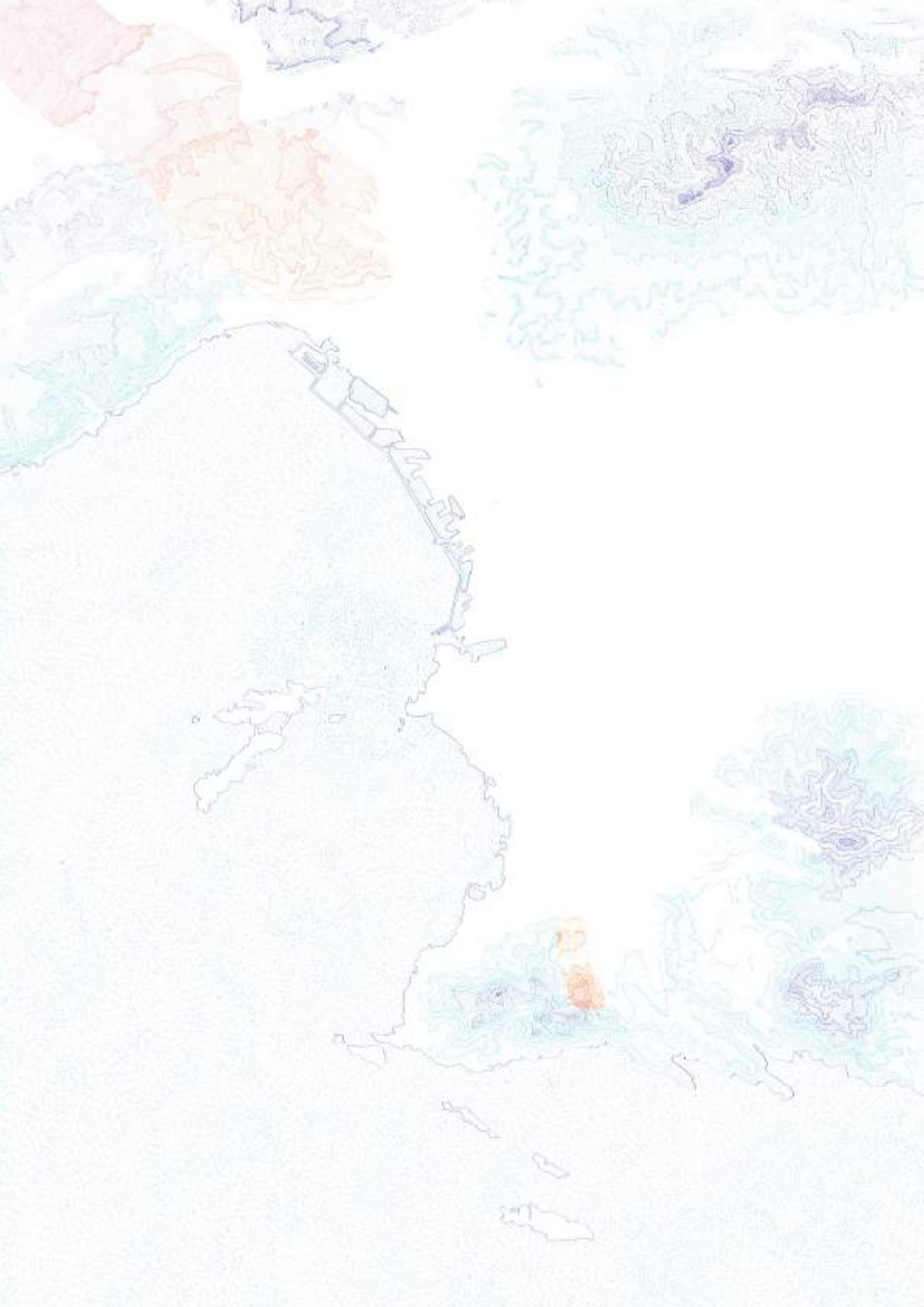
Territoires à risque (topographie haute)

Territoires à risque (topographie basse)

1 Bureau des Guides GR2013. (2026, 5 janvier). Balade Pyros # 2 - de la Montée du Pin à Château Bovis - Bureau des guides du GR2013. Bureau des Guides du GR2013. https://bureaudesguides-gr2013.fr/recit/balade-pyros-2-de-la-montee-du-pin-a-chateau-bovis/

2 Incendie à Marseille : feu fixé, 750 hectares parcourus, 400 personnes concernées par les dégâts. . . le point sur la situation. (2025, 9 juillet). https://www.laprovence.com/article/faits-divers-justice/4170039030732614

3 Image : la vue satellite après le passage de l'incendie aux Pennes-Mirabeau et à l'Estaque. (s. d.). https://maritima.fr/actualites/faits-divers/les-pennes-mirabeau/8056/image-la-vue-satellite-apres-le-passage-de-lincendie-aux-pennes-mirabeau-et-a-lestaque



Morphologie et végétation

La carte « Essences urbaines et végétales » recense les principales espèces végétales présentes sur le territoire marseillais et les met en relation avec le relief et l'urbanisation. Elle réunit un ensemble d'essences caractéristiques du climat méditerranéen, dont les pins d'Alep et pins parasol, les oliviers, les chênes verts et chênes pubescents, les micocouliers, les figuiers, les cyprès, mais aussi la végétation basse composée de bruyères, de thym et de romarin. L'objectif est de comprendre comment la topographie a conditionné l'implantation urbaine et façonné l'organisation végétale du territoire.

Marseille se situe au centre d'un vaste cirque collinaire structuré par plusieurs massifs : le chaînon de la Nerthe au nord-ouest, la chaîne de l'Étoile au nord-est, le massif d'Allauch à l'est et le massif de Marseilleveyre au sud. À l'intérieur de cette ceinture, deux dépressions se distinguent, séparées par un alignement est-ouest dans lequel s'inscrit notamment la colline de Notre-Dame-de-la-Garde. Historiquement, les premières occupations se sont implantées dans les zones basses et planes proches du littoral, tandis que les pentes et les massifs demeurent peu construits et propice au développement des espèces végétales. Cette configuration a favorisé la conservation de milieux naturels en périphérie du tissu urbain.

La répartition de la végétation reflète les variations d'altitude et la morphologie du sol. Les pins d'Alep, les pins parasol, les oliviers et les chênes verts dominent les collines et les massifs, où les sols secs et l'exposition au vent favorisent ces espèces résistantes. Les chênes pubescents, micocouliers et figuiers se trouvent dans les vallons et les zones abritées, où l'humidité est plus élevée. Les cyprès apparaissent en lisière des zones bâties ou dans les terres cultivées, tandis que les bruyères, le thym et le romarin se situent dans les secteurs les plus secs et les plus ensoleillés. Cette distribution témoigne de l'adaptation des espèces aux contraintes climatiques méditerranéennes.

En effet, chaque portion du relief crée des conditions écologiques spécifiques. Les substrats calcaires, caractéristiques des massifs marseillais et des zones littorales, forment des sols très drainants. De plus, l'exposition aux vents dans ces zones renforce la sécheresse du sol, tandis que les parties plus basses retiennent davantage l'humidité. Ainsi, la distribution végétale marseillaise se structure en différents micro-milieux. L'humidité, l'ensoleillement et l'exposition aux vents favorisent le développement d'une diversité d'espèces propre au territoire marseillais.

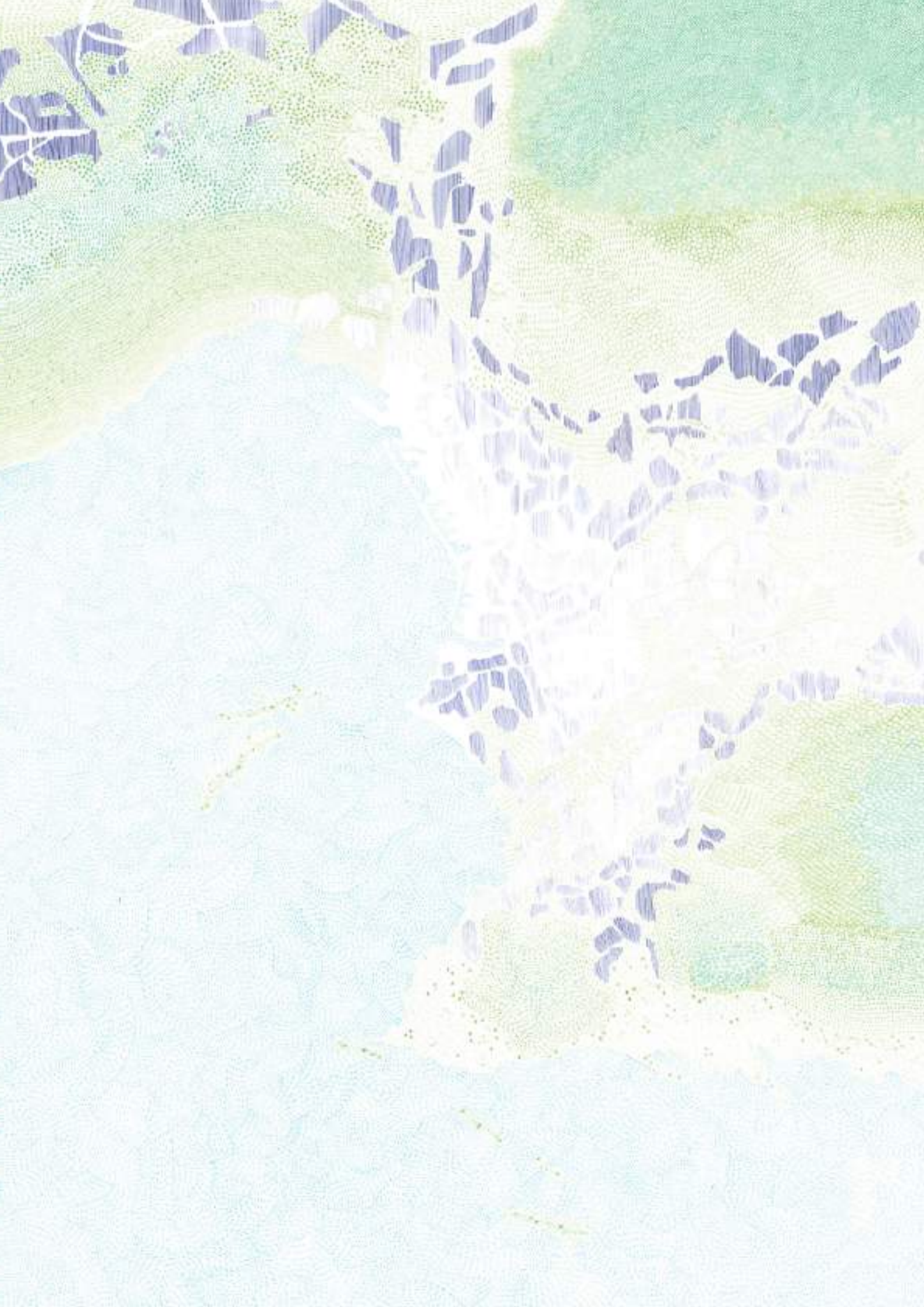
La réalisation de la carte s'est fondée sur un inventaire des essences présentes dans et autour de la ville. Les figurés attribués à chaque espèce, associés à une intensité de couleur augmentant avec l'altitude, permettent de visualiser le rapport entre les zones naturelles et les structures urbaines.

Ainsi, la carte révèle que les massifs périphériques et les pentes marseillaises forment un réseau continu de milieux naturels dont l'étendue est comparable à celle des zones bâties.

Enfin, cette analyse conduit à certaines questions relatives à de futurs projets : comment intégrer les trames végétales dans un contexte de densification croissante ? Comment concevoir des projets en cohérence avec les dynamiques écologiques propres aux pentes, aux vallons et aux massifs ?



1 Bouiron, M., & Gantès, L.-F. (2019). La topographie initiale de Marseille. Inrap.
2 Aillaud, G. J., & Aillaud, I. (2008). Flore et végétation des îles du Frioul (golfe de Marseille) : du mythe à la réalité (pp. 79-86). Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques.
3 Ville de Marseille. « Biodiversité ». Marseille.fr, section Environnement. Consulté le 20 octobre 2025
4 Parc national des Calanques. « Géologie et paysages - Calanques Marseille Cassis La Ciotat ». Calanques-parcnational.fr. Consulté le 1 novembre 2025



Archipels du vivant

L'urbanisation des villes a eu un impact notable sur notre écosystème, remplaçant les campagnes par l'artificialisation humaine, jonchée d'asphalte, de bâtiments et de matériaux transformés : un monde standardisé. Nous sommes ainsi dans une « bataille culturelle » à mener au vu de la « crise de la sensibilité »[1] presque assumée dans nos sociétés, soulignant une perte conséquente de notre perception et de notre attention envers le vivant. L'accroissement des activités humaines a dérégulé notre rapport au non-humain dans les territoires urbains, considérés comme peu accueillants pour la vie. Pourtant, nos villes sont des écosystèmes hybrides où cohabitent déjà de nombreuses espèces « sauvages », particulièrement à Marseille, métropole qui abrite plus de la moitié des reptiles, oiseaux et papillons recensés en France. Cette diversité témoigne de la capacité d'adaptation du vivant en contexte urbain et met en lumière le rôle essentiel de certains sites, refuges pour la biodiversité, notamment les Calanques ou les Îles du Frioul.

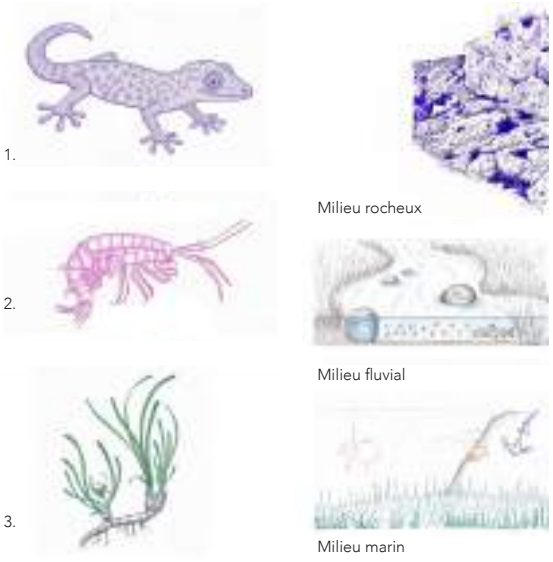
Nous avons choisi de représenter trois espèces endémiques de la Méditerranée vivant à Marseille, des espèces parapluies dont le domaine vital est assez large pour que leur protection assure celle d'autres formes de vie partageant le même territoire. Les gammares, petits crustacés d'eau douce que l'on retrouve en fond de rivière, jouent un rôle écologique en servant de relais entre parasites et poissons. Cependant, dans le fleuve des Aygalades, les chercheurs de l'IMBE ont observé une forte présence de gammares sans parasites ni poissons. Cette anomalie révèle l'incapacité des poissons à survivre dans un milieu pollué par l'industrie, les remblais et l'abondance de déchets venant de l'amont, illustrant la défaillance de nos environnements urbains à accueillir et soutenir la vie.

L'herbier de posidonie est une plante à fleurs sous-marine qui tapisse les fonds du littoral, du Parc des Calanques aux Îles du Frioul, agissant comme un poumon marin. Ces herbiers servent de refuges aux animaux marins et d'indicateurs de la qualité de l'eau, produisant du carbone et stabilisant les fonds sableux. Leur préservation conditionne celle de tout l'écosystème méditerranéen.

Le phyllodactyle d'Europe est un petit gecko nocturne, protégé et classé comme vulnérable à l'échelle mondiale. Il fréquente les milieux rocheux et les anciens bâtis ; vivant discret et résilient, il incarne une mémoire du vivant dans la ville et fait dialoguer le patrimoine paysager et architectural de Marseille.

Représenter ces trois espèces bio-indicatrices permet de relier les milieux bâtis, marins et fluviaux par le prisme du vivant, révélant une biodiversité souvent invisible et une fracture avec le discours écologique de la ville. Cette prise de conscience appelle à un changement de paradigme : il ne s'agit plus seulement de bâtir, mais de concevoir des territoires où le vivant peut s'épanouir durablement. Si l'on reconnaît désormais l'importance de préserver ces écosystèmes, il devient nécessaire de reconsidérer nos pratiques architecturales afin d'éviter la posture de l'architecte démiurge et continuer à espérer[2] une ville meilleure. La ville de demain doit ainsi devenir un espace hybride, intégrant la biodiversité comme principe fondamental de sa dynamique, pour assurer sa pérennité et celle du vivant qu'elle accueille et protège.

Ainsi, comment l'architecture peut-elle devenir un outil pour les espaces fragmentés et un support actif de la biodiversité ?

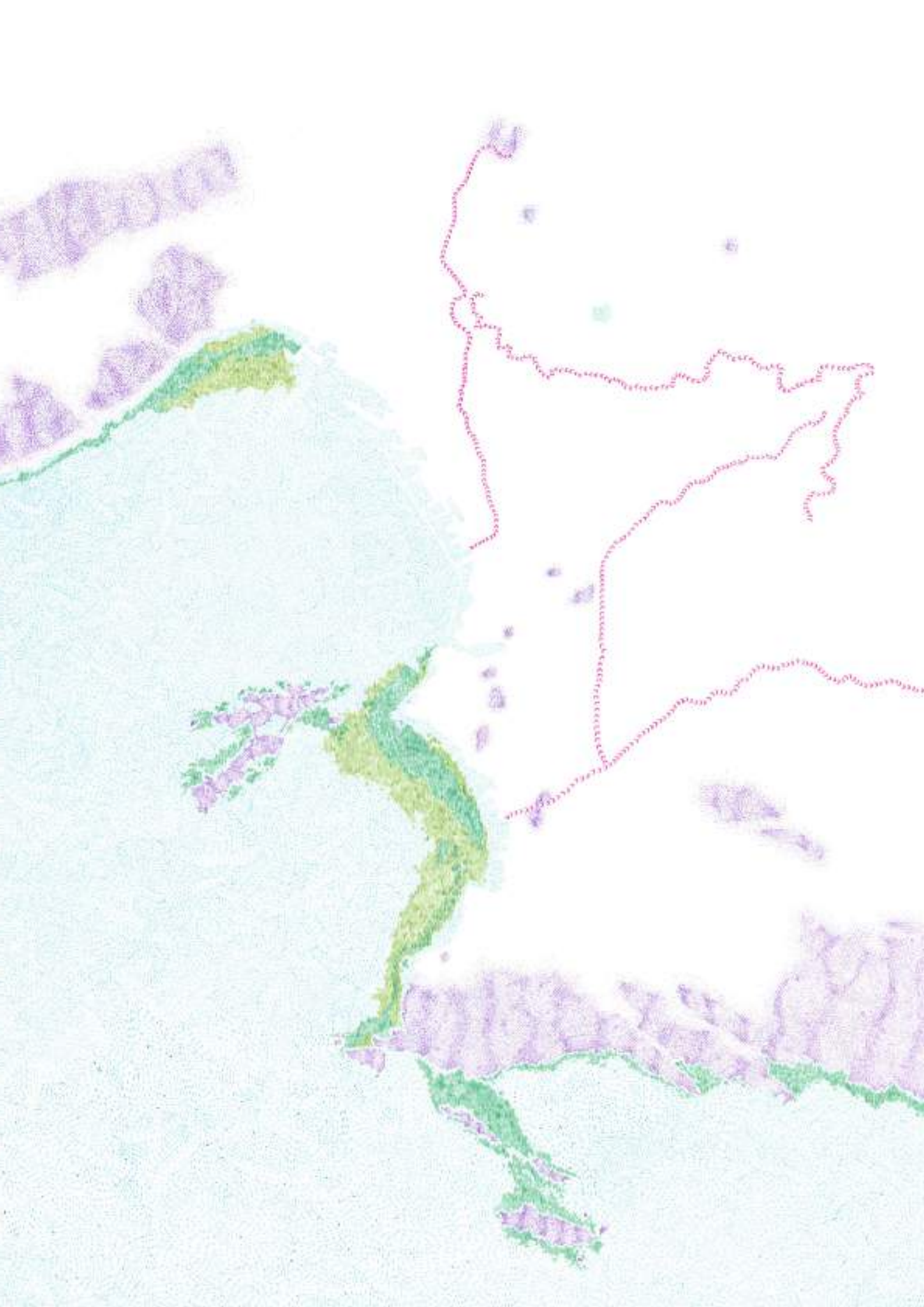



1. Phyllodactyle d'Europe


2. Gammare


3. Herbier de Posidonie

1 MORIZOT Baptiste, Manières d'être vivant, Arles - Paris: Acte Sud, 2020.
2 MAROT Sebastien, De l'art de la mémoire à l'art d'espérer, 2018.



La ville fertile

Cette cartographie se concentre sur l'agriculture à Marseille et sur la manière dont elle s'insère dans le paysage urbain et périurbain. Notre approche se questionne sur la place de l'agriculture en ville et de son importance. Elle permet de rendre visible les espaces agricoles implantés dans la ville et dans sa périphérie afin de démontrer que la ville de Marseille s'oriente dans une démarche de cultiver la ville.

L'objectif de cette thématique est de montrer que, malgré sa faible visibilité, l'agriculture occupe une place significative à Marseille. Elle s'inscrit aussi dans une démarche d'amener la ville vers un avenir autonome, durable et citoyen. Cet objectif est issu d'une réflexion basée sur le fait que la ville devrait devenir plus verte/écologique, plus participative afin de créer du lien social et de réinventé les usages de l'espace public. La carte met en évidence la connexion entre le noyau urbain et sa périphérie agricole, révélant des ensembles nourriciers et maraichères, où circulent eaux, matières organiques et biodiversité.

Ce travail est issu de notre recherche autour de la ville de Marseille, il vise à nous aider dans la conception et la recherche de projet lié à l'agriculture urbaine. Plus qu'un simple outil technique la carte devient un support pédagogique et critique capable de créer un dialogue et/ou une imagination collective autour des enjeux alimentaires et territoriaux. Ce travail de recherche rend visible ce qu'il ne l'est pas. Il est important de repenser l'espace en dehors de notre échelle propre, d'identifié les réels impacts de l'humain et des non-humains.

Les choix cartographiques permettent de distinguer les espaces cultivés en mauve se trouvant en périphérie de là ville. Les prairies sont représentées en vert clair. On retrouve en vert foncé les prairies sensibles, ces prairies sont protégées et ne peuvent être labourées ou converties en terre arable pour préserver leur biodiversité. Les agriculteurs sont dans l'obligation de les conserver et de préserver leur fonction écologique. Les fermes urbaines et pédagogiques sont représentées par une case mauve, elles s'implantent en périphérie et dans la ville. Les relais nature et jardins partagés sont représentés par une case verte et rose. Et en enfin les marchés sont représentés par une case bleue et permet de montrer les principaux lieux de ventes de la production agricole de la Marseille.

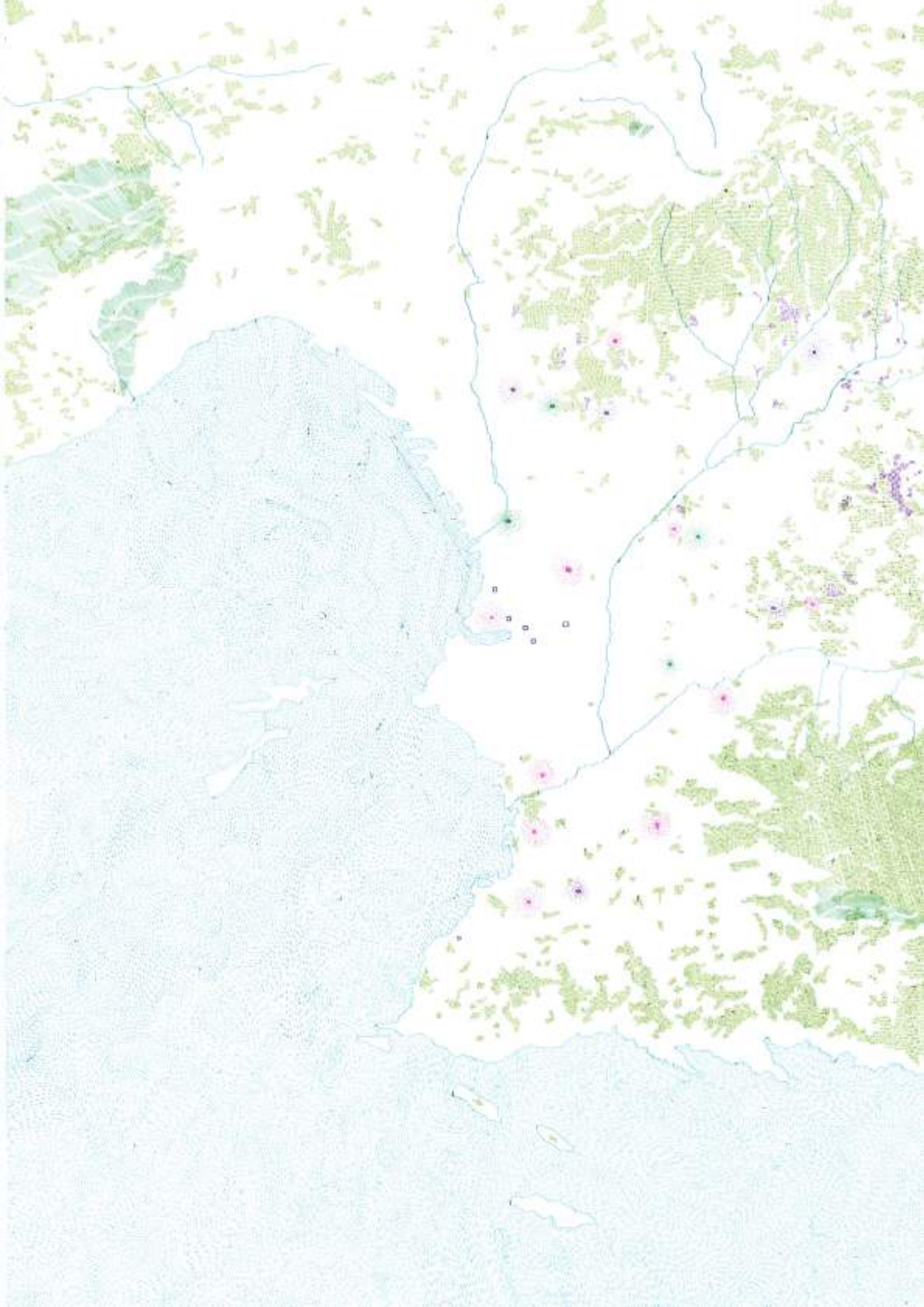
La carte propose se propose comme un outil de discussion plutôt qu'une vérité exhaustive.

Elle cherche à rendre visibles des dynamiques souvent éclipsées dans les représentations classiques du territoire, et invite à considérer comment ces espaces agricoles pourraient influencer les décisions d'aménagement, les relations entre quartiers ou encore la manière dont la ville pourrait intégrer des pratiques plus résilientes et inclusives.

La finalité de cette carte permet de s'interroger sur la manière de réfléchir et d'intégrer l'agriculture dans le paysage urbain d'une ville industrielle dense. Elle ouvre une réflexion plus large sur la manière dont l'architecture et l'urbanisme pourraient accompagner la présence de l'agriculture dans la ville. Elle interroge la possibilité d'imaginer des formes bâties plus poreuses, capables d'accueillir des sols vivants, des dispositifs de gestion de l'eau ou encore des espaces partagés de production. Elle pose également la question des interfaces entre espaces agricoles et espaces habités. Enfin, elle invite à envisager l'agriculture non pas comme un simple usage du sol, mais comme un moteur potentiel de transformation architecturale, sociale et environnementale pour la ville de Marseille.



1 GOELZER, Sébastien (2023). Cultiver la ville, Paris : Eugen Ulmer Eds, 293



Morphologies migratoires

Marseille, ville portuaire dotée du plus grand port de France, constitue un point d'ancrage stratégique pour les échanges commerciaux et culturels. Depuis sa fondation, elle s'est construite au rythme des circulations et des mobilités méditerranéennes. Les vagues migratoires ont façonné ses paysages urbains et nourri une identité sociale plurielle. Aujourd'hui encore, Marseille demeure un territoire d'accueil et de passage.

Cette carte met en lumière les phénomènes ayant modelé la ville, en montrant comment les migrations ont transformé son tissu urbain et influencé sa position face à ces flux.

Dès l'Antiquité, Marseille est une ville fondée par des migrants pour des raisons commerciales et portuaires. Son développement s'organise autour du Vieux-Port, noyau historique et économique. Sur la carte, cette centralité apparaît à travers les axes d'arrivée en violet, qu'ils soient maritimes, ferroviaires ou routiers.

À partir du XIX^{e} siècle, comme l'indique le livre Migrant Marseille (1), l'industrialisation et l'essor du port entraînent de nouvelles vagues migratoires liées au travail industriel et portuaire. Les zones industrielles, en rouge, se développent au nord, autour desquelles se construisent de nombreux logements sociaux. Selon le Haut Comité pour le logement des personnes défavorisées, les 13^{e}, 14^{e} et 15^{e} arrondissements concentrent les taux les plus élevés. (2)

Parallèlement, la bourgeoisie marseillaise, liée aux activités portuaires, s'éloigne des zones industrielles jugées polluantes. Dès la fin du XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle, elle se déplace vers les quartiers du sud et de l'est de la ville, notamment dans les 6^{e}, 7^{e}, 8^{e} et 9^{e} arrondissements, comme l'explique Les Vieux Quartiers de Marseille, Tome III. (3) Représentés en rose, ces secteurs deviennent des espaces résidentiels privilégiés, proches de la mer, des collines et éloignés des nuisances.

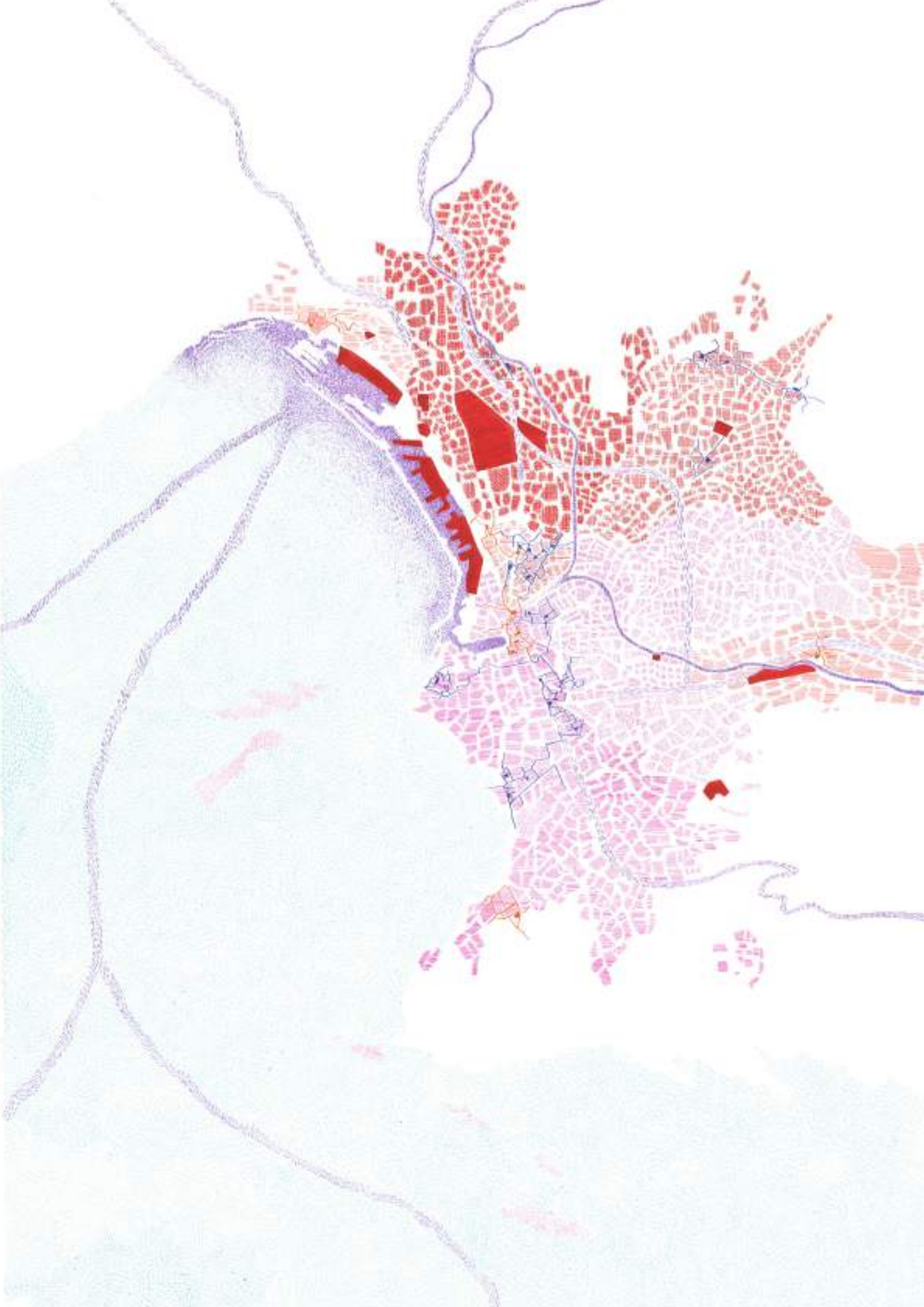
Le centre-ville, en particulier Belsunce et Noailles, joue aujourd'hui un rôle majeur dans l'accueil des nouvelles populations migrantes, notamment celles fuyant des conflits ou des situations de guerre. Ces quartiers conservent une forte centralité grâce à leur accessibilité, leurs commerces et réseaux de solidarité. Ils regroupent des structures d'hébergement (orange) et des centres d'accueil (bleu) recensés via QX1(4), témoignant de la continuité du rôle migratoire du centre historique.

Ainsi, la carte montre que l'organisation spatiale de Marseille découle de flux migratoires successifs : commerciaux, industriels ou humanitaires. Elle révèle une ségrégation socio-spatiale progressive, opposant un nord populaire à un sud bourgeois.

Elle ouvre des perspectives pour imaginer des interventions architecturales où réhabilitation, espaces accessibles et prise en compte des parcours migratoires deviennent des leviers pour accompagner l'évolution urbaine. Certains sites peu valorisés présentent un potentiel pour accueillir de nouveaux équipements ou des espaces adaptés aux habitants comme aux nouveaux arrivants.



1 ANGÉLIL, Marc ; MALTERRE-BARTHES, Charlotte ; Something Fantastic (éd.) (2020). Migrant Marseille: Architectures of Social Segregation and Urban Inclusivity. Ruby Press. 282 p.
2 Haut Comité pour le logement des personnes défavorisées (HCLPD) (année inconnue). « Rapport Marseille », HCLPD. https://www.hclpd.gouv.fr/IMG/pdf/rapport_marseille-2.pdf (page consultée le 1er novembre 2025).
3 MÉTÉNIER, Michel ; REVILLA, Fernand (2016). Marseille (Les vieux quartiers de) – Tome III : Les 8^{e}, 9^{e}, 10^{e} et 11^{e} arrondissements, Saint-Avertin : Éditions Sutton, 128 p.
4 QX1 (2025). « QX1 Welcome Map », site web, https://qx1.org/ (page consultée le 1er novembre 2025).



Nœud numérique

La carte explore le territoire de Marseille en prenant l'infrastructure numérique comme outil de lecture. Dans cette ville située au croisement des grandes routes maritimes mondiales et des corridors de données transatlantiques, les data centers ne sont pas de simples équipements techniques. Ils façonnent la géographie économique, les tensions foncières et les dynamiques sonores et énergétiques du territoire. Souvent invisibles dans les représentations classiques de la ville, ces infrastructures participent pourtant activement à la transformation des paysages urbains et à la redistribution des ressources métropolitaines.

Marseille est aujourd'hui l'un des nœuds numériques les plus stratégiques d'Europe. La ville concentre plusieurs câbles sous-marins à fibres optiques qui relient l'Europe à l'Afrique, au Moyen-Orient et à l'Asie. Ces câbles, représentés en bleu foncé sur la carte, atterrissent sur le littoral marseillais et irriguent un réseau dense de centres de données opérationnels et en construction. En vert figurent les lignes haute tension qui alimentent ces infrastructures. Cette concentration d'équipements numériques fait de Marseille une porte d'entrée majeure des flux d'informations mondiaux, où les échanges immatériels reposent en réalité sur des dispositifs fortement ancrés dans le sol et consommateurs de ressources.

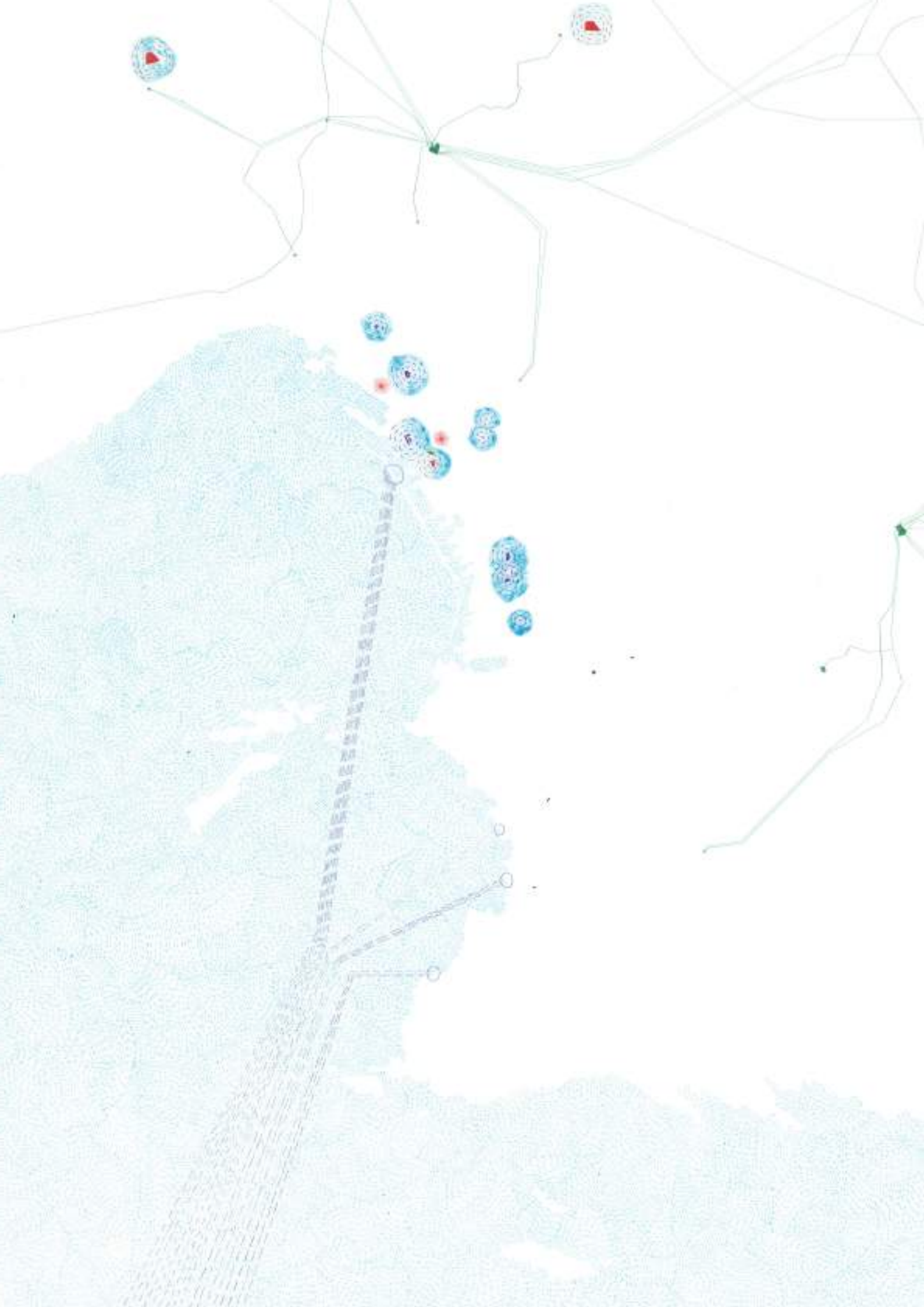
La lecture des data centers se superpose ici à la topographie sociale et urbaine marseillaise. Les quartiers nord, longtemps tenus à l'écart des grands projets métropolitains, accueillent désormais plusieurs de ces infrastructures. Leur implantation transforme silencieusement les usages du foncier, les conditions d'habitabilité et les rapports au bruit des riverains. Les périmètres sonores représentés autour de chaque site, trois cercles concentriques correspondant aux seuils d'exposition au bruit, révèlent une pression acoustique constante qui déborde largement sur les zones résidentielles et les espaces publics environnants. Au-delà des effets de voisinage, les data centers ont un impact considérable sur les besoins en énergie et en eau de refroidissement. Le développement rapide de ces infrastructures révèle ainsi les contradictions d'un modèle numérique présenté comme immatériel alors qu'il repose sur une consommation massive d'espace, d'énergie et de matières.

La carte met en évidence ces zones de friction et ouvre des pistes pour penser autrement l'intégration du numérique dans la ville. Elle permet d'identifier non seulement les contraintes induites par ces infrastructures, mais aussi les opportunités et les résistances qu'elles génèrent. Des mouvements de riverains et d'associations se constituent en effet autour de certains projets, questionnant leur légitimité, leurs impacts sur le cadre de vie et leur compatibilité avec les enjeux écologiques contemporains. Ces formes de mobilisation traduisent une volonté croissante de rendre visibles les infrastructures du numérique et de réinterroger leur place dans l'espace urbain.

En questionnant le rôle du numérique dans la fabrique urbaine, cette analyse cherche à transformer une contrainte en ressource de projet. Comment faire de ces infrastructures invisibles des leviers de réflexion sur la ville de demain ? Comment réintégrer ces équipements techniques dans une logique plus collective, plus lisible et plus habitable ? Cette hypothèse ouvre la voie à une architecture capable de négocier la présence du data center au sein de la ville, de le rendre lisible, discutable et peut-être, plus vivable.



1 LALUT Stéphane, « Votre cloud, notre fournaise : résister à la dématérialisation depuis Marseille », Terrestres, 22 janvier 2026. https://www.terrestres.org/2026/01/22/resister-a-la-dematerialisation-depuis-marseille/, consulté le 13 mars 2026.



Ruisseaux invisibles

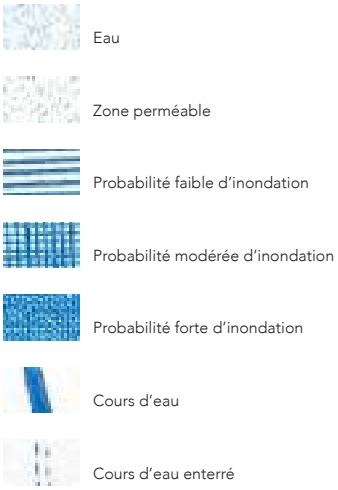
La ville de Marseille a connu une urbanisation exponentielle depuis la période industrielle, époque durant laquelle les cours d'eau ont été fortement sollicités, transformés et dégradés. Longtemps utilisés pour répondre aux besoins des industries, ces ruisseaux ont d'abord été canalisés, devenant progressivement de véritables égouts à ciel ouvert, avant d'être enterrés, considérés comme insalubres par les habitant.e.s. Enfouis sous plusieurs couches de béton, Les Aygalades, le Jarret et l'Huveaune ont disparu de la mémoire des Marseillais.es.

Notre carte intitulée « Ruisseaux Invisibles » vise à redécouvrir et valoriser ces cours d'eau oubliés, tout en révélant leur rôle dans les phénomènes d'inondation de plus en plus fréquents. Elle cherche à comprendre comment leur disparition physique et symbolique a participé à fragiliser le territoire urbain et comment leur réintégration pourrait devenir un levier dans les réflexions architecturales contemporaines.

Sont représentés sur la carte les cours d'eau, leurs zones d'inondation, leurs affluents et leurs portions enfouies sous terre, à partir des recensements réalisés par le préfet des Bouches du Rhône. Toutes ces relations à l'eau sont représentées en bleu, afin de révéler visuellement leur ampleur dans la ville. Les zones perméables identifiées sur la carte grâce à des images satellites montrent que l'urbanisation marseillaise se manifeste par une imperméabilisation massive des sols, aggravant encore les inondations.

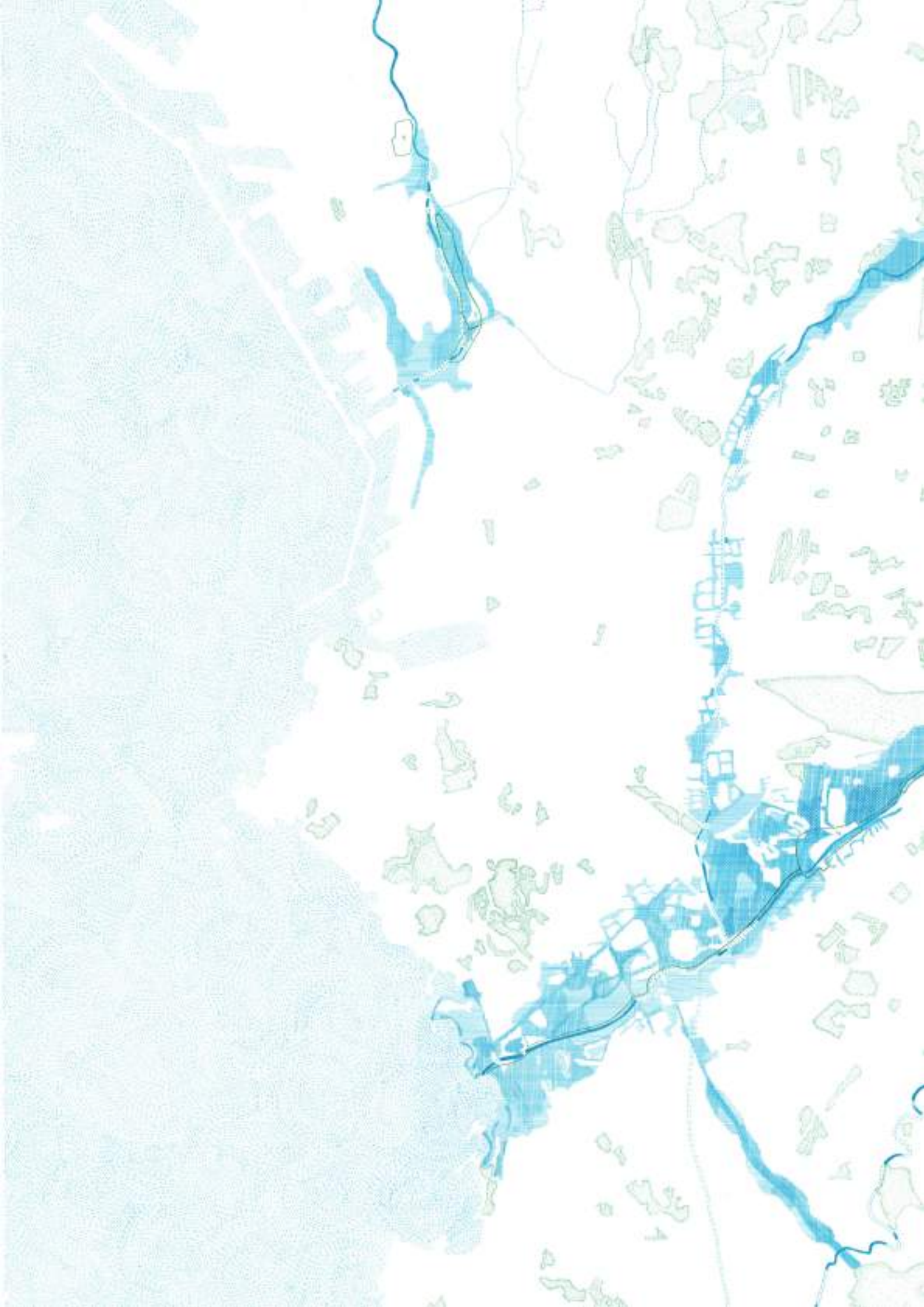
Depuis une dizaine d'années cependant, Marseille amorce une transition. Les habitant.e.s prennent conscience des enjeux et plusieurs projets de renaturation et réaménagement des cours d'eau ont émergé. La carte présente ainsi 4 projets illustrant cette volonté de réintroduire l'eau et la nature dans la ville. D'abord, le parc des Aygalades prévoit la restauration de 2 km de cours d'eau et la création d'un parc fluvial de 16 hectares capable d'absorber les crues et de restaurer un écosystème vivant. Ensuite, le parc Bougainville renature un ancien site industriel, désimperméabilise 4 hectares et vise à restaurer 1 km de cours d'eau tout en recréant un paysage végétalisé et hydraulique fonctionnel. On retrouve également le projet de Sucre Saint-Louis qui prévoit la construction et reconversion de plusieurs bâtiments avec l'intention de désimperméabiliser les sols, permettre l'infiltration des eaux et la renaturation et préservation du ruisseau. Enfin, la voie verte de l'Huveaune est un itinéraire de 14 km, intégrant la renaturation du fleuve, la protection contre les inondations et la création d'espaces verts.

Ainsi, cette carte interroge sur la place laissée aux cours d'eau dans nos projets urbanistiques et architecturaux futurs. Elle souligne l'importance d'intégrer les risques liés aux inondations dès la conception des projets et amène à repenser la relation ville-nature. Elle ouvre enfin des questions architecturales essentielles : Comment imaginer des espaces capables d'accueillir les crues plutôt que de les subir ? Comment concevoir des sols, des bâtiments et des paysages qui réapprennent à infiltrer et dialoguer avec l'eau ?



1.2.3.4 Projets

1 « La Prévention » Les Services de L'État Dans les Bouches-du Rhône [s.d.]. https://www.bouches-du-rhone.gouv.fr/Actions-de-l-Etat/Environnement-risques-naturels-et-technologiques/La-prevention [consulté le 20/11/2025]
2 Avis délibéré de l'Autorité environnementale sur le Parc des Aygalades secteur Bougainville IGEDD. (13) [s.d.]. https://www.igedd.developpement-durable.gouv.fr. [consulté le 20/11/2025].
3 DREAL Provence-Alpes-Côte d'Azur. [s.d.]. https://www.paca.developpement-durable.gouv.fr/IMG/pdf/f09323p0031_note_marseille_mga_sv_20-01-2023.pdf. [consulté le 20/11/2025].
4 En route pour la voie verte de l'Huveaune ! - Métropole Aix-Marseille-Provence. Métropole Aix-Marseille-Provence. [s. d.]. https://ampmetropole.fr/grands-projets/en-route-pour-la-voie-verte-de-lhuveaune/. [consulté le 20/11/2025].



Vi·ll·e verticale

Durant les trente glorieuses, Marseille fait face à un important accroissement de la population. En effet, la destruction de quartiers entiers durant la seconde guerre mondiale, le développement économique et son emplacement stratégique en tant que premier port français de la méditerranée entrainent un besoin de main d'œuvre. Cette dernière provient en grande partie des colonies françaises de l'époque. Toutes ces arrivées entrainent un besoin important de logements construits rapidement et à bon marché. La solution choisie par Marseille pour répondre à cette question est le grand ensemble.

Il existe différentes définitions d'un grand ensemble. La définition choisie est un complexe de logements construits entre 1945 et 1973, de grande échelle, avec un style uniforme entre ces bâtiments et souvent hybride avec d'autres programmes. À Marseille, beaucoup de grands ensembles ont été érigés sur des terrains de bastides bourgeoises construites entre la fin du XVIIIème et la première moitié du XIXème. Ces parcelles agricoles, très présentes en périphérie du centre-ville de cette période, ont été organisées comme des espaces déconnectés du tissu urbain et du reste de la ville. Cette caractéristique se répercute sur les grands ensembles qui les ont remplacés1. La hauteur de ces grands ensembles et l'inclusion de commerces, de divertissement et d'éducation directement dans ces derniers entraine un nouveau mode de vie, la vie verticale, centrée sur elle-même et fermée à la ville.

La carte vise à révéler l'impact des parcelles ainsi que les hauteurs des grands ensembles de Marseille. Les recherches concernant les grands ensembles à Marseille ont consisté, tout d'abord, à récolter, croiser et mutualiser des informations de différentes sources. Elles proviennent principalement de la carte interactive Grands ensembles de Marseille2 et du livre Migrant Marseille: Architectures of Social Segregation and Urban Inclusivity3 sorti en 2020, afin de dresser une liste des grands ensembles. Cette dernière contient aussi des caractéristiques telles que la date de construction, l'adresse, la hauteur, le nombre de niveaux, le nombre de logements et si ce sont des HLM ou non. Afin de mieux répertorier ces complexes de logements, ils sont classés en quatre grandes typologies qui sont les barres, blocs, tours et immeubles. Les plans du rez-de-chaussée ainsi que les parcelles des grands ensembles, en lien direct avec ces derniers et la ville, sont représentés en bleu sur la carte. En rouge, le nombre exact d'étages apparait en projection au-dessus des plans et montre cette verticalité expliquée plus tôt. Le numéro à coté de chaque grand ensemble permet de trouver plus d'informations sur lui dans la liste en annexe.

Ainsi, la carte met en lumière la manière dont les grands ensembles marseillais, héritiers des anciennes bastides et de leurs logiques d'enclave, ont contribué à produire une ville à la fois dense et dissociée de son propre tissu. En croisant l'analyse des parcelles et des hauteurs, la carte révèle non seulement l'ampleur physique de ces opérations mais aussi la transformation profonde des modes d'habiter qu'elles ont engendrée. Elle permet ainsi de reconsidérer ces architectures non comme de simples réponses fonctionnelles à la crise du logement, mais comme des éléments structurants d'une urbanité verticale, façonnée par l'histoire sociale et territoriale de Marseille. Elle ouvre enfin une question architecturale essentielle : Comment réimaginer ces grands ensembles et leur rapport à la ville en gardant leurs essences d'hybridation et de verticalité ?

Rez-de-chaussées de grands ensembles

Parcelles des grands ensembles

Niveaux des grands ensembles

1 DUROUSSEAU, Thierry (2009). Ensembles & Résidences à Marseille 1955-1975 : 20 années formidables. Bik & Book éditions.
2 AUSSEDAT, Mégane et VAILLANT, Philippe (2005). Grands ensembles de Marseille. DRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur.
3 ANGELIL Marc, MALTERRE-BARTHES Charlotte et Something Fantastic, eds. (2020). Migrant Marseille: Architectures of Social Segregation and Urban Inclusivity. Berlin: Ruby Press.



Escaliers urbains

L'escalier est un marqueur typique du paysage marseillais. Dans une ville façonnée par un relief prononcé, coincée entre mer et collines, il constitue un outil banal mais indispensable pour gérer les dénivelés. Il ne s'agit pas seulement d'un élément architectural, il révèle la manière dont la ville s'organise et comment ses habitants la parcourent au quotidien. En s'y promenant, on mesure immédiatement combien les escaliers accompagnent chaque déplacement.

Cette cartographie des escaliers part du constat que ces dispositifs structurent la ville. Certains, larges et monumentaux, occupent toute la voie et guident le flux piéton, tandis que d'autres, plus discrets, se glissent entre les façades et offrent des raccourcis ou des parcours alternatifs. Au-delà de ces formes évidentes, se dessine un ensemble de typologies propres à Marseille, des escaliers qui accompagnent les pentes jusqu'au littoral, ceux qui s'élargissent pour accueillir des usages de rez-de-chaussée, et enfin ces marches plus larges ou ponctuelles qui, par leur simple présence, structurent une petite place ou un élargissement urbain. Cette diversité témoigne d'une ville où la topographie s'impose souvent plus que la planification.

Bien que les escaliers permettent évidemment de franchir les différences de hauteur, ils révèlent aussi les contradictions de Marseille. Une ville où cohabitent des aménagements monumentaux du XIX^{e} siècle, comme le grand escalier de la gare Saint-Charles, les escaliers du Palais Longchamp ou les accès en gradins du parc Pierre Puget.

À leurs côtés apparaissent des interventions plus récentes, parfois mal intégrées, ainsi que des dispositifs vernaculaires issus d'initiatives locales. Leur localisation et leur forme mettent en lumière des inégalités entre quartiers, certains bénéficient d'espaces publics entretenus et accessibles, tandis qu'ailleurs, les escaliers restent difficiles d'usage, dégradés ou insuffisamment sécurisés.

Observer les escaliers à l'échelle de la ville revient donc à comprendre une manière de composer avec le relief qui oscille entre mise en scène et gestion minimale. L'escalier peut devenir support de vues et de séquences urbaines, ou au contraire simple réponse pragmatique à une contrainte topographique. Dans plusieurs quartiers, il compense les insuffisances du réseau viaire ou pallie l'absence d'espaces publics continus, plutôt que de s'inscrire dans une stratégie urbaine cohérente.

Cette lecture cartographique invite à repenser la conception architecturale et urbaine non pas à partir de formes ou de programmes prédéterminés, mais depuis les parcours eux-mêmes : où commence-t-on à marcher ? Où ralentit-on ? Quelles ruptures ou continuités ces escaliers génèrent-ils réellement ? Leur présence questionne l'accessibilité, la qualité des espaces traversés et la capacité de la ville à proposer des cheminements lisibles et inclusifs dans un contexte topographique complexe.

Dans cette ville fortement construite, l'escalier n'est plus un élément secondaire, il permet de concevoir des projets en hauteur depuis les grands espaces public jusqu'aux petits bâtiments privés.

Comment l'escalier peut-il devenir un véritable espace habité plutôt qu'un simple dispositif de circulation ? Comment l'escalier accompagne-t-il le passage du sol de la rue au seuil du bâtiment ? Comment concevoir un escalier qui ne soit pas ajouté à un projet, mais qui en soit le moteur spatial ?



Cartographié à l'aide de QGIS, https://qgis.org, consulté le 10 novembre 2025, Google Maps, https://www.google.com/maps, consulté le 3 novembre 2025 et Google Earth, https://earth.google.com/web/, consulté le 3 novembre 2025.



Espaces transitoires

La carte se structure autour de trois périmètres majeurs engagés dans la transformation de Marseille : Euroméditerranée, le Projet Partenarial d'Aménagement du Centre-Ville et le futur plan-guide du Littoral Sud prévu pour 2026. Ces territoires, marqués par des temporalités longues, s'inscrivent dans ces phases d'entre-deux décrites par Luc Gwiazdzinski : des temps lents, parfois invisibles, où la ville continue pourtant de fonctionner et où les usages provisoires deviennent une manière d'habiter l'attente. Dans ce contexte, les occupations temporaires apparaissent comme un outil stratégique pour révéler le potentiel des sites avant leur transformation.

Pour rendre lisibles ces situations, la carte cherche à révéler les espaces vacants repérables dans ces périmètres tout en retirant les secteurs déjà en chantier, afin de mettre en évidence les zones réellement disponibles et en attentes. La représentation graphique s'attache ainsi à montrer non pas de simples vides, mais de véritables situations transitoires, c'est-à-dire des lieux où le projet temporaire peut s'inscrire de manière pertinente et limitée dans le temps. Cette approche est également renforcée par l'intégration du tracé du GR2013 : son passage à proximité de plusieurs sites transitoires « crée les conditions pour une utilisation collective et expérimentale de ces espaces » , en augmentant leur accessibilité et leur visibilité auprès des habitants comme des usagers du sentier.

La carte montre donc que Marseille est traversée par de nombreux espaces en attente ou en transition, qu'il s'agisse de poches non bâties, de bâtiments vacants, de franges portuaires ou d'espaces littoraux sous-utilisés hors saisons touristiques. Ces lieux constituent un terrain privilégié pour imaginer des occupations temporaires capables d'activer la ville pendant les phases de transition. Elles permettent d'éviter la vacance, de maintenir une présence sociale et de mettre les lieux en mouvement en attendant les futurs aménagements.

À l'intérieur des trois périmètres observés, ces espaces transitoires se distinguent d'abord par leur nature, bâtis ou non bâtis, puis par les spécificités propres à chaque secteur. Euromed regroupe de grands îlots portuaires et industriels, des friches en reconversion et des interstices entre chantiers. Le centre-ville, dans le périmètre du PPA, présente un tissu plus dense, composé de petites poches résiduelles, d'îlots dégradés ou de bâtiments en attente de rénovation. Le Littoral Sud, enfin, rassemble des espaces touristiques et des parkings peu utilisés hors saison ainsi que des vides littoraux liés aux mutations écologiques à venir.

La carte ne se limite donc pas à identifier des vides : elle propose une lecture de ces espaces comme des temporalités ouvertes du projet urbain, susceptibles d'accueillir des programmations temporaires répondant aux besoins des quartiers. Elle invite à considérer l'attente comme une ressource et non comme une parenthèse, en soulevant quelques questions : comment concevoir des projets capables d'occuper l'attente sans figer l'avenir ? Comment imaginer des structures temporaires, réversibles ou légères, adaptées aux contextes portuaires, centraux ou littoraux ? Et surtout, comment utiliser ces espaces transitoires pour explorer d'autres manières de faire la ville, sans chercher à préfigurer le programme final ?



1 Gwiazdzinski, Luc (2003). « L'urbanisme des temps : penser les rythmes de la ville ». In Les nouvelles temporalités urbaines, Éditions de l'Aube, 5p.
2 APUR (2020)– Atelier Parisien d'Urbanisme. Urbanisme transitoire. Paris : APUR, p.118
3 APUR, op. cit., 172 p.



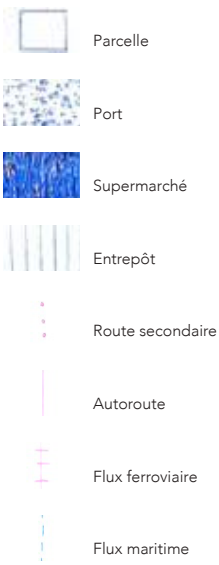
Supermarché

Avant la généralisation des supermarchés à la fin des années 1960, l'approvisionnement alimentaire reposait principalement sur des circuits locaux. Les ménages combinaient souvent l'autoconsommation avec les marchés publics et les commerces spécialisés de proximité. La consommation était alors fortement liée aux saisons et les produits transformés restaient limités. L'apparition du supermarché marque une rupture importante dans cette organisation. En introduisant le libre-service et en regroupant dans un même lieu des produits auparavant dispersés dans plusieurs commerces spécialisés, il transforme les modes de consommation et devient progressivement un équipement structurant de la ville contemporaine. Son développement s'accompagne de formes commerciales variées, des hypermarchés périphériques aux commerces intégrés au tissu urbain. Marseille illustre cette diversité que la carte analyse à travers l'analyse les parcelles cadastrales et les emprises bâties.

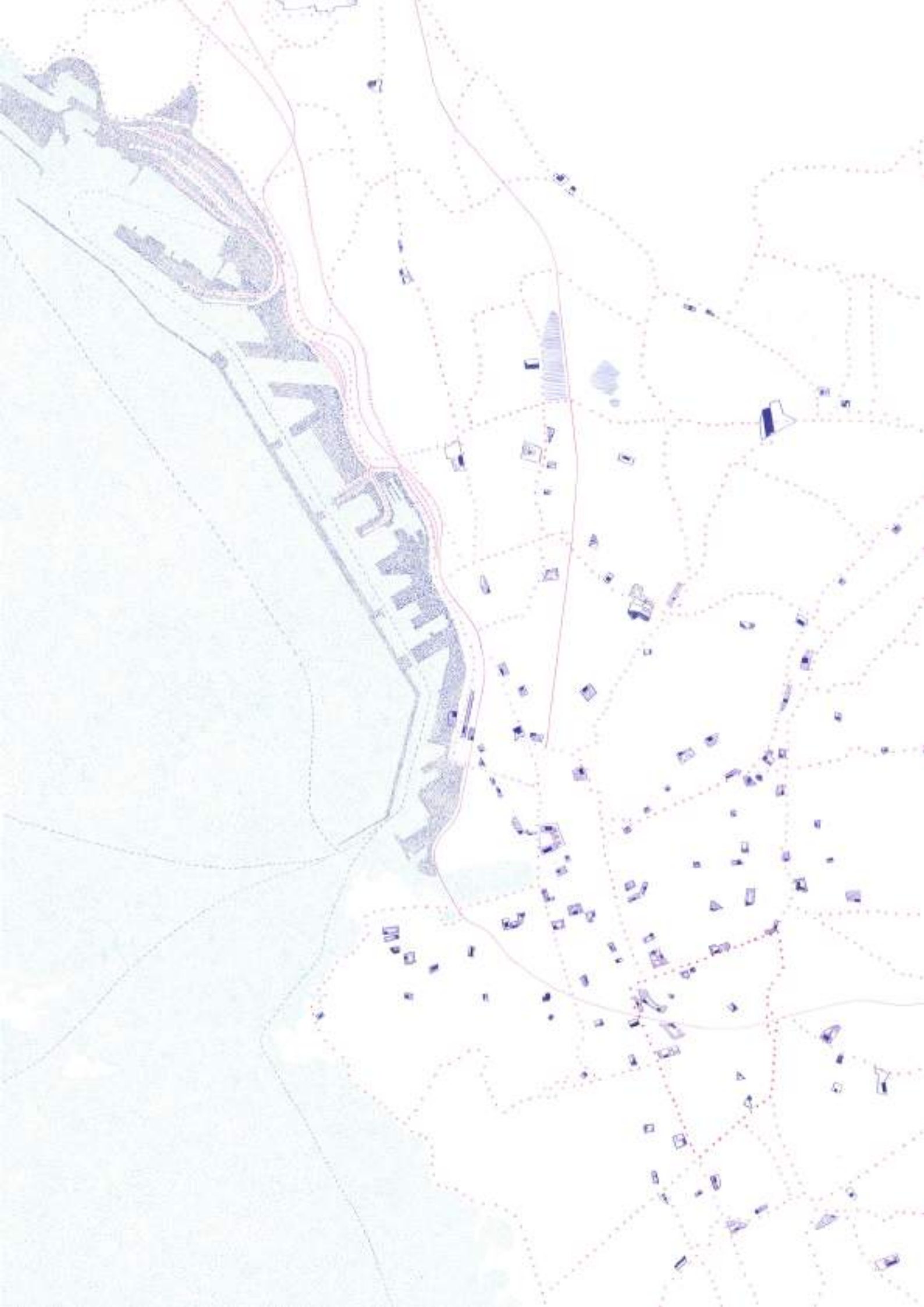
Cette représentation met en évidence une dualité morphologique structurante. D'un côté, les supermarchés autonomes occupent des bâtiments dédiés à l'activité commerciale, associés à de vastes parkings et à une desserte automobile. De l'autre, les supermarchés intégrés s'insèrent dans des immeubles résidentiels ou mixtes et participent à une logique de proximité propre aux quartiers denses. Ces configurations interrogent la mixité programmatique, la perméabilité urbaine, la mobilité et le rapport à l'espace public.

Au-delà de leur présence dans la ville, les supermarchés constituent l'aboutissement visible d'un système logistique complexe. Leur fonctionnement repose sur une succession d'étapes reliant les lieux de production aux espaces de consommation. La production est assurée par les exploitations agricoles et les industries agroalimentaires, combinant productions locales, nationales et importations. Les marchandises transitent ensuite par des plateformes logistiques avant d'être redistribuées vers les points de vente. Marseille occupe une position stratégique grâce au Grand Port Maritime de Marseille, principal port du sud de l'Europe. Les marchandises arrivant par voie maritime y sont redistribuées vers de vastes zones logistiques situées en périphérie, notamment Fos-Distriport et la zone de la Feuillane. Ces plateformes, représentant plusieurs millions de mètres carrés d'entrepôts, assurent les fonctions de stockage, de recomposition et de distribution des flux.La carte met en évidence cette organisation hiérarchisée des réseaux logistiques. Les infrastructures autoroutières, ferroviaires et portuaires assurent le transport à grande échelle, tandis que des centres de distribution intermédiaires et des hubs urbains prennent en charge la desserte locale des commerces. Les flux se fragmentent progressivement, passant de volumes massifs centralisés à une distribution fine adaptée aux contraintes du tissu urbain.

En croisant l'analyse des formes commerciales et des réseaux logistiques, cette cartographie révèle le supermarché comme bien plus qu'un simple lieu de vente. Il apparaît comme le point de rencontre entre les pratiques de consommation et un système territorial reliant architecture, infrastructures, mobilité et alimentation. La carte ouvre ainsi une réflexion sur la manière dont ces infrastructures participent à la fabrication de la ville contemporaine et sur les possibilités de réinventer les relations entre logistique, commerce et espace urbain.



1 LACOUR, Jean-Pierre, (2009), Circuits de magasinage dans un centre commercial d'hypermarché : Analyse et qualification des circuits de magasinage en tant que pratiques d'appropriation de l'espace commercial, Lyon : Université Jean Moulin Lyon 3, Thèse de doctorat en Sciences de Gestion, sous la direction de Sylvain Biardeau
2 LAROCHE, Sylvie, (2008), L'architecture commerciale à l'usage : évolution et recomposition, Grenoble : École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble (ENSAG), Projet de Fin d'Études (PFE).
3 BEYER, Antoine ; YAGHI, Paula, (2024), Dynamiques et stratégies logistiques des grandes enseignes alimentaires dans les territoires franciliens, Paris : L'Institut Paris Region.



Les enclaves

Cette carte propose une lecture sensible du phénomène d'enclosure urbaine à Marseille, issu de la privatisation qui s'intensifie depuis les années 1990.

L'émergence de résidences sécurisées d'équipements privés ou de zone monofonctionnelles participe progressivement à une ville fragmentée.

En classifiant les enclaves selon leur fonction – résidentielles, industrielles ou culturelles – et leur degré de fermeture, elle met en évidence une organisation segmentée où l'accès et la perméabilité deviennent des enjeux majeurs. Les zones colorées identifient les espaces définis par des clôtures, des murs ou des portails.

Développées dès le XVIIe siècle par les élites marchandes marseillaises, les bastides, autrefois domaines clos dispersés dans les vallons, structuraient déjà la ville par des propriétés privées et induisent les premières fragmentations du territoire. Elles témoignent d'un modèle d'organisation spatiale dont certains principes persistent aujourd'hui dans les formes de développement de l'hypercentre de Marseille. Cette continuité morphologique, construite de couches successives et d'éléments persistants, révèle les confrontations entre tradition et modernité.

L'analyse spatiale révèle une forte asymétrie nord-sud, où se confrontent les distinctions fonctionnelles avec diverses formes d'isolement. Les enclaves résidentielles se concentrent principalement dans le sud tandis que les activités industrielles et les infrastructures lourdes s'accumulent dans le nord.

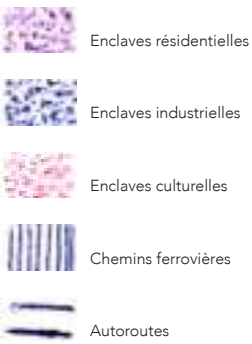
Au-delà de cette opposition, ces enclaves révèlent des enjeux plus profonds concernant la continuité urbaine. Certaines formes bâties ou infrastructures fragmentent les sols et orientent les déplacements dans la ville, en créant des ruptures plus ou moins visibles dans le tissu marseillais. L'enclosure pose un problème socio-territorial, qui produit un lieu défini et contrôlé plutôt qu'un espace ouvert, limitant les possibilités d'y intervenir.

Ce constat contraste avec les modèles de l'îlot ouvert, tels que ceux développés à Vienne ou Berlin, où les espaces restent franchissables, et où la mixité d'usages devient un levier de cohésion.

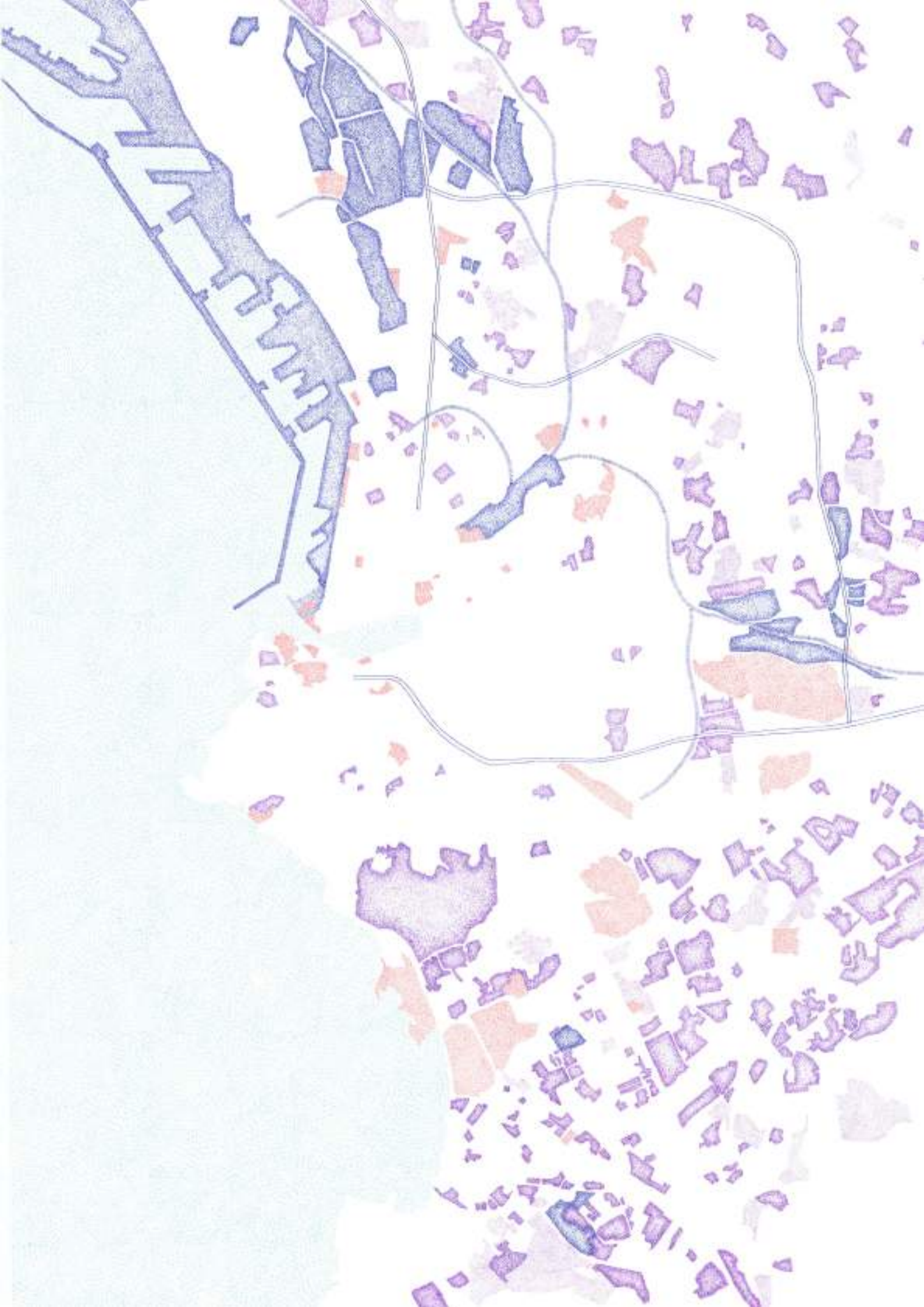
La carte interroge sur la manière de concevoir des espaces qui réintroduisent de la porosité là où dominent le repli et la séparation. Elle vise à établir un état des lieux objectif des zones de tension et des interstices susceptibles d'être réactivés.

En rendant visible ces ruptures, l'objectif n'est pas de figer un diagnostic, mais d'ouvrir un champ d'action. Cette carte invite à considérer chaque enclave non pas comme un point de dysfonctionnement, mais comme un espace potentiellement transformable, où l'architecture peut rétablir le commun.

Comment l'architecture peut réintroduire des dispositifs d'ouverture, des continuités bâties et des espaces partagés capables de retisser le tissu ?



1 Les bastides dans la structuration morphologique du territoire péri-urbain à Marseille,Prelorenzo, Claude ; Bonillo, Jean-Lucien ; Chancel, Jean-Marc ; Scientifique, Responsable ; Hayot, Alain ; Peyre, Catherine; 1S81
2 L'îlot ouvert – Christian de Portzamparc : The open block, Accorsi, Florence; 2010



Après 2013

En 2013, Marseille est désignée capitale européenne de la culture. Pour l'occasion, 650 millions d'euros sont injectés dans la métropole, permettant la construction de lieux tels que le Mucem, le FRAC Sud ainsi que le financement de divers événements culturels.

Une grande partie des projets livrés à cette occasion se situe le long de l'historique port industriel de la Joliette. La ville apprend sa nomination en 2009, alors que la volonté de reconversion de la zone avait déjà commencé à la fin des années 1980, après la fermeture des Docks en 1988. En 1995, le lancement du projet Euroméditerranée, visant à créer un pôle d'activité moderne, inclut la réutilisation de ces bâtiments devenus obsolètes. En 2002, un concours international est lancé pour le Mucem, situé sur l'ancien môle J4 du port ; Rudy Ricciotti est nommé lauréat en 2004. Au fil des années, Marseille construit ainsi le centre attractif dont elle rêvait.

Cependant, les mesures mises en place à l'occasion de sa nomination montrent que ce titre sert avant tout à renforcer l'attrait touristique de la ville. Cette année-là, Marseille parvient à se positionner sur la scène internationale, enregistrant une hausse de fréquentation de 60 % par rapport à 2012.

Une fracture culturelle s'installe alors entre le Marseille « vitrine » et le Marseille populaire.

La carte « Après 2013 » cherche à mettre en avant l'ensemble des projets culturels de la ville , musées, cinémas, théâtres, tiers-lieux culturels afin de mieux comprendre leur impact à l'échelle métropolitaine.

Ils sont légendés sur la carte selon trois groupes:

En violet : les projets créés ou financés par la métropole à l'occasion de l'année 2013.

En rouge : les projets culturels publics.

En orange : les projets culturels associatifs.

Sur la carte, les espaces culturels sont représentés par des nuées de points nets, affirmés graphiquement, matérialisant des noyaux de culture clairement identifiables dans le territoire. Ces points ne sont pas simplement localisés : ils incarnent une forme de centralité, un repère visuel signalant la présence d'un équipement ou d'une initiative culturelle.

Autour de chacun, une maille de petits points est déployée selon un rayon correspondant à environ cinq minutes de marche. Ce dispositif graphique traduit un périmètre d'accessibilité piétonne et génère un maillage progressif sur la carte. La superposition de ces trames fait émerger une lecture indirecte du cadastre de la ville, révélant par transparence la structure urbaine : les pleins, les discontinuités et les zones laissées en marge du rayonnement culturel.

Ce système de représentation permet ainsi de visualiser non seulement la localisation des équipements, mais aussi leur potentiel d'influence spatiale. Il met en évidence les zones de concentration, les chevauchements, mais aussi les espaces vides, où l'absence de points souligne un seuil propice à l'émergence d'une nouvelle intensité culturelle.

La carte devient alors un outil révélateur des limites, rendant visible ce qui, autrement, resterait diffus ou imperceptible dans le tissu urbain.


Projet culturel lié à 2013


Projet culturel public


Projet culturel associatif

1 Philippe Pierrard (chroniqueur) (09 nov 2025). Rue d'Aubagne : chonique d'une catastrophe annoncée [potcast], France inter, 54 minutes.
2 Christian Brunner, Regards de l'AGAM « Marseille Provence 2013, un effet de levier pour le tourisme », Pôle graphique AGAM https://doc.agam.org/doc_num.php?explnum_id=3527 (page consultée le 19 nov 2024).



L’enfance à distance des équipements

L’analyse du territoire marseillais met en évidence une relation complexe entre les lieux de vie des enfants, les établissements scolaires et les équipements publics qui structurent leur quotidien. En croisant la répartition des écoles avec celle des infrastructures sportives, culturelles et artistiques, la carte permet de faire apparaître des déséquilibres importants dans l’organisation urbaine, ainsi que dans les conditions d’accès aux ressources selon les quartiers.

Les établissements scolaires occupent une place centrale dans les parcours quotidiens des enfants. Ils constituent le premier niveau de proximité dans la ville, mais leur répartition reste très inégale. Ce maillage hétérogène est le résultat des différentes phases de développement urbain de Marseille. Certaines écoles, issues de tissus anciens, sont aujourd’hui implantées dans des bâtiments parfois peu adaptés aux usages actuels et aux besoins des élèves. D’autres, plus récentes ou rénovées dans le cadre de programmes de transformation urbaine comme « Marseille en Grand », s’inscrivent dans des logiques de renouvellement et d’amélioration des conditions d’accueil.

Cette coexistence entre équipements anciens et nouveaux traduit une ville en transformation, mais aussi une ville où les écarts persistent fortement d’un territoire à l’autre. Chaque école renvoie ainsi à une histoire urbaine différente, marquée par des choix d’aménagement successifs et des niveaux d’investissement inégaux.

Lorsque l’on élargit l’analyse aux équipements sportifs, culturels et artistiques, un second constat apparaît. Si l’école structure le quotidien, les activités extrascolaires participent elles aussi à la construction des parcours des enfants, à leur autonomie et à leur ouverture à d’autres pratiques. Or, la carte met en évidence un décalage important entre les lieux de résidence des enfants et la localisation de ces équipements.

Les quartiers nord, qui concentrent une part importante de la population âgée de 5 à 14 ans, apparaissent globalement moins dotés en infrastructures culturelles et sportives structurantes. À l’inverse, ces équipements sont davantage concentrés dans d’autres secteurs de la ville. Les aires de jeux sont certes plus présentes dans les zones résidentielles, mais elles restent insuffisantes pour répondre à l’ensemble des besoins en pratiques régulières, encadrées et diversifiées.

Cette dissociation entre lieux de vie, écoles et équipements crée des parcours discontinus. Les enfants doivent souvent parcourir des distances importantes pour accéder à certaines activités, ce qui rend leurs déplacements plus complexes et limite, dans certains cas, leur autonomie. L’accès aux ressources éducatives, culturelles et sportives dépend ainsi fortement de la localisation résidentielle.

Ce constat rejoint les analyses de Nadja Monnet, qui rappelle que les enfants sont rarement pris comme point de départ dans la fabrication de la ville. Leur place dans l’espace urbain est souvent indirecte, et leur autonomie reste conditionnée par les choix d’aménagement, notamment en matière de distances, de continuités et d’accessibilité.

Dans ce contexte, la lecture de la carte met en évidence une ville fragmentée, où les différentes composantes du quotidien des enfants ne sont pas toujours connectées entre elles. Les lieux de résidence, les établissements scolaires et les équipements ne forment pas un système cohérent, mais plutôt un ensemble disjoint, qui produit des inégalités d’accès selon les quartiers.

Finalement, la carte met en évidence une ville fragmentée, où les différentes composantes du quotidien des enfants ne sont pas toujours connectées entre elles. Cette situation met en évidences des inégalités d’accès liées à l’organisation du territoire.



1. Nadja Monnet, revue 271, L’enfant dans la ville, hier comme aujourd’hui, pages 98-101, Patrick Boulanger, 2022.



Le trois fenêtres

Le Trois fenêtres est une typologie architecturale d'immeuble d'habitation particulière à Marseille. Généralement large d'environ 7m et traversant entre la rue et une cour en intérieur d'îlot, sa façade est divisée en trois travées créant un axe central qui renforce la symétrie de l'immeuble. Sa charpente et les planchers sont en bois, et les murs en pierre calcaire locale.

Il apparaît à la fin du XVIIe siècle comme évolution du Deux fenêtres, et permet le passage de formes géométriques irrégulières à des formes orthogonales. Il est construit jusqu'à la fin du XIXe siècle et connaît un succès important grâce à son adoption par l'ensemble des classes sociales, ce qui explique sa forte représentativité statistique dans le parc immobilier, et ce encore aujourd'hui : il représente toujours 20% du bâti du centre-ville.

A travers cette carte, nous soulevons plusieurs problématiques liées à cette typologie. Tout d'abord la répartition dans la ville du Trois fenêtres, comment il s'est diffusé et les logiques urbaines qui ont favorisé sa pérennité ou sa disparition. Aussi, nous cherchons à illustrer comment ce type de bâti influence le tissu urbain et son organisation.

En effet, l'immeuble Trois fenêtres est une typologie qui a su s'imposer à Marseille, contrairement à d'autres tentatives qui n'ont pas trouvé leur place dans la ville. Il est donc intéressant de comprendre quels paramètres ont permis cela, et la cartographie est un outil pour en révéler certains.

Pour réaliser cette carte, nous avons combiné les résultats de nos recherches. La base de nos données cartographiques vient d'un travail mené par l'Agam1 qui a répertorié les immeubles Trois fenêtres construits entre 1830 et 1900, et existants encore en 2023.

A partir de ces données, nous avons pu répertorier l'emplacement des Trois fenêtres dans le tissu urbain marseillais (en bleu foncé). Puis, à partir d'une photo-interprétation d'une carte du bâti, nous avons représenté les îlots de logements (en bleu clair), afin de montrer l'intégration et l'influence réciproque du Trois fenêtres sur ceux-ci.

Le bâti du Trois fenêtres connaît aujourd'hui de gros problèmes de salubrité, de risques structurels et d'effondrement.

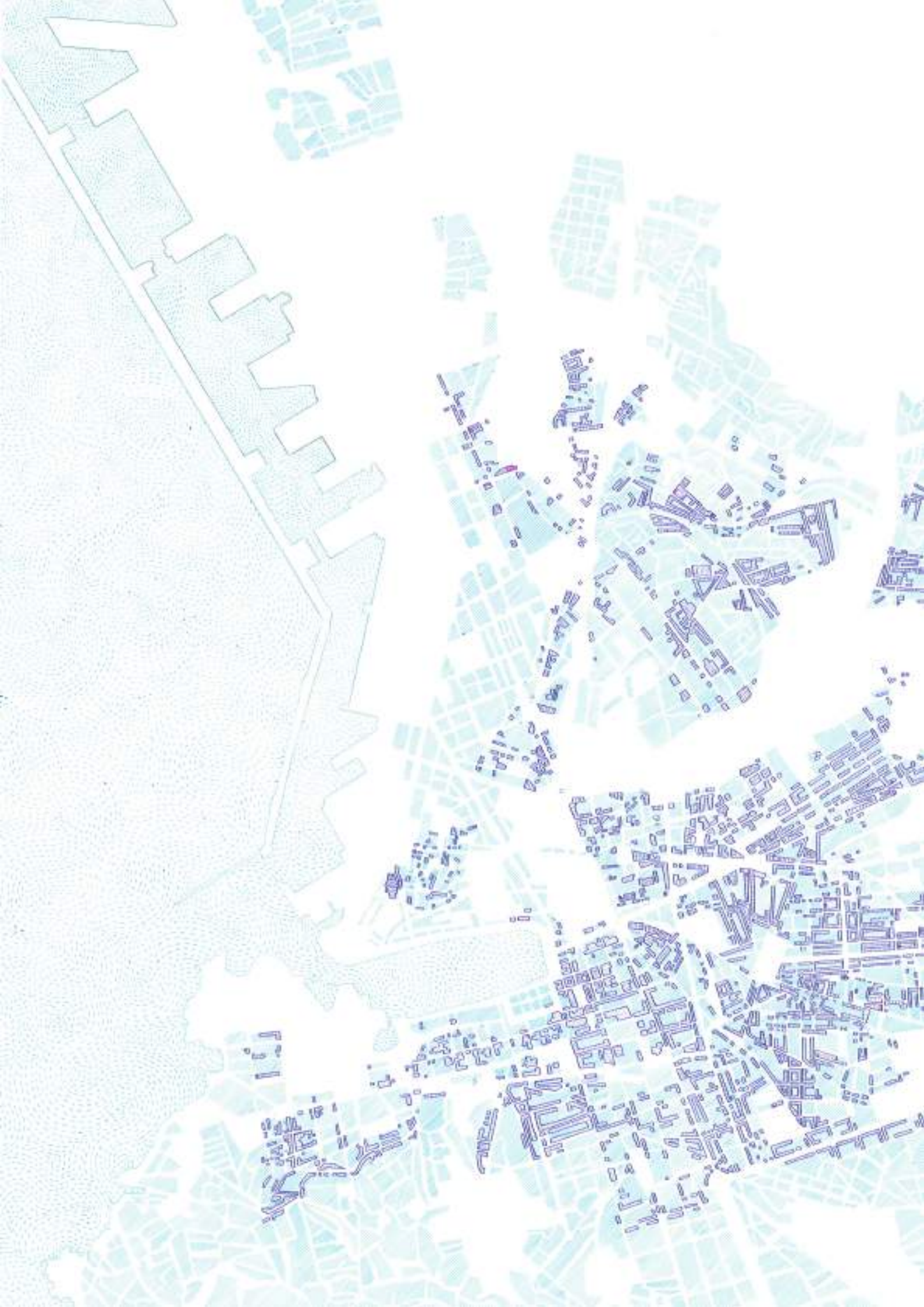
L'incident du 5 novembre dans la rue d'Aubagne, où deux immeubles Trois fenêtre se sont effondrés, ôtant la vie à huit personnes, est un exemple marquant et révélateur des problèmes liés au mauvais entretien du bâti délabré. La vague de protestations et l'indignation qui ont suivi ce drame ont participé à la prise de conscience de la population et des élus sur le sujet 4.

Nous avons donc choisi de représenter à partir d'un document recensant les bâtiments en péril 3, les Trois fenêtres concernés (en rose) afin de mettre en évidence l'ampleur de la problématique.

L'avenir du Trois fenêtres est aujourd'hui un enjeu important à Marseille. La question de sa réhabilitation ou de son remplacement progressif est une question essentielle de l'évolution architecturale et urbaine de la ville. Comment utiliser le patrimoine du Trois fenêtres comme outil de réflexion pour construire la ville de demain ? Quelle sera la prochaine typologie marseillaise, adaptée aux enjeux climatiques et sociaux contemporains ?



1. AGENCE D'URBANISME DE L'AGGLOMÉRATION MARSEILLAISE (2024). Panorama architectural, Marseille : AGAM, juin 2024.
2. BONILIO, Jean-Lucien, René BORRUEY, Jean-Marc CHANCEL, Alain HAYOT et Philippe GRAFF, et al. (1988). Atlas des formes urbaines de Marseille. Bureau de la recherche architecturale ; Marseille : École nationale supérieure d'architecture de Marseille-Luminy, INAMA.
3. VINZENT, Julien (2024). « Marseille continue de crouler sous les périls », Marsactu, 19 janvier 2024.



Matière thermique

Se promener dans le centre de Marseille permet de ressentir combien la chaleur est omniprésente. Entre les quais du Vieux-Port et les rues étroites qui les entourent, la ville offre pourtant une grande diversité de surfaces : certaines absorbent la chaleur et provoquent la formation d'îlots de chaleur, tandis que d'autres la renvoient plus ou moins. La carte vise à analyser cette relation entre les matériaux du sol et l'ambiance thermique de la ville, en considérant Marseille comme un territoire où la matière contribue à créer une atmosphère particulière.

Les relevés ont montré que la chaleur ne dépend pas seulement de la nature du sol, mais aussi de son contexte. Dans une ville dense comme Marseille, l'ombre des bâtiments, la hauteur des façades, la présence de végétation, la largeur des rues ou encore l'exposition au soleil à midi modifient profondément la réaction des matériaux et, par extension, notre expérience de l'espace urbain. Un sol sombre n'a pas le même effet selon qu'il soit exposé au soleil ou protégé par une ombre continue. De même, un sol clair ou poreux peut offrir davantage de fraîcheur selon son environnement immédiat. Comprendre les îlots de chaleur implique donc d'observer l'ensemble du contexte urbain et pas seulement la nature du sol.

La carte cherche à vérifier cette hypothèse en mettant en évidence les endroits où les matériaux poreux, sombres, ou clairs et réfléchissants sont exposés au soleil et génèrent des zones plus chaudes, ainsi que ceux où l'ombre permet de créer des espaces plus frais. Pour rester lisible, elle ne conserve que les informations réellement déterminantes pour le climat ressenti, à savoir le sol et les ombres portées. Cette sélection permet de révéler les contrastes thermiques et de comprendre comment ils structurent la ville au quotidien.

Ce projet invite ainsi à regarder Marseille autrement. En révélant des contrastes difficiles à percevoir à hauteur de marche, il montre que la ville n'est pas seulement un assemblage de rues et de bâtiments, mais un ensemble vivant où chaque matériau, chaque ombre et chaque surface participe à la construction d'un climat urbain.

Il met également en lumière la responsabilité collective liée au choix des matériaux et à la manière d'habiter l'espace public. Observer ces dynamiques thermiques permet non seulement de comprendre la ville telle qu'elle est, mais aussi d'imaginer ce qu'elle pourrait devenir si d'autres stratégies de fraîcheur étaient mises en place.

Enfin, ces observations soulèvent plusieurs questions pour la conception architecturale et urbaine. Comment intégrer l'ombre, la végétation et les caractéristiques du sol dans la conception architecturale pour améliorer le confort thermique des espaces urbains denses ? Comment le choix des matériaux, l'aménagement des sols, la disposition des bâtiments et des espaces extérieurs peuvent-ils contribuer à réduire les zones de surchauffe urbaine et à favoriser des zones de fraîcheur ?

La carte devient alors un outil de projection, une invitation à repenser la ville comme un territoire capable de mieux affronter les vagues de chaleur à venir.



1 AGAM, Agence d'urbanisme de l'agglomération marseillaise. (2018, juillet). Chaud dehors ! De la fraîcheur face aux îlots de chaleur urbains



Photocartographies

La photographie constitue un médium de représentation majeur dans le champ de l'architecture. À ce titre, elle occupe une place centrale dans notre démarche méthodologique. Dans un contexte contemporain largement dominé par l'image, il apparaît essentiel d'apprendre à produire, lire et interpréter des images afin d'en saisir les mécanismes, la portée et parfois les biais. En effet, la photographie ne se limite pas à enregistrer le réel : elle oriente le regard et contribue à révéler les structures du paysage.

Derrière son apparente immédiateté et son accessibilité technique, la photographie repose sur une pratique exigeante mobilisant de nombreux paramètres : la netteté, le flou, l'exposition, le jeu des lumières, la construction du cadrage ou encore le choix d'un sujet ou d'un lieu. Au-delà de sa dimension esthétique, elle possède également une forte valeur documentaire, en tant qu'elle fige une situation dans un temps donné. Chaque cliché porte en lui le souvenir figé d'un instantané du lieu.

Sans prétendre en proposer une définition exhaustive, ce travail envisage la photographie comme un outil d'exploration de l'espace urbain et du paysage. Elle participe à la fois à l'analyse et à la conception architecturale, en affinant le regard porté sur la ville. Cette approche se veut à la fois visuelle, sensible et critique : elle cherche à produire de nouveaux points de vue sur les territoires observés, dans le but de dépasser les représentations convenues et les images stéréotypées de la ville.

Dans cette perspective, la production photographique s'inscrit dans un processus intentionnel, débutant par la sélection de contextes à révéler. Chaque photo tente de trouver un lieu ou un paysage qui puisse représenter, exprimer les spécificités des cartes qui précèdent. Cette recherche tente d'explorer la ville pour en illustrer sa complexité et ses nuances, hors des sentiers battus. Elle agit comme une mise en image des cartes "Macros".

Si les cartes cherchent à développer des thématiques atypiques du territoire, les photos produites en écho mettent en avant des parcours singuliers, des situations marginales ou encore des cadrages peu visibles. Chaque prise de vue peut ainsi révéler une multiplicité d'éléments : une topographie, un paysage, des formes d'occupation collective telles que des jardins partagés, des caractéristiques matérielles, des modes constructifs, des effets du temps, mais aussi l'effervescence d'un quartier ou encore le silence d'un lieu déserté par les industries.

En tant qu'ensemble, ces photographies composent une collection de regards situés sur la ville de Marseille, en lien étroit avec les recherches scientifiques développées en architecture, urbanisme et paysage. Elles participent à la construction d'un corpus à la fois analytique et projectuel, où l'image devient un outil de connaissance autant qu'un support de réflexion.

Dessous du relief - 76, Boulvard André Aune - 25 octobre 2025 54

Terre de l'Oligocène - 16, Imp. Louis Foucard - 28 octobre 2025 55

Résidus industriels - Avenue Ibrahim Ali - 28 octobre 2025 56

Les trois vents - Place Albert Londres, Bd Jacques Saadé - 25 octobre 2025 57

L'éte du feu - 210, Chemin de la nerthe - 27 février 2026 58

Morphologie et végétation - Tour de la chaîne de l'Etoile - 29 octobre 2025 59

Archipels du vivant - Îles du Frioul - 27 février 2026 60

La ville fertile - 623, Rue Saint-Pierre - 01 mars 2026 61

Morphologies migratoires - La Canebière - 30 octobre 2025 62

Nœud numérique - Enceinte Portuaire, Porte 4 - 28 octobre 2025 63

Ruisseaux invisibles - Les Aygalades - 23 février 2026 64

Vi·ll·e verticale - Pont du Vallon des Auffes - 29 octobre 2025 65

Escaliers urbains - Cours Julien - 24 février 2026 66

Espaces transitoires - Ancienne gare ferroviaire de Canet - 28 octobre 2025 67

Supermarché - 13, Boulevard de Paris - 02 mars 2026 68

Les enclaves - 367, Avenue du Prado - 29 octobre 2025 69

Après 2013 - Mucem, Esp. J4 - 27 octobre 2025 70

L'enfance à distance des équipements - Terrain du Vauban, Rue du Bois Sacré - 29 octobre 2025 71

Le trois fenêtres - 54, Rue Jean Cristofol - 25 octobre 2025 72

Matière thermique - 38, Avenue Robert Schuman - 28 octobre 2025 73
























chez JEANNOT


Métro


FARCE


ALDI








PIZZERIA
Chez Picone



Micro





Les détails

Avant même sa matérialisation construite, l'architecture se pense et s'élabore à travers la conception de détails et de maquettes. Le détail, loin d'être anecdotique, constitue une échelle fondamentale du projet architectural. Il exprime, souvent de manière implicite, un contexte géographique, climatique et culturel propre à un territoire donné. À travers les assemblages, les choix constructifs et les dispositifs techniques, il rend perceptible la relation entre le vent, la lumière, la matière et le paysage. Chaque détail traduit ainsi une manière spécifique de répondre aux contraintes environnementales, mais également de s'inscrire dans une mémoire locale et dans une culture constructive.

Ces fragments architecturaux révèlent des modes d'habiter et des pratiques d'ancrage au territoire : ils témoignent de l'adaptation aux sols argileux, des stratégies de protection face au soleil ou au mistral, ou encore de l'intégration des ressources matérielles disponibles. Étudier ces éléments revient à s'intéresser à la façon dont les architectes marseillais envisagent la ville.

Les détails étudiés, réalisés aux échelles 1/5, 1/10 et 1/20, explorent une diversité allant d'édifices emblématiques, tels que la Cité radieuse, à des constructions plus ordinaires, comme un bistrot sur la plage. Chaque cas témoigne d'une attention particulière portée au climat et au contexte, indépendamment de la notoriété ou de l'ampleur du projet. Cette diversité permet de dépasser une lecture hiérarchisée de l'architecture pour considérer le détail comme un invariant pertinent à toutes les échelles.

La ville de Marseille s'est développée dans un paysage façonné par la mer, une forte topographie, un ensoleillement intense et l'influence du mistral. Ces conditions ont profondément façonné les réponses architecturales : les façades s'épaississent pour limiter l'exposition solaire, les ouvertures s'orientent et se dimensionnent en fonction des vents dominants, et les matériaux sont sélectionnés pour leur résistance aux effets conjugués du sel, de la chaleur et du temps. Les dispositifs constructifs, en s'adaptant aux contraintes naturelles, participent ainsi à l'élaboration d'un langage architectural identifiable.

Comme de nombreuses villes européennes, Marseille est une ville qui juxtapose les langages architecturaux où se mêlent héritages antiques, influences coloniales, modernisme d'après-guerre et architectures contemporaines. Cette hétérogénéité génère une richesse formelle et constructive, où chaque époque contribue à la constitution d'un corpus architectural complexe. Les détails en sont l'expression tangible, révélant simultanément les continuités et les ruptures dans les manières de construire. Ils témoignent également de l'évolution des pratiques face aux exigences contemporaines, telles que la durabilité, le confort ou les contraintes liées à la mise en œuvre et aux délais de construction.

Le détail joue par ailleurs un rôle social non négligeable. Dans un contexte urbain où les transitions entre intérieur et extérieur sont fréquentes, les seuils, galeries, dispositifs de protection solaire et encadrements architecturaux deviennent des espaces d'interaction et de médiation. Ces éléments contribuent à structurer des formes de sociabilité et à activer des usages intermédiaires entre espace public et espace privé.

Ainsi, l'étude de ces détails, dans leur diversité, permet de proposer une lecture spécifique de la ville de Marseille. Chaque fragment construit une grammaire locale qui unit climat méditerranéen, paysage et mémoire collective. Ces analyses constituent également un répertoire de solutions constructives et spatiales susceptibles d'inspirer et d'alimenter les dix-huit propositions de projets ancrés dans le contexte marseillais.

01. Le 3 fenêtres marseillais 80

02. Entre logement et galerie commerçante 82

03. Pierre banchée 84

04. Balcons en gradins 86

05. Entre ciel et béton 88

06. Evider pour habiter 90

07. Toiture comme première strate 92

08. De l'étendue au dehors 94

09. Façade de la Corniche 96

10. L'enveloppe comme prolongement du jeu 98

11. Temporalités liées 100

12. Confort thermique sur les campus 102

13. Brise-Soleil 104

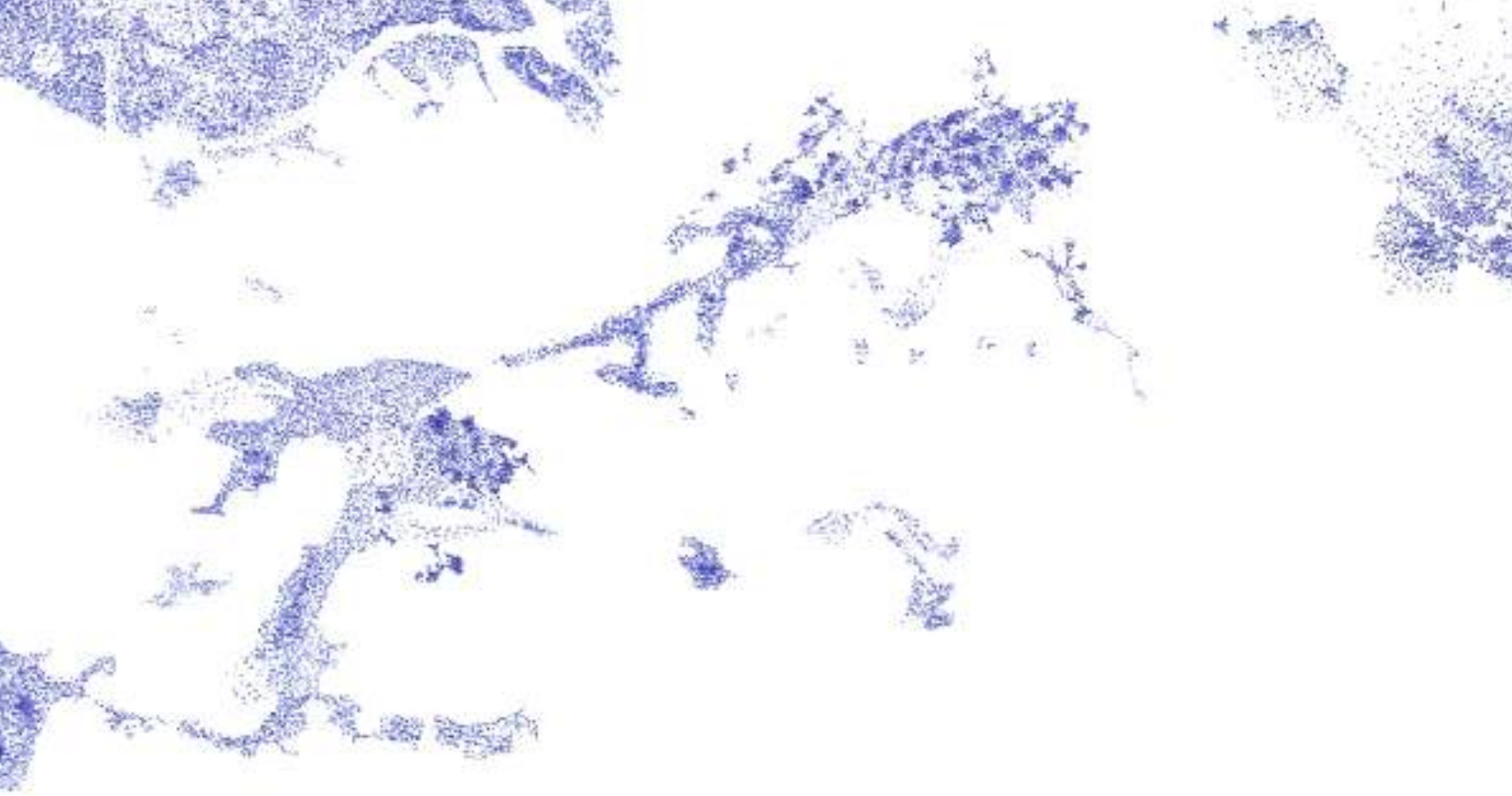
14. Patio sur l'existant 106

15. L'école Baya 108

16. Façade bioclimatique méditerranéenne 110

17. De terre et de paille 112

18. Industrie culturelle 114




16
07
10
18
08
06
12
13
15
11
03
17
01
09
04
05
02

01. Le 3 fenêtres marseillais

Nom du projet : immeuble 3 fenêtres

Lieu : Marseille, rue Jean Baptiste Estelle,13001

Date de construction : XVIII^{e} siècle

Architecte(s) : inconnu

Maître d'ouvrage : privé

Usage : Logement

Matérialité : bois, pierre, terre

L'immeuble à trois fenêtres marseillais est une typologie urbaine emblématique, apparue au XVII^{e} siècle et largement diffusée au XIX^{e}. Sa présence dominante dans le centre ancien en fait une clé de lecture essentielle de la ville. Reconnaissable à son plan régulier de 7 m de largeur et 30 m de profondeur, il dépasse rarement le cinquième étage. Cette organisation répond au contexte climatique méditerranéen et aux contraintes locales : la majorité des bâtiments sont orientés nord–sud, profitant ainsi des apports solaires hivernaux côté cour, tandis que la façade nord, plus fermée, sert de protection contre les rafales du Mistral, vent dominant et parfois violent.

Son système constructif repose essentiellement sur l'emploi de matériaux locaux tels que les moellons calcaires issus des carrières marseillaises, la chaux et le plâtre produits sur place, ainsi que la terre cuite, notamment pour les tommettes et les tuiles canal fabriquées dans les nombreuses briqueteries régionales. À ces ressources s'ajoutent quelques matériaux importés, principalement le bois, assez rare à Marseille, provenant du Dauphiné, du Var, d'Italie ou de Corse, utilisé pour les planchers, les charpentes légères et les huisseries.1

La structure du bâtiment repose sur des planchers portés majoritairement par les murs pignons, ces murs massifs allant de 35 à 60 cm offrent une inertie thermique particulièrement adaptée au climat local. La ventilation, quant à elle, use du plan traversant de l'immeuble pour le refroidir. Cette organisation met en évidence une architecture étroitement pensée en relation avec son environnement, avant même l'émergence des principes bioclimatiques contemporains, rappelant une pratique vernaculaire.

Dans notre représentation, nous avons choisi de montrer un trois-fenêtres non rénové, afin d'en lire clairement la logique constructive d'origine et les matériaux employés. Pour renforcer cette compréhension, une codification colorée a été élaborée : violet pour les matériaux locaux, orange pour les matériaux importés, et une troisième couleur pour les éléments d'usage, tels que la pile, les persiennes ou le potager, témoignant des pratiques quotidiennes et de l'appropriation du bâti par ses habitants.

Cette représentation analytique permet de révéler la cohérence historique, matérielle et climatique du 3 fenêtres marseillais. Elle constitue une base solide pour envisager sa réhabilitation tout en respectant l'identité de ce patrimoine, dont les qualités constructives et environnementales demeurent particulièrement pertinentes aujourd'hui.

1 Plâtre armé en canisses
2 Moellons
3 Tomette
4 Revêtement Chanvre Chaux
5 Bois de pin
6 Béton

1 M.P-M Roux 1847. « Etat Social », dans Leroy M., Victor. Répertoire des travaux de la société de statistique de Marseille, Marseille : Carnaud, Pages 42.


1
6
3
5
2
4

02. Entre logement et galerie commerçante

Nom du projet : Cite Radieuse

Lieu : 280, boulevard Michelet, 13008 Marseille

Date de construction : 1947 – 1952

Architecte(s) : Le Corbusier avec Vladimir Bodiansky, Jean Prouvé et Charlotte Perriand

Maître d'ouvrage : Office public d'habitations de Marseille, représenté par la ville de Marseille

Usage : Projet d'habitation

Matérialité : Ossature de poutres et poutrelles en béton arme

Le détail propose d'analyser deux traitements de façade existants à la Cité Radieuse, qui reflètent l'articulation entre deux fonctions : l'unité d'habitation et la galerie commerçante située au-dessus. Ces traitements ont été conçus pour réguler l'entrée de lumière et de chaleur à l'intérieur du bâtiment, optimisant ainsi le confort dans le contexte du climat méditerranéen marseillais.

La coupe transversale met en évidence l'articulation entre ces deux fonctions. On y voit d'abord les éléments de façade en béton préfabriqué, dans lesquels s'insère un garde-corps en moucharabieh pour les terrasses des logements. Cette terrasse, conçue en double hauteur, est protégée par un élément horizontal qui vient ombrager la grande baie vitrée. Celle-ci est divisée en deux parties : un châssis entièrement ouvrant en bois permettant d'avoir une sensation de semi-extérieur, et un châssis fixe apportant un maximum de lumière naturelle dans le séjour. Les terrasses des logements jouent un rôle essentiel en formant une zone de tampon climatique. En été, elles filtrent la lumière et limitent les apports de chaleur ; en hiver, leur profondeur permet au soleil bas de pénétrer dans les pièces.

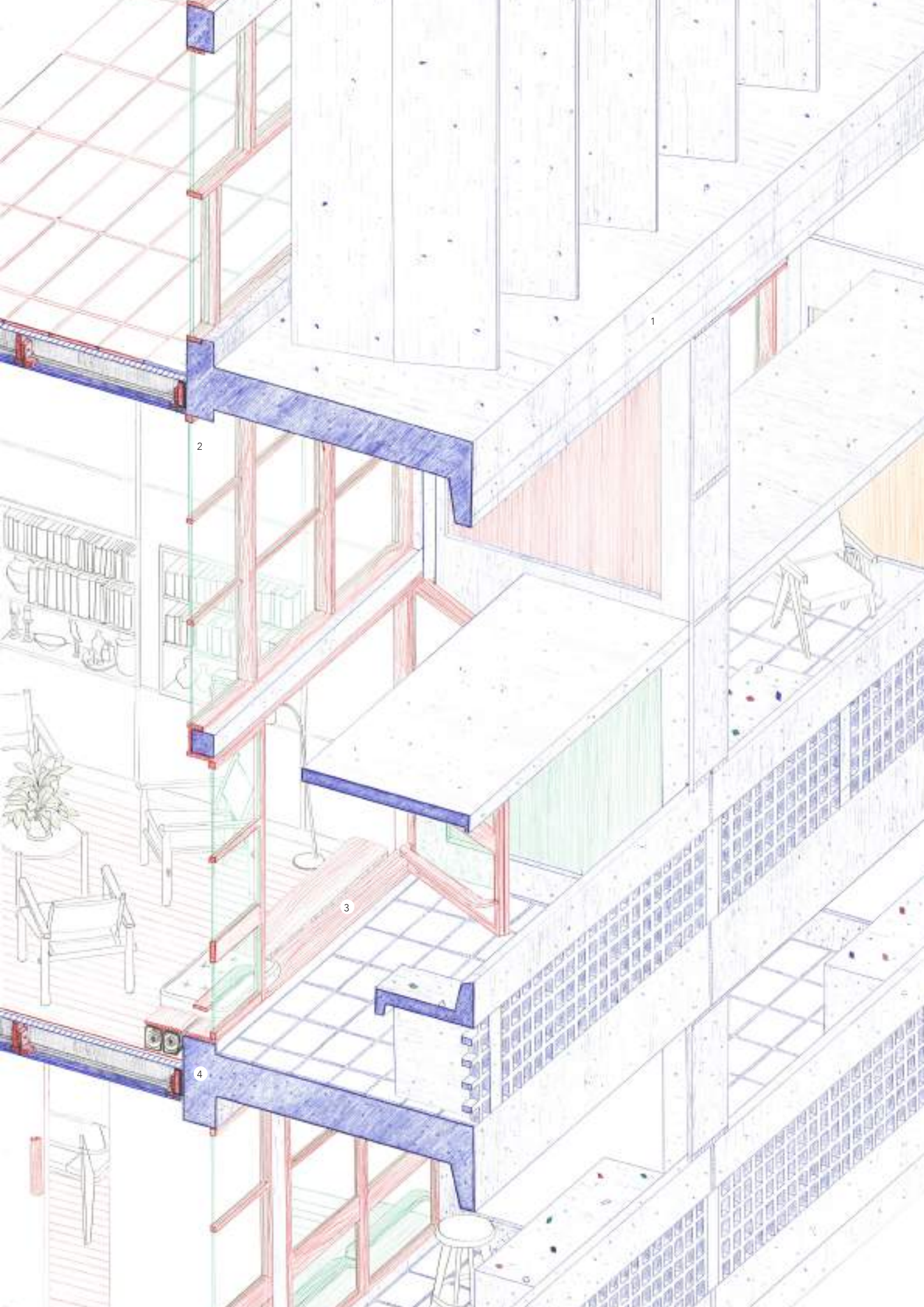
Un plateau en béton prolonge le garde-corps et s'intègre de manière statique dans la terrasse. Des grandes plaques enduites de peinture de couleur vives, confèrent un caractère unique à la façade. Au sol, un carrelage en grès assure une finition harmonieuse. À l'intérieur du logement, on retrouve le mobilier conçu par Charlotte Perriand pour l'appartement modèle. Le sol est recouvert d'un parquet en chêne, tandis que les murs peints sont habillés de moulures qui se prolongent en une bibliothèque encastrée. Dans le prolongement du châssis de la baie vitrée se trouve un banc en bois, légèrement rehaussé par rapport au sol dissimulant un chauffage cylindrique.

Au niveau supérieur, la galerie commerçante reprend l'alignement des baies vitrées des logements. Toutefois, la loggia laisse place ici à de grands brise-soleil verticaux, imposants mais assez fins pour ne pas obstruer la vue depuis l'intérieur. La baie vitrée, fixe, adopte la même matérialité que celle de l'unité d'habitation, tandis que le sol est recouvert d'un carrelage en céramique.

La Cité Radieuse est célèbre pour avoir introduit un nouveau mode de vie en hauteur, conçu comme une véritable ville verticale intégrant commerces et espaces communs. Cet édifice, largement étudié et cité, a inspiré de nombreux projets résidentiels à travers le monde, et tout particulièrement à Marseille. L'analyse de cet immeuble permet de comprendre l'origine des modes d'habiter et de construire, que nous avons reproduits et adoptés, tels que l'usage du béton armé et le célèbre « plan libre ». Cela invite à réfléchir à leur pertinence face aux conditions d'habitation, aux contraintes climatiques et aux valeurs contemporaines.

1 Béton
2 Double vitrage
3 Bois
4 Béton coupé

1 Le Corbusier, & Bisch, R.-M. (1992). Le Corbusier, la cité radieuse de Marseille. s.l.: s.n
2 SBRIGLIO, Jacques (2013). Le Corbusier : L'unité d'habitation de Marseille, Marseille : Éditions Parenthèses.


1
2
3
4

03. Pierre banchée

Nom du projet : Grand ensemble de logements

Lieu : Rue Quai du Port, 13002 Marseille

Dates de construction : 1946-1953

Architecte(s) : Pouillon Fernand

Maître d'ouvrage : Ville de Marseille

Usage : Logements et commerces

Matérialité : béton armé, pierre calcaire pré-découpée, caissons de terre cuite

L'immeuble du quai du Port, entamé par Auguste Lecomte et finalisé par Fernand Pouillon lors de la reconstruction du Vieux-Port de Marseille après la Seconde Guerre mondiale, apparait dans un contexte urbain marqué par l'urgence de rebâtir. Marseille est une ville façonnée par la pierre, dont la présence dans l'architecture vernaculaire fait partie intégrante du paysage méditerranéen. Pouillon, devant répondre aux impératifs de rapidité et de rationalité du chantier d'après-guerre1, met au point et perfectionne la technique de la pierre banchée, un procédé associant un coffrage de plaque de pierre calcaire et un remplissage en béton armé.

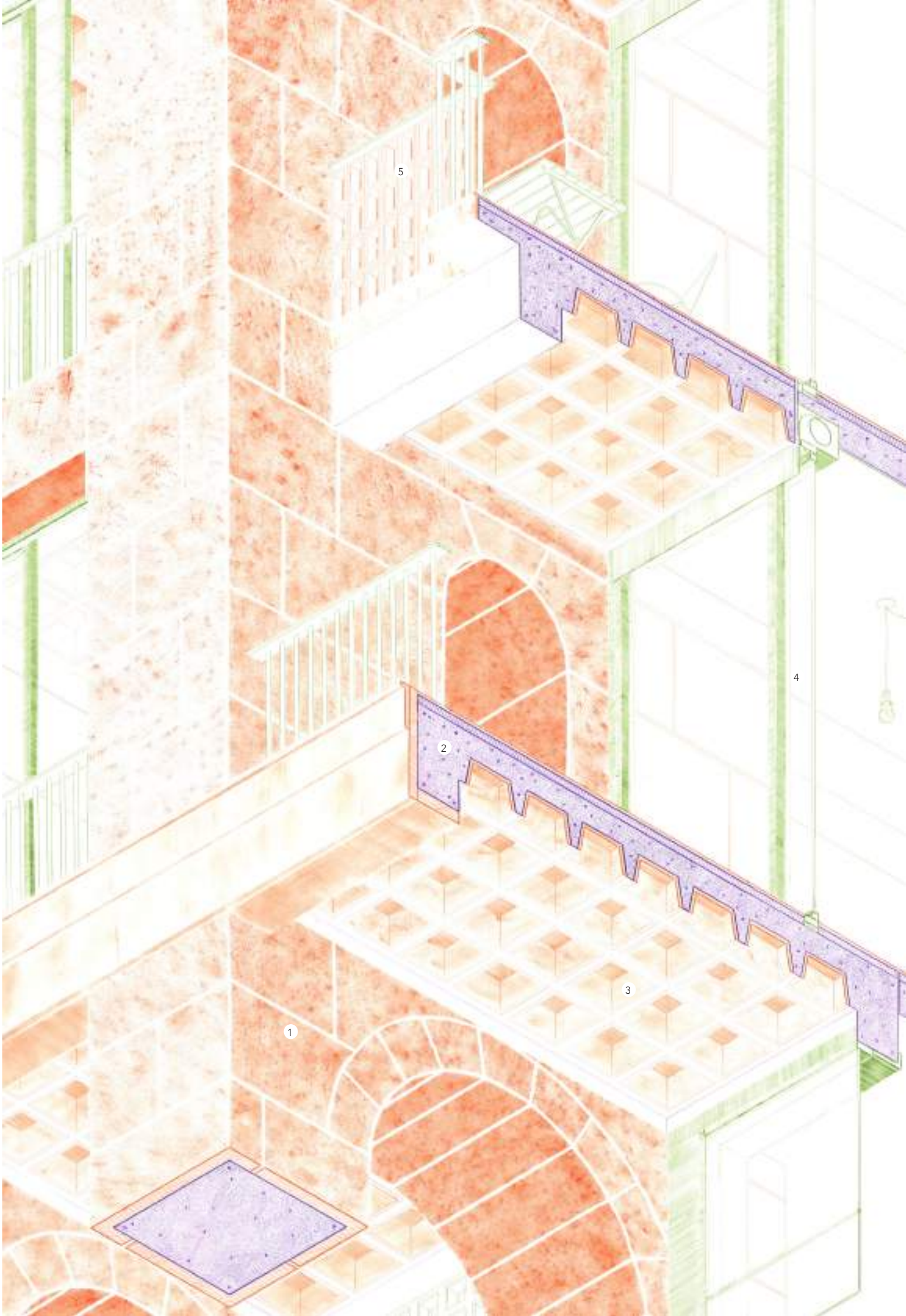
La façade sur le Vieux-Port est exposée sud. Elle accueille les loggias, éléments essentiels de la vie méditerranéenne. Situées en avancée sur l'alignement existant, la façade autoportante constitue la profondeur habitée la plus significative du projet. Leur disposition répond à plusieurs nécessités simultanées. D'une part, elles créent un espace extérieur protégé, permettant de profiter de la lumière tout en se mettant à l'abri du fort ensoleillement, tandis que les arcs génèrent une porosité contrôlée qui laisse le vent s'engouffrer et apporter un rafraîchissement naturel aux espaces. D'autre part, les galeries situées au rez-de-chaussée assurent une transition entre l'espace public du port et la sphère domestique : leur profondeur, leur ombre et leur rythme préservent l'intimité tout en donnant une identité visuelle très forte à l'ensemble. Les habitants se sont approprié ces espaces en installant parfois des vitrages, transformant les loggias en jardins d'hiver qui prolongent l'usage saisonnier et diversifient les atmosphères de vie.

La matérialité constitue une autre dimension essentielle du projet. La pierre calcaire de Fontvieille confère à l'immeuble une apparence intemporelle et massive. La stéréotomie de la pierre cache pourtant la présence d'une structure en béton armé. Le processus de la pierre banché se déroule en deux temps, un premier coffrage est constitué par des plaques de pierre de 8cm d'épaisseur à l'intérieur duquel sera coulé le béton, ces plaques sont reliées par des agrafes entre elle et le tout est de de nouveau coffré entre des plaques en bois. Une fois le béton coulé et séché, le coffrage bois est retiré laissant la pierre apparente directement reliée au béton. L'intégralité du bâtiment résulte de ce dispositif technique hybride qui associe rationalité moderne et apparence traditionnelle2. Dans la même idée, les planchers des loggias sont collaborant. Ici, les éléments perdus sont des caissons de terre cuite apparents, témoignant de la volonté d'employer des ressources locales et d'alléger la structure tout en produisant un plafond ornementé, sensible à la lumière. Les ouvertures des fenêtres sont assurées par des baies toutes hauteurs. Initialement en bois, elles étaient peintes d'une couleur verte nommées le "vert Pouillon". Ces loggias sont rythmées par les garde-corps métalliques en façade avec un barreaudage sobre, ajouté à la profondeur de l'espace, le tout garantie sécurité et préserve l'intimité de l'appartement.

Le projet interroge la jonction entre tradition constructive et innovation structurelle et la question de l'esthétique. La manière dont un détail de façade peut configurer un rapport au climat, à l'usage et à la perception matérielle du bâtiment. L'usage des matériaux locaux renforce la cohésion de l'ensemble bâti du vieux port et l'identité de la ville.

1 Pierre calcaire banchée
2 Béton armée
3 Caisson de terre cuite, coffrage perdu
4 Châssis bois
5 Garde-corps acier

1 BONILLO Jean-Lucien. Fernand Pouillon, architecte méditerranéen, 1921-1986. Imbernon, 2001.
2 CARUSO Adam, THOMAS Helen. The stones of Fernand Pouillon. Gta verlag, Zurich, 2013.


5
4
2
3
1

04. Balcons en gradins

Nom du projet : Résidence l'éolienne

Lieu : 614, Avenue du Prado

Date de construction : 1959

Architecte(s) : Boudard &Egger

Maître d'ouvrage : Privé

Usage : Logement collectif

Matérialité : Béton armé

Le détail étudié porte sur le balcon en gradins, orienté plein sud, de la Résidence L'Éolienne. Organisée en terrasses successives, la façade sud offre à chaque appartement servant de seuil entre l'intérieur et l'extérieur. À travers ce détail, l'objectif est de comprendre la lumière, le climat, la matérialité et les usages du projet. Ce balcon soulève ainsi des questions essentielles : comment maîtrisait-on la lumière et la chaleur à Marseille dans les années 50 ? Comment le béton répondait-il aux contraintes du vent, du soleil et des embruns ? En quoi ces solutions peuvent-elles encore nous inspirer aujourd'hui alors que le réchauffement climatique impose de nouvelles exigences constructives ?

Dans ce détail, le béton armé constitue la structure principale du bâtiment, dalle, nez de dalle, poteaux et acrotères forment une ossature continue, résistante aux embruns marins et aux sollicitations thermiques. Le nez de dalle joue un rôle déterminant, il protège les vitrages du soleil haut, crée une ombre profonde en été et structure l'ensemble des balcons. Sa géométrie apparaît clairement dans le détail et montre un porte-à-faux qui vient dessiner la façade en gradins. Le sol de la terrasse est réalisé en plaques de terrazzo, posées sur plots, permettant à la fois une correction des pentes, une ventilation de la dalle et l'évacuation des eaux de pluie. Ce système en double niveau crée un vide technique nécessaire, mais peut générer des reflux et stagnations d'eau lorsqu'il n'est plus parfaitement entretenu.

Les garde-corps métalliques, inclinés dans le même mouvement que la façade, prolongent la dynamique du gradin et accentuent le caractère horizontal du bâtiment.

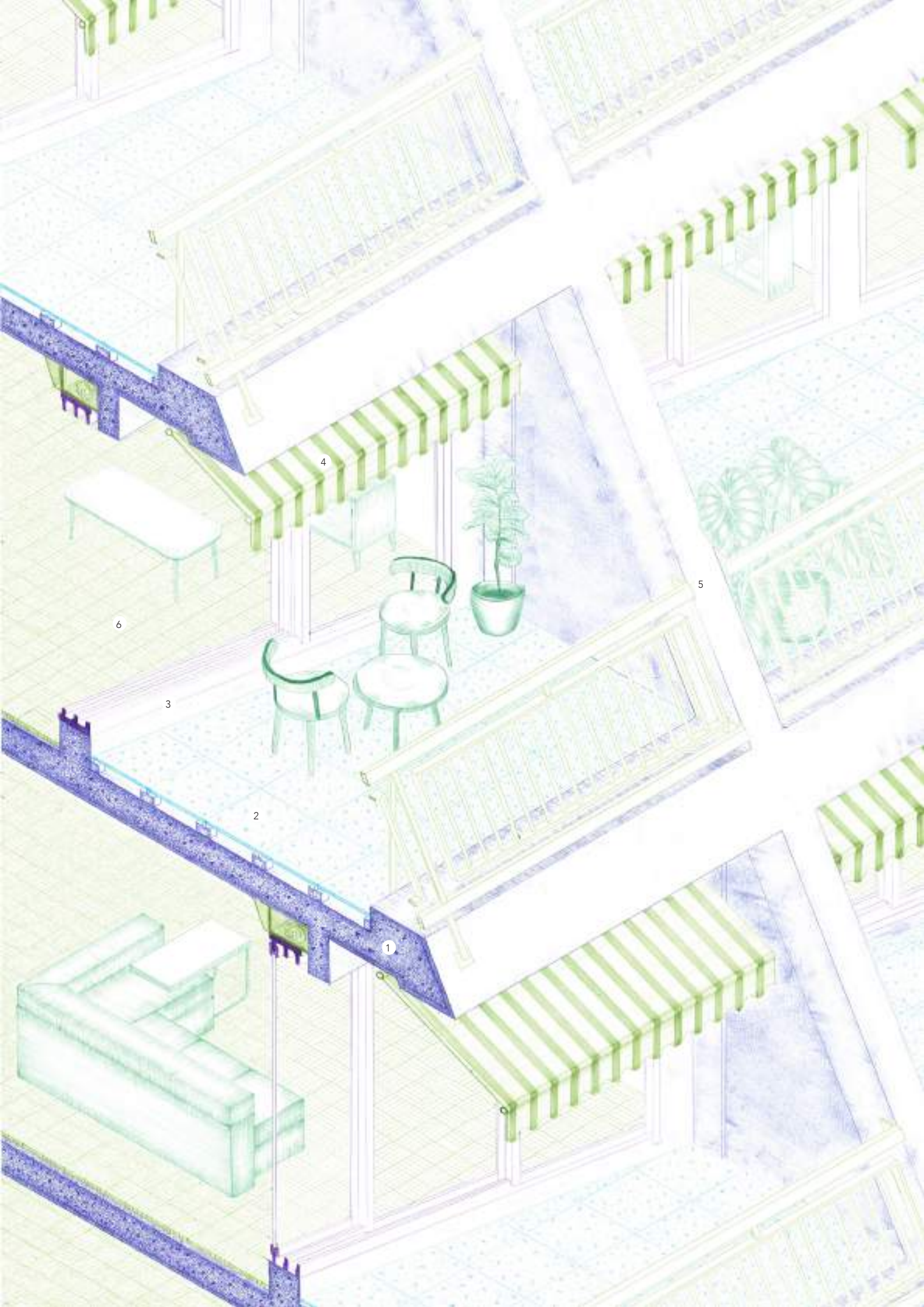
Les stores extérieurs, en toile, intégrés en applique sous le débord de dalle, suivent la pente du balcon supérieur. Ils filtrent la lumière, modulent les ambiances et composent une façade mobile qui réagit au climat.

La jonction entre intérieur et extérieur se fait à travers de larges châssis en aluminium, à triple vantail, réduisant l'épaisseur des profilés pour maximiser la lumière et la ventilation. Ces menuiseries coulissantes permettent d'ouvrir presque entièrement la façade vers la terrasse, transformant le balcon en extension de la pièce de vie. Chaque appartement est traversant, ce qui renforce encore le rôle de la terrasse dans la ventilation naturelle, rafraîchissant les espaces sans recours à la climatisation. Une stratégie qui était suffisante en 1959, mais qui atteint aujourd'hui ses limites face à l'augmentation des températures nocturnes.

Ce détail prend toute sa valeur dans le contexte marseillais, entre proximité de la mer et fortes chaleurs. La façade en gradins garantit un apport de lumière équilibré à chaque étage, tandis que le terrazzo, matériau local aux qualités rafraîchissantes, améliore le confort thermique. Ensemble, formes et matières montrent comment l'architecture peut répondre de manière sensible au climat méditerranéen.

1 Béton armé
2 Terrazo
3 Aluminium
4 Toile
5 Acier
6 Parquet marqueté

1 « Allure balnéaire », ARCHIK, fiche de l'appartement — Résidence « L'Éolienne », Marseille 8e. ARCHIK
2 Hors concours, les architectes se racontent — épisode « Nicolas Guérin (NP2F) : « Ouvrir les espaces de sport vers la ville » ».


4
5
6
3
2
1

05. Entre ciel et béton

Nom du projet : Le Brasilia

Lieu : 21 bd Barral, 13008 Marseille

Date de construction : 1967

Architecte(s) : Fernand Boukobza

Maître d'ouvrage : Deorges Laville et SCI Barral

Usage : Logements

Matérialité : Béton

Le détail structurel se concentre sur l'étude des loggias et des duplex adjacents, définissant l'interface entre l'habitat intérieur et l'extérieur. Le bâtiment est orienté nord-sud avec la totalité des espaces extérieurs traités en loggias côté sud, offrant une vue panoramique grâce à sa forme en arc de cercle. Elles sont rythmées en alternant loggias jour et nuit selon l'étage. Ces loggias jouent un rôle architectural et fonctionnel fondamental. Cet espace semi-extérieur favorise l'appropriation par les habitants et offre une extension privée du logement. Implantées sur la façade la plus ensoleillée, elles assurent une régulation thermique et lumineuse : en été, le soleil haut est intercepté, évitant la surchauffe sans empêcher la ventilation ; en hiver, le soleil bas pénètre et chauffe les parois intérieures. Sur chaque loggia des étages « jours », un brise-soleil intégré régule les températures et habille la façade.

Le dispositif est bâti majoritairement en béton, matériau caractéristique de l'époque des logements sociaux et habitations collectives. La structure se décompose en deux éléments notables : les dalles de béton alvéolé formant le sol des étages, et les murs porteurs supportant ces dalles et découpant les appartements. À l'intérieur des duplex, un parquet en bâtons rompus repose sur un chauffage au sol hydraulique. Le sol de la loggia est recouvert d'un carrelage aux couleurs des tomettes marseillaises, de forme carrée et agencé orthogonalement.

La particularité du Brasilia réside dans ses façades systématiquement vitrées sur tout le linéaire entre les porteurs. Les menuiseries en bois exotique à simple vitrage sont posées sur toute la hauteur des appartements et majoritairement fixes. Sur le côté des baies, l'ouverture sur la loggia est composée d'une double porte battante.

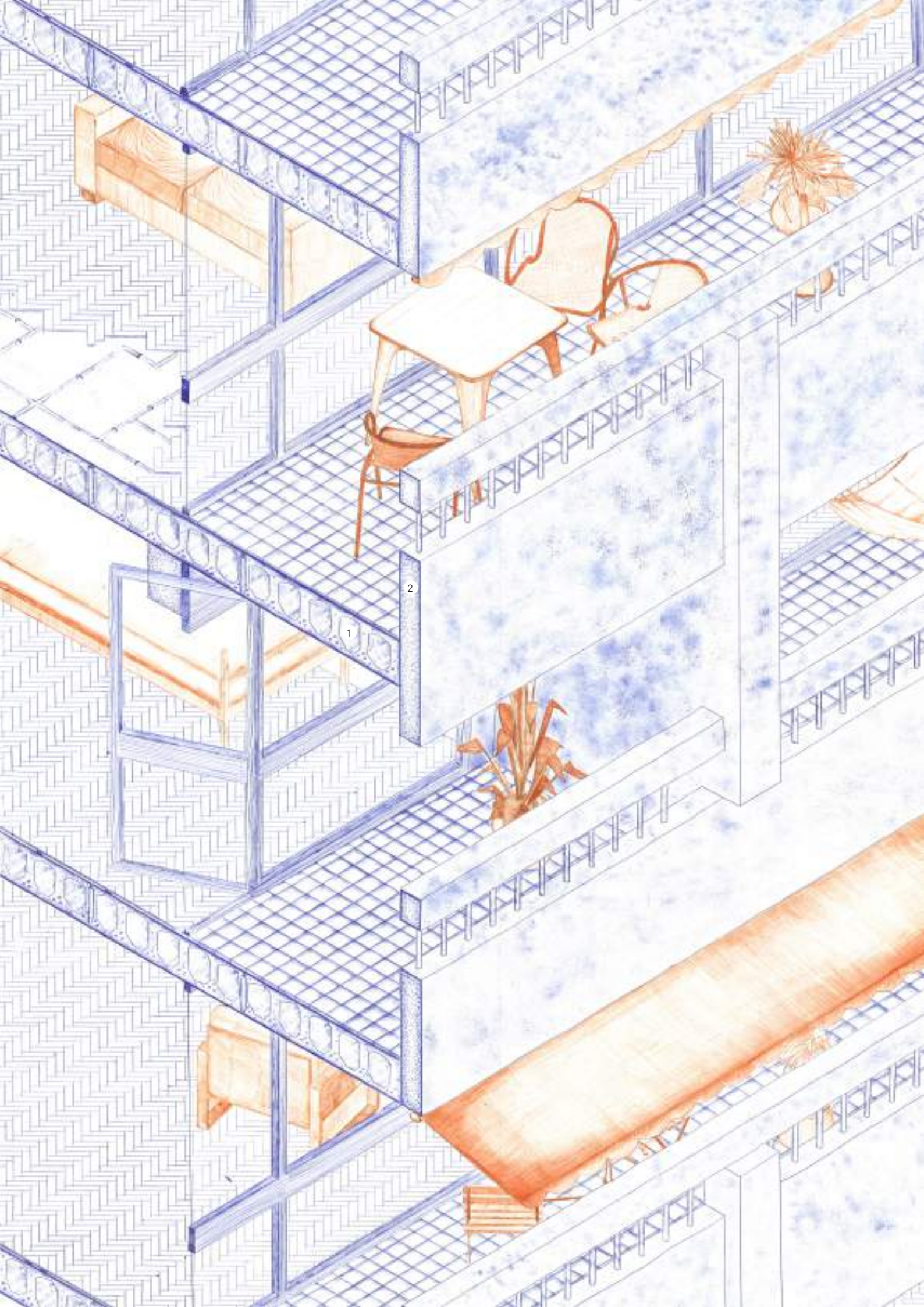
Le bois du second œuvre est un choix de matériau renouvelable assurant le confort intérieur, en référence à la Cité Radieuse qui a inspiré le Brasilia. En façade, le garde-corps est un assemblage en trois couches : béton armé, tubes en acier et à nouveau béton armé.

La logique constructive s'appuie sur des éléments massifs en béton (dalles alvéolées), suggérant une standardisation pour les grandes portées.

Le Brasilia illustre les idéaux de l'époque en matière d'habitations collectives. Son système constructif en béton, ses duplex traversants et ses loggias témoignent d'une recherche d'efficacité : une architecture pensée pour durer et étroitement liée à son environnement méditerranéen.

1 Dalle de béton alvéolé

2 Béton armé


2
1

06. Evider pour habiter

Nom du projet : Friche la Belle de Mai

Lieu : 41 rue Jobin, 13003 Marseille

Date de construction : 1868

Date de rénovation : 2009-2018

Architecte(s) : BK club, ARM Architecture

Maître d'ouvrage : SCIC Friche Belle de Mai

Usage : Centre culturel

Matérialité : béton armé, béton cellulaire, métal

Le détail architectural étudié, intitulé « Évider pour habiter », concerne la création de patios à l'intérieur des anciens bâtiments industriels de l'ancienne manufacture de tabac. Ces évidements consistent à découper partiellement les dalles et certaines portions structurelles afin d'introduire de la lumière naturelle, de la ventilation et de nouvelles qualités spatiales dans un bâti initialement fermé, profond et sombre.

Pour faire ces trous massifs, un sciage au fil diamanté des poutrelles secondaire a été réalisé. C'est une méthode de découpe très précise qui a permis de scier le béton épais sans faire vibrer ni fragiliser les éléments voisins. Ce geste révèle une manière particulière de travailler avec l'existant : il ne s'agit pas de démolir pour reconstruire, mais d'effectuer une démolition sélective qui transforme le vide en outil de projet. Les patios deviennent ainsi de véritables pièces extérieures qui réorganisent les circulations internes et redonnent une porosité au volume initial. Les poteaux et les poutres ont été conservés intégralement et encadrent ces patios, garantissant la stabilité après la découpe. Ce procédé nous permet donc de comprendre comment il est possible de transformer un héritage architectural pour le rendre habitable, fonctionnel et durable, sans perdre son identité.

Dans une ville soumise à un fort ensoleillement et à des vents dominants comme le mistral, ces vides verticaux jouent un rôle passif essentiel : ventilation naturelle, régulation thermique, et apport de lumière au cœur des plateaux profonds.

Le projet revendique une esthétique de la transformation visible. Les bordures brutes, le béton mis à nu et les armatures apparentes témoignent du passé industriel du lieu. L'intervention contemporaine ne cherche pas à dissimuler les traces de la démolition, mais à les intégrer comme éléments de langage architectural.

La matérialité du détail traduit cette dualité entre ancien et nouveau. La structure préexistante est en béton armé, tandis que les façades du patio ajoutés sont en béton cellulaire recouverts d'enduit CF1h. Les nouveaux gardes corps sont en métal et le sol a été recouvert d'asphalte étanché. Cette différence est rendue lisible graphiquement par un code couleur : l'ancien est représenté en violet, le nouveau en orange.

Ce détail est particulièrement pertinent dans le contexte marseillais, une ville marquée par de nombreuses friches industrielles. La transformation d'anciennes usines est un enjeu urbain majeur, tant sur le plan architectural qu'écologique. L'exemple de la belle de Mai propose une alternative à la démolition systématique, en démontrant que la réhabilitation peut devenir une base de création architecturale.1

1 Béton cellulaire
2 Béton armé
3 Asphalte
4 Acier
5 Enduit CF1H
6 Carrelage

1 CONTELLY, Déborah (2019). La reconversion comme moteur de revitalisation : étude de cas - La Friche la Belle-de-Mai à Marseille. Liège : Université de Liège, Faculté d'Architecture.


6
4
1
2
5
3

07. Toiture comme première strate

Nom du projet : Cité des Arts de la Rue

Lieu : Quartier des Aygalades, Marseille

Date de construction : 2013

Architecte(s) : Transformation et réhabilitation : ILR Architectes : Interventions ultérieures et aménagements : Ateliers Sud Side, compagnies résidentes, collaborateurs artistiques et techniques

Maître d'ouvrage : Ville de Marseille et Association apCAR

Usage : Atelier d'art

Matérialité : tôle ondulée métallique, acier et béton

La Cité des Arts de la Rue, implantée dans le quartier des Aygalades, constitue un exemple remarquable de reconversion d'un ancien site industriel du début du XX^{e} siècle en un ensemble dédié à la création artistique. Au cœur de cette transformation, la grande halle, un volume de près de 80 m de long, 25 m de large et 18 m de hauteur, est dominée par sa toiture métallique d'origine. Ce détail constructif devient le point de départ du projet : il structure l'espace, renforce l'identité du lieu et questionne la manière dont une architecture héritée peut être réactivée par une nouvelle occupation. La toiture, conservée et mise en valeur, devient l'élément qui articule mémoire industrielle, usages contemporains et nouveau rapport au paysage.

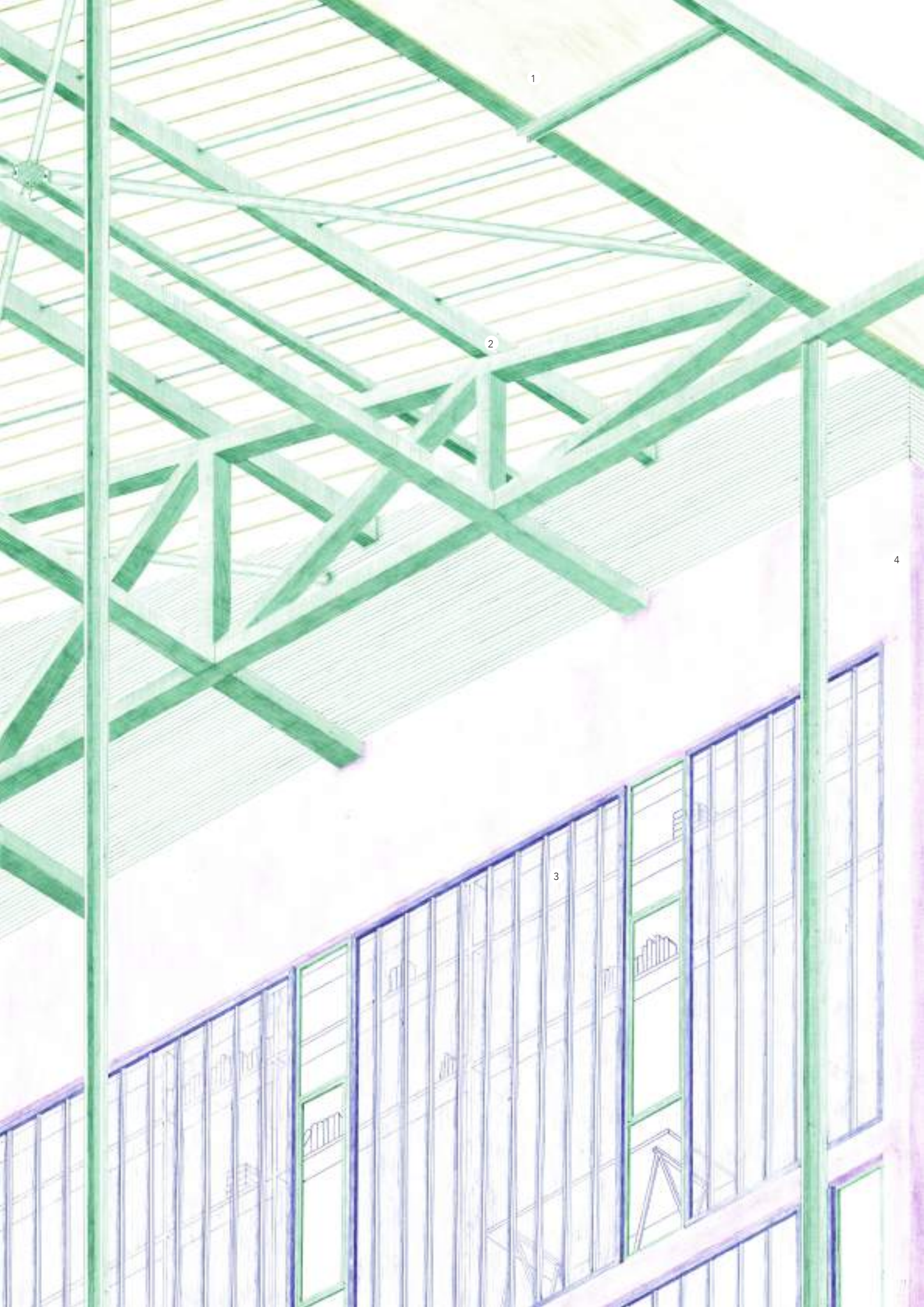
Le détail étudié porte sur la toiture de la halle, visible en arrière-plan comme une vaste surface métallique constituée de plaques ondulées. Cette peau repose sur une structure d'acier originelle composée de grandes poutres treillis. À ce premier niveau structurel s'ajoute un second : des poutres plus fines, perpendiculaires et régulièrement espacées, viennent s'appuyer sur le treillis pour porter les plaques de couverture. Le tout est soutenu par une série de colonnes atteignant 18 mètres de hauteur, qui rythment la halle et portent l'ensemble avec une grande lisibilité constructive.

Sous cette toiture légère se développe un socle réhabilité en béton : murs massifs, dalles renforcées, nouvelles colonnes en béton armé ajoutées après l'excavation d'une partie du sol. Cette intervention a permis de libérer un passage auparavant inexistant et d'ouvrir la halle vers le paysage naturel des Aygalades. La juxtaposition de ces trois couches : toiture métallique, ossature acier, socle en béton, constitue la structure spatiale du projet.

La toiture joue un rôle de protection et de stabilisation, mais agit surtout comme génératrice d'espace. Sa grande portée libère un volume continu, adapté aux besoins des artistes. La finesse de ses éléments préserve la transparence du volume et permet une lecture claire des espaces. Cette légèreté contraste avec la masse du socle en béton, renforçant l'idée d'une halle suspendue au-dessus d'un sol transformé. Enfin, l'ouverture du sol vers le paysage constitue un geste spatial majeur, mettant en relation l'architecture et son environnement naturel.

Le détail de la toiture apporte au projet une cohérence structurelle, une identité forte et un rappel de l'histoire industrielle du site. Sa légèreté et sa hauteur libèrent un espace généreux, tandis que le socle en béton reformule les usages et les circulations. Ce travail révèle comment un élément existant peut devenir un moteur de projet pour révéler le potentiel de certains sites, reconnecter un édifice à son environnement ou requalifier un espace abandonné en l'ouvrant vers un élément paysager préservé.

1 Revêtement toiture
2 Acier
3 Polycarbonate
4 Béton


1
2
3
4

08. De l’étendue au dehors

Nom du projet : Les Plateaux

Lieu : 41 rue Jobin, 13003 Marseille

Date de construction : 2013

Architecte(s) : Agence Construire (Sébastien Eymard & Loïc Julienne)

Maître d’ouvrage : SCIC SA Friche Belle-de-Mai

Usage : Centre culturel et artistique

Matérialité : bois, métal

Les Plateaux, centre culturel et artistique récemment réalisé, est un projet implanté au-dessus d’anciens locaux industriels, avec pour objectif de créer un lieu partagé, ouvert aux habitants. Depuis ses espaces extérieurs, le bâtiment offre un panorama sur le quartier ainsi qu’une percée visuelle vers la mer.

La structure a été réalisée en bois de diverses essences : pin, épicéa, douglas, lamellé-collé, assemblée par des fixations surtout métalliques, tant à l’intérieur qu’à l’extérieur. La toiture est recouverte d’un revêtement en tôles nervurées gris anthracite en panneaux sandwich, qui redescend en enveloppant les murs latéraux, tandis que la façade avant est habillée d’un bardage en bois brûlé qui fait écho à l’obscurité des salles de spectacles.

Le détail étudié se situe sur la façade nord-ouest. Il illustre la terrasse en surplomb, menant à loge, qui est soutenue par la structure bois apparente. Elle est encadrée par un bardage en bois brûlé, flammé directement sur place selon une technique japonaise (popularisée récemment par Terunobu Fujimori). Au-delà de son intérêt esthétique de conserver la teinte du bois, ce traitement permet aussi d’obtenir une meilleure durabilité que les bardages bois classique, grâce à cette protection naturelle obtenue au flambage contre les agents de dégradations du bois.

Le projet a été construit en un temps record grâce au montage à sec, un procédé nécessitant un temps important d’étude en amont mais qui a justement l’avantage de réduire significativement le temps et l’énergie employée sur chantier. Ce mode constructif, associé à la légèreté du bois, a permis une surélévation fluide du bâtiment au-dessus des anciennes structures industrielles.

L’illustration met en valeur le détail par une palette restreinte de couleur — rouge, violet et bleu — qui permet de différencier subtilement les matériaux tout en révélant la structure sans la surcharger graphiquement. L’ossature bois se distingue par ses veines accentuées, tandis que les parois et la toiture s’atténuent légèrement dans le fond, laissant apparaître l’assemblage avec plus de clarté. Ce choix de couleur, hachures, traits, guide la lecture du dessin et renforce la hiérarchie visuelle des éléments constructif.

Ce détail nous invite à penser l’ouverture des façades et la transition de l’espace intérieur vers l’extérieur. Ceci via une mise en évidences des différents assemblages et matériaux soigneusement choisit qui caractérisent l’identité générale du bâtiment, en offrant un mélange de textures, de sensibilités qui se complètent et forment une unité visuelle riche. La structure en bois assumée participe pleinement à l’esthétique du lieu, tandis que la tôle ondulée et le bardage brûlé offrent une solution durable qui demande peu d’entretien pour un parement extérieur.

1 Ossature bois

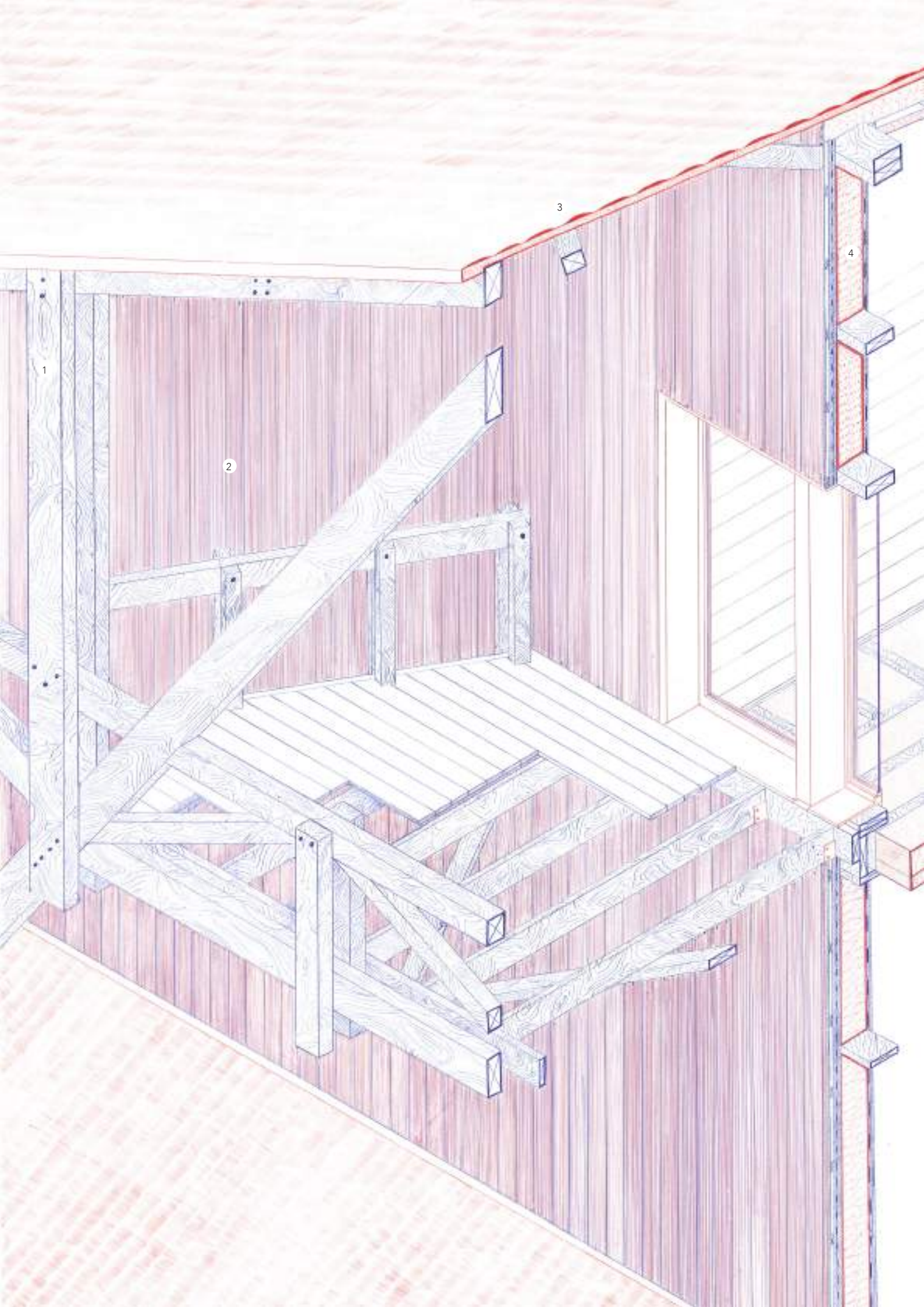
2 Bois brûlé

3 Tôle ondulée

4 Isolant souple

1 Agence Construire, Fiche projet. Espazium, [Consulté le 27 novembre 2025], disponible à l’adresse : <https://www.espazium.ch/fr/actualites/les-plateaux-theatres-atomises >

2 Rappaz Pauline, (2014). Les Plateaux, théâtres atomisés. Espazium. [Consulté le 27 novembre 2025], disponible à l’adresse : < https://data.over-blog-kiwi.com/0/53/23/65/201310/ob_639db3_lesplateaux-presentation-construire.pdf >


1
2
3
4

09. Façade de la Corniche

Nom du projet : Le Bistro Plage

Lieu : 60 Corniche du Président John F. Kennedy, 13007 Marseille

Date de construction : 1866

Date de rénovation : 2018

Architecte(s) : Inconnu

Maître d'ouvrage : propriétaire du Bistro Plage

Usage : Restaurant

Matérialité : Béton marin fluvial, ciment sulfaté, bois, acier, pierre calcaire, pvc

Le Bistro Plage de Marseille, implanté au pied de la corniche, illustre à la fois la richesse du littoral méditerranéen et les ambiguïtés d'une construction dont l'architecte demeure inconnu. Bien que conçu pour s'intégrer au paysage rocheux du front de mer, le bâtiment révèle par certains aspects l'absence d'une maîtrise d'ouvrage affirmée. Les revêtements, parfois dangereux pour les usagers, témoignent d'un assemblage improvisé où les choix de matériaux semblent davantage guidés par la nécessité immédiate d'adapter le bâtiment à un site complexe que par une logique architecturale globale. Cette fragilité révèle une architecture façonnée sans véritable cohérence, inscrite dans une tradition marseillaise où l'acte de construire naît souvent de la nécessité plus que de la planification.

Elle reflète un trait singulier de Marseille, une ville marquée par un rapport spontané au bâti, où les constructions vernaculaires émergent de l'usage, de l'intuition et de la capacité à composer avec un terrain spécifique.

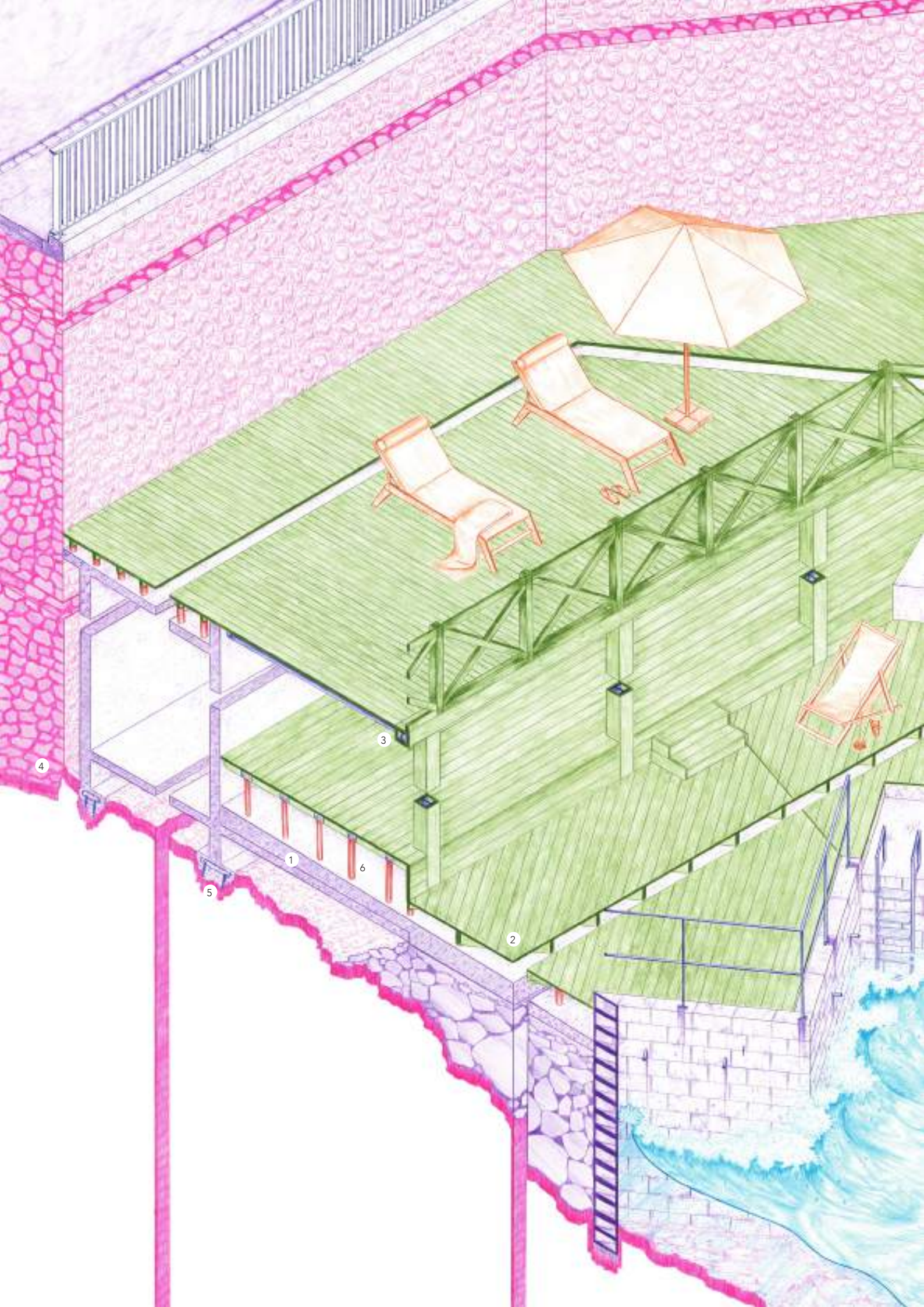
Avec ses détails constructifs le Bistro Plage a pour ancrage une roche irrégulière composée avec du béton marin fluvial, du ciment sulfaté, de bois et d'acier. Ces matériaux reflètent une architecture locale, témoignant d'un savoir-faire propre adapté au zones côtières qui s'adaptent à la mer plus qu'elles ne lui résistent. Ces choix rappellent les petites infrastructures côtières typiques de Marseille, où l'ingéniosité prime souvent autant que la conformité. Cela questionnant les principes de construction en front de mer.

Mais cette manière de construire se confronte aujourd'hui aux exigences des normes contemporaines, notamment en matière de sécurité, d'accessibilité et de résistance aux risques naturels. Le cas du Bistro Plage met ainsi en lumière une tension fondamentale : comment préserver une architecture vernaculaire, tout en répondant aux réglementations imposées ? Les lois transforment le rapport au site et obligent à reconsidérer ces pratiques intuitives. Le bâtiment devient le lieu où s'affrontent deux logiques : la tradition constructive marseillaise et les impératifs techniques modernes.

Cette étude ouvre finalement une réflexion plus large sur l'avenir architectural des littoraux méditerranéens : comment imaginer une fusion entre conception traditionnelle, normée et architecture vernaculaire et adaptative enracinée par un lieu ici influencé par son passé.

Le Bistro Plage de Marseille, malgré ses maladresses, révèle un dialogue possible entre un ancrage au site assumé, une matérialité qui répond au climat et au relief, et une volonté d'intégrer lumière, roche et mer dans un même geste. L'enjeu futur pourrait être de conserver les besoins du restaurant, faire évoluer le savoir-faire vernaculaire en outil de conception, pour émerger vers une architecture capable de concilier tradition et rigueur constructive dans un espace ou le l'océan porte une incidence sur la construction globale.

1 Beton armé
2 Bois
3 Acier
4 Pierre calcaire
5 Ciment
6 PVC


1
2
3
4
5
6

10. L'enveloppe comme prolongement du jeu

Nom du projet : Groupe scolaire public Antoine de Ruffi

Lieu : 2, Urbain V, 13002 Marseille

Date de construction : 2018-2021

Architecte(s) : TAUTEM Architecture

Maître d'ouvrage : Ville de Marseille

Usage : Groupe scolaire

Matérialité : Béton

Ce détail s'intéresse au rôle joué par la colonnade dans le groupe scolaire Antoine de Ruffi, à l'entrée du quartier Euroméditerranée. À l'angle de l'avenue Roger Salengro et de la rue Urbain V, le monolithe en béton clair bas carbone s'impose dans le paysage urbain, abrite 22 classes et s'organise autour de ses cours de récréation, véritables pièces à ciel ouvert. Par sa matérialité minérale et sa géométrie affirmée, le bâtiment dialogue avec les grandes infrastructures portuaires voisines tout en affirmant une échelle adaptée au monde scolaire.

La cour de récréation haute, accessible depuis les salles de l'école primaire au R+2, constitue un espace central du projet. « Elle offre aux élèves de l'école un espace unique suspendu entre terre et ciel. Depuis ce lieu en balcon sur la ville, ils profitent d'une large vue sur le port, sur les deux tours emblématiques du nouveau quartier et sur le paysage littoral au loin. »[1]

C'est autour de cette cour de récréation que se développe la colonnade pour former une ceinture structurelle composée de colonnes en béton espacées de 120 cm. Leur régularité crée une trame ouverte, jamais totalement fermée, qui laisse le vent, la lumière et les vues traverser l'enveloppe. Cette répétition rythmée instaure une façade poreuse, intermédiaire entre intérieur et extérieur. La colonnade ne constitue pas une limite opaque mais une membrane filtrante qui accompagne les variations de lumière au fil de la journée et participe au confort climatique de la cour.

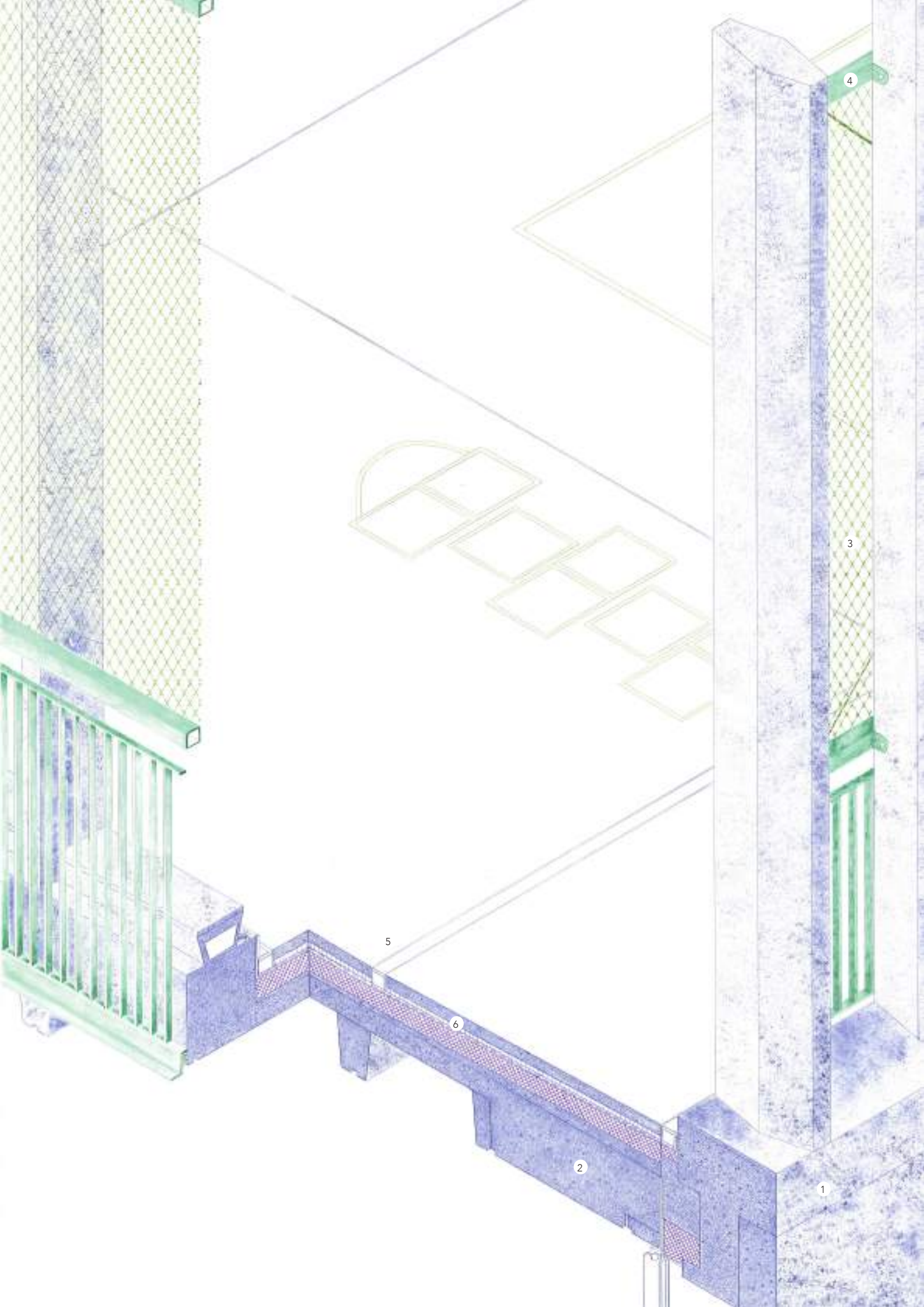
Le détail montre également comment cette structure devient un support d'usages. Les colonnes servent de supports aux câbles galvanisés qui tendent le filet de protection en acier inox. Le détail met clairement en évidence les points de fixation et l'intégration du filet dans l'épaisseur constructive du poteau. Ce filet filtre sans obstruer, sécurise sans enfermer, et empêche ballons et jouets de s'échapper vers la rue. Il agit comme une seconde peau légère, presque immatérielle, qui prolonge la colonnade.

À la base de la colonnade, le détail révèle l'assise intégrée : un banc coulé dans la continuité du sol, inséré entre colonne et garde-corps. Cet élément transforme la limite en un espace appropriable par les enfants, un lieu pour s'asseoir, observer, échanger ou se reposer. La combinaison du banc, du filet et du colonne forme une véritable épaisseur habitée, où structure et usage se rejoignent.

L'ensemble formé par la colonnade, le filet et l'assise réinvente la manière d'occuper la cour. Il ne se limite pas à protéger, mais ouvre des possibilités d'usage variées, entre jeu, repos et circulation. À travers ce détail, l'idée que l'école n'est pas un objet monumental clos, mais un espace vivant où la sécurité et l'usage doivent cohabiter. La volonté de « se placer à hauteur d'enfants » 2 se traduit ici par une architecture qui protège sans enfermer, qui ouvre des possibles plutôt que de les limiter, et qui permet aux élèves de s'approprier les lieux au quotidien.

1 Béton clair bas carbone
2 Béton coupé
3 Acier galvanisé
4 Acier inoxydable
5 Joint de dilatation
6 Couche désolidarisante

1 INFOCIMENTS (2025). « Groupe scolaire Antoine de Ruffi », Infociments, [Consulté le 15 octobre 2025], disponible à l'adresse : < https://www.infociments.fr/batiment/groupe-scolaire-antoine-de-ruffi >
2 GARCIN, A. (2021). TAUTEM, Dossier de presse : Groupe scolaire Antoine de Ruffi, Marseille - Euroméditerranée. Janvier 2021.


4
3
5
6
2
1

11. Temporalités liées

Nom du projet : Immeuble de logements

Lieu : 31, Rue Jean Trinquet, 13002 Marseille

Date de construction : 2019

Architecte(s) : Huit et demi

Maître d'ouvrage : Axis

Usage : Logements étudiants

Matérialité : Pierre de taille, béton et maçonnerie

Ce détail de façade, réalisé par l'agence Huit et demi, se situe rue Jean Trinquet, dans le 2e arrondissement de Marseille. Le projet offre de nouveaux logements étudiants sur le site de l'ancien siège d'une compagnie de transports maritimes à vapeur.

Ce bâtiment, typique du tissu portuaire marseillais et datant du début du XXe siècle, est construit en pierre de taille et illustre l'architecture solide et pragmatique de cette période. Comme beaucoup d'édifices hérités de cette époque, il a perdu sa fonction d'origine, mais conserve une forte présence dans le paysage urbain. L'agence Huit et demi a été choisie pour le travail de façade et la conservation du patrimoine. Elle a donc décidé de lui redonner un usage contemporain tout en préservant son identité architecturale. Ce projet de surélévation s'inscrit ainsi dans une logique de réappropriation du bâti existant pour répondre à de nouveaux usages.

Ce nœud, situé au niveau de la corniche, constitue la liaison entre le bâti ancien, en pierre de taille, et la construction contemporaine en béton et acier. Ici, les enjeux se concentrent sur la composition de façade et la cohérence du projet. La structure, quant à elle, est indépendante de celle-ci.

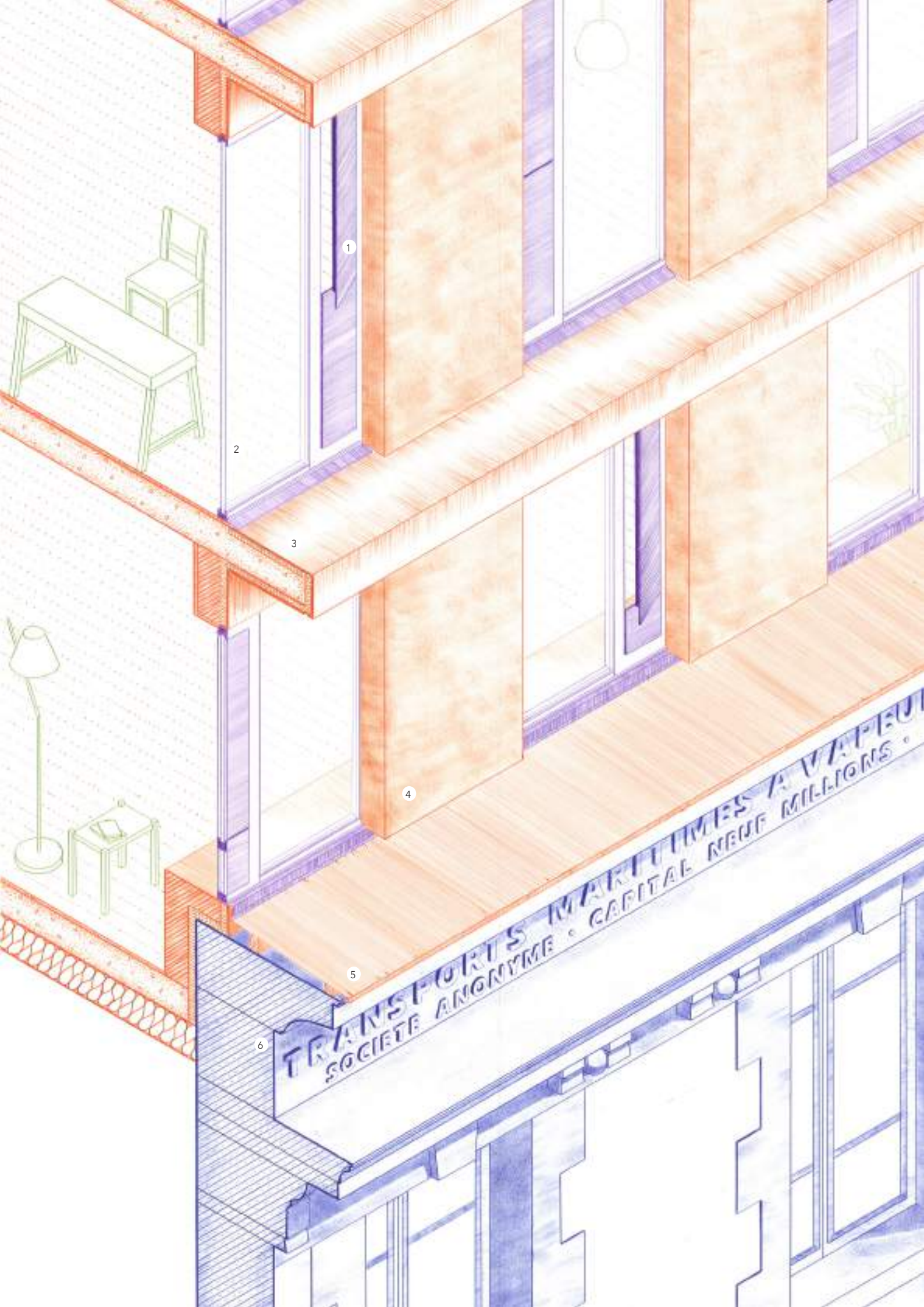
Techniquement, la nouvelle partie repose sur des poteaux en béton armé à l'intérieur du bâtiment, ce qui assure une reprise de charges efficace tout en évitant des contraintes excessives sur le bâti existant. Il permet d'articuler deux logiques constructives distinctes tout en maintenant un rythme cohérent en façade. Les jeux entre les renfoncements des fenêtres et les saillies en maçonnerie rappellent l'épaisseur des murs existants et créent un relief imposant. De plus, les casquettes en saillie au-dessus des fenêtres créent non seulement de l'ombre pour les usagers, mais elles assurent également la distance de protection nécessaire en matière de sécurité incendie. Elles rendent ainsi possible l'installation de châssis de plain-pied, permettant de maximiser l'apport de lumière naturelle. Cette composition est soulignée par le jeu des ouvertures, avec la plupart des châssis fixes et des grilles ouvrantes de ventilation, qui ont permis à Huit et demi de créer des variations dans cette façade. Ce traitement subtil des percements met en avant une écriture architecturale à la fois rigoureuse et sensible.

La corniche constitue également un point d'ancrage précis pour le système d'étanchéité entre les deux volumes. Sur toute sa longueur, un habillage en zinc est posé de manière continue. Ce profil métallique déborde légèrement de la pierre existante afin de créer un écoulement maîtrisé des eaux de ruissellement et d'éviter toute infiltration au droit de la jonction. Ce dispositif garantit ainsi la pérennité du contact entre ancien et nouveau.

Ce travail interroge la manière de concevoir l'architecture lorsqu'il s'agit d'appliquer des techniques contemporaines à un bâti ancien. Quelles seraient les solutions constructives permettant de garantir une continuité entre deux systèmes de matériaux aux comportements différents ? Comment concilier la préservation du tissu historique avec les enjeux actuels de logement et de réemploi ?

1 Grille ouvrante de ventilation
2 Châssis fixe
3 Tôle alu sur isolant
4 Enduit à la chaux sur isolant
5 Habillage en zinc
6 Corniche en pierre de taille

HUIT ET DEMI, 2019, « Immeuble de logements Rue Trinquet », 8 1/2 Huit et demi - Agence d'architectes, https://huitetdemi.fr/projet/immeuble-de-logements-rue-trinquet/, consulté le 14 octobre 2025.


1
2
3
4
5
6
TRANSPORTS MARITIMES A VAPEU
SOCIETE ANONYME · CAPITAL NEUF MILLIONS ·

12. Confort thermique sur les campus

Nom du projet : Réhabilitation des façades du bâtiment 5

Lieu : 3 Place Victor Hugo, 13331 Marseille

Date de construction : 1960

Date de réhabilitation : 2023

Architecte(s) : René Egger - Huit et demi

Maître d'ouvrage : AIX-MARSEILLE UNIVERSITE

Usage : Campus universitaire

Matérialité : Tôle, pierre et isolant

Le bâtiment 5 du campus Saint-Charles appartient à une génération d'architecture universitaire rationnelle et robuste, conçue pour accueillir massivement tout en affirmant une esthétique moderniste.

Soixante ans plus tard, la mutation climatique et l'inconfort thermique qu'elle génère rendent ce patrimoine vulnérable. Pendant les épisodes de chaleur, les salles dépassent facilement les seuils critiques identifiés par les études sanitaires: fatigue, baisse des performances cognitives, air surchauffé et mal renouvelé.

À Marseille, où les excès thermiques sont fréquents, la question du confort devient un enjeu pédagogique autant qu'architectural. L'intervention menée par le bureau 8etdemi répond directement à ces dérèglements. Elle joue avec la restauration patrimoniale ainsi qu'avec réparation climatique: conservation du parement en pierre de Brouzet, requalification des modénatures métalliques, mais surtout amélioration profonde de l'enveloppe. L'ITE au nord, les menuiseries renouvelées et l'ajout de brises-soleil composent une stratégie passive qui réduit les apports solaires, limite les surchauffes et rétablit une inertie thermique que le bâtiment avait perdue.

Cette réhabilitation s'inscrit dans une logique de long terme évoquée par les travaux sur les écoles surchauffées. La nécessité d'anticiper le dépassement des températures de référence, d'y intégrer la ventilation naturelle, tout en concevant des bâtiments résilients face aux projections climatiques future deviennent des priorités.

Le détail étudié à l'intersection des façades sud et ouest révèle cette transition: coexistence entre la matérialité minérale des années 60 et les dispositifs contemporains qui épaississent l'enveloppe, filtrent la lumière et assurent une continuité thermique. Les architectes réinterprètent le calepinage originel, clarifient la lecture du volume et affirment une écriture sobre où l'aluminium dialogue avec la pierre.

À travers ce travail, la réhabilitation ne se limite pas à corriger un déficit énergétique: elle redonne une capacité d'accueil adaptée aux usages universitaires actuels. Le bâtiment retrouve ainsi un rôle essentiel, offrir un cadre d'apprentissage sain, tempéré, durable sans renier son identité constructive. Une manière de montrer qu'un patrimoine du 20ème siècle peut devenir ressource plutôt que contrainte.

Le choix s'est porté vers une représentation bicolore permettant de distinguer l'existant des interventions contemporaines. Les éléments d'origine: parement en pierre de Brouzet, structure en béton armé, sont dessinés en bleu afin de révéler la continuité du bâtiment d'Egger et la permanence de son socle minéral. À l'inverse, les composants issus de la réhabilitation thermique sont rendus en orange : brise-soleil en aluminium, menuiseries remplacées, épaisseurs d'isolation rapportées, tôle d'aluminium des façades reconditionnées. Ce contraste chromatique met en évidence la manière dont les nouvelles strates s'imbriquent dans la structure existante, et donne à lire, d'un seul regard, les enjeux du projet : améliorer le confort thermique, maîtriser les apports solaires et redonner cohérence à l'enveloppe sans effacer la mémoire constructive du bâtiment.

1 Isolation
2 Tôle en aluminium
3 Structure béton
4 Brise soleil en aluminium
5 Menuiserie
6 Parement en pierre de Brouzet

MARANTZ, Éléonore (2014). « René Egger ou la réinvention de l'architecture universitaire (1947-1973) », Catherine Compain-Gajac (dir.), Les campus universitaires 1945-1975, Perpignan, PUP, p. 131-p. 146.


1
2
3
4
5
6

13. Brise-Soleil

Nom du projet : IMVT

Lieu : Porte d'Aix

Date de construction : 2023

Architecte(s) : NP2F, Marion Bernard et Point Supreme, Jacques Lucan, Atelier Roberta, l'ingénierie structure par DVVD, l'agence 8'18

Maître d'ouvrage : Ministaire de la culture - OPPIC

Usage : Ecole universitaire

Matérialité : Béton armé

Le projet regroupe aujourd'hui trois écoles, l'école d'architecture, de paysage et d'urbanisme, formant un pôle dédié aux disciplines du projet et du territoire. L'équipe pluridisciplinaire a permis de développer un projet cohérent, à la fois structurel, esthétique et environnemental.1

Le projet aborde en partie les enjeux contemporains liés au climat méditerranéen, en particulier l'ensoleillement excessif et la surchauffe des bâtiments. C'est pourquoi notre analyse se concentre sur le détail du brise-soleil en béton, qui, par sa fonction régulatrice illustre parfaitement cette problématique.

Ce brise-soleil est situé au 4ème et dernier étage de l'IMVT, au niveau de la bibliothèque. Il est réalisé en béton armé blanc préfabriqué, coulé dans un coffrage en bois dont le motif reste visible sur la matière. Mesurant 5,60 mètres de long et 12 centimètres d'épaisseur, il est assemblé grâce à des rails techniques de type Halfen maintenus dans une poutre en béton de 69 cm de haut qui reprend les charges dues au poids de ce brise-soleil. Son angle est stabilisé grâce à un bras métallique s'appuyant sur une colonne à l'arrière du châssis. Le dispositif encercle tout l'étage constituant ainsi une enveloppe protectrice qui filtre les rayons du soleil en été sans supprimer totalement la lumière naturelle, tout en permettant aux apports solaires de pénétrer dans le bâtiment en hiver. Il limite l'éblouissement des usagers de la bibliothèque et réduit considérablement la surchauffe intérieure. La bibliothèque totalement vitrée est également entourée de couloirs extérieurs constitués de dalles en béton posées sur une série de plots.

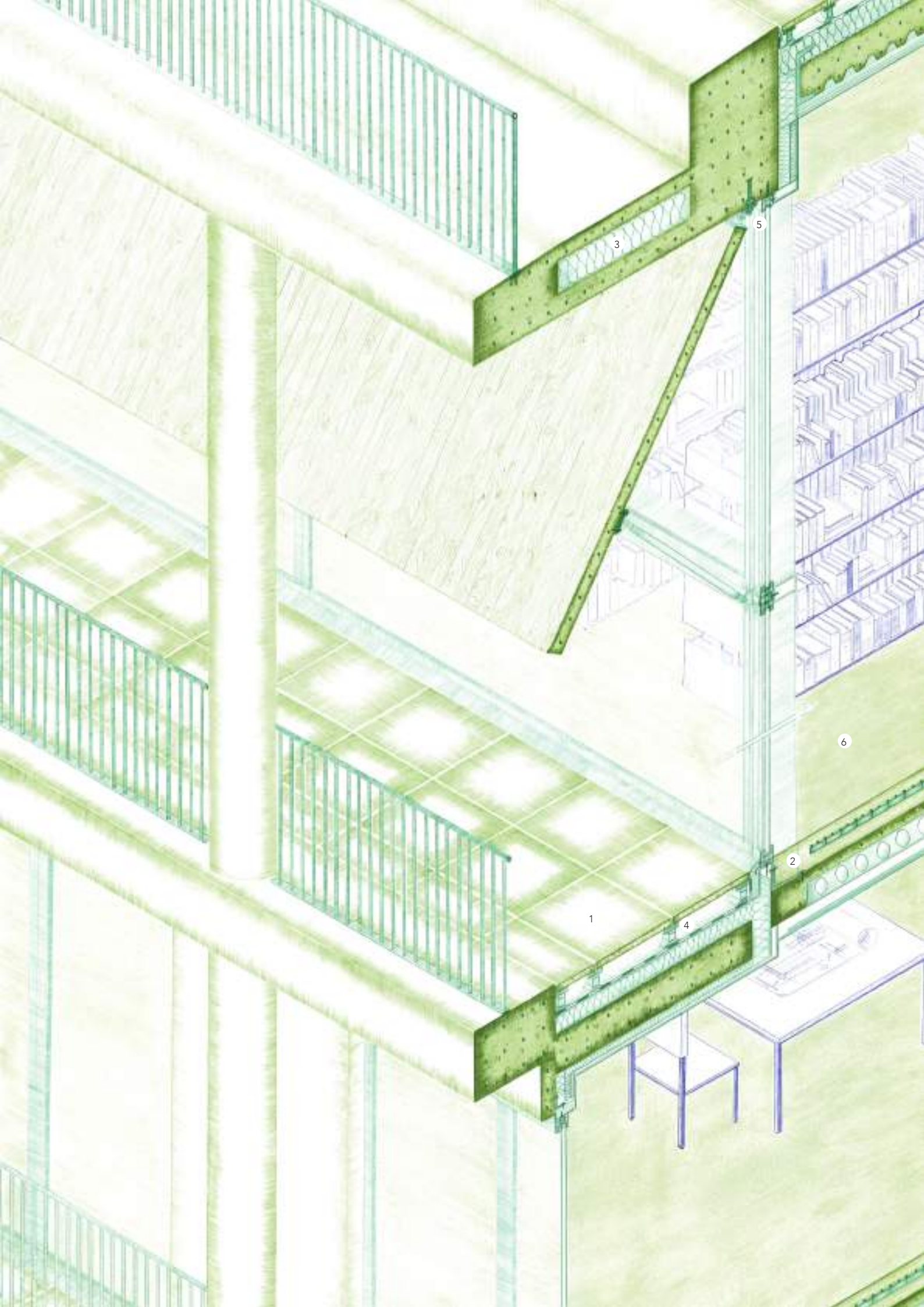
Le choix du béton s'inscrit également dans une réflexion sur la durabilité. Ce matériau résiste aux conditions climatiques méditerranéennes, notamment le vent, le rayonnement solaire intense et l'air salin. Sa teinte claire permet en outre de réfléchir la chaleur et de limiter l'accumulation thermique en façade.

Au-delà de son rôle climatique, ce choix constitue également un geste architectural fort. Le brise-soleil participe pleinement à l'écriture esthétique du bâtiment. Son matériau, identique à celui du reste de l'édifice, permet une continuité visuelle entre le détail et l'ensemble de la construction. Il ne s'ajoute pas à l'architecture, il en fait partie intégrante. L'homogénéité du béton renforce l'idée d'un bâtiment monolithique, massif, presque sculpté, dont les ouvertures semblent être creusées dans la matière.

Ce détail architectural participe fortement à l'identité de l'IMVT. Il est à la fois un élément technique et esthétique. Il interroge la manière dont le climat peut être intégré dans le dessin architectural, tout en montrant comment un élément technique peut devenir un élément de composition fort. À travers ce détail, on comprend comment une façade peut être structurée par un dispositif précis, et comment un choix constructif peut influencer l'image globale du bâtiment.

1 Dalle de béton coulée en place
2 Chappe de compression
3 Isolant
4 Plots de support pour dalles béton
5 Rails techniques type Halfen
6 Finition chappe béton quartzé

1 "Groupe scolaire Antoine de Ruffi," Infociments, consulté le 15 octobre 2025, https://www.infociments.fr/batiment/groupe-scolaire-antoine-de-ruffi


3
5
6
2
1
4

14. Patio sur l'existant

Nom du projet : Maison VPA

Lieu : 16 rue villa paradis 13001 Marseille

Date de construction : 1950

Date de rénovation : 2024

Architecte(s) : Tout va bien

Maître d'ouvrage : Privé

Usage : Maison individuelle

Matérialité : Bois de cyprès, béton, acier

La Maison VPA est une petite maison marseillaise du milieu du vingtième siècle, située dans un tissu urbain résidentiel dense. Elle a été surélevée une première fois dans les années 1950 par l'ajout d'un étage comprenant un porte-à-faux côté jardin et une façade en retrait côté rue. En 2024, l'agence Tout va bien réhabilite l'ensemble et remet en avant la façade du premier étage de 1950 afin de rétablir l'alignement urbain, tout en l'adaptant aux usages contemporains.

L'intervention explore une manière de densifier l'existant sans en effacer les traces et s'inscrit dans une réflexion plus large sur l'évolution du tissu pavillonnaire marseillais. Le rétablissement de l'alignement sur rue et la requalification du rapport à l'espace public contribuent à réinscrire la maison dans la continuité bâtie et à renforcer la cohérence du front urbain.

L'agence ajoute un étage supplémentaire conçu comme un patio côté rue, orienté au sud. Ce nouvel espace extérieur en hauteur constitue une extension des espaces de vie et s'ouvre largement sur le climat méditerranéen. Afin d'éviter une surcharge sur la structure existante, la surélévation est réalisée en ossature en bois de cyprès, préfabriquée en atelier, ce qui réduit les interventions sur site et limite l'impact du chantier.

Le bois de cyprès, largement présent en Provence, est employé pour sa durabilité naturelle, notamment sa résistance à l'eau, à la pourriture et aux parasites. Son utilisation relève d'une logique de disponibilité locale et d'un intérêt pour la filière bois. La façade est réinterprétée par l'ajout d'éléments en acier choisis pour leurs qualités formelles, qui accompagnent les percements.

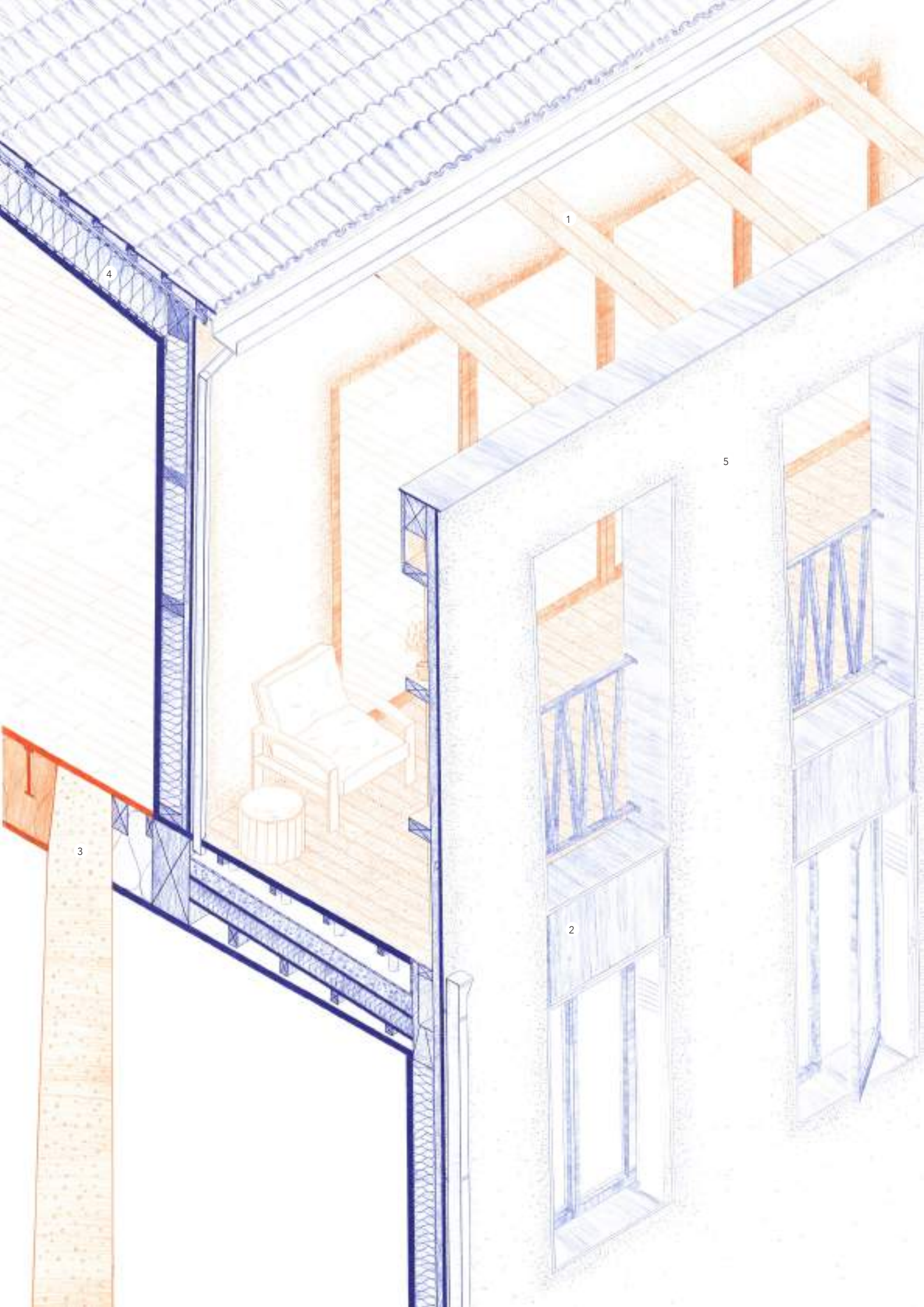
La coupe met en évidence la rencontre entre la structure de la construction d'origine et le nouveau volume en ossature bois rétabli à l'alignement au premier étage, ainsi que le patio situé au deuxième. Elle traverse à la fois l'existant, représenté en orange, et les interventions récentes, représentées en bleu. Cette représentation rend identifiable l'articulation entre les systèmes constructifs et les étapes successives de transformation. Elle montre également la manière dont la terrasse prolonge les espaces intérieurs, contribue à la ventilation naturelle et introduit la lumière en profondeur.

Le traitement des façades et la mise en valeur des assemblages entre béton, bois et acier participent à une approche qui privilégie l'exposition de la construction plutôt que l'uniformisation des étapes successives. L'objectif n'est pas d'effacer les transformations, mais de les organiser et de les rendre lisibles.

La Maison VPA constitue un cas d'étude sur la manière dont un bâtiment peut accueillir de nouveaux usages à partir de sa structure initiale, en intégrant des adaptations mesurées qui prennent en compte à la fois l'histoire et les potentialités du lieu. Le détail étudié s'inscrit dans cette logique, car il rassemble plusieurs enjeux du projet : l'assemblage entre matériaux différents, la gestion de la lumière et de la ventilation, et l'adaptation du bâti à un climat méditerranéen. Il met en évidence la manière dont une intervention localisée peut influer sur l'organisation spatiale, le confort et la lecture du bâtiment. Sa représentation, qui distingue l'existant des ajouts récents, rend perceptibles les étapes de transformation et aide à comprendre le fonctionnement d'ensemble.

1 Bois de cyprès
2 Acier
3 Béton
4 Isolant biosourcé (laine de bois)
5 Enduit minéral

1 AL KOSHTA, Hadir (2025). « VPA Townhouse Rehabilitation and Elevation / Tout Va Bien architecture », Archdaily, [page consultée le 15 octobre 2025, disponible à l'adresse < https://www.archdaily.com/1028134/vpa-townhouse-rehabilitation-and-elevation-tout-va-bien-architecture >
2 Divisare (2025). « Tout Va Bien, Maison VPA », Divisare, [page consultée le 15 octobre 2025], disponible à l'adresse : < https://divisare.com/projects/524609-tout-va-bien-matthieu-petiard-maison-vpa >


1
2
3
4
5

15. L'école Baya

Nom du projet : Ecole élémentaire Baya

Lieu : 16, Rue Flegier, 13001 Marseille

Date de construction : 1850

Date de réhabilitation : 2021

Architecte(s) : Atelier Mambo

Maître d'ouvrage : Ville de Marseille

Usage : Ecole élémentaire

Matérialité : Béton armé et maçonnerie

L'École Baya associe un bâtiment scolaire du XIX^{e} siècle à une extension contemporaine implantée en vis-à-vis, sur l'emprise d'un ancien édifice fortement dégradé. L'intervention engage une réactivation mesurée du site, fondée sur un équilibre entre conservation du bâti patrimonial et écriture architecturale actuelle.

Le bâtiment historique fait l'objet d'une restauration précise. Les maçonneries sont reprises à la chaux, les briques et les linteaux métalliques consolidés, et les menuiseries bois rétablies selon les modèles d'origine. Cette démarche révèle la qualité constructive du volume ancien et réaffirme sa présence dans l'ensemble scolaire.

L'extension contemporaine adopte une composition verticale et lisible. Son ossature en béton armé est habillée de panneaux en métal déployé thermolaqué, teinte champagne, installés sur les niveaux supérieurs. Cette matérialité fait écho à la minéralité du bâtiment patrimonial sans en reproduire les codes. Les deux structures sont reliées par des ancrages métalliques intégrés, assurant la continuité structurelle et manifestant physiquement la rencontre entre les deux époques. La toiture accueille une cour suspendue, permettant d'optimiser l'emprise au sol tout en ouvrant l'école sur son environnement urbain immédiat.

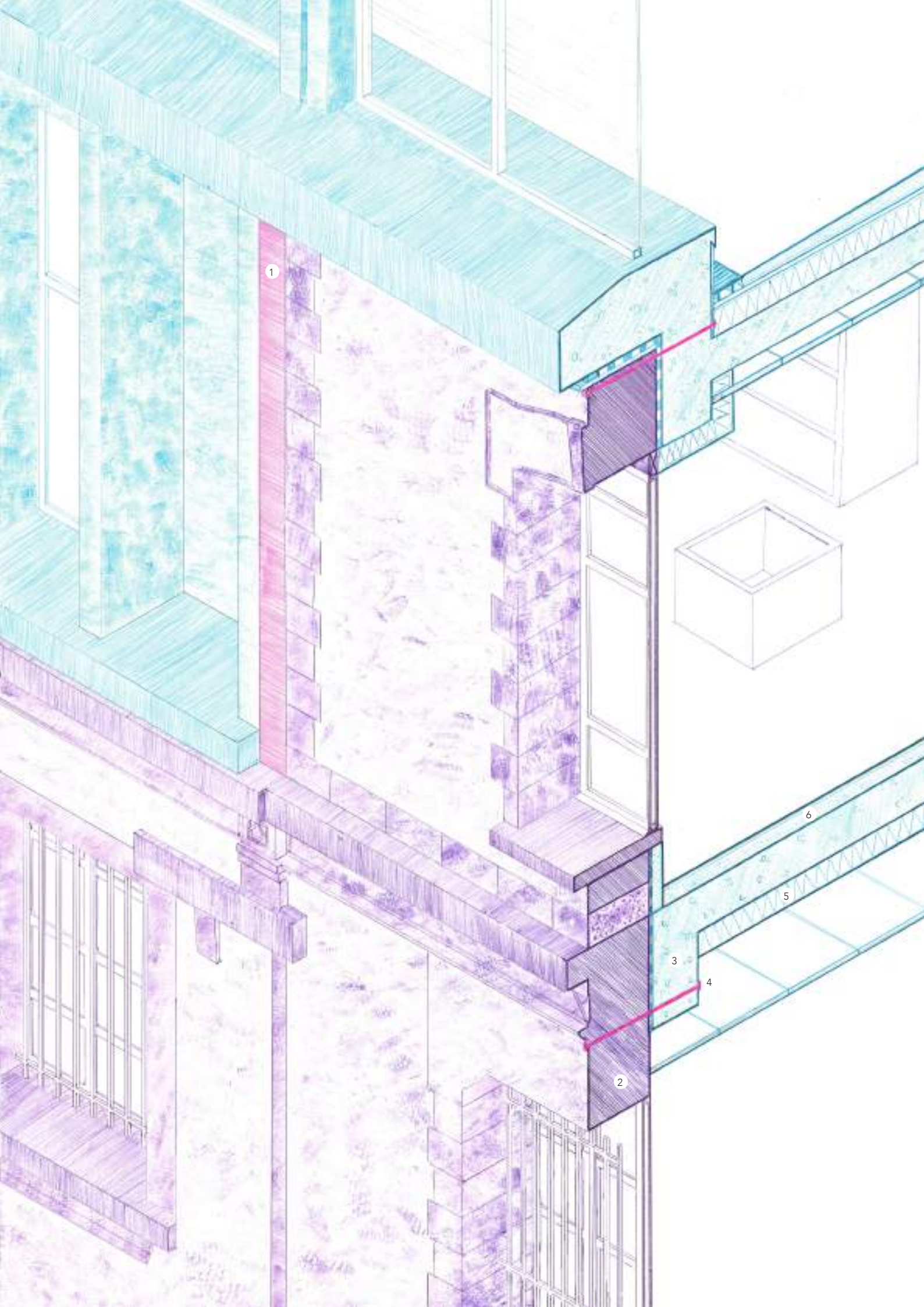
Les espaces intérieurs composent une atmosphère maîtrisée : sols chauffants, faux-plafonds en bois, dispositifs acoustiques intégrés, poteaux en béton préfabriqué dans une teinte sable. L'ensemble compose un cadre fonctionnel, lumineux et cohérent, adapté aux usages scolaires.

Au-delà de la simple superposition de deux architectures, le projet affirme une démarche pédagogique et environnementale. La performance thermique de l'ensemble est renforcée par une isolation adaptée au bâti ancien et par l'utilisation de protections solaires intégrées dans l'extension. La ventilation naturelle est privilégiée grâce au positionnement des ouvertures et à la création de circulations d'air traversantes. Ces choix concourent à réduire l'empreinte énergétique de l'école tout en garantissant un confort d'usage optimal pour les élèves et les enseignants, prolongeant ainsi la réflexion constructive par une approche durable et responsable.

Un élément existant structure la cour : le patame, arbre ancien conservé au centre du site. Sa présence organise naturellement les circulations extérieures et inscrit le projet dans une continuité sensible entre architecture, sol et paysage.

L'opération proposée par l'Atelier Mambo constitue un exemple précis de transformation architecturale dans un contexte patrimonial. Elle révèle comment articuler un bâtiment hérité avec une extension neuve sans rupture, en s'appuyant sur la justesse constructive, la cohérence matérielle, et une attention portée au vivant. L'École Baya illustre la manière dont une intervention contemporaine peut prolonger, clarifier et rendre opérant un héritage existant, tout en répondant aux usages actuels.

1 Joint de dilatation
2 Maçonnerie existante
3 Béton armé
4 Ancrage mécanique
5 Isolant
6 Béton desactivé


1
2
3
4
5
6

16. Façade bioclimatique méditerranéenne

Nom du projet : Groupe scolaire Aygalades-Oasis

Lieu : Quartier des Aygalades, Marseille

Date de construction : 2023-2025

Architecte(s) : UNIC Architecture, LASA Architectes & Antoine Beau Architecture

Maître d'ouvrage : Société Publique des Ecoles Marseillaises

Usage : Groupe scolaire

Matérialité : Bois, acier, béton

Implanté au cœur du quartier des Aygalades, au nord de Marseille, le groupe scolaire Aygalades-Oasis s'inscrit dans un vaste programme de rénovation et réhabilitation urbaine porté par la ville de Marseille. L'un des éléments les plus significatifs est la façade sud du bâtiment Geep car elle illustre la volonté du projet de concilier réhabilitation, légèreté constructive et adaptation au climat méditerranéen.

Ce détail intègre une nouvelle enveloppe principalement en ossature bois et interroge la relation entre l'existant et l'intervention contemporaine. Il pose une question tectonique centrale : Dans le cadre d'une réhabilitation, quels éléments conserver ou remplacer pour assurer une transformation cohérente du bâtiment ?

La jonction entre la structure métallique conservée et l'ossature bois autoportante témoigne d'une intelligence constructive. La greffe du bois sur la structure existante se fait sans surcharge, résolvant une problématique fréquente de la réhabilitation : Renforcer l'enveloppe tout en respectant la capacité portante initiale.

L'apport de cette façade dépasse cependant l'aspect structurel. Des brise-soleil horizontaux, dimensionnés selon l'exposition sud, composent un jeu d'ombres évolutif. La composition chromatique, dominée par des tons gris et naturels, crée une continuité visuelle avec la structure métallique préexistante et ancre le projet dans son contexte.

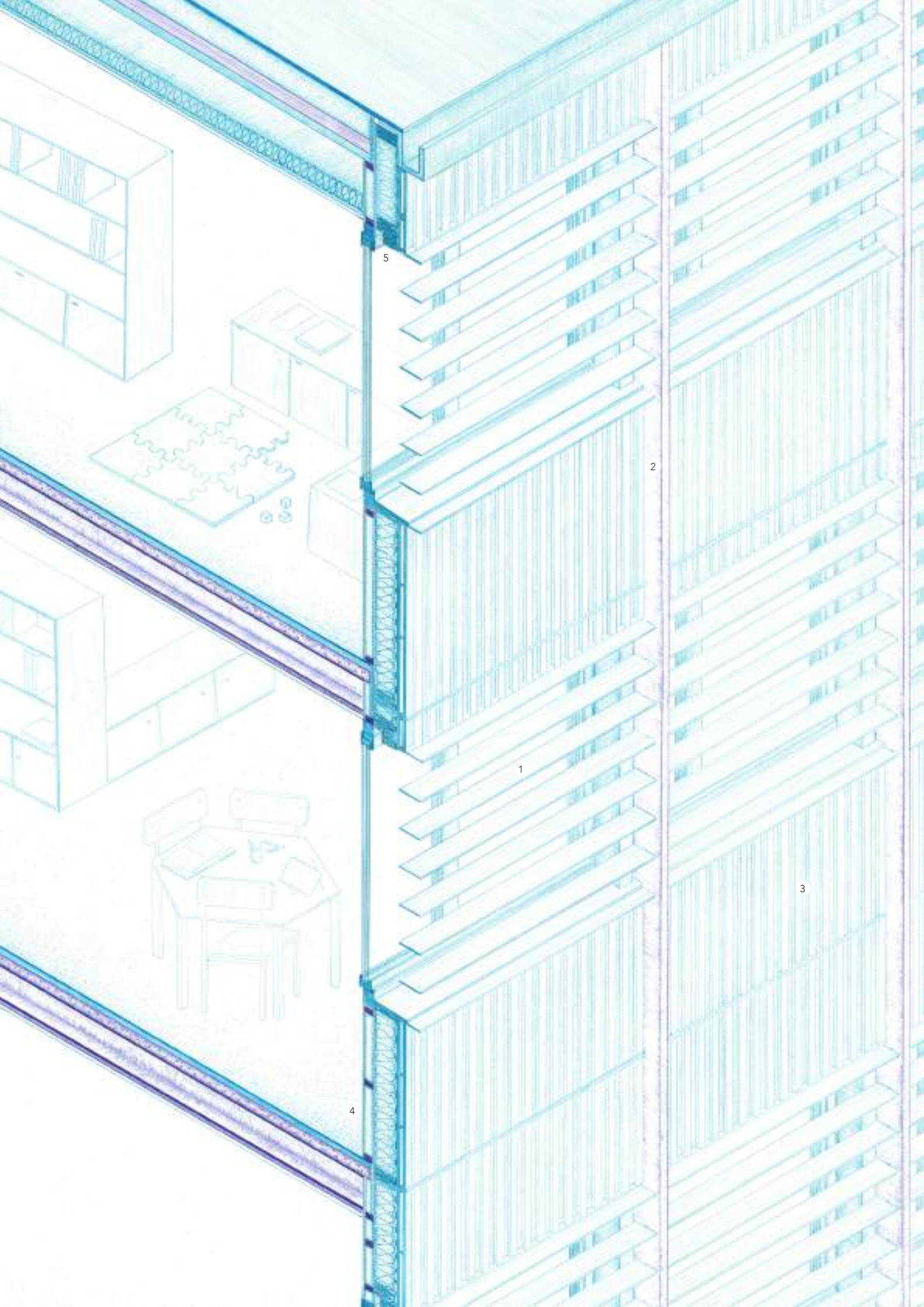
Sur le plan environnemental, ce détail manifeste une économie de ressources tant par sa structure réemployée que par ses matériaux durables utilisés. Le bâtiment incarne une manière contemporaine de construire et limite les démolitions en conservant son squelette.

Le contraste des matériaux forge une identité forte. Le bardage métallique bénéficie de traitements spécifiques contre la corrosion, assurant durabilité et résistance aux conditions climatiques locale, tandis que l'ossature bois, associée à des isolants biosourcés en laine de bois et à des brise-soleils, constitue un filtre bioclimatique performant. Cette combinaison régule naturellement la lumière, la chaleur et les nuisances sonores, créant une enveloppe performante qui favorise le confort des usagers.

Ce détail définit l'identité architecturale du lieu. Il exprime une réhabilitation par superposition d'une enveloppe légère, une intention esthétique qui se traduit par un dialogue entre verticalité, ombres et matières et une posture écologique par ses matériaux biosourcés, réemployés et à faible impact carbone.

1 Brise soleil en aluminium
2 Structure en acier conservée
3 Bardage en acier
4 Isolation biosourcée (laine de bois)
5 Ossature bois

UNIC Architecture. Ecole des Aygalades Oasis [en ligne]. Février 2025. Disponible sur : https://unicarchitecture.com/projet/ecole-des-aygalades-oasis/ [consulté le 24 novembre 2025].
LASA. Ecole Oasis Aygalades [en ligne]. Disponible sur : https://www.lasa.fr/ecole-oasis-aygalade/ [consulté le 24 novembre 2025].
PESATORI, Fanny, Architecte HMONP. Entretien avec Fanny Pesatori. Par Camille Lequeux, Arthur Douchamps, Clara Garcia et Asha Katumua Nsambi. 14 Rue de la Guirlande 13002 Marseille. 27 octobre 2025. Enregistrement.


5
2
1
3
4

17. De terre et de paille

Nom du projet : Maison B

Lieu : 12 rue Terrusse, 13005 Marseille

Date de construction : env. 1960

Date de rénovation : 2021

Architecte(s) : BK Club

Maître d'ouvrage : Mr et Mme Bonito

Usage : Habitation

Matérialité : Bois, Terre, Paille

Le détail étudié s'intitule « de terre et de paille ». Il s'intéresse à la surélévation d'une maison marseillaise des années 1960. Le bâtiment d'origine, construit en béton et en parpaings, était recouvert d'un enduit crépi et ne comportait aucune isolation. Cette configuration reflète la manière de construire de l'époque mais est inadaptée aux exigences thermiques actuelles. L'intervention des architectes se traduit par l'ajout d'un nouvel étage tout en conservant la structure existante, ce qui a permis de limiter les démolitions et de respecter l'identité du bâtiment.

Le détail étudié est la jonction entre l'ancienne et la nouvelle structure. Cette surélévation est réalisée en ossature bois, un système léger qui permet de rehausser le bâtiment par une pose en arase directement sur la structure existante. Composé d'un mélange naturel de terre et de paille, l'isolant assure une régulation hygrothermique grâce à la capacité de la terre à absorber et restituer l'humidité. Ce mélange apporte une inertie thermique élevée. De cette façon, il limite les variations de chaleur et d'humidité, répondant ainsi aux contraintes du climat méditerranéen.

Un autre élément intéressant est la dimension de réemploi. La toiture d'origine a été démontée, puis certains éléments de la charpente, comme les pannes, chevrons et liteaux, ont été remontés sur la nouvelle structure. Les tuiles marseillaises d'origine ont-elles aussi été conservées et reposées. Cette économie de matière, associée à l'emploi de matériaux biosourcés et à l'implication des bénévoles au chantier, place le projet dans une démarche attentive aux ressources.

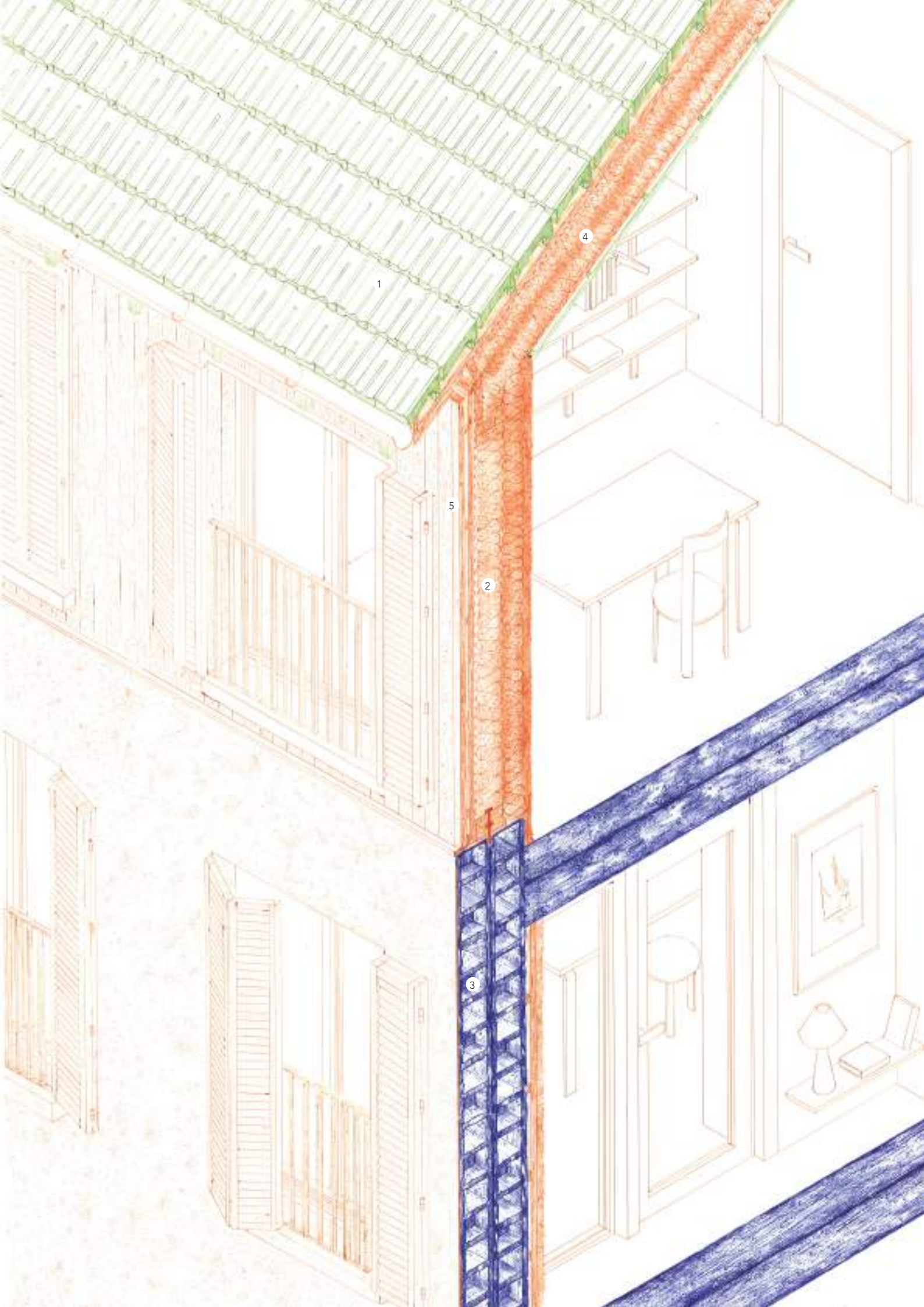
Le projet réintègre également des éléments typiques de la ville de Marseille tels que les volets. Ceux-ci sont essentiels pour contrôler l'ensoleillement et lutter contre les chaleurs estivales. Ils constituent à la fois des dispositifs climatiques efficaces et des marqueurs identitaires de l'architecture marseillaise.

Cette intervention s'assume également dans son esthétique, le nouvel étage a été recouvert d'un bardage bois qui se distingue clairement des deux étages inférieurs, qui sont eux couverts d'un crépi ancien qui a été rénové. Au niveau de la toiture, les architectes ont choisi de faire dépasser les liteaux de la charpente vers l'extérieur ce qui crée un rythme et offre une continuité avec le bardage bois de l'étage du haut.

Trois couleurs facilitent la lecture du détail : l'orange pour le nouveau, le vert pour les éléments réemployés et le bleu pour les parties d'origine.

Enfin, l'une des singularités de ce projet est sa réhabilitation en chantier participatif. En effet, les bénévoles ont eux-mêmes posé l'ossature bois, assemblé la charpente et fabriqué puis appliqué l'enduit terre-paille à la main. Cette approche sensible questionne notre manière d'aborder les chantiers aujourd'hui. Ainsi, ce détail interroge sur les matériaux utilisés lors de rénovations et la place accordée au réemploi. Comment étendre ou agrandir en utilisant et réadaptant ce qui est déjà là ?

1 Tuiles marseillaises
2 Isolation terre-paille
3 Parpaings
4 Isolation ouate de cellulose
5 Bardage bois


1
2
3
4
5

18. Industrie culturelle

Nom du projet : Réhabilitation d'une ancienne minoterie en espace culturel

Lieu : 32 rue Loubon, 3ème arrondissement, Marseille

Date de construction : 2023-2026

Architecte(s) : LAND ARCHITECTES & PANORAMA ARCHITECTURE

Maître d'ouvrage : Ville de Marseille

Usage : Centre multi-culturel

Matérialité : Pierre, brique, bois et acier

La Fabrique Loubon est un projet de réhabilitation/transformation d'une ancienne minoterie en espace culturel comprenant une médiathèque, une bibliothèque, un auditorium, un espace de restauration solidaire ainsi que plusieurs espaces dédiés aux pratiques artistiques, pédagogiques et citoyennes. La nouvelle fabrique devient donc la première médiathèque de la Belle de Mai.

Ce projet s'inscrit dans la continuité du projet « Quartiers Libres » qui vise à rouvrir, à redynamiser et à améliorer le cadre de vie des quartiers de la Belle de Mai et de Saint-Charles. Les actions sont portées sur la restauration du bâti insalubre, l'intégration d'espaces culturels, sportifs ou encore ludiques.

Les architectes ont fait le choix de garder l'ancienne structure du bâtiment, implantant ce projet dans le quartier faisant écho à son passé industriel, avec une structure interne composée de plusieurs éléments de briques, de pierres, de colonnes en acier et de poutres en bois.

Le choix de créer une spatialité ouverte s'intègre parfaitement au programme et s'illustre d'une part avec la création de plusieurs atriums permettant à la lumière de pénétrer dans le bâtiment, et d'autre part grâce à l'utilisation de murs-rideaux et de coursives favorisant la communication verticale et horizontale de plusieurs espaces du bâtiment.

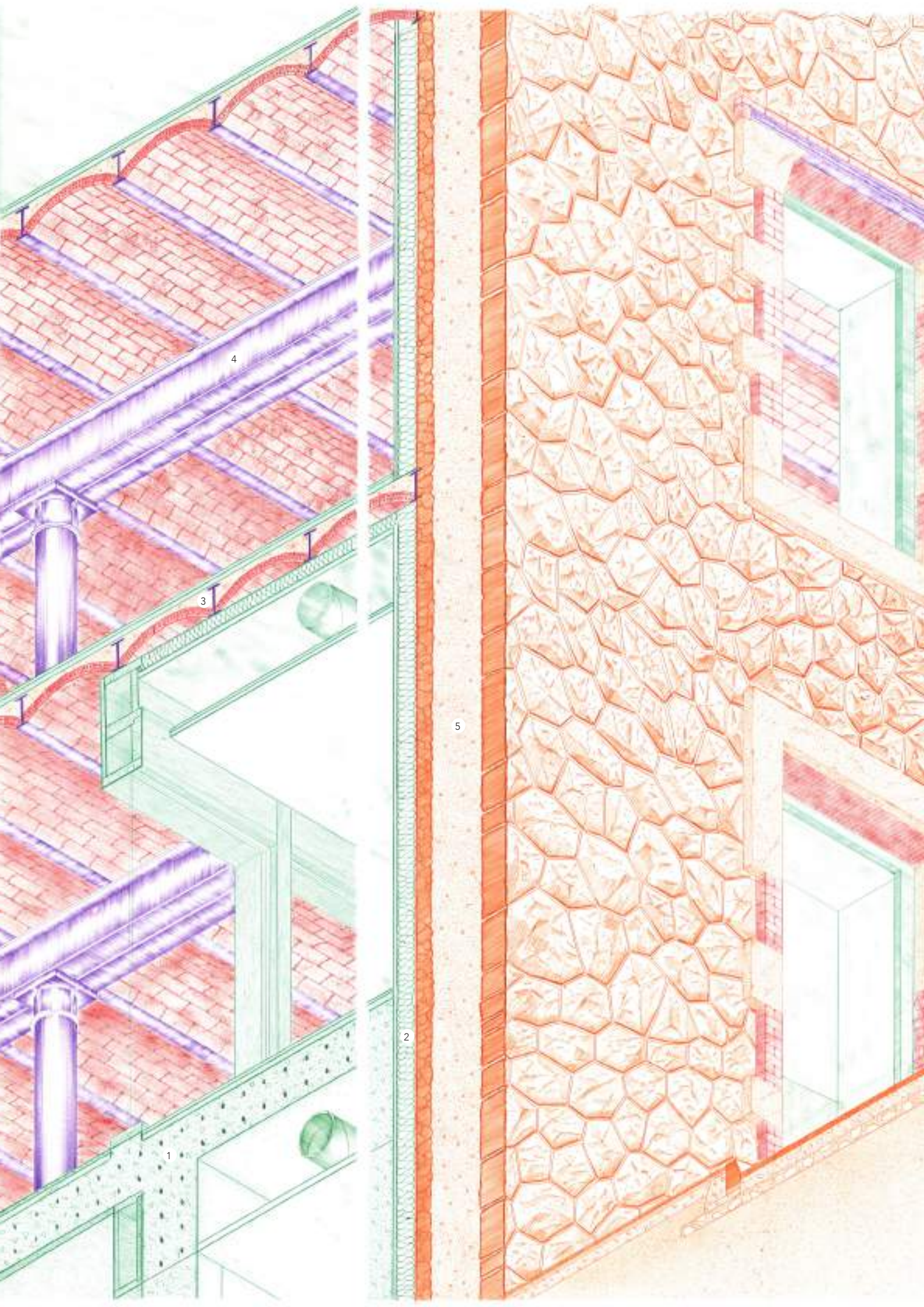
Ainsi, ce détail se concentre au niveau de la façade nord où la vue isométrique met en lumière les éléments architecturaux de l'ancienne structure du bâtiment composée de voussettes en brique, de colonnes et de poutres en acier, où s'articule la nouvelle coursive, desservant plusieurs espaces du premier étage, communiquant avec le restaurant et le forum juste en bas.

Afin de comprendre la rencontre entre le bâti historique et la nouvelle structure tout en mettant en valeur les matérialités, nous avons représenté en vert la réhabilitation et en orange, rouge et violet les couleurs du bâti existant en fonction des différents matériaux. Le choix de ce détail rend compte de l'historicité du bâtiment en reprenant des éléments structurels forts, traduisant le passé industriel du bâti, les mêlant avec la nouvelle structure, et prolongeant ainsi la pérennité du lien historique du bâtiment avec le quartier.

Ce travail invite à prolonger la réflexion pour des projets qui pourraient s'appuyer sur l'existant plutôt que sur l'idée de destruction et reconstruction, avec des logiques intégrant des principes de circularité, démontrant que la réhabilitation doit avoir une posture plus attentive. Construire avec l'ancien, c'est réduire l'impact environnemental, inscrivant alors le projet dans une continuité avec l'existant en comprenant la tectonique, puisque « réparer et stimuler, plutôt que de détruire et reconstruire, est une piste concrète d'économie énergétique et de sobriété, une réserve de matériaux de réemploi, et une formidable opportunité pour découvrir de nouveaux usages liés à la reconversion » 1.

1 Béton coulé sur place
2 Doublage thermique intérieur
3 Voussettes en briques et poutre IPN 150
4 Structure en double IPN 300
5 Mur existant en pierres taillées et ciment

1 Chartier-Dalix, Quelle réhabilitation pour les quartiers des tours du XXe siècle ?, Résidence à la Villa Albertine, Chicago, 2023.


4
3
5
2
1

Photos des détails

Le détail architectural constitue une échelle de lecture à part entière du projet. En tant que fragment du bâti, il condense en lui les logiques constructives, climatiques et culturelles d'un territoire. La photographie, appliquée à cette échelle, offre un mode d'investigation singulier : elle permet d'approcher la matière de près, d'en révéler la texture, l'épaisseur, la temporalité. Elle n'enregistre pas seulement une forme, elle en restitue la présence physique et la densité.

Derrière son apparente neutralité technique, la photographie de détail engage un regard actif et situé. Elle implique des choix fondamentaux : le cadrage, la lumière, la mise au point, le moment de la prise de vue. Ces décisions orientent la perception et produisent une forme de connaissance qui ne se réduit pas à la simple documentation. En isolant un fragment, la photographie le rend disponible à l'analyse, tout en lui conservant sa charge sensible. Elle opère ainsi à la jonction entre rigueur et intuition, entre observation et interprétation, entre le mesurable et le ressenti.

Cette démarche s'inscrit en écho direct avec le travail mené sur les détails dessinés aux échelles 1/5, 1/10 et 1/20. Si le dessin technique cherche à formaliser les assemblages, les épaisseurs et les principes constructifs, la photographie en capte la réalité vécue et transformée par le temps : l'usure des matériaux, les effets du sel et du soleil, les interventions successives qui témoignent d'une architecture habitée. Elle révèle ce que le trait ne peut pas toujours dire, la patine, la réparation, l'écart entre l'intention initiale et l'usage réel. En ce sens, photographier un détail revient à lire une architecture non pas dans son état idéal, mais dans sa durée, dans ses strates et dans ses transformations.

À Marseille, ces images deviennent particulièrement signifiantes. Le climat méditerranéen, l'intensité lumineuse, la proximité de la mer et la diversité des cultures constructives produisent des matérialités spécifiques, lisibles à l'échelle du détail. Une façade exposée au mistral, un seuil façonné par des décennies de passages, un dispositif de protection solaire bricolé ou hérité, une jonction entre deux époques constructives constituent autant de fragments qui composent un vocabulaire architectural local, transmis et transformé au fil du temps. Ces situations, souvent ordinaires, portent en elles une connaissance accumulée des contraintes du territoire et des manières d'y habiter.

Dans cette perspective, la production photographique s'inscrit dans un processus intentionnel. Chaque image tente de trouver un fragment susceptible d'exprimer les spécificités constructives et climatiques étudiées dans les détails dessinés. Cette recherche explore la ville dans ses dimensions les moins visibles, celles qui échappent aux représentations convenues : les assemblages discrets, les matières altérées, les seuils entre intérieur et extérieur, les traces d'usages répétés. Elle agit comme une mise en image des détails, en révélant leur dimension sensible et leur ancrage dans un contexte précis.

En tant qu'ensemble, ces photographies constituent un répertoire sensible de la construction marseillaise. Elles documentent une diversité de situations, du monument emblématique au bâti le plus ordinaire, sans hiérarchiser leur valeur architecturale. Chaque image contribue à la construction d'un corpus à la fois analytique et projectuel, où le fragment devient un outil de compréhension du territoire autant qu'une ressource pour la conception. Ces photographies participent ainsi à l'élaboration d'un regard architectural sur la ville, capable de nourrir les projets développés dans la suite de l'ouvrage.

01. Les 3 fenêtres marseillaises - Rue Jean Baptiste Estelle - 28 octobre 2025 118

02. Entre logement et galerie commerçante - 280, Boulevard Michelet - 27 octobre 2025 119

03. Pierre banchée - Quai du Port - 27 octobre 2025 120

04. Balcons en gradins - 614, Avenue du Prado - 27 octobre 2025 121

05. Entre ciel et béton - 35, Boulevard Barral - 27 octobre 2025 122

06. Evider pour habiter - 4, Rue Jobin - 25 octobre 2025 123

07. Toiture comme première strate - 225, Avenue Ibrahim Ali - 28 octobre 2025 124

08. De l'étendue au dehors - 41, Rue Jobin - 28 octobre 2025 125

09. Façade de la Corniche - 60, Corniche Kennedy - 29 octobre 2025 126

10. L'enveloppe comme prolongement du jeu - 2, Rue Urbain V - 25 octobre 2025 127

11. Temporalités liées - 31, Rue Jean Trinquet - 23 octobre 2025 128

12. Confort thermique sur les campus - 30, Rue Lucien Rolmer - 28 octobre 2025 129

13. Brise-Soleil - 2, Place jules guesde - 24 octobre 2025 130

14. Patio sur l'existant - 16, Rue villa paradis - 27 octobre 2025 131

15. L'école Baya - 14, Rue Flegier - 29 octobre 2025 132

16. Façade bioclimatique méditerranéenne - Traverse de l'école des oasis - 28 octobre 2025 133

17. De terre et de paille - 12, Rue Terusse - 27 février 2026 134

18. Industrie culturelle - 32, Rue Loubon - 29 octobre 2025 135


























C314
C214








CARNAVAL
TOUT



In situ





Arpentage de la ville

Marseille est une ville méditerranéenne importante. Sa géographie, ses quartiers aux identités architecturales marquées, son port ouvert sur l'ouest et ses mutations rapides composent un territoire où les questions urbaines se posent particulièrement. C'est dans ce contexte que notre atelier « Micromegaslab » a choisi d'ancrer son travail cette année, en faisant de Marseille un terrain d'exploration privilégié pour interroger la manière dont les espaces urbains se transforment, se racontent et se vivent.

Le travail mené tout au long de l'année s'appuie sur une attention portée au terrain. Plutôt que de produire une vision général ou un récit anecdotique, notre atelier privilégie l'observation, la rencontre avec les habitants, l'écoute des usages ordinaires et surtout l'analyse des territoires qui révèlent souvent une autre lecture de la ville. En effet, dans le cadre de notre projet, la découverte des sites ne s'est pas faite uniquement à travers l'analyse de plans ou l'étude de documents. Elle s'est construite par l'expérience directe. Ainsi on a parcouru des lieux divers tel que les pentes des terrils urbains, les paysages littorales des iles Frioul, les espaces inclusifs des quartiers Nord ou les zones portuaires en transformation. Chacun de ces fragments devient un point de départ pour comprendre comment les villes fabriquent aujourd'hui leurs espaces. La balade constitue une méthode d'exploration fondée sur une expérience collective de la ville. En parcourant Marseille en groupe d'environ septante étudiants, l'observation ne repose plus sur un regard individuel mais sur une multiplicité de points de vue. Cette approche permet de mettre en évidence les ruptures et les dynamiques propres à la ville. À travers les échanges, ces balades deviennent un véritable outil de production et de connaissance, où le projet architectural émerge d'un processus collectif, ancré dans l'expérience sensible et critique du territoire.

Le premier voyage, que nous avons effectué en octobre, a constitué une étape essentielle d'acclimatation et d'immersion. Chaque jour, notre atelier s'est rassemblé autour de ces balades urbaines, incluant des longues heures de marches et d'observations, des visites guidées, des relevés photographiques, etc. Ce qui nous a permis l'explorations à différentes échelles. Cette étape est importante et nous a aidé à saisir la ville dans son atmosphère particulière. Ce premier séjour était consacré à comprendre, ressentir, mesurer comme une première prise de contact, mais nous a aussi permis d'afficher notre travail et de rencontrer des intervenants qui nous ont donner leur avis extérieur sur nos recherches.

Lors de notre second voyage, effectué cette fois-ci en février, nous avons eu l'occasion de parcourir l'ensemble des sites sélectionnés par les étudiants, ces lieux qui deviendront le terrain de leurs projets d'architecture. Cette immersion in situ, mis en place par les promenades collectives, nous a permis de ressentir concrètement les réalités contextuels et spatiales propres à chaque site, enrichissant ainsi nos compréhensions des enjeux qui guideront nos interventions. Le voyage a également été marqué par une présentation de nos travaux devant les enseignants et architectes de l'ENSA de Marseille, un moment d'échange stimulant qui nous a offert des retours précieux et de nouvelles perspectives pour la suite de nos projets.

L'approche Micromegaslab vise à expérimenter de nouvelles manières d'appréhender l'architecture et l'urbanisme. Organisé autour d'une pédagogie active, notre atelier intègre le dessin quotidien, l'écriture, la fabrication de modèles réduits, étude de détails architecturaux ou encore la création de cartographies subjectives. Ces outils variés permettent de développer des projets qui ne cherchent pas seulement à répondre à un besoin programmatique, mais à révéler des potentiels invisibles, à questionner les logiques établies de la ville et à proposer des dispositifs capables de transformer les usages ou d'ouvrir de nouveaux imaginaires. Ce livre rassemble l'ensemble de ce travail. Il témoigne d'une manière d'apprendre et de pratiquer l'architecture fondée sur l'expérience directe du territoire et sur l'étude des différentes échelles de la ville. Marseille nous rappelle chaque jour que la transformation urbaine n'est jamais un processus neutre, elle engage des corps, des histoires, des paysages. C'est cette réalité vivante et mouvante que notre atelier a souhaité explorer et mettre en discussion.



Parcours

Visites

A: Institut Méditerranéen de la Ville et des territoires (IMVT)

B: Mucem/ Villa Mediteranée

C: Friche de la Belle de mai

D: l'ile Frioul

E: Le Brasilia

F: La cité radieuse

G: Maison de l'architecture et de la ville PACA (association MAV PACA)

H : Le port de marseille

I: La Cité des Arts de la Rue

J: Parc Logchamp

K: Basilique Notre-Dame de la Garde

L: La Corniche Kennedy

Projets

01. Après les feux

02. Cultiver Demain

03. Jardin du lien

04. Chrysalide industrielle

05. Canalisations marseillaises

06. Au seuil des calanques

07. Du déchet aux ressources

08. Habiter l'angle

09. Une main lave l'autre

10. Au-delà de l'école

11. Maison des costumes

12. Agrégats Aubanois

13. Couture urbaine

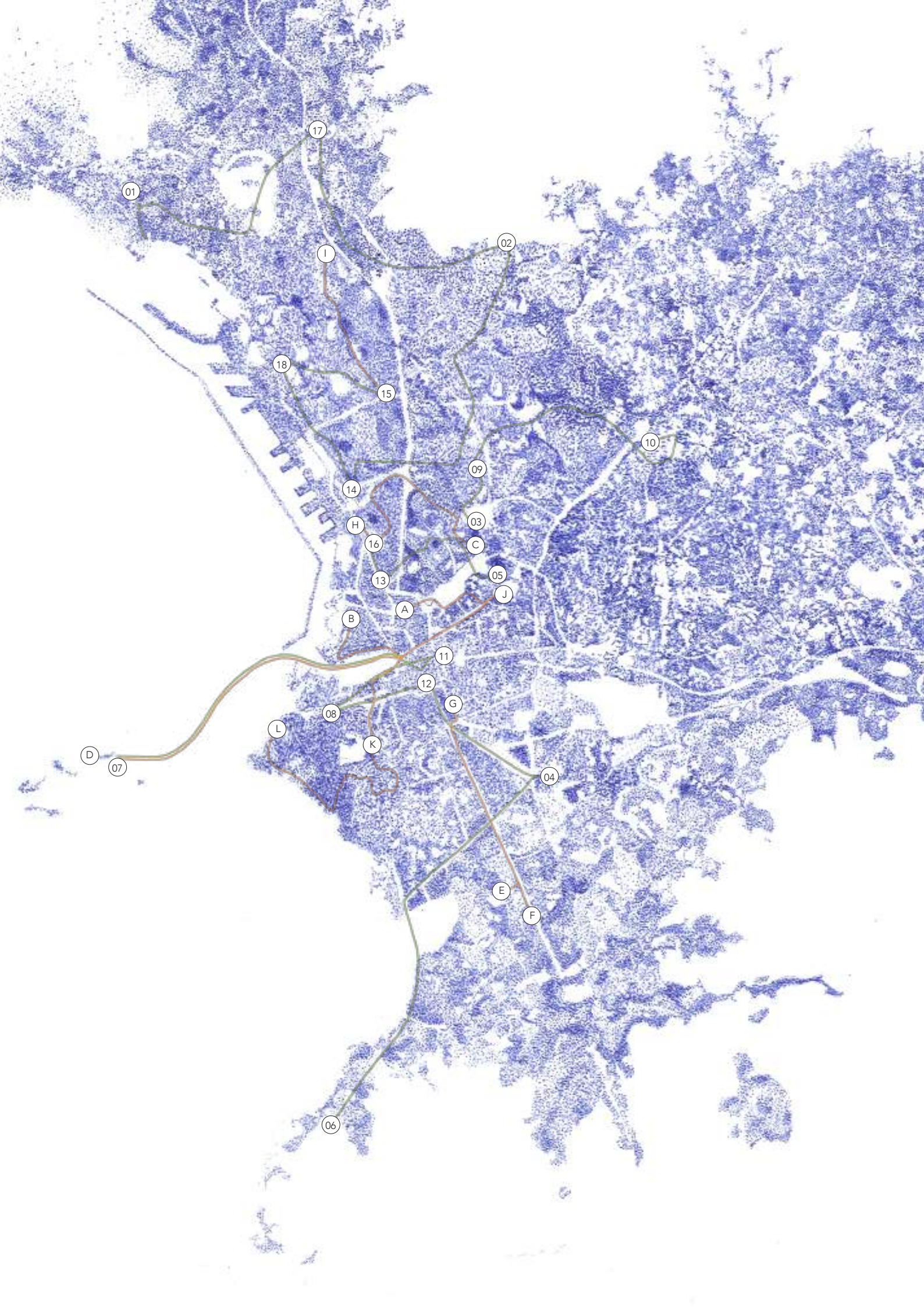
14. Mines urbaines

15. Etablissement productif des Biffins

16. Halte d'Arenc

17. Habiter le relief

18. Quand l'industrie devient terrain


17
01
I
02
18
15
10
09
14
03
H
16
C
13
05
J
A
B
11
12
G
08
L
K
D
07
04
E
F
06

Projets





Les projets

Le projet architectural est envisagé comme l'aboutissement d'un ensemble de recherches menées à différentes échelles. Il ne s'agit pas seulement de proposer une réponse formelle, mais de construire une réflexion située, en lien avec un territoire, des usages et une question définie en amont. Le projet se développe ainsi à partir d'une problématique, qui guide les choix et permet de structurer la démarche.

Le choix du site est central. Il ne s'agit pas seulement de le situer, mais de le comprendre. Où commence-t-il, où s'arrête-t-il ? Comment agit-il au-delà de ses limites visibles ? Un site ne se réduit pas à un périmètre : il est traversé par des usages, des dynamiques sociales, des temporalités, parfois des tensions qu'il faut apprendre à lire.

Le choix du site, du programme et du type d'intervention reste ouvert. Cette liberté demande en retour de faire des choix, de préciser une direction. Il s'agit alors de définir un sujet, en partant d'une situation repérée sur le territoire, un manque, une tension, ou au contraire un potentiel. Choisir un site, c'est aussi en comprendre les relations : ce qui le compose physiquement, rues, bâtiments, topographie, mais aussi ce qui le dépasse, les logiques sociales ou environnementales dans lesquelles il s'inscrit.

Le site n'est pas un cadre figé, mais un territoire actif, traversé par des usages, des tensions et des dynamiques en évolution.

Le travail s'appuie sur une lecture progressive du territoire, allant de l'échelle du paysage (macro) à celle du détail (micro). Cette approche permet de mettre en relation des logiques urbaines, architecturales et environnementales, en considérant le site comme un ensemble de couches superposées. Le projet apparaît alors comme une synthèse de ces différentes lectures, capable d'articuler les échelles plutôt que de les opposer.

L'analyse du site passe par l'arpentage et l'expérience directe du lieu. Parcourir le territoire permet de percevoir les rapports qui s'y jouent : usages, appropriations, continuités ou ruptures.

Dans cette logique, le projet peut être envisagé comme une intervention ponctuelle, capable d'activer une situation existante. Il ne s'agit pas nécessairement de transformer entièrement le site, mais d'y intervenir de manière ciblée, en s'appuyant sur le déjà-là, dans une logique d'acupuncture urbaine.

Choisir un site, un point précis dans l'étendue de la ville, c'est aussi en définir ses limites et son rayonnement. Il s'agit de penser à la fois les limites physiques périmètre, rues, bâtiments et les limites impalpables, sociales, écologiques ou liées aux ressources. Ce choix engage déjà une compréhension de l'impact du projet sur le territoire.

Le projet se développe à travers un travail de groupe, mené à huit mains.

Ce travail se concrétise par la production de quatre dessins au format A1, réalisés au bic à quatre couleurs. Ces dessins structurent le projet et permettent d'en articuler les différentes échelles.

La carte propose une première lecture du territoire, tandis que les axonométries de quartier puis de site situent progressivement le projet. Et enfin le détail qui explore la matérialité et les usages.

01. Après les feux 148

02. Cultiver Demain 154

03. Jardin du lien 160

04. Chrysalide industrielle 166

05. Canalisations marseillaises 172

06. Au seuil des calanques 178

07. Du déchet aux ressources 184

08. Habiter l'angle 190

09. Une main lave l'autre 196

10. Au-delà de l'école 202

11. Maison des costumes 208

12. Agrégats Aubanois 214

13. Couture urbaine 220

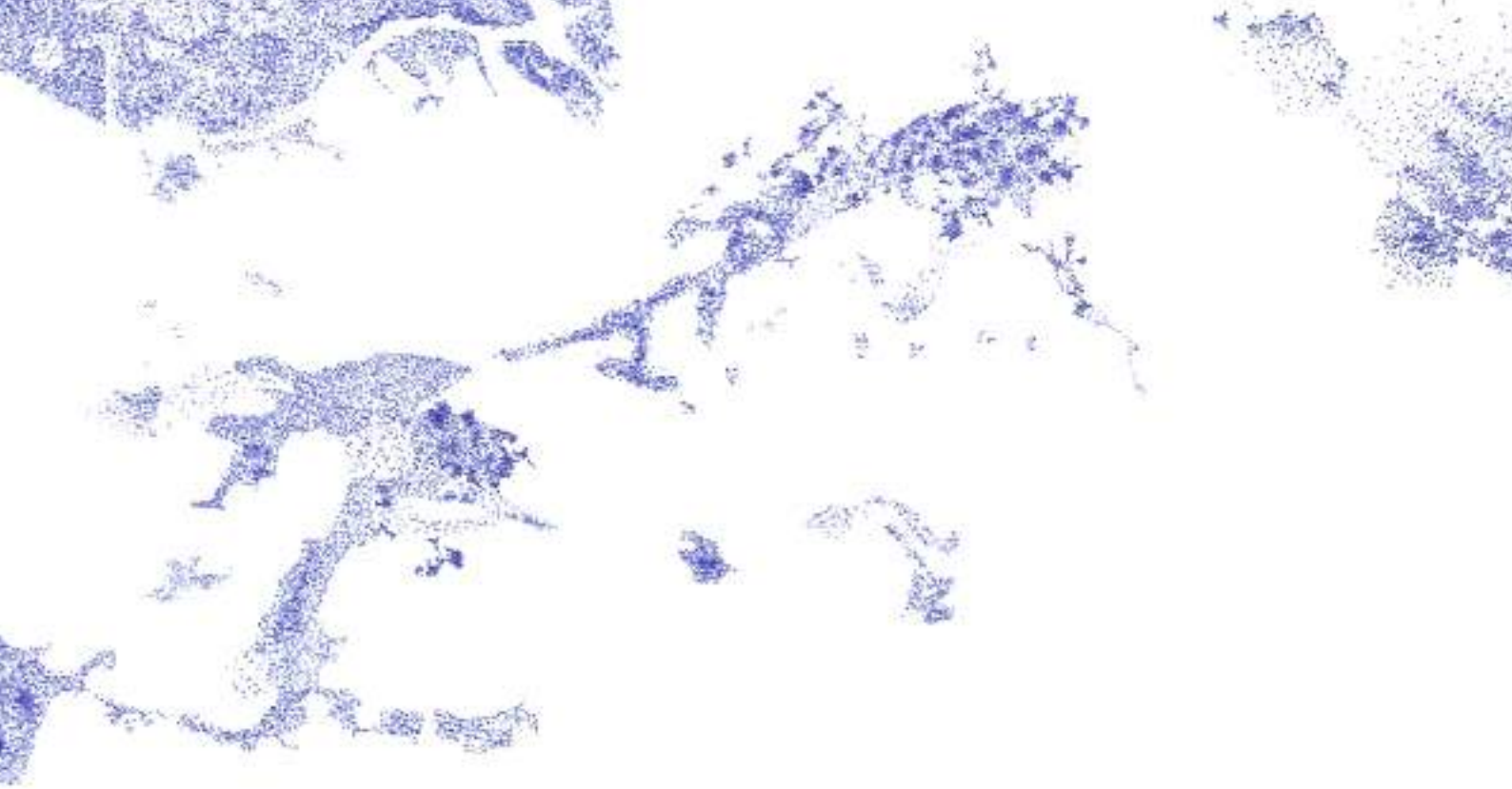
14. Mines urbaines 226

15. Etablissement productif des Biffins 232

16. Halte d'Arenc 238

17. Habiter le relief 244

18. Quand l'industrie devient terrain 250




17
01
02
18
15
10
14
09
03
16
13
05
11
12
08
04
07
01

01. Après les feux

Lieu: 210 Chemin de la nerthe

Comment redéfinir la limite entre architecture et paysage pour s'en servir à des fins curatives et préventives face aux incendies ?

Chaque été, Marseille fait de plus en plus face à de violents incendies. En juillet 2025, le Nord-Ouest de la ville a particulièrement été frappé. Ce phénomène impacte d'une part le territoire sur sa faune et sa flore, et d'autre part le rapport que les habitants entretiennent avec leur territoire en saison estivale.

Ces constats nous amènent à nous demander : comment soigner un territoire affaibli par les incendies ? Comment recréer un écosystème favorable pour relancer la faune et la flore ? Et comment transformer les cendres en matière première d'un projet architectural et paysager ?

Notre étude de projet porte sur les incendies des 8 et 9 juillet 2025 au quartier de l'Estaque, dans le 16e arrondissement de Marseille. Le site choisi, au 210 Chemin de la Nerthe, se situe dans les hauteurs de l'Estaque. Enclavé entre la falaise et la carrière Galland (Lafarge) au nord-ouest, il a vu disparaitre une grande partie de sa végétation, à l'exception des pins d'Alep. Les coulées de boues, provoquées par l'amas de cendres qui rendent la terre imperméable, ont également atteint le site et endommagé le bâtiment.

Le bâtiment présent, issu de l'ancienne cimenterie La Coloniale[1], a été construit progressivement et abrite aujourd'hui La Déviation, un projet associatif artistique accueillant diverses fonctions programmatiques. Déjà fragile dans son fonctionnement et sa structure, il a été fortement impacté par les feux et les coulées de boue. Ces dégâts deviennent alors l'opportunité de repenser l'architecture du lieu notamment en repensant l'organisation ainsi que son rapport au paysage environnant. Comment peut-on redéfinir les limites entre paysage et l'architecture ? Et comment la topographie peut-elle encadrer et structurer une nouvelle architecture ?

Le projet s'articule autour de deux axes indissociables : paysager et architectural, permettant à l'architecture de s'ancrer pleinement dans le territoire.

Les cendres accumulées sur le site sont récupérées pour fabriquer des briques de cendres, dont la mise en œuvre permettra la construction de l'atelier, lui-même destiné à en produire davantage. Ces briques sont utilisées à la fois dans le paysage et dans le bâti. Dans le paysage, elles servent à construire des restanques[2] accueillant une mosaïque paysagère composée d'espèces végétales choisies pour leur résistance au feu et disposées afin de contrer la propagation des flammes portées par le Mistral depuis le nord-ouest. L'irrigation est assurée par une rigole alimentée par un vestige de la carrière Galland, re-étanchéifié, par un enduit de cendre dont le détail illustre le processus complet. En complément, des fascines installées sur le flanc est permettent de réduire les écoulements de boue ayant déjà eu lieu à cet endroit.

Le programme de La Déviation est repris et réinterprété selon une logique de nécessité : seul l'essentiel est conservé, et chaque fonction trouve sa place selon son rapport au territoire. Dans la partie haute, le théâtre devient extérieur, ses gradins s'intégrant directement dans la falaise. Dans la partie basse, un unique bâtiment fixe en briques de cendres, ancré dans la roche, accueille les fonctions indispensables à l'année. Le reste prend place dans des structures démontables, elles aussi accrochées à la roche, ouvertes sur l'extérieur et facilement démontables en cas d'incendie, limitant ainsi les dégâts.

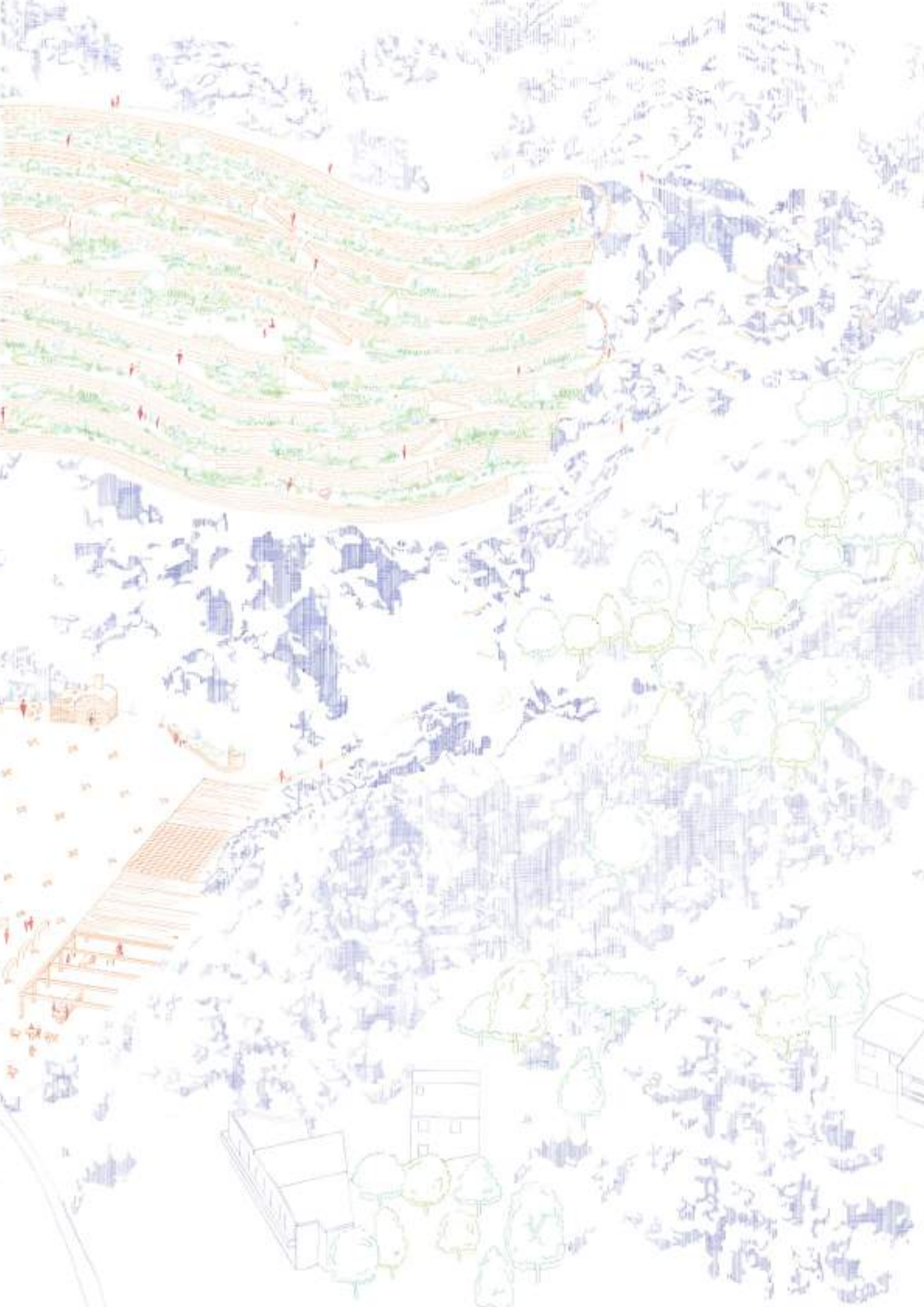
1. Milherou, D. (2023, 6 juillet). La Coloniale et la carrière Lafarge, L'Estaque, La Nerthe, Marseille. Planète Marseille. https://tourisme-marseille.com/fiche/carriere-lafarge-et-la-coloniale-marseille/
2. En Provence, muret en pierres sèches soutenant une culture en terrasse.
3. Bureau des Guides GR2013. (2026, 5 janvier). Balade Pyros # 2 - de la Montée du Pin à Château Bovis - Bureau des guides du GR2013. Bureau des Guides du GR2013. https://bureaudesguides-gr2013.fr/recit/balade-pyros-2-de-la-montee-du-pin-a-chateau-bovis/











02. Cultiver Demain

Lieu: 61 Trav. de la fontaine, 13014, Marseille, France

Comment réimaginer un paysage agricole historiquement fragmenté en un levier de transition résilient à travers l'architecture bioclimatique, la capacité éponge du sol et la pédagogie ?

Situé au sein de la ZAC des Hauts de Sainte-Marthe, le projet s'implante sur un site de 12 hectares au cœur du territoire des Bessons, historiquement lié à la bastide de Toursainte. Structuré dès 1820 par une campagne bastidaire mêlant villégiature, exploitation agricole et agrément, ce paysage a perduré jusqu'aux constructions d'après-guerre. Malgré sa fertilisation en 1849 par « la branche sud du canal de Marseille » alimentant le réservoir de Sainte-Marthe, l'urbanisation massive a fragmenté ce patrimoine paysager et bâti, aujourd'hui protégé au titre du PLU. L'analyse de la « ville fertile » révèle une volonté métropolitaine de transition vers une cité nourricière dont ce secteur constitue un fragment stratégique. « Cultiver Demain » propose de réactiver ce site pour conforter la métropole dans son futur durable et vert, en investissant pour qu'elle renoue avec son histoire agricole.

Le projet transforme cette enclave en un tiers-lieu alimentaire intergénérationnel et inclusif avec une programmation hybride. Il crée un pôle éducatif à moins de 15 minutes à pied des écoles Trinitaires Marghallan, Sainte-Marthe Audisio, Toursainte, de la résidence Maghala pour personnes âgées et du centre Saint-Raphaël dédié aux personnes en situation de handicap. L'agroécologie y est envisagée comme le moyen de repenser le rapport entre les citoyen.ne.s et leur contexte, avec l'objectif de réintégrer l'agriculture en milieu urbain. Ainsi, le projet vise à sensibiliser les adhérent.e.s à la nature et à une alimentation saine, structuré pour amener à découvrir, respecter et expérimenter afin d'agir de manière responsable. Le programme articule une micro-ferme pédagogique accueillant un espace événementiel, un système de vente directe, une zone de tri et transformation des récoltes et des logements pour gérants et bénévoles dans les deux maisons existantes.

La stratégie paysagère s'appuie sur le « keyline design » pour façonner un « paysage-éponge ». En orientant les cultures maraîchères selon les courbes de niveau, le projet ralentit le ruissellement et optimise l'infiltration des eaux pluviales. Cette gestion hydrique structure le terrain en trois strates résilientes divisées selon la profondeur de leurs racines dans le sol (verger méditerranéen et plantes sèches, maraîchage, strate humide) connectées à des étangs de stockage. Le canal approvisionne par ailleurs les cultures.

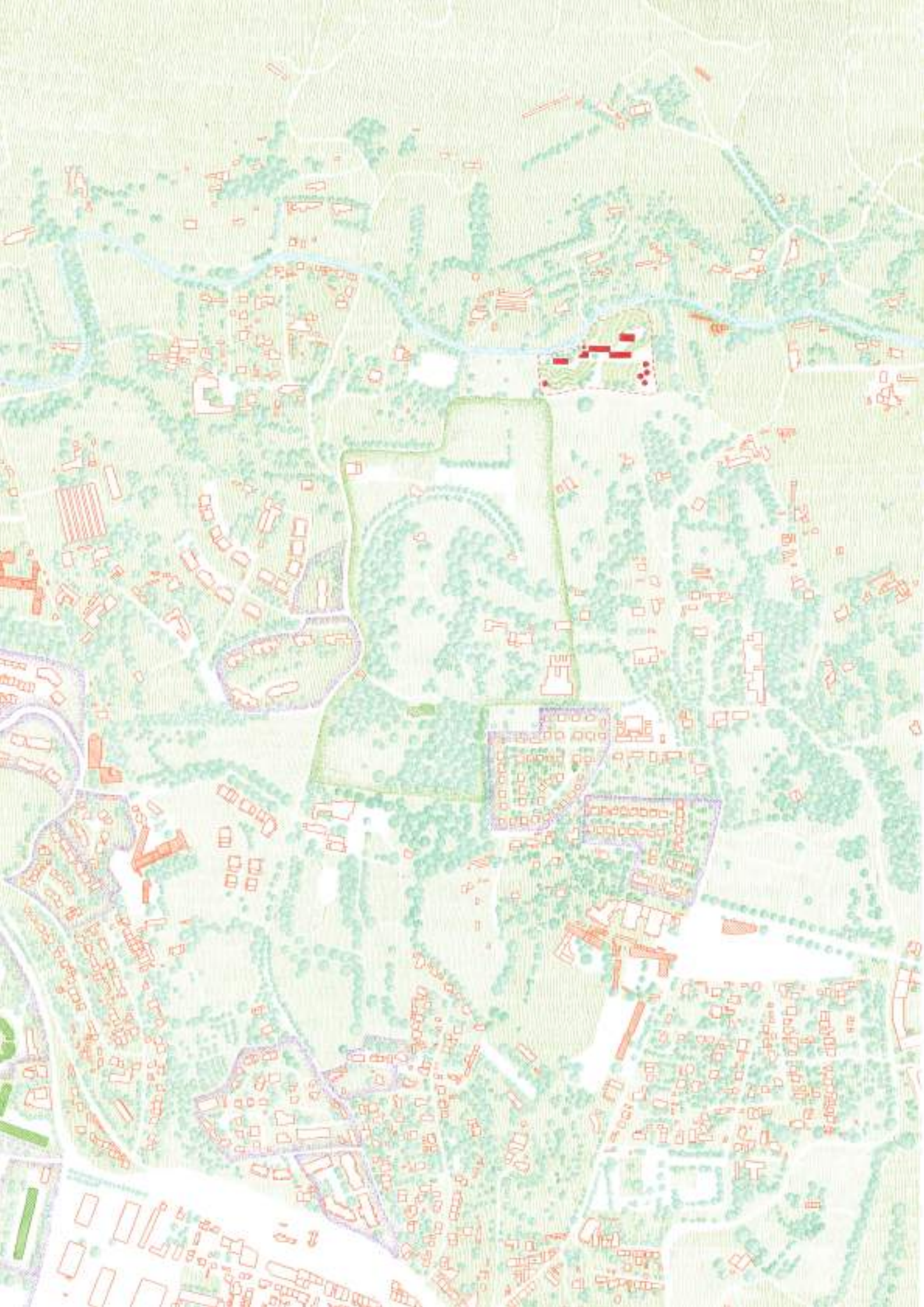
Sur le plan architectural, le projet privilégie une approche circulaire. Les structures dégradées sont déconstruites pour réemployer les tuiles, les briques et le béton concassé, réemployant chaque matériau au service de l'harmonie entre le bâti et le territoire. L'implantation respecte la linéarité du cadastre bicentenaire et s'appuye sur une dalle de pierre conservée. Cette morphologie, longue et basse, permet une intégration paysagère optimale tout en offrant l'orientation idéale face au soleil et aux vents dominants.

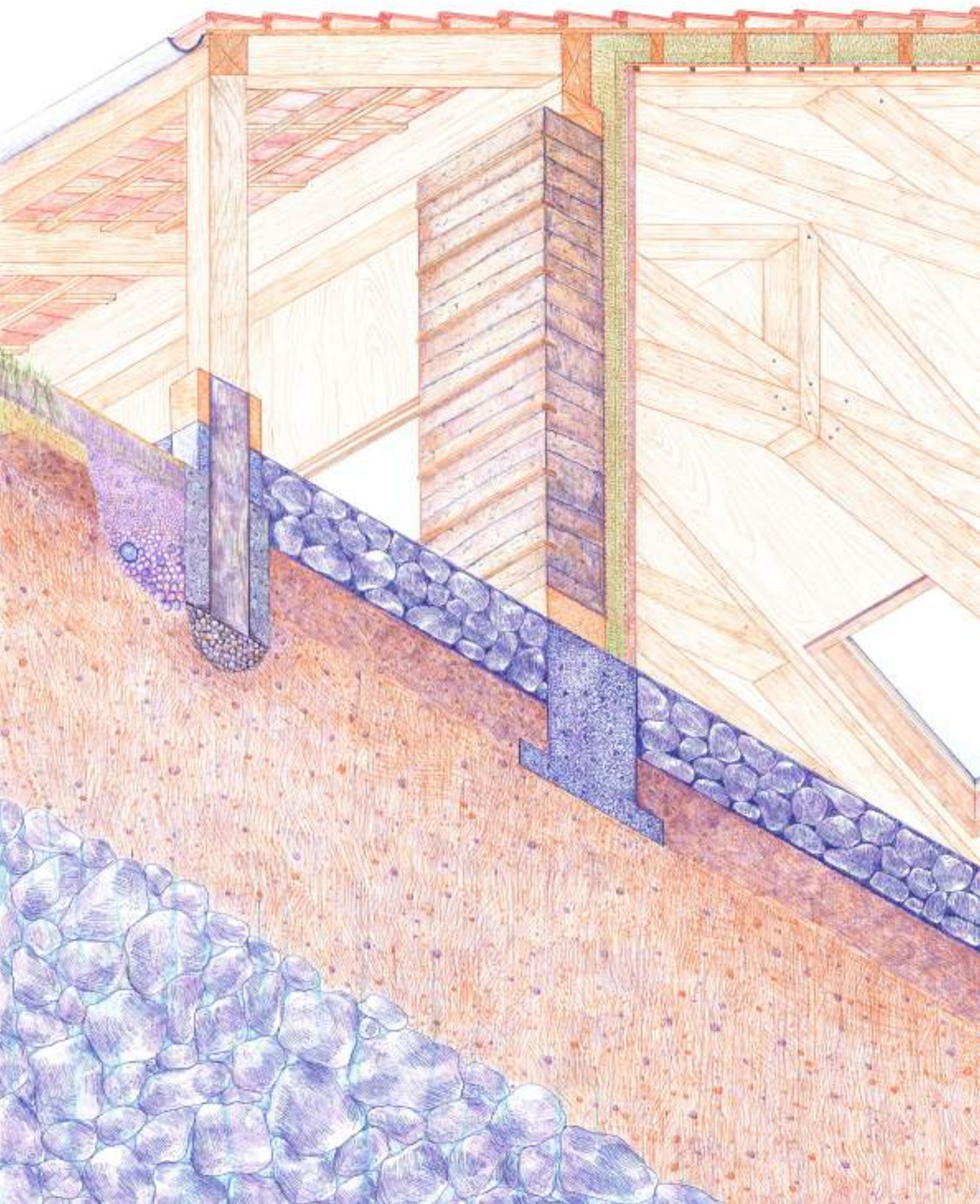
Face au Mistral soufflant du nord-ouest, le projet déploie une stratégie de protection passive : le verger protège les cultures et des serres abritent les plantations les plus fragiles. Les constructions neuves emploient le pisé pour sa ressource locale et sa forte inertie thermique. Associé à une structure en cèdre et une isolation en terre-paille, cet ensemble biosourcé garantit naturellement le confort d'été et la conservation des récoltes. L'ambition architecturale réside dans la transparence et la lisibilité des espaces. Les zones de production (tri, stockage, cuisine) sont rendues visibles depuis l'extérieur, affirmant le rôle éducatif du bâtiment. Cette ouverture structurelle offre, parallèlement, une lecture continue vers le massif de l'Étoile.

Enfin, des toitures prolongées au sud abritent des coursives méridionales qui protègent les façades du rayonnement direct tout en permettant une circulation extérieure à l'abri du soleil ou de la pluie. L'architecture bioclimatique vise à utiliser les flux naturels par l'inertie et la ventilation passive, en vue d'un équilibre durable entre performance environnementale et confort des usager.ère.s.

1. Yeomans, Ken B., éd. 2008. Water for Every Farm: Yeomans Keyline Plan. Southport, Queensland : Keyline Designs.
2. Métropole Aix-Marseille-Provence. 2019. Plan d'action métropolitain en faveur de l'agriculture urbaine : Pour une métropole résiliente et inclusive. Marseille : Métropole Aix-Marseille-Provence.
3. Dorier, Elisabeth, Isabelle Berry-Chikhaoui, Sébastien Bridier, Virginie Baby-Collin, Gwenaelle Audren, et Jérémy Garniaux. 2010. La diffusion des ensembles résidentiels fermés à Marseille. Lesurbanités d'une ville fragmentée. Rapport de recherche, Paris : Plan Urbanisme Construction Architecture (PUCA).











03. Jardin du lien

Lieu: 87-75 Boulevard Guigou, 13004 Marseille, France

Comment créer un lien dans le quartier des Chutes Lavie entre le grand ensemble HLM méditerranée et la cité jardin à travers une promenade végétalisée et poreuse ?

Le projet interroge les possibilités de connexion entre la cité jardin des Chutes Lavie et le grand ensemble HLM Méditerranée, séparés par des ruptures physiques qui limitent les échanges entre les habitants du quartier. Malgré leur proximité géographique, ces deux ensembles fonctionnent comme des enclaves, contraignant les déplacements et allongeant considérablement les parcours quotidiens. Dans un territoire marqué par une topographie favorisant le ruissellement et la formation de cuvettes inondables, le projet propose de créer une promenade végétalisée et poreuse reliant ces deux enclaves. Articulée autour du principe du territoire éponge1, elle accompagne les usages quotidiens et les dynamiques de l'eau.

La première intervention prend place au rez-de-chaussée de la cité HLM Méditerranée, occupé par le stationnement automobile malgré la présence de parkings en sous-sol. Le projet redéfinit ce seuil en réduisant la place de la voiture au profit d'aménagements paysagers. Une limite végétale implicite est créée afin de mettre à distance les logements de l'espace public tout en conservant leur ouverture sur le quartier. À proximité de l'école maternelle, un espace d'attente ombragé destiné aux parents est aménagé et complété par une zone de jeux reliée au terrain existant par un gradin. L'ensemble s'organise autour d'un axe central orienté vers la suite du parcours.

La deuxième intervention concerne une friche végétale aujourd'hui délaissée et marquée par une végétation autonome. Traversée par une bande de béton menant à une impasse, la parcelle présente une contrainte topographique et reste difficilement accessible. Le projet s'appuie sur les qualités du site en prolongeant le chemin à travers la végétation et en révélant son potentiel paysager2. Un escalier en colimaçon vient s'accrocher au rez-de-chaussée de la cité HLM et constitue un point haut du parcours, offrant un belvédère sur le quartier. Il se prolonge par un chemin descendant vers une noue végétalisée, qui collecte les eaux de ruissellement du boulevard Guigou et limite les risques d'inondation des parcelles situées en contrebas. Ce parcours se termine par un escalier en gradins remplaçant la forte pente existante. Celui-ci fonctionne comme une restanque végétale du côté de la noue, permettant de ralentir et filtrer l'eau, tout en offrant un espace accessible aux habitants de l'autre côté, assurant la liaison vers le boulevard Guigou.

La troisième intervention se développe le long de ce dernier, assurant la liaison avec la cité jardin. Le projet accompagne les transformations futures du boulevard en réorganisant les circulations. L'inversion des trottoirs permet de ralentir les véhicules et transforme le bord de voirie en continuité piétonne pavée, prolongée au-delà du boulevard Guigou et accompagnant le parcours. Dans l'impasse de la Pépinière, des plantes grimpantes et des percements ponctuels dans l'asphalte renforcent la présence du végétal et l'infiltration des eaux. Dans la rue de la Pépinière, les restanques deviennent des salons urbains assurant la descente et la gestion des eaux pluviales vers les zones basses du quartier, tout en accueillant des espaces de pause. Le parcours se termine en rejoignant la cité jardin des Chutes Lavie.

L'ensemble du parcours est unifié par une matérialité issue du réemploi. Les découpes d'asphalte réalisées sur les différents sites sont transformées en modules réutilisés dans les bordures, les murs de restanques et le mobilier. Elles sont associées à un pavage de teinte rouge ocre, réalisé à partir de briques issues des démolitions du boulevard Guigou, concassées puis réemployées. L'ensemble participe à l'identité du projet et à la continuité de la promenade.

À travers ces trois interventions, le projet développe une approche paysagère fondée sur la porosité, le réemploi et la gestion de l'eau. Il transforme des espaces fragmentés en une continuité végétalisée reliant les deux enclaves du quartier, tout en révélant les qualités existantes du territoire.

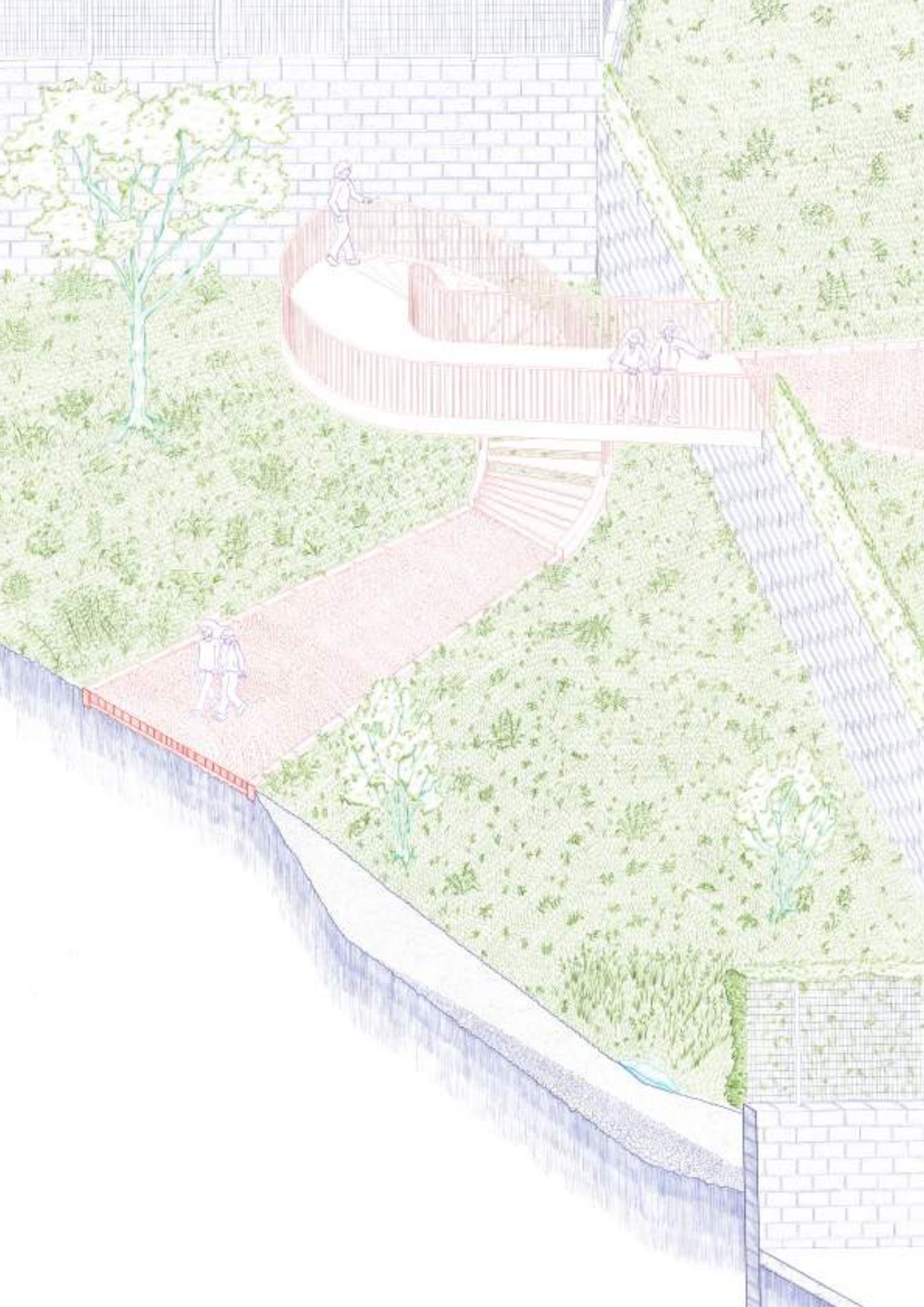
1. WORKROOM Maison pour la transformation. Sponge landscapes [Exposition]. Bruxelles. 20 novembre 2025 - 31 mars 2026.
2. BESSE Jean-Marc. La nécessité du paysage. Parentheses Eds. 2018.











04. Chrysalide industrielle

Lieu: 10, Boulevard Lazer, 13010 Marseille

Dans un contexte post-industriel pollué et vulnérable aux crues, comment le projet d'architecture peut activer des processus de transformation écologiques et matériels pour donner un nouveau sens à un paysage urbain ?

Aujourd'hui, à Marseille, les friches post-industrielles révélant une superposition de problématiques environnementales diminuent progressivement en tendant vers une seconde vie. Ces espaces de rebut urbain, caractérisés par des résidus d'activités industrielles et par une absence de projet clairement défini, forment des contextes où les logiques de projet semblent suspendues, laissant place à l'incertitude. Ils requièrent d'être abordés non comme des problèmes à effacer, mais comme des matières à transformer.[1]

En explorant cette réalité, notre attention s'est portée sur La Capelette, un quartier anciennement industriel en transition vers davantage de logements et de loisirs. Traversé par le Jarret et l'Huveaune, la pollution des sols se combine à un risque hydraulique, notamment sur le site de l'ancienne industrie Sud Fer, en bordure d'une petite voie ferrée très peu exploitée, dont des vestiges rejoignent le parc du 26e Centenaire. Cette ancienne industrie de récupération de métaux a laissé derrière elle un hangar désaffecté et une pollution mixte des sols associant métaux lourds, hydrocarbures et PCB.

Le danger restant invisible, le site fait office à la fois de lieu de promenade et de décharge sauvage. Ainsi, dans ce contexte post-industriel vulnérable aux crues, le projet interroge la manière dont l'architecture peut activer des processus de transformation écologiques et matériels pour donner un nouveau sens à un paysage urbain.

En réponse à la problématique, on privilégierait une stratégie de traitement in situ[2], articulée autour de quatre axes principaux.

Premièrement, une partie de la terre polluée est excavée, puis mélangée et cuite pour produire des briques. Ce processus permet d'encapsuler les métaux lourds et de brûler les autres contaminants. Le déchet devient ainsi le matériau de construction de notre projet.

Puis, pour raviver le site, on se servirait de la topographie du terrain pour créer des micro-reliefs en terrasses, retenus par des murs de briques en terre cuite, transformant le sol en bassin de rétention[3]. Ces terrasses filtreraient l'eau de pluie, tandis qu'une noue en aval limiterait la dispersion des polluants lors des crues. En parallèle, la bioremédiation[5] assure une dépollution naturelle et progressive du sol et évite la dispersion des polluants.

Ensuite, dans ce large horizon vert, le volume du hangar serait jumelé et se ferait mitoyen à celui-ci, pour abriter, dans un premier temps, la production des briques, un laboratoire pour la supervision de la dépollution et une serre démonstrative. Une fois la production des briques finalisée, elle serait remplacée par un lieu convivial et pédagogique, traduit spatialement par un atelier de jardinage et de compostage, des terrasses ouvertes imbriquées à un lounge bar.

Concernant la structure, l'ossature métallique de l'existant, propice à un système de poutres et colonnes, serait maintenue et continuerait sur toute l'extension, pour des espaces vastes et flexibles face au changement. À la tôle existante s'ajouterait un bardage en polycarbonate, choisi pour sa facilité d'entretien, sa légèreté et sa translucidité, favorables à une transmission lumineuse diffuse à l'intérieur et une conservation du caractère de légèreté initial du hangar à l'extérieur.

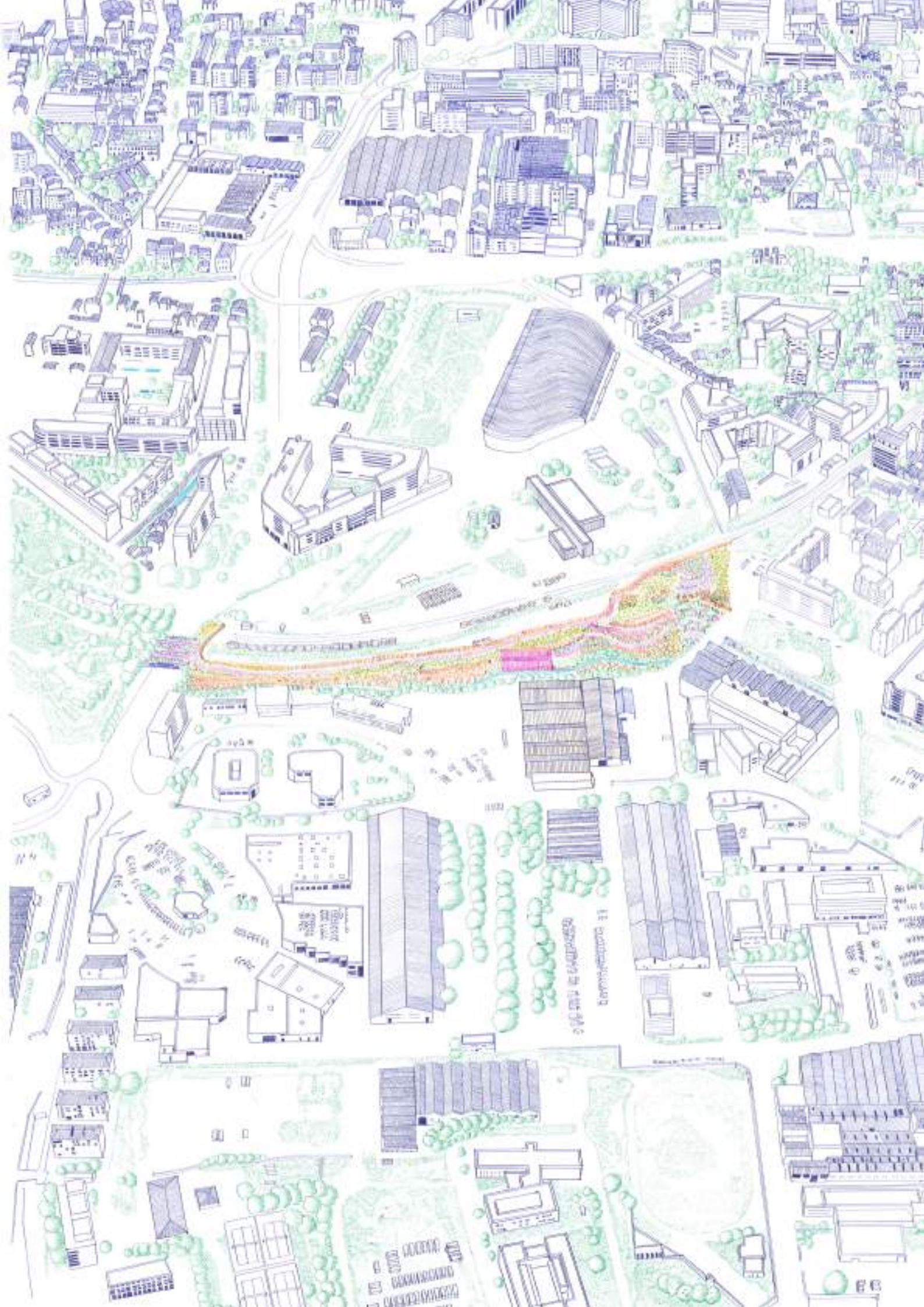
Enfin, dans le but de relier le site au parc, des chemins et des places ouvertes en bois, montés sur plots, parcourraient le territoire le long des courbes de niveau, offrant une circulation sans contact avec le sol et l'espace nécessaire à la libre expansion de la flore. Quant aux vestiges des rails, un remplissage de copeaux de bois viendrait tapisser les voies, encadrées de bacs de fleurs et de rambardes végétalisées.

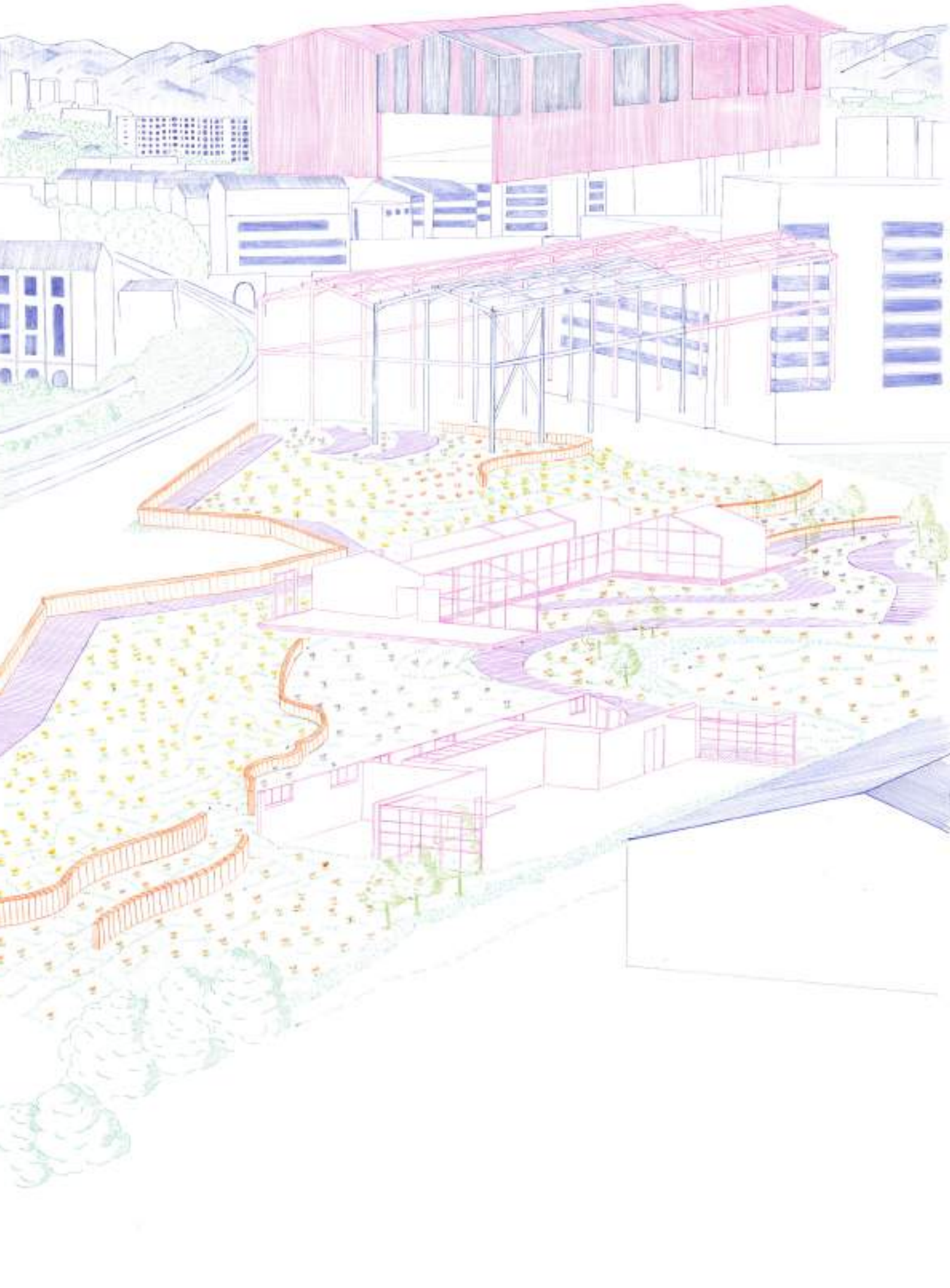
Ainsi, ce projet architectural et paysager serait une chrysalide industrielle, où les risques d'hier sont transformés en opportunités pour créer un paysage vivant et résilient.

1. Berger, A. (2006). Drosscape. Princeton Arch.Press.
2. Frichot, H. (2019). Dirty Theory. Spurbuchverlag. Al-
3. Architecture Workroom (2026). Sponge Landscapes.
4. Chen, T. et al. (2023). Restored soil as brick making material. Env. Pollution, 332.
5.Al-Saadi, S. et al. (2022). Phytoremediation of HM-Polluted Soils. Environments, 9(5).











05. Canalisations marseillaises

Lieu: 4 Av. des Chutes Lavie, 13004 Marseille

Comment l'eau et les parcs peuvent relier et rafraîchir un espace urbain dense tout en revalorisant le patrimoine ?

Le projet s'inscrit dans le périmètre du parc Longchamp, au 4 rue des Chutes-Lavie, dans le 4e arrondissement de Marseille. Ce site correspond à l'ancienne pépinière du parc, aujourd'hui reconvertie en parking, ainsi qu'au pavillon du partage des eaux qui lui fait face, édifice abandonné depuis plusieurs décennies, faisant l'objet d'un appel à projet lancé par la ville en 2022, resté sans acquéreur.

Le parc Longchamp a été conçu au XIXe siècle comme dispositif de mise en scène de l'arrivée de l'eau à Marseille, captée dans la Durance via le canal de Marseille long de 154 km achevé en 1849. Le palais, les bassins, les cascades, l'aqueduc et le pavillon du partage des eaux formaient un système hydraulique cohérent, où l'eau structurait à la fois les fonctions techniques et la composition paysagère. Aujourd'hui, cette cohérence est en grande partie rompue, le réseau hydraulique est interrompu, les continuités visuelles fragmentées, et le site de la pépinière, autrefois espace productif lié au parc, est réduit à un parking générant une zone de chaleur dans un quartier urbain dense.

Face à ce constat, le projet propose de réactiver les logiques fondatrices du site en réintroduisant le programme de pépinière, organisé en terrasses successives qui s'appuient sur la topographie existante. Ce système de terrasses prolonge la composition historique du parc, où le relief structurait les parcours et les vues. Chaque terrasse accueille une zone de culture, un cheminement et un bassin, reliés entre eux par des canalisations qui restituent un chemin de l'eau visible. Une trame de 4,40 mètres, reprise de l'organisation de l'ancienne pépinière, cadre l'ensemble des interventions. Le projet se permet de réactiver le chemin de l'eau se trouvant au-dessus du talus, en y implantant une passerelle en bois suivant le fil de l'eau, offrant un parcours alternatif et des vues dégagées sur le quartier et le parc. Une fontaine marque l'entrée du site, tandis que la forme en entonnoir du terrain oriente naturellement les regards vers le pavillon.

Le pavillon du partage des eaux fait l'objet d'une réhabilitation, il est débarrassé de son extension tardive qui masquait sa façade, il retrouve une lisibilité architecturale depuis le parc. Le bâtiment est réactivé comme point d'arrêt du parc, avec un accueil et un bar au rez-de-chaussée, des cuisines aux étages, et une salle de restauration installée sous la verrière au sommet devenant un point de vue privilégié sur l'ensemble du site et sur la ville. Le pavillon est surélevé par un podium de 1,20 mètre et est aménagé en terrasse, marquant la revalorisation patrimoniale de l'édifice.

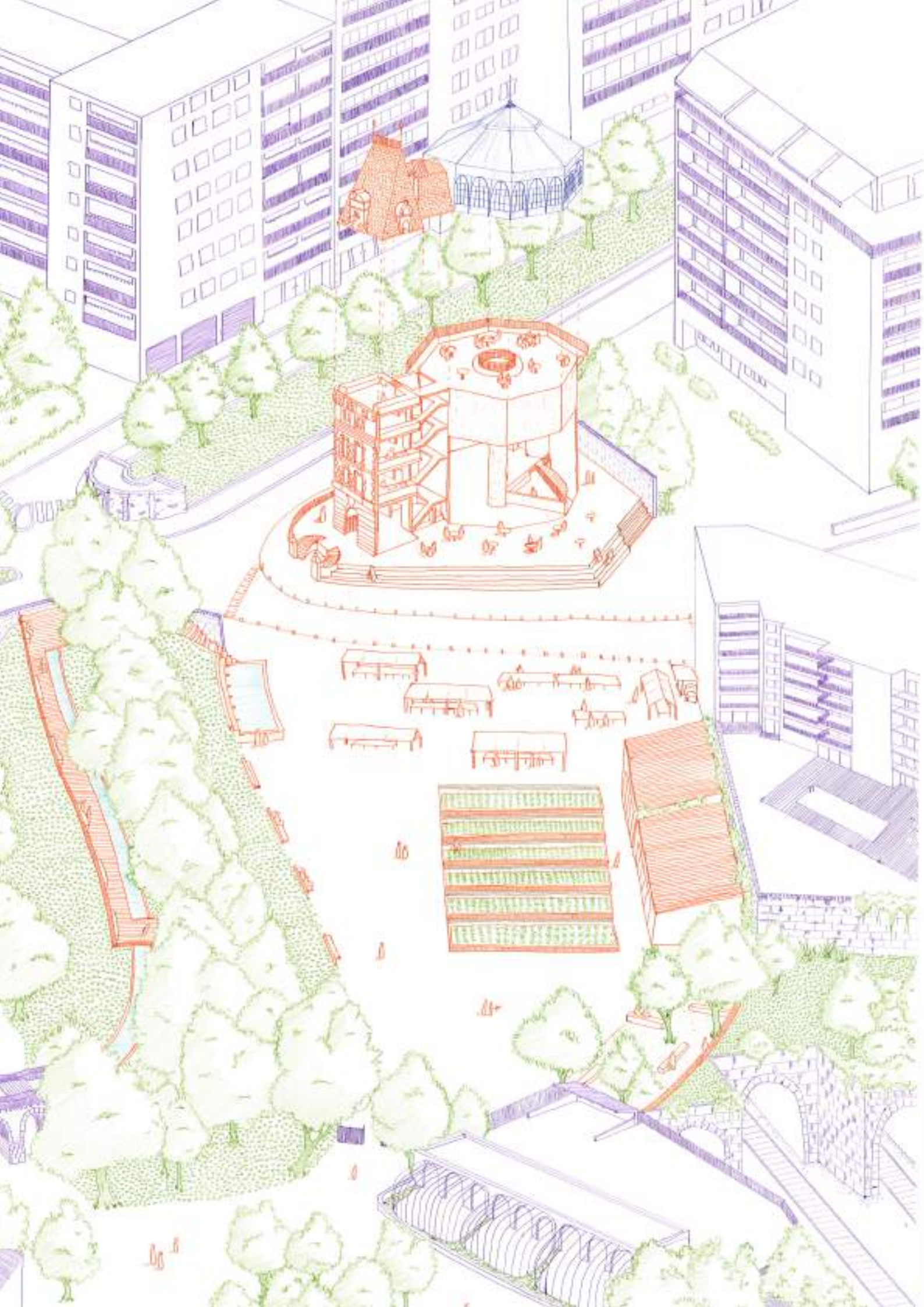
L'ensemble du projet répond à la question : comment l'eau et les parcs peuvent relier et rafraîchir un espace urbain dense tout en revalorisant le patrimoine ? En restituant à l'eau un rôle structurant, irriguant les cultures, rafraîchissant le microclimat et en reconstituant des continuités spatiales et visuelles aujourd'hui perdues, le projet renoue avec les intentions fondatrices du parc Longchamp tout en les inscrivant dans les enjeux contemporains de la ville méditerranéenne.

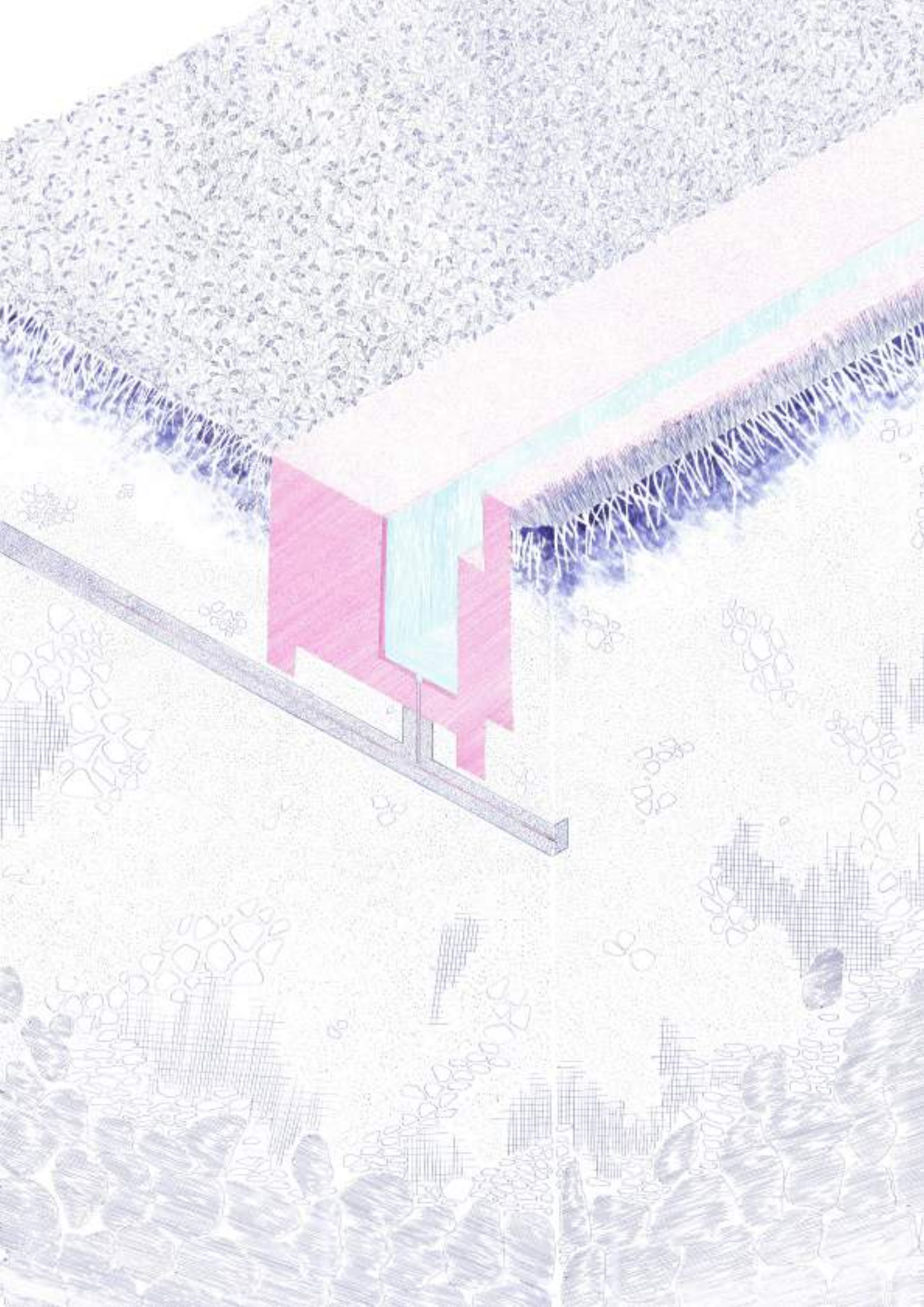
1. Agence Jardins d'Histoire (2022). Diagnostic historique, Parc de Longchamps Marseille.
2. Département des Bouches du Rhöne (2023). Parc Longchamps, ville de Marseille.
3. Ville de Marseille, « Pavillon de partage des eaux », Pépites patrimoniales, consulté le 18 mai 2026, https://www.marseille.fr/pepites-patrimoniales/pavillon-de-partage-des-eaux.


ZEBRA









06. Au seuil des calanques

Lieu: 165, avenue de la madrague de Montredon, 13008 Marseille

Comment remailler un ancien site industriel en un lieu de transition entre le parc des Calanques et le littoral, tout en offrant des espaces de pause et de régénération ?

Le site de l'ancienne usine Legré-Mante se trouve en lisière du Parc national des Calanques, entre le massif de Marseille et le littoral, face au village de la Madrague de Montredon. Construit en 1862, ce complexe industriel porte encore les traces de son histoire : une cheminée rampante qui épouse la pente du terrain, des halles désaffectées, une Bastide, des matériaux anciens. Bien que le site soit fermé sur lui-même, il se situe au croisement du GR2013 et du GR98, deux sentiers de grande randonnée qui font de ce lieu un point de passage naturel entre le parc et la mer.

Ce paradoxe nous a conduits à la problématique suivante : comment remailler un ancien site industriel en un lieu de transition entre le Parc des Calanques et le littoral, tout en offrant des espaces de pause et de régénération ?

Pour y répondre, le projet s'appuie sur la notion de palimpseste : plutôt qu'effacer, il s'agit de conserver les traces du passé tout en leur donnant de nouveaux usages. Les hangars ne sont pas démolis mais habités de l'intérieur, leur enveloppe préservée comme témoin de l'histoire du lieu. La stratégie de démolition ne vise pas à tout supprimer, mais à sécuriser et révéler l'existant, permettant une nouvelle lecture du site. Les matériaux récupérés sur place : moellons calcaires, fragments de béton, tuiles, etc. sont quant à eux réemployés et transformés dans une logique d'économie circulaire, donnant naissance à des assises, des murets et des chemins directement ancrés dans le territoire. Le projet s'ouvre ainsi au village, reconnecte le parc des calanques au littoral et transforme ce vestige industriel en un point de passage structurant, à la fois pour les randonneurs de passage et pour les habitants du quartier.

La végétation est au cœur de la conception : le Parc des Calanques s'infiltre dans le projet, remaillant le site et floutant la limite entre nature et bâti. Le programme s'organise autour d'une grande place centrale, cœur du projet et espace de distribution, depuis laquelle plusieurs directions s'offrent au visiteur. Le refuge regroupe l'accueil, des espaces communs pensés comme des lieux de rencontre et de partage, prolongés par des zones de camping et de couchage. Le pôle de détente, orienté vers le parc, accueille des activités comme le yoga et la balnéothérapie, permettant aux randonneurs de se ressourcer avant de reprendre la route. Le pôle productif, ouvert à tous, le long de l'avenue Madrague de Montredon, articule un potager participatif qui crée du lien entre les usagers du site et les locaux, tout en renforçant l'autonomie du lieu.

Le parcours se conclut au crassier, point d'aboutissement qui ouvre une vue panoramique sur le littoral et donne accès à la mer. C'est ici que la transition s'accomplit pleinement : depuis les hauteurs du massif jusqu'au rivage, le projet fait du seuil des Calanques un lieu où l'on s'arrête, où l'on respire, et d'où l'on repart.

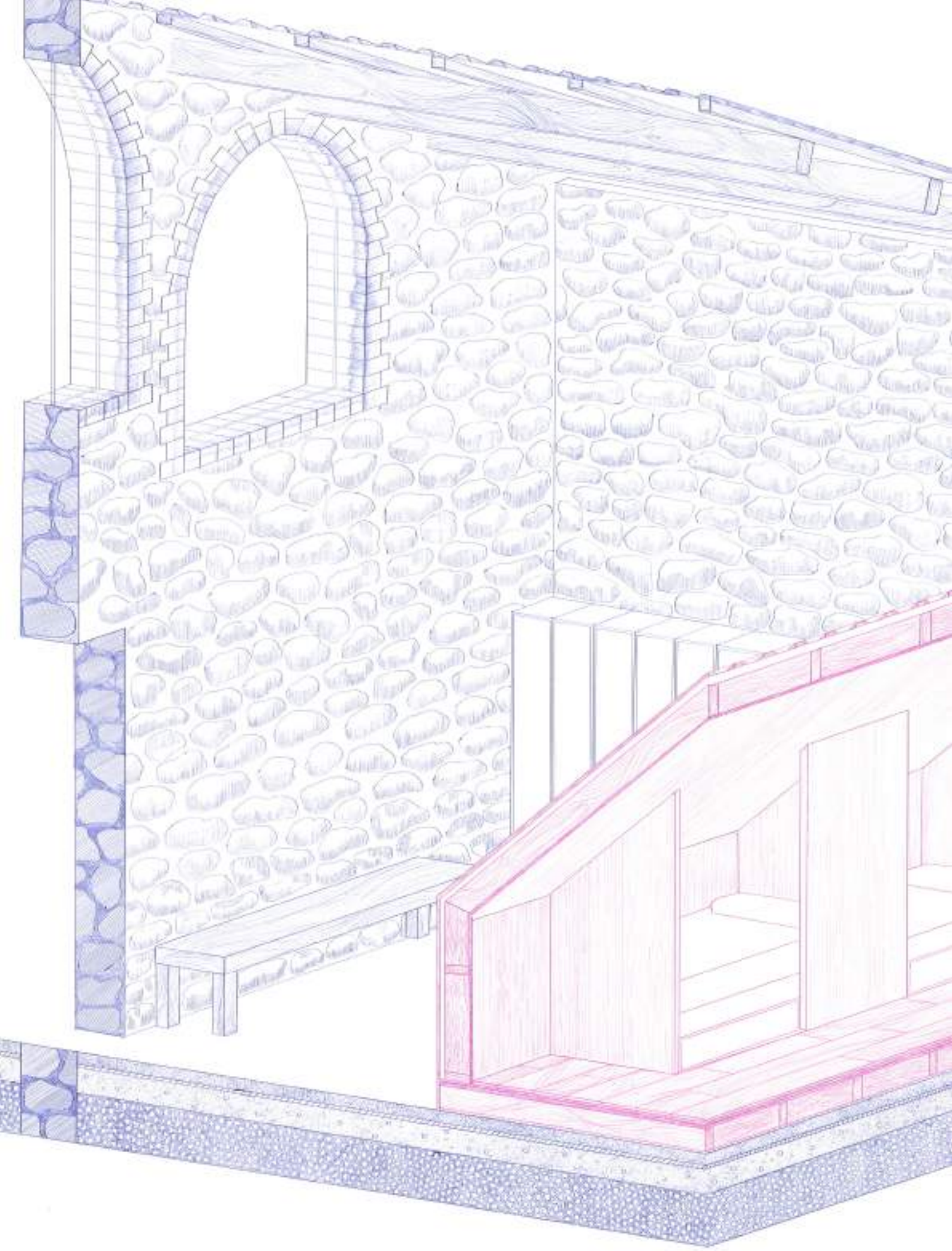
1. Randonnée racontée « Béouveyre et la cheminée rampante de l'usine de plomb » , un parcours sur le passé industriel des calanques. (s. d.). https://www.marseille-autrement.fr/sorties/371-randonnee-racontee-beouveyre-et-la-cheminee-rampante-de-l-usine-de-plomb-un-parcours-sur-le-passe-industriel-des-calanques
2. Grapeloup, M., Grapeloup, M., & Grapeloup, M. (2022, 22 septembre). Ouverture de l&rsquo ; enquête publique pour la réhabilitation de l&rsquo ; ancienne usine Legré-Mante. Made In Marseille. https://madeinmarseille.net/actualite/marseille/121794-rehabilitation-ancienne-usine-legre-mante-ouverture-enquete-publique/
3. Besse, J. (2018). La nécessité du paysage.


FMR









07. Du déchet aux ressources

Lieu : 1, Quai d'Honneur Île Ratonneau, 13007 Marseille, France

Dans quelle mesure la reconversion d'un hangar militaire en infrastructure hybride permet-elle de transformer la chaleur d'un data center et la posidonie morte en ressources énergétiques et matérielles au service d'un territoire insulaire ?

À Marseille, les infrastructures numériques prennent aujourd'hui une place croissante dans le territoire, les câbles sous-marins y convergent et les data centers s'y multiplient. Ces infrastructures, qui organisent le flux mondial des données, ne sont pas invisibles, elles sont invisibilisées. Implantées dans des zones périphériques, souvent éloignées des centralités, elles participent à des logiques d'exploitation territoriale où les nuisances énergétiques et environnementales restent peu visibles. Pourtant, ces équipements reposent sur une forte consommation d'énergie et produisent d'importants rejets thermiques. Leur développement implique alors de repenser la manière d'intégrer ces infrastructures nécessaires au territoire sans reproduire des logiques d'épuisement territorial.

Parallèlement, le littoral marseillais et les îles du Frioul sont confrontés à une autre problématique territoriale : l'accumulation d'herbiers morts de posidonie sur les plages. Chaque année, plusieurs tonnes de posidonie s'échouent sur le littoral. Bien qu'une partie de ces banquettes soit essentielle à la protection des plages contre l'érosion, une grande quantité est néanmoins considérée comme un déchet et évacuée sans réelle valorisation. Cette matière organique, abondante mais inutilisée, constitue pourtant une ressource potentielle.

Le projet prend alors comme point de départ ces deux formes de déchets. Il s'implante dans l'ancien hangar de filets anti-sous-marins de l'île Pomègues, au Frioul. Marqué par une mémoire militaire et industrielle, ce bâtiment massif offre une grande capacité spatiale, une structure robuste et une relation directe avec le paysage maritime. Le hangar devient le support d'une infrastructure hybride où les deux déchets se transforment mutuellement en ressources.

Le data center n'est pas conçu comme une entité autonome mais comme une infrastructure au service d'un écosystème industriel plus large. La chaleur qu'il produit, habituellement dissipée dans l'atmosphère, est récupérée afin d'alimenter une industrie de fabrication de panneaux isolants à base de posidonie morte. Le déchet thermique devient ressource énergétique, tandis que le déchet organique devient ressource matérielle. Cette relation est réciproque car les panneaux produits servent ensuite à l'isolation thermique et acoustique du data center lui-même. Le fonctionnement de l'un dépend alors de l'autre.

La chaleur récupérée participe également au fonctionnement territorial du projet. Une partie est redistribuée vers un réseau local permettant de chauffer les habitants permanents de l'île en hiver et, par inversion du système, de contribuer au rafraîchissement des logements en été. Le bâtiment devient ainsi un régulateur climatique à l'échelle du territoire insulaire.

L'architecture cherche à rendre visible et habitable une infrastructure généralement fermée et opaque. La massivité du hangar existant est conservée afin d'affirmer son caractère industriel, mais certaines parties sont percées tout en préservant la structure porteuse. Le bâtiment devient alors un espace couvert mais traversé par l'air, la lumière et le paysage. Les espaces de travail à l'échelle humaine bénéficient de vues à la fois vers la mer, les falaises et les espaces industriels de production. Les grandes hauteurs du hangar sont maintenues afin de préserver l'échelle monumentale du lieu et la relation avec les machines, les flux et le travail.

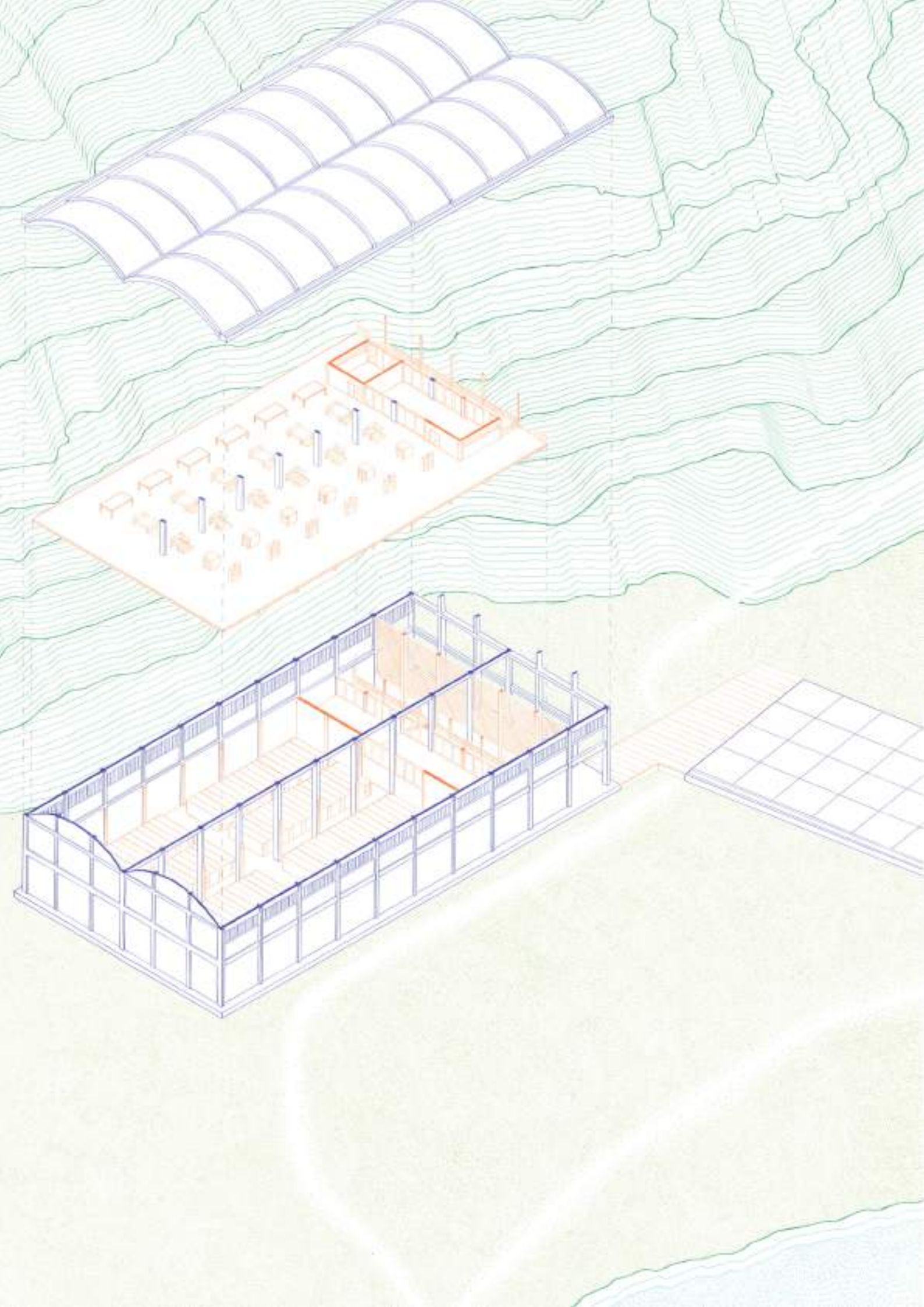
Le projet défend l'idée que les espaces industriels et techniques peuvent eux aussi offrir une réelle qualité architecturale, où chaque fonction participe au fonctionnement de l'autre. En reconvertissant un hangar militaire en une industrie hybride associant infrastructure numérique et fabrication de biomatériaux, le projet propose un modèle où déchets thermiques et déchets organiques deviennent des ressources énergétiques et matérielles au service du territoire. Le projet montre ainsi qu'un data center peut dépasser son rôle d'infrastructure isolée et énergivore, en s'intégrant dans un système où chaleur, matière et production fonctionnent ensemble.

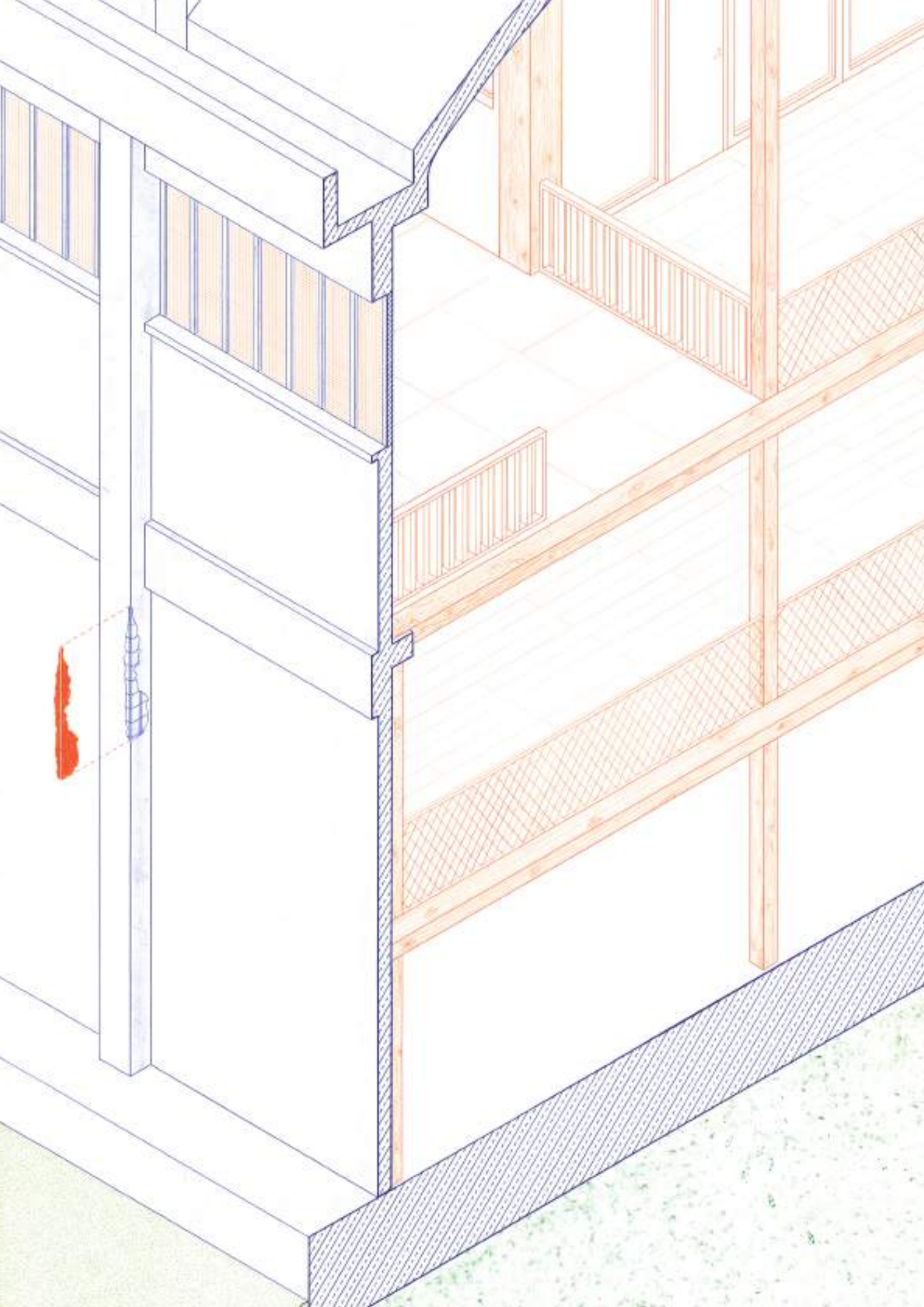
1. LALUT Stéphane, « Votre cloud, notre fournaise : résister à la dématérialisation depuis Marseille » , *Terrestres*, 22 janvier 2026, https://www.terrestres.org/2026/01/22/resister-a-la-dematerialisation-depuis-marseille/.
2. VILLE DE MARSEILLE, « Des premiers effets positifs sur la biodiversité marine avec le Plan Posidonie », *Marseille, Direction Mer et Littoral*, 15 décembre 2023, https://www.marseille.fr/mer/preservation-du-littoral/plan-posidonie.











08. Habiter l'angle

Lieu: 61-63, rue Sauveur Tobelem, 13007 Marseille

Comment les matériaux issus de la démolition d'un "3 fenêtres" peuvent alimenter un programme hybride mêlant logement et espace public dans un angle d'îlot ?

Dominant et quasi exclusif dans le centre marseillais du XIXe siècle, le trois-fenêtres a structuré la ville selon des règles simples : une parcelle de sept mètres de large, un logement traversant par étage, deux façades, des planchers portés par des murs mitoyens et des matériaux locaux. Cette typologie aussi simple qu'efficace relève aujourd'hui ses limites. Les structures altéré par le temps, façades non porteuses sensibles et une mauvaise connaissance égrenant des transformations inadapté. Les effondrements de la rue d'Aubagne en 2018 ont brutalement rappelé la vulnérabilité de cette typologie d'habitation. Pourtant, le trois-fenêtres offre certaines qualités spatiales et fonctionnelles, marquées par la traversabilité permettant une ventilation adaptée au climat, la lumière sur deux orientations et une largeur réduite, faisant de cette typologie un point de départ pour penser le logement contemporain à Marseille.

Habiter l'angle, c'est proposer une manière d'habiter dense, sans renoncer à la lumière, au calme et à la ville. Le projet fait de l'angle, souvent, un point de départ pour repenser l'îlot et sa relation au quartier. L'intention du projet est de recréer un espace de logement articulé autour d'un rez-de-chaussée public qui abriterait des fonctions mixtes adaptées à la vie du quartier.

Ce projet a pour volonté de penser le trois-fenêtres non plus comme un vestige mais comme une ressource de matériaux, une manière de pérenniser ce patrimoine à travers son fonctionnement en favorisant l'espace public et la relation au quartier.

Le site se trouve dans le 7e arrondissement, un quartier caractérisé par des typologies de bâtiments variées. Un immeuble des années 1960 au nord, un trois-fenêtres au sud, et de l'autre côté du croisement, une caserne de pompiers, des immeubles de logements des années 1970 et plusieurs quatre-fenêtres.

Le projet s'implante sur un angle d'îlot, à l'intersection des rues Crinas et Sauveur Tobelem. Le site abrite un trois-fenêtres en péril, datant du XIXe siècle, dont la démolition et le démantèlement permettrait de créer un gisement de matériaux, réintégrés au rez-de-chaussée du projet. Au centre de la parcelle, on retrouve un platane de quinze mètres de haut et de douze mètres de diamètre, conservé et transformé en un outil de rencontre autour duquel s'organise le projet.

Le projet se décline en cinq bâtiments, organisés autour du parc. Les trois premiers, adossés à l'immeuble des années 60, sont situés à l'est et longent la rue Crinas, descendant en suivant la topographie jusqu'à l'angle de la rue. Les deux autres tours sont situées, quant à eux, à l'ouest du parc, sur l'emplacement de l'ancien trois-fenêtres et mitoyens au suivant. Des petites ruelles créées par l'écart entre les trois volumes qui encadrent le parc depuis la rue Crinas génèrent des espaces hybrides où se rencontrent circulation et espace de vie.

Le rez-de-chaussée est conçu comme un espace ouvert et continu où s'articule un programme public mixte. Un bar à l'angle, une laverie et un garage à vélos sont agencés dans les trois premiers volumes. On retrouve une boulangerie dans les deux autres parties du rez-de-chaussée. C'est au niveau de l'espace public que sont réemployés les matériaux des trois-fenêtres. Pierre, tomettes et structure bois donnent une matérialité qui pérennise la mémoire du trois-fenêtres a travers ce projet. Le parc devient un espace de détente tout en reliant harmonieusement l'ensemble des programmes.

Les cinq volumes accueillent des appartements de typologies variées et traversants reprenant les qualité des 3 fenêtres. Chaque logement bénéficie d'au moins trois façades. La circulation est assurée par deux systèmes de coursives indépendantes ouvertes sur le parc, qui se transforment en un espace appropriable pour chaque appartement.

Les interstices entre chacun des trois volumes abritent des balcons, parfois partagés, parfois privés, laissant pénétrer la lumière dans les ruelles basses.

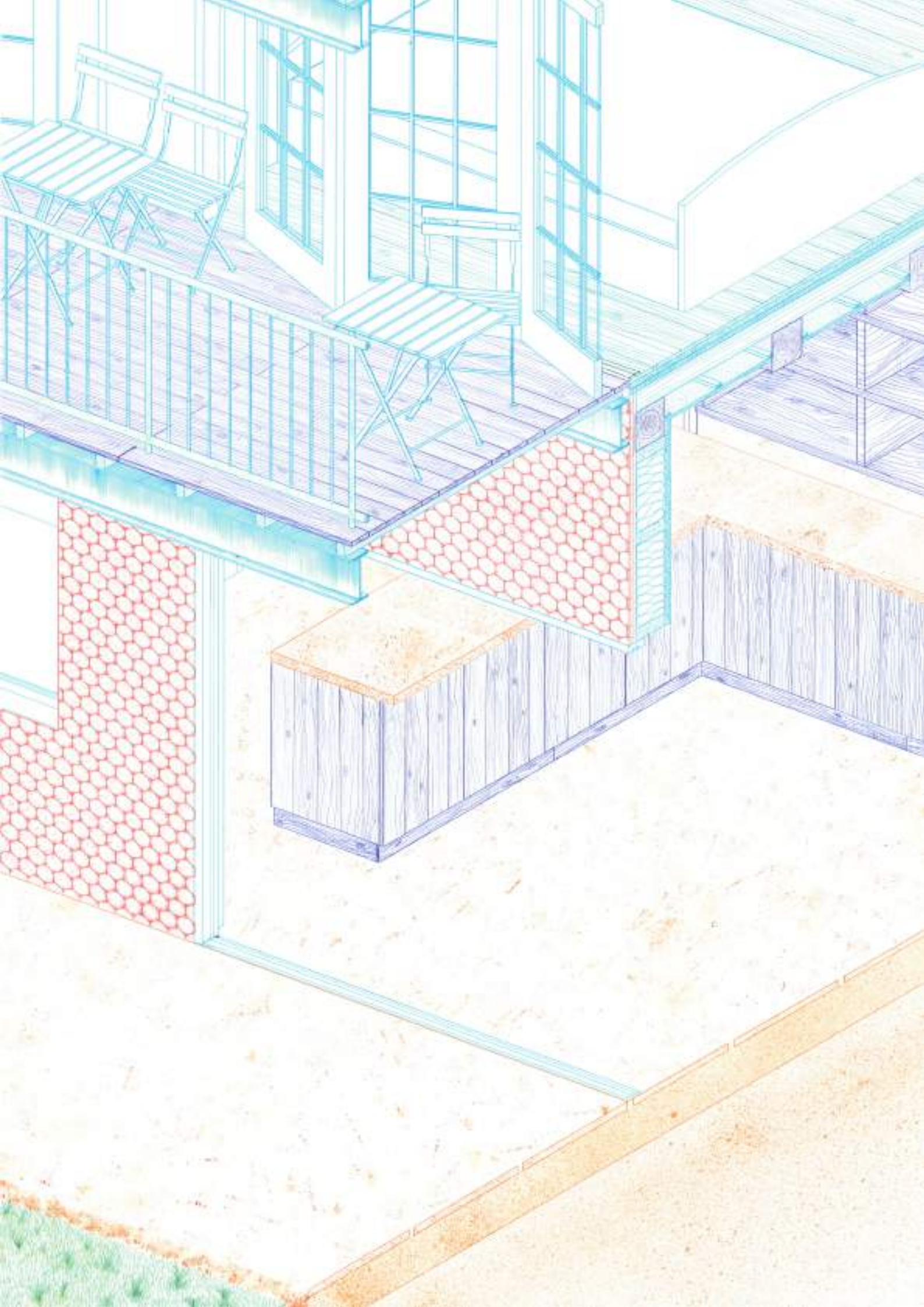
1. Agam, Lexique par l'image : panorama architectural dans le périmètre du SPR et du PPA du centre-ville de Marseille, Marseille, Agam, 2023
2. BONILIO, Jean-Lucien, René BORRUEY, Jean-Marc CHANCEL, Alain HAYOT, Philippe GRAFF, Michel PERLOFF et Catherine PEYRE (1988). Atlas des formes urbaines de Marseille. Volume 1 : Les types, Rapport de recherche n° 557/89, Marseille : Laboratoire INAMA / ENSA Marseille-Luminy ; Bureau de la Recherche Architecturale, Ministère de l'Équipement et du Logement, 195 p.











09. Une main lave l'autre

Lieu: Bâtiment E, 127, Trav. Fond Vert, 13014 Marseille

Comment améliorer le confort et requestionner la gestion des ressources de la cité Font-Vert à l'aide du vivant ?

La ville révèle que les grands ensembles se trouvent dans une situation d'enclave, où les gens, repliés sur eux-mêmes, sortent peu et trouvent peu d'endroits qualitatifs pour se reposer ou se rassembler. De plus, la ville pourrait bénéficier d'une attention plus fine à la biodiversité notamment sur les sites des grands ensembles. Ces secteurs disposent d'un réel potentiel pour accueillir le vivant et offrir des espaces verts qualitatifs. Ainsi, le site choisi se trouve au cœur du quartier Grand St-Barthélemy/Grand Malpassé (GSBGM), à proximité des cités Font-Vert, Picon et SNCF, où un endroit de pause, dans cette ville en mouvement, porté par la biodiversité, pourrait voir le jour. Ainsi, Comment améliorer le confort et requestionner la gestion des ressources de la cité Font-Vert à l'aide du vivant ?

En ce début 2026, la ville entreprend une énorme réhabilitation urbaine du quartier

GSBGM, avec une belle promesse sur des enjeux écologiques et bio-géosourcés. Le site choisi se trouverait alors au nord de la cité Font-Vert, où une nouvelle gestion des ressources pourrait être mise en place, par le biais d'une restructuration d'un rez-de-chaussée et d'un espace public en lien avec l'eau et le vivant.

Une main lave l'autre serait une laverie implantée au rez-de-chaussée du Bâtiment E, où les habitants pourraient trouver un moment de pause agréable, accompagné d'une gestion de l'eau de pluie et des eaux grises afin de nettoyer son linge et son quotidien. Une programmation qui pourrait devenir un outil afin d'essayer d'éveiller les consciences sur la biodiversité et d'avoir un endroit qualitatif où laver son linge ne serait pas une corvée, mais plutôt un moment confortable.

Aujourd'hui, la plupart des rez-de-chaussée des grands ensembles sont fermés, minéralisés, sous-utilisés, créant alors des ruptures spatiales et limitant les interactions. Situé en bordure du parc de Font-Vert, le site offre une opportunité, celle d'ouvrir ces rez-de-chaussée, de les rendre poreux, et de les reconnecter à un espace public qui a autre fois été pensé de manière fonctionnelle, en oubliant l'échelle humaine. Le projet s'inscrit ainsi dans une volonté de transformer un point d'enclave en un lieu ressource, capable de rayonner à l'échelle du quartier.

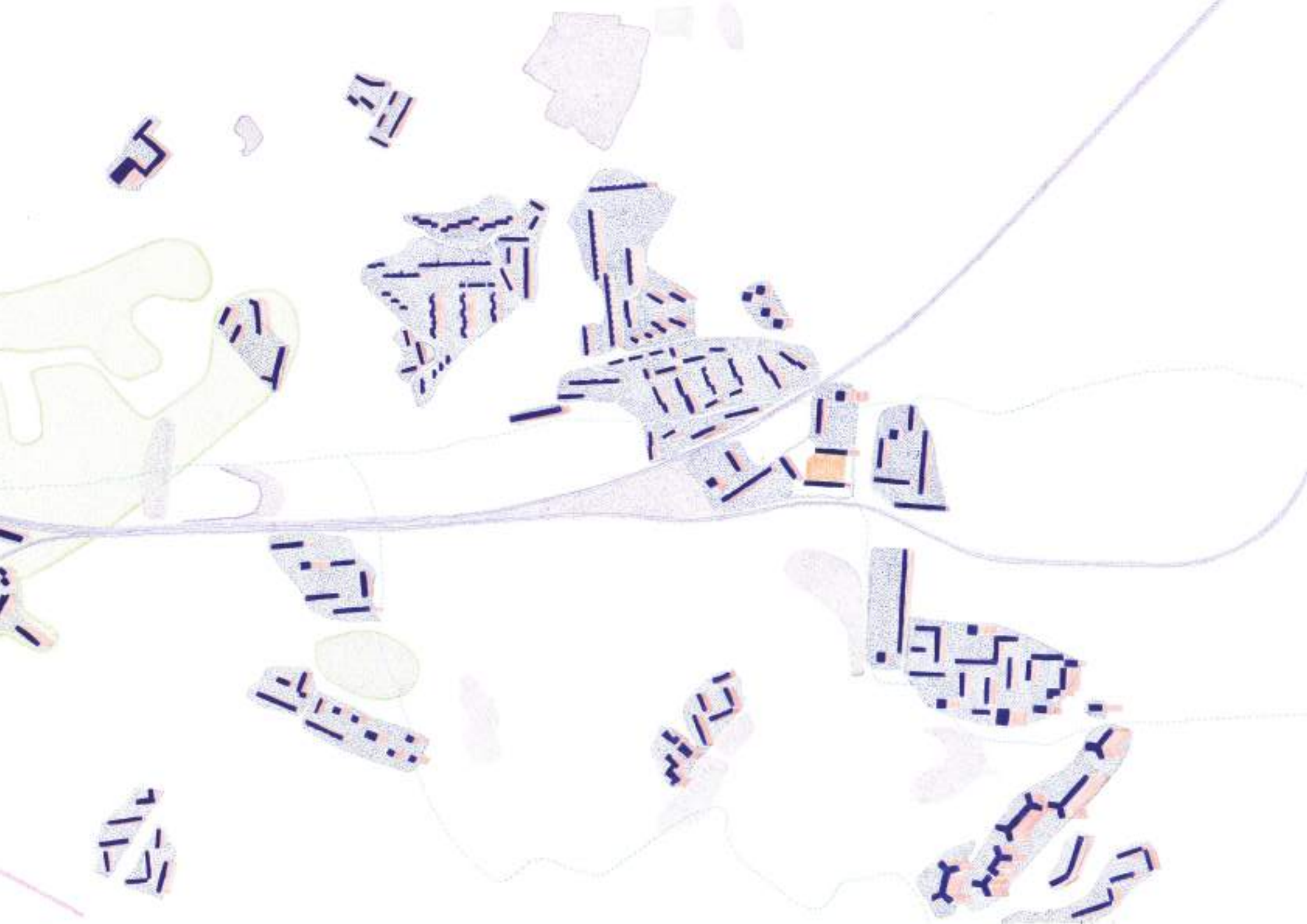
La programmation prendrait la forme d'un lieu visant à sensibiliser un large public à la gestion des ressources, tout en offrant à l'humain comme au non-humain un espace pour se développer et se rafraichir. Une laverie collective, offrant la possibilité aux habitants de se détacher de leurs machines, libérant de l'espace dans les habitations et centralisant une gestion de l'eau et du linge, au sein du bâtiment. À l'extérieur, un lavoir ouvert s'installe dans le parc, accompagné d'espaces d'étendage, de jeux d'eau, de zones de fraîcheur. L'ensemble vise à rendre le parc aussi qualitatif que les rez-de-chaussée réactivés, en créant un lieu hybride où humains et non-humains cohabitent. Le projet devient ainsi un prototype, un schéma reproductible pour d'autres grands ensembles, articulant gestion des ressources, convivialité et biodiversité.

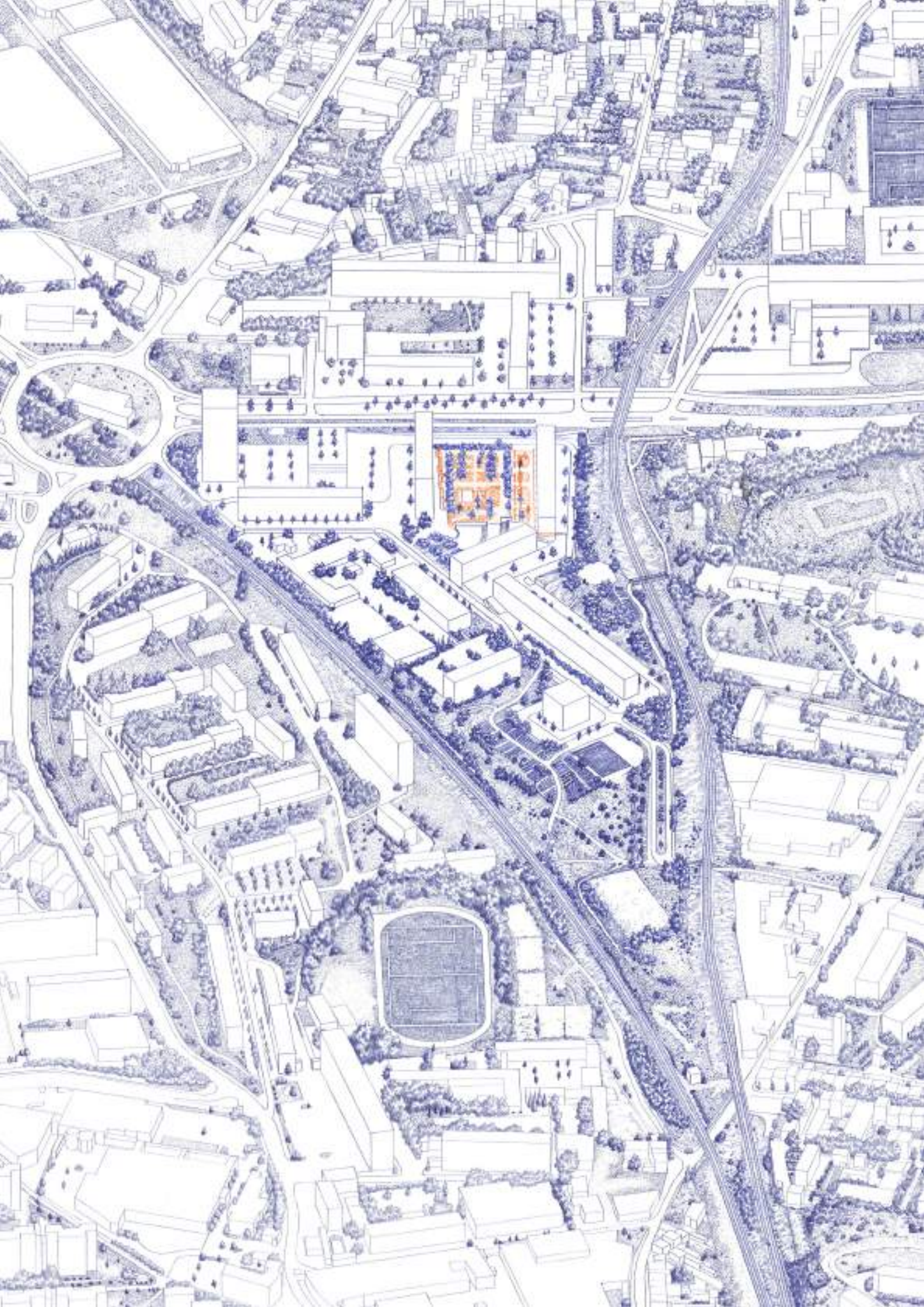
L'eau constitue le fil conducteur du projet, se remarquant jusqu'à l'échelle micro. Les façades rénovées des bâtiments en « Barres » et en « Plots » accueilleraient notre intervention, des gouttières apparentes, révélant visuellement le parcours de l'eau de pluie lors des épisodes pluvieux. Cette eau serait collectée puis filtrée par phyto épuration avant d'alimenter la laverie, comme le bâtiment. Les eaux grises seraient quant à elles traitées par pédo épuration, permettant de les réutiliser pour les systèmes d'eaux noires ou de les restituer à la nature. Ce système circulaire, autosuffisant, visible et pédagogique, propose une autonomie en eau et une gestion des ressources fondée sur le vivant. L'architecture devient un outil de démonstration et exposer l'eau, la faire circuler, la filtrer, la partager, alimente une vision d'une ville meilleure. En ouvrant les rez-de-chaussée, en rendant les sols perméables et en articulant intérieur avec extérieur, le projet propose une nouvelle manière de penser les grands ensembles, qui peuvent devenir des lieux où l'architecture, les habitants et le vivant co produisent un environnement plus juste, plus sensible et

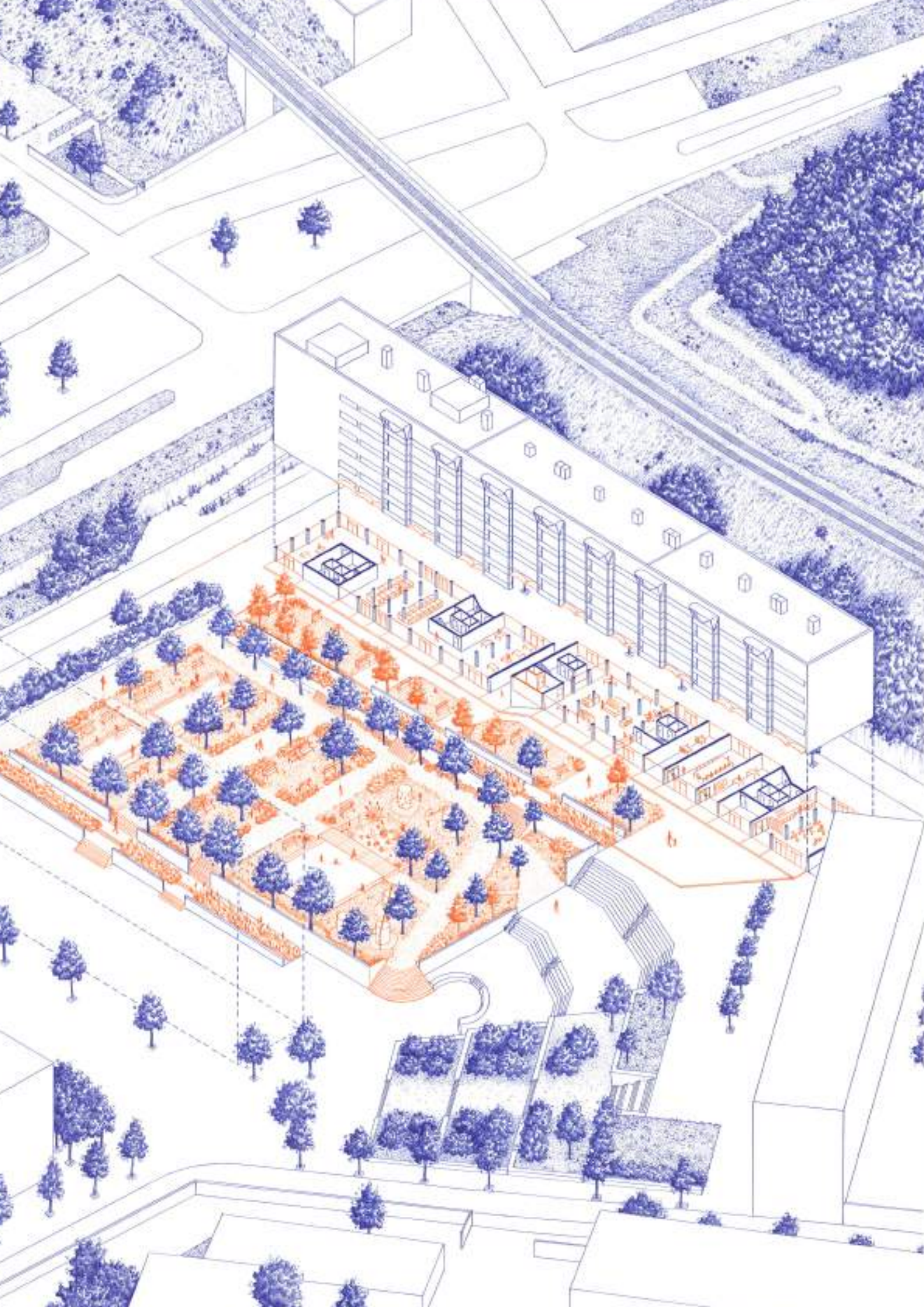
1. David Tieleman, « La pensée de Jane Jacobs et d'Oscar Newman dans le développement des villes contemporaines », faculté d'architecture de l'Université de Liège (ULg)

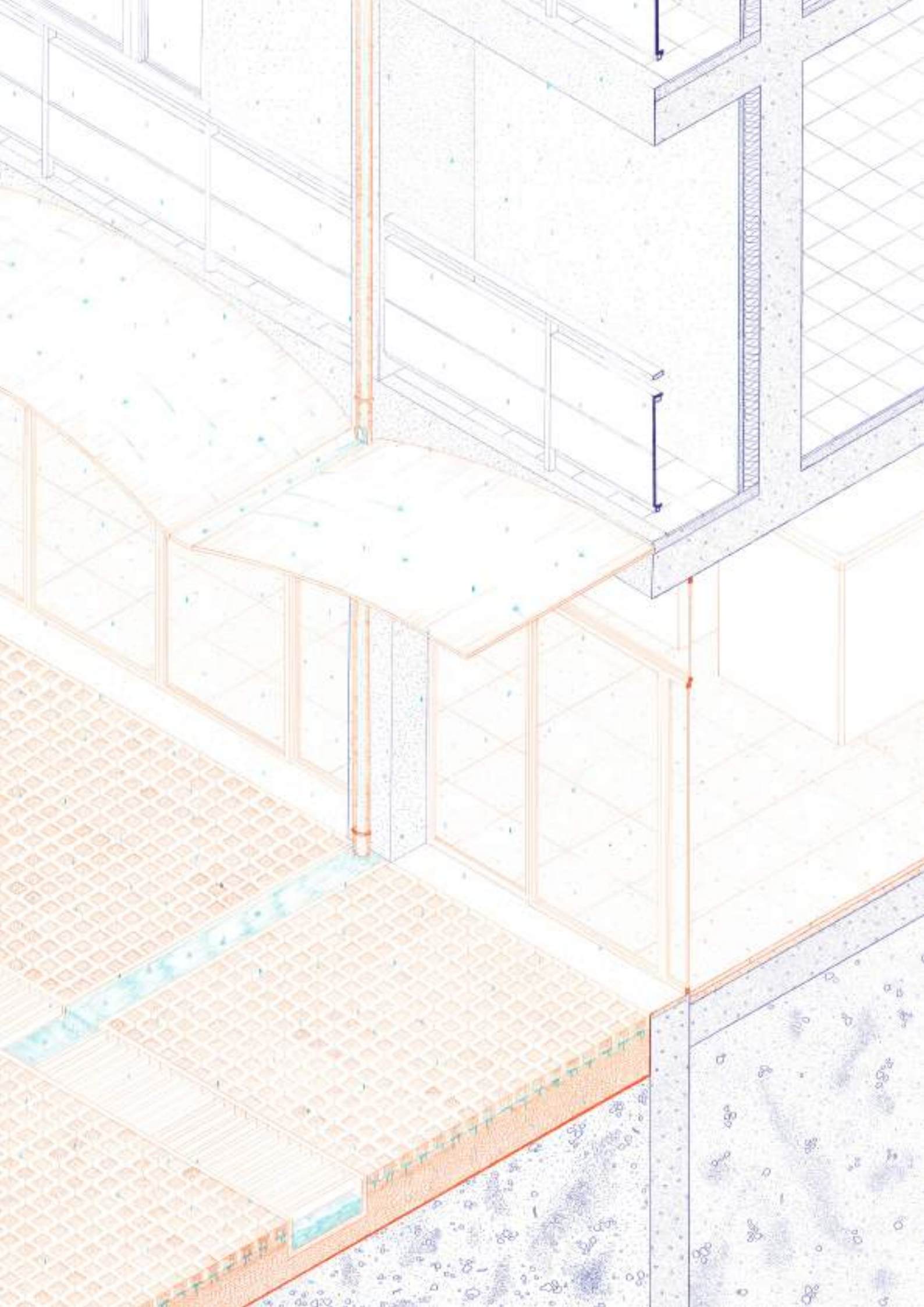
2.Sébastien Marot, « De l'art de la mémoire à l'art d'espérer », Panos Mantziaras & Paola Vigano, L'Urbanisme de l'espoir, Métis Presse, 2018. hal-03508998


O' KALAGE DU









10. Au-delà de l'école

Lieu: 51 Avenue Frais Vallon, 13013 Marseille

Comment améliorer le confort et requestionner la gestion des ressources de la Cité Font-Vert à l'aide du vivant ?

À Marseille, une grande partie des équipements scolaires fut construite dans les années 1960 et 1970. Ces écoles furent souvent réalisées rapidement pour répondre à la crise du logement et à l'urbanisation massive des grands ensembles.

Le projet propose ainsi la réhabilitation de l'école des Frais Vallon à Marseille, en s'intéressant plus particulièrement à ses espaces partagés et à leur capacité à ouvrir l'établissement sur le quartier.

Implantée au cœur de la cité Frais Vallon, dans le 13e arrondissement de Marseille, l'école est marquée par un contraste d'échelle fort, son gabarit en R+2 est dominé par les immeubles environnants pouvant atteindre R+9. Les dispositifs de clôture existants, très marqués renforcent cet enclavement et limitent les interactions avec le quartier.

Dans ce contexte, le projet cherche à redéfinir les relations entre l'établissement scolaire, les espaces publics et les habitants. L'enjeu est de désenclaver le site en élargissant son périmètre de réflexion aux abords, notamment les rues, les équipements sportifs et espaces végétalisés existants.

La stratégie d'intervention repose sur trois thématiques principales : apprendre, le besoin de manger et l'inclusivité des espaces. Ces intentions sont traduites spatialement par la valorisation de la végétation, le travail de la circulation et l' ouverture du site sur le quartier. Ces axes structurent l'ensemble du projet et permettent d'envisager l'école comme un équipement ouvert, capable de fonctionner au-delà du temps scolaire.

Le projet met en place une gradation entre espaces publics, semi-publics et privés, notamment à travers un travail sur les entrées, les clôtures et les dispositifs paysagers. Le rez-de-chaussée joue un rôle central dans cette stratégie. Conçu comme un socle actif, il accueille les fonctions partagées telles que la cuisine, la bibliothèque et le gymnase, qui sont rendues publiques en dehors des horaires scolaires pour desservir le quartier.

Un travail sur la topographie, notamment à travers l'introduction de gradins, permet à la fois d'adoucir les différences de niveau, et de créer des espaces de rassemblement entre les usages scolaires et publics.

La végétation déjà présente sur le site est renforcée et mobilisée à différentes échelles notamment afin d'accompagner les circulations et d'atténuer les barrières entre espaces publics et scolaires.

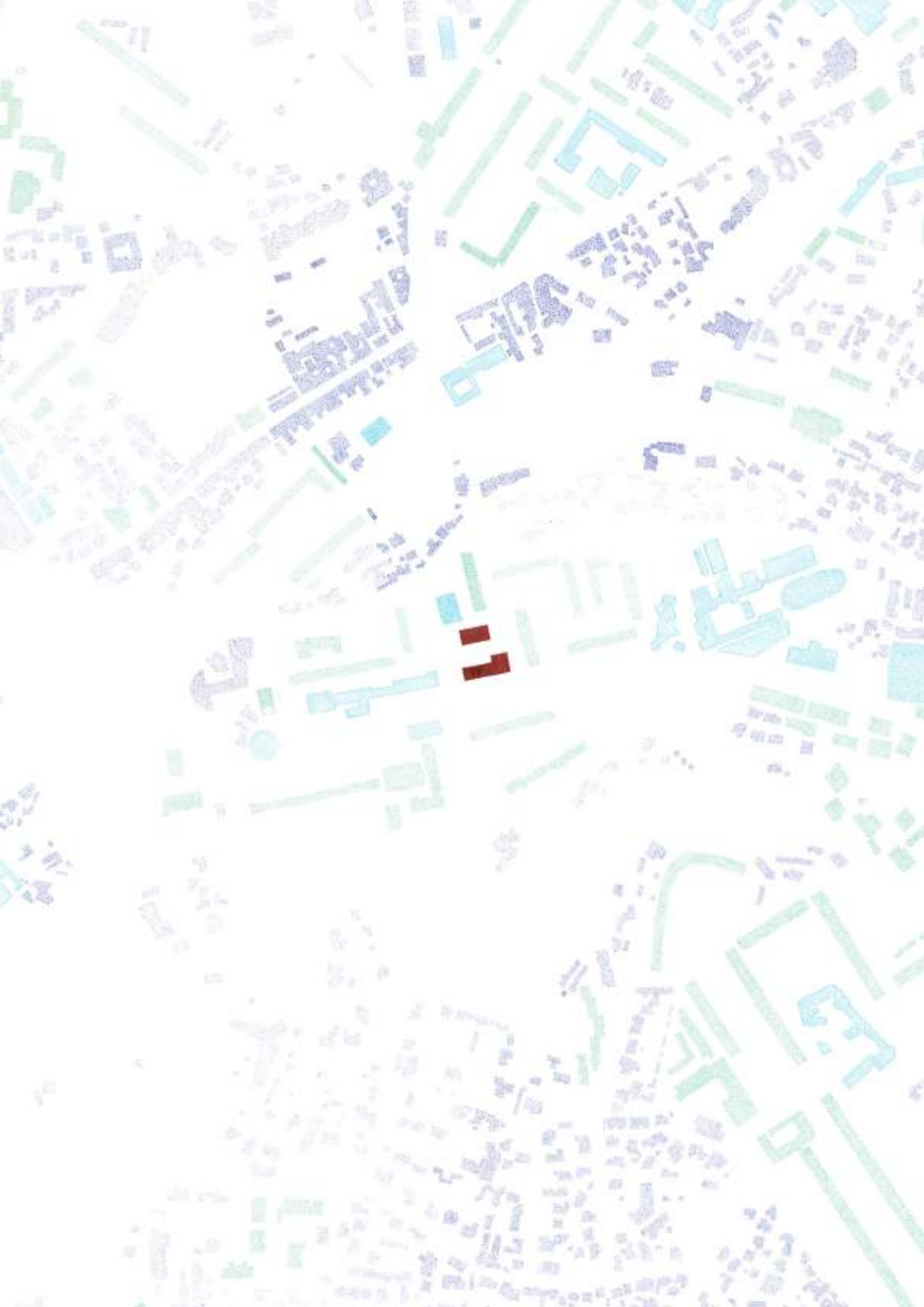
Certaines constructions préfabriquées sont démolies afin de garantir un espace mieux adapté au programme, tandis qu'une partie importante du bâtiment scolaire est conservée et étenduee afin de maintenir le nombre de classes nécessaire tout en améliorant leur qualité spatiale.

Le projet repose également sur une reconfiguration des circulations. Celles-ci sont déplacées en façade sous forme de coursives. Elles assurent à la fois les déplacements, la ventilation naturelle et la création d'espaces intermédiaires, permettant une plus grande flexibilité d'usage des classes.

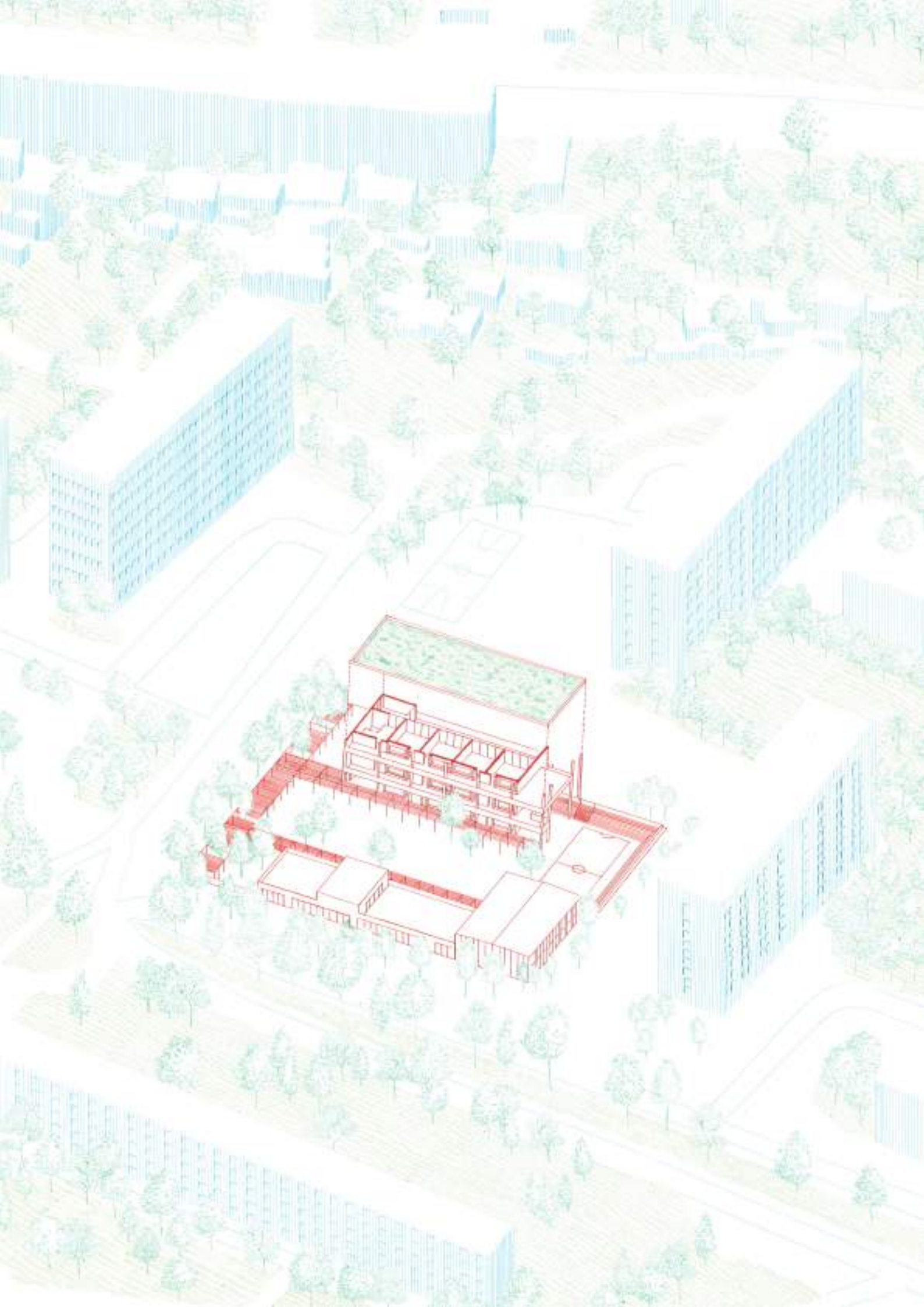
Ainsi, le projet propose une transformation de l'école existante, où l'ouverture sur l'espace public, la requalification des espaces partagés et la création d'un équipement de quartier contribuent à repenser l'école pour faire d'une enclave un équipement ouvert et partagé à l'échelle du quartier.

1. Edith Maaruéjoils, « Faire je(u) égal », 2022.











11. Maison des costumes

Lieu: 13 - 15, rue Curiol 13008 Marseille

Comment un trois-fenêtres congestionné peut-il désenclaver un îlot et établir des nouvelles connexions avec le théâtre de l'Odéon ?

Situé dans un quartier dense et vivant de Marseille, le projet réorganise et relie trois bâtiments existants : le théâtre de l'Odéon, dont la façade principale donne sur l'avenue de la Canebière, l'une des artères majeures de la ville, et deux immeubles mitoyens en front de rue Curiol, rue arrière plus étroite et populaire, inscrite dans un tissu de merceries et de petits ateliers de confection. Entre les deux façades, un îlot progressivement refermé sur lui-même (annexes accumulées, circulations obstruées, lumière absente). Le nouveau projet tire parti des qualités et des limites existantes pour désenclaver cet îlot et le transformer en un lieu nouveau et inspirant, ouvert sur la ville, ses habitants et son contexte direct. Nous conservons autant que possible les bâtiments existants, tout en proposant de nouvelles relations et une nouvelle attitude générale du site vis-à-vis de la ville.

Les numéros 13 et 15 de la rue Curiol sont deux trois-fenêtres marseillais mis en sécurité. Étroits en façade, profonds sur la parcelle, ils s'inscrivent dans un tissu dense et populaire. À l'arrière, invisible depuis la rue, se trouve le mur aveugle du théâtre de l'Odéon. Entre les deux : un îlot enclavé, privé de lumière, sans usage clair, que les années d'annexes informelles ont progressivement refermé sur lui-même.

C'est cette situation : deux mondes dos à dos, qui est le point de départ du projet.

L'intervention consiste à rouvrir ce qui a été obstrué. Repercer une traversée, relier la rue au théâtre, redonner de l'air et de la lumière à l'intérieur de l'îlot. Ce geste simple transforme l'ensemble du site : l'Odéon gagne une entrée secondaire depuis la rue Curiol, les bâtiments retrouvent une porosité perdue, et l'îlot redevient un espace habitable et traversé.

À l'intérieur des deux bâtiments, le même principe guide la transformation. Les planchers congestionnés, les cloisons accumulées au fil du temps ont rendu les espaces sombres et étouffants. Plutôt que de reconstruire des séparations rigides, le projet choisit le textile. Le rideau acoustique, thermique, occultant, selon les besoins, remplace la cloison. Il « dissocie des espaces tout en préservant leur éventuelle communication », pour reprendre les mots de Georges Banu. Léger, déplaçable, réversible, il permet à chaque pièce de s'adapter sans se figer.

Ce choix n'est pas seulement pratique. Petra Blaisse, dont le travail explore les possibilités constructives du textile, observe que certains rideaux « prennent de l'espace autant qu'ils sont espace en eux-mêmes ». C'est exactement ce que cherche le projet : non pas habiller les murs, mais fabriquer des ambiances, des seuils, des degrés d'intimité, avec presque rien. Le textile devient un dispositif capable de filtrer, d'atténuer et de moduler l'espace, créant des conditions de confort et des usages différenciés, tout en instaurant une transition souple entre espaces communs et espaces plus intimes.

Au rez-de-chaussée, une costumerie. Espace de production, de réparation et de stockage, directement connecté à la rue et au théâtre. Le programme prolonge naturellement le tissu artisanal du quartier tout en ancrant le bâtiment dans la vie quotidienne de l'Odéon.

Dans les étages, des logements temporaires pour artistes en résidence. Une occupation légère, réversible, fidèle à la logique évolutive du trois-fenêtres, dont les usages ont toujours changé sans que la structure ne le remarque.

Le projet ne reconstruit pas. Il réactive.

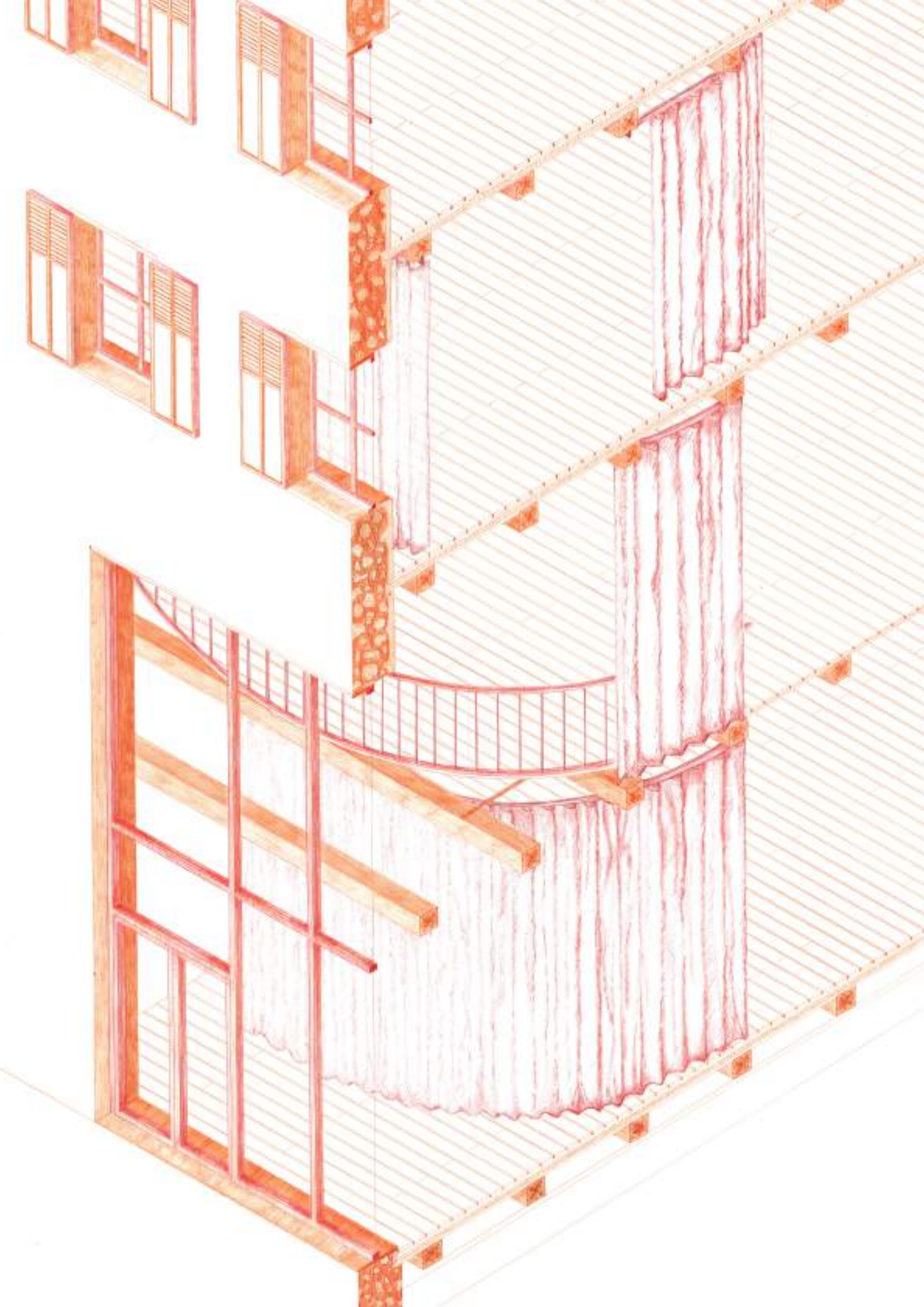
1. Banu, Georges. Le rideau, ou, La fêlure du monde. A. Biro, 1997, p. 11.
2. Blaisse, Petra. "Curtain as Architecture." Inside Outside. Rotterdam: NAi, 2007, p. 365.


HOTEL
15









12. Agrégats Aubanois

Lieu: 71,73,75,77,79,80,81 Rue d'Aubagne, 13001 Marseille

Dans un quartier marqué par la fragilité du bâti ancien, comment repenser la typologie du « deux fenêtre » en proposant de nouvelles formes d'habiter fâce aux contraintes morphologiques et climatiques ?

L'enjeu initial porté par la carte des « 3 fenêtres » est de comprendre la présence dominante du bâti ancien structurant le centre-ville de Marseille. Ce tissu, composé d'immeubles de typologies « deux » et « trois fenêtres », participe autant à l'identité du territoire qu'à l'origine de ses fragilités.

Au ventre de Noailles, le projet cible les immeubles de la rue d'Aubagne, un site qui peine à se transformer, marqué par les effondrements de 2018. Il regroupe sept immeubles de « deux fenêtres », hérités du XVIIIe siècle. Conçus dans une volonté d'optimisation et d'uniformisation de la ville, cette typologie étroite et profonde offre des logements mono-orientés, peu ventilés, désormais inadaptés. Cette condition a engendré l'émergence du « trois fenêtre », amorçant une première recherche de confort sur le mode d'habiter.

Au-delà de ces constats, dans un quartier fortement minéral, ces typologies accentuent les phénomènes de surchauffe. La densité bâtie et le manque de végétation aggravent les îlots de chaleur, rendant aujourd'hui les conditions d'habitabilité inadaptées.

Dans ce contexte, le projet consiste à réhabiliter des logements insalubres dans du bâti mis en péril en y installant du logement collectif. Il cherche à révéler les qualités latentes du « deux fenêtres », dont les modes de vie ont été progressivement obstrués. Il s'agit d'introduire une nouvelle manière d'habiter à Marseille en libérant le bâti de ses contraintes morphologiques. Habiter demain, c'est proposer des espaces généreux, flexibles, capables d'évoluer avec ses usagers. En travaillant les seuils ente intérieur et extérieur, individuel et collectif, le projet propose une réinterprétation du bâti ancien où l'architecture apporte simultanément une réponse aux modes d'habiter qu'aux transformations sociales et aux mutations environnementales.

Ainsi, le site révèle une singularité héritée du creusement du Cours Lieutaud en 1864 : un talus (1). Ce résidu topographique, enclavé et partiellement occupé par des constructions informelles, domine le cœur d'îlot et constitue une solution sur les enjeux climatiques du site, jusqu'ici inexploité.

Ce relief est révélé par sa transformation en square, accessible par un escalier public depuis la rue d'Aubagne. Véritable réservoir de fraîcheur, cet espace végétalisé améliore le microclimat sur l'ensemble de l'îlot tout en offrant des vues sur la ville. Animé par des usages et des activités destinés à différents âges, il devient un lieu de vie collectif, capable de relier les habitants du quartier.

Le projet vient fusionner les sept immeubles afin de dépasser les limites de la typologie existante et développer une diversité de typologies adaptées aux besoins de différents ménages.

À l'arrière, une épaisseur habitée vient prolonger le logement vers l'extérieur, en offrant un espace « en plus », sans augmenter la surface réglementaire du logement social (2). Cette double peau crée une gradation entre intime et collectif. Sa structure autoportante, prenant la forme d'un contrefort, stabilise et unifie l'existant tout en accueillant la nouvelle circulation.

À l'inverse, sur la façade sud donnant sur la rue d'Aubagne, l'intervention se traduit par un retrait sur le bâti. Réinvesti en loggias, cet espace tampon protège les logements des apports solaires excessifs tout en préservant l'identité architecturale de la rue d'Aubagne.

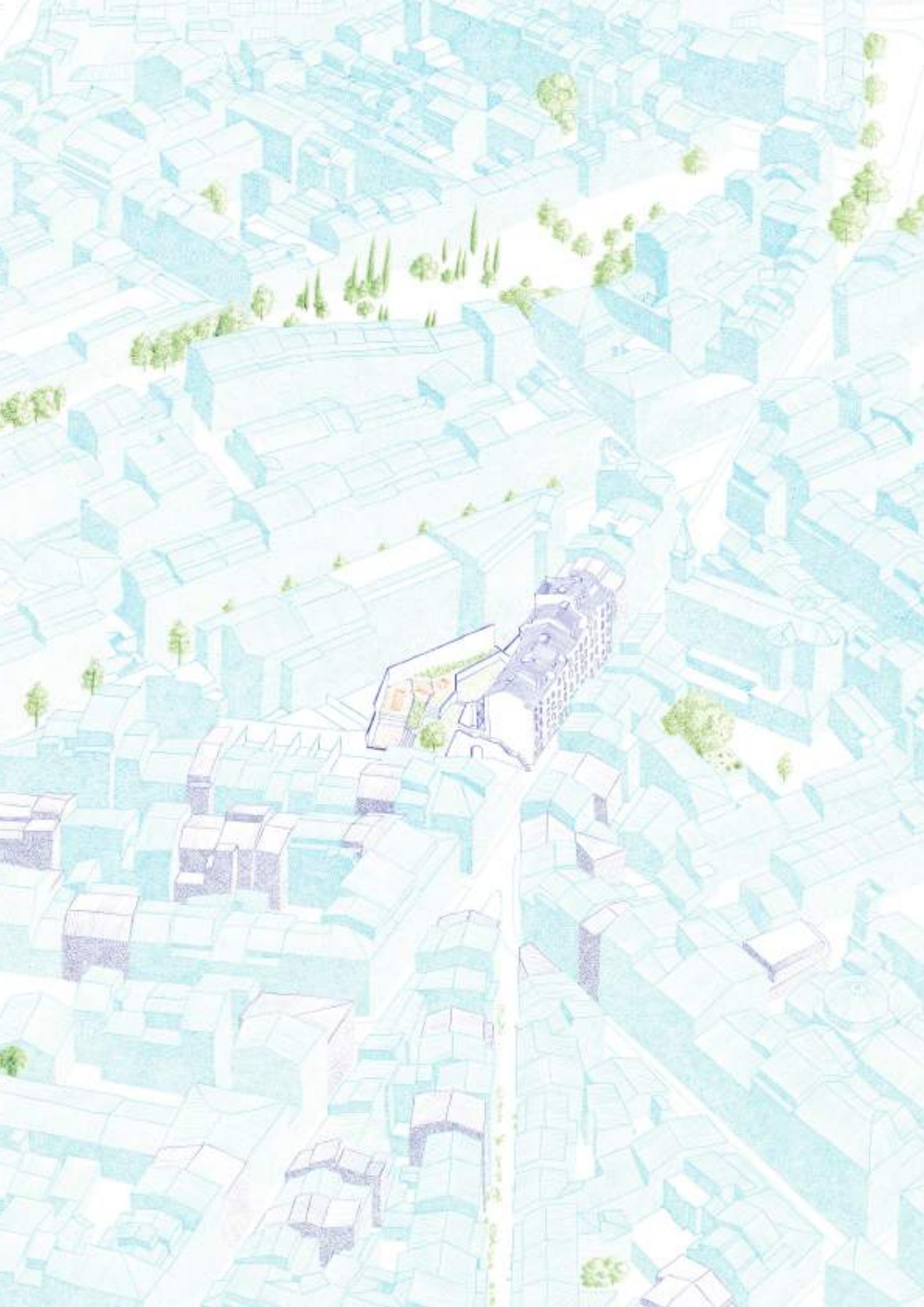
En s'appuyant sur une trame figée, les espaces de services s'organisent autour d'un patio central, empreinte des anciennes cages d'escaliers. Ce cœur permet d'apporter lumière et ventilation naturelle, tout en fabriquant une typologie qui sera par ailleurs différente.

Enfin, le rez-de-chaussée s'inscrit dans une dynamique d'artisanat local et de valorisation des ressources du territoire. Un socle actif qui accueille des ateliers liés au réemploi de la terre cuite, participant à la transformation progressive du quartier. Tuiles, briques, ou encore tomettes sont collectés, transformés et remis en circulation au sein d'une filière locale.

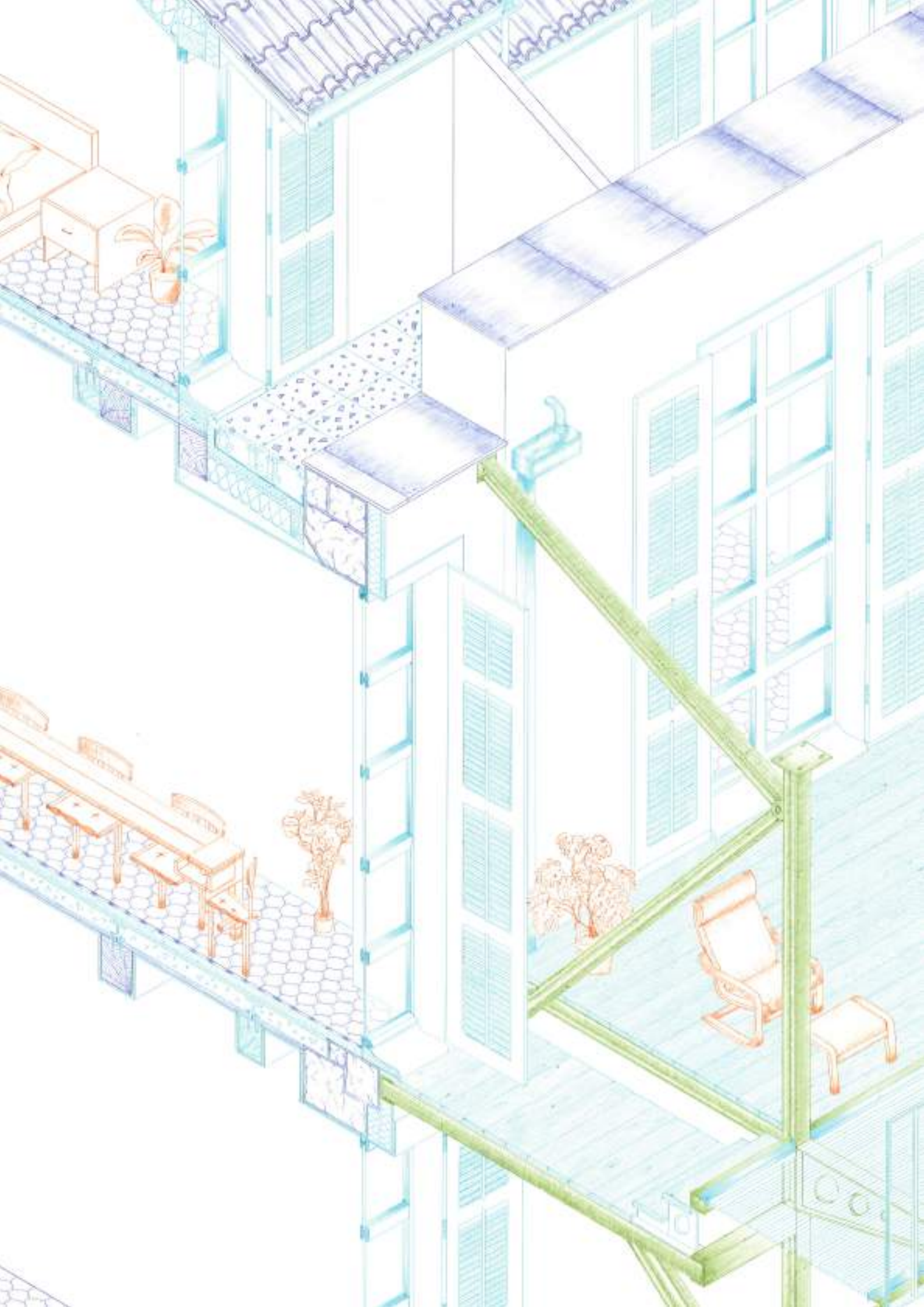
1. J.L. Bonilio, R. Borruey, J.M. Chancel, A. Hayot, P. Graff. Atlas des formes urbaines de Marseille. Volume 1 : Les types. (2018).
2. Lacaton & Vassal. (2022). L'architecture à l'esprit démographique », conférence donnée à l'Université Grenoble Alpes.


L'Atelier des









13. Couture urbaine

Lieu: 11, Boulevard de Paris, 13002 Marseille

Comment réinventer le supermarché en un lieu de vie de quartier, tout en rétablissant la continuité d'un îlot urbain fragmenté ?

Le projet s'implante sur le site d'un ancien supermarché Aldi à proximité de la Porte d'Aix. Il est implanté au cœur d'un territoire en mutation marqué par des transformations liées au projet Euroméditerranée et par la requalification des espaces publics. Le supermarché relie les infrastructures portuaires, les plateformes de stockage, les centres de distribution et les commerces de proximité. Derrière l'apparente simplicité de l'acte d'achat se cache un réseau de flux hiérarchisés qui structure une grande partie du territoire. Cette lecture permet de considérer le supermarché comme une infrastructure urbaine à part entière plutôt qu'un simple équipement commercial.

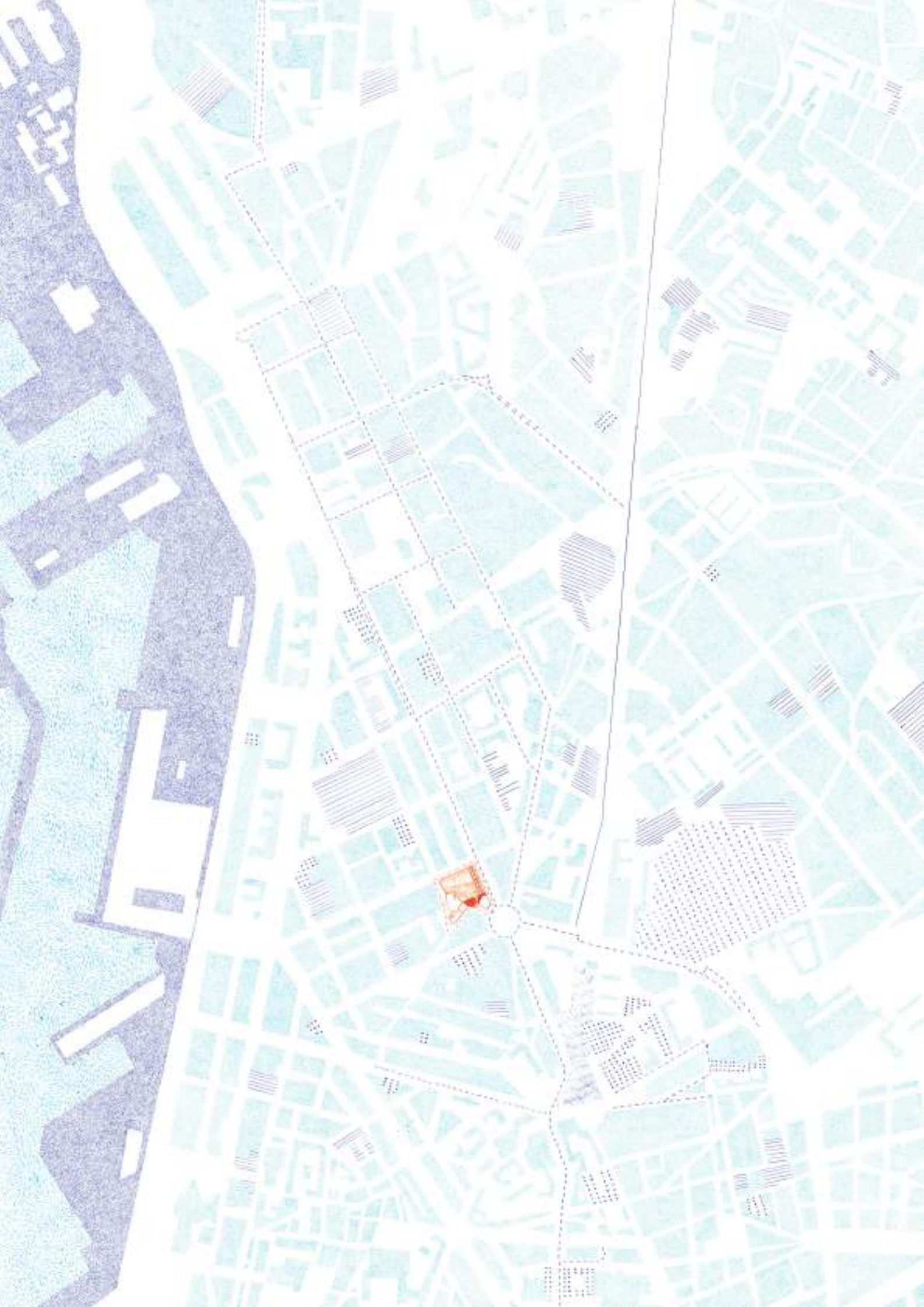
On observe une présence importante d'équipements scolaires et universitaires dans le quartier, pourtant l'accès aux équipements destinés aux enfants demeure inégalement réparti à l'échelle de la ville. Cette observation met en évidence la nécessité de développer des espaces accessibles au quotidien, permettant la participation des plus jeunes à la vie collective du quartier, ainsi que du logement étudiant, en forte demande dans le quartier. Le tissu environnant est composé de volumes hauts et continus, tandis que le supermarché se développe horizontalement, ce qui génère une rupture dans la continuité bâtie et laisse apparaître des façades aveugles tournées vers la toiture. L'îlot est fragmenté, constitué de parcelles autonomes avec peu de relations et des creux entre elles. L'incendie ayant fortement endommagé le bâtiment en 2025 constitue un point de départ pour réinterroger le site. Trois intentions principales structurent l'intervention : transformer le supermarché en un équipement hybride, établir une continuité entre rez-de-chaussée, sous-sol et toiture, et recoudre l'îlot.

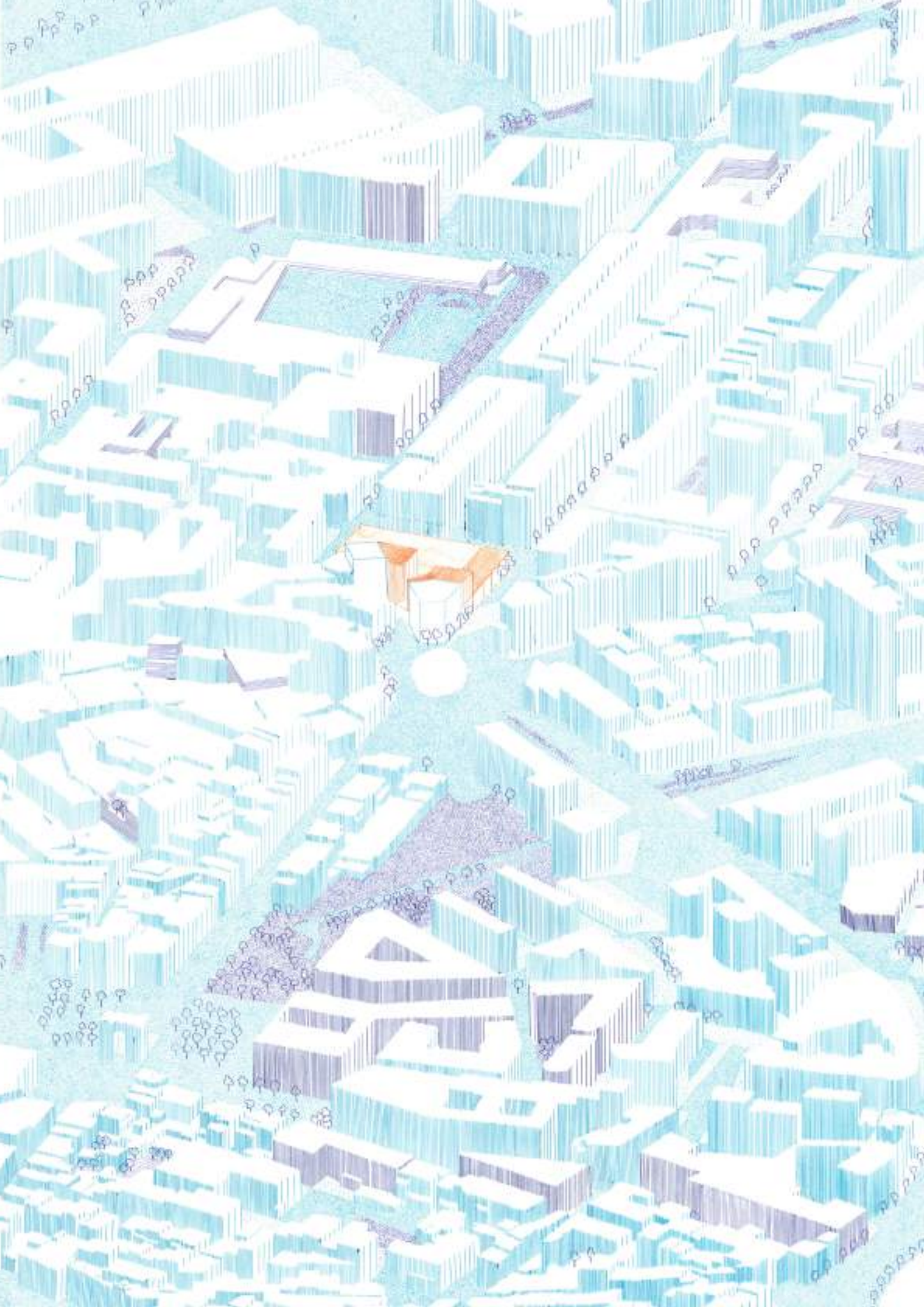
Le fonctionnement logistique du supermarché est maintenu, notamment la séparation entre les flux de marchandises et les flux des usagers. Les espaces de stockage et de livraison continuent de s'organiser depuis le niveau inférieur avant d'alimenter les espaces de vente. Toutefois, le bâtiment devient un espace traversant et plus flexible. Plusieurs portions de dalle sont supprimées afin de créer un système de patios. Ces évidements introduisent lumière naturelle, ventilation et continuités visuelles entre les différents espaces. Le sous-sol, autrefois consacré au stationnement et dépourvu de qualités spatiales, devient un espace éclairé avec de nouvelles possibilités d'usage. Les parcours sont structurés par une succession d'espaces intérieurs, semi-extérieurs et extérieurs qui accompagnent les usagers à travers différents espaces et températures.

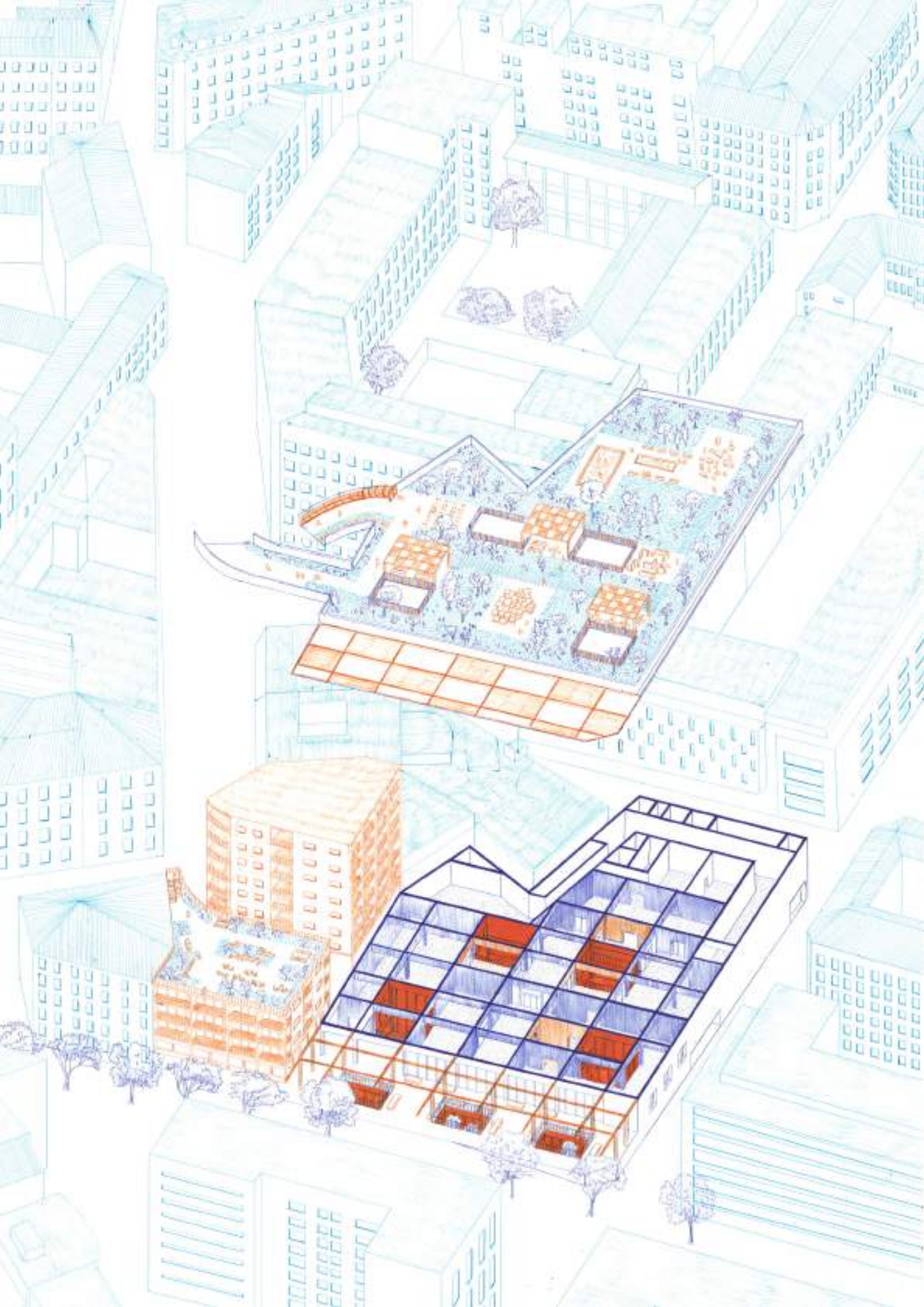
Anciennement utilisée comme parking, la toiture devient un espace public de quartier. Le projet propose d'y installer des éléments de jeu réalisés à partir du réemploi des dalles de béton extraites du bâtiment, transformées en structures à grimper, espaces de repos, lieux d'exploration et supports d'appropriation. La toiture accueille également des espaces plantés et des zones de pause, offrant une nouvelle destination au sein d'un quartier dense et fortement minéralisé. Conçu à l'origine pour la voiture, le site s'organisait autour d'un réseau de rampes desservant les différents niveaux du bâtiment et ses espaces de stationnement. Le projet opère un renversement de cette logique en réinvestissant les anciennes rampes comme éléments structurants du projet. Elles deviennent des parcours piétons continus reliant les différents niveaux. Enfin, le projet participe à la recomposition de l'îlot par l'ajout de logements étudiants. Ces nouveaux volumes se développent au-dessus des rampes, en s'adaptant à leur tracé, et leurs accès s'organisent directement depuis ces parcours. En venant s'adosser aux façades aveugles existantes, ils contribuent à rétablir une continuité bâtie aujourd'hui interrompue dans l'îlot. Cette intervention complète la transformation du supermarché en associant commerce, espace public et habitat au sein d'une même structure urbaine.

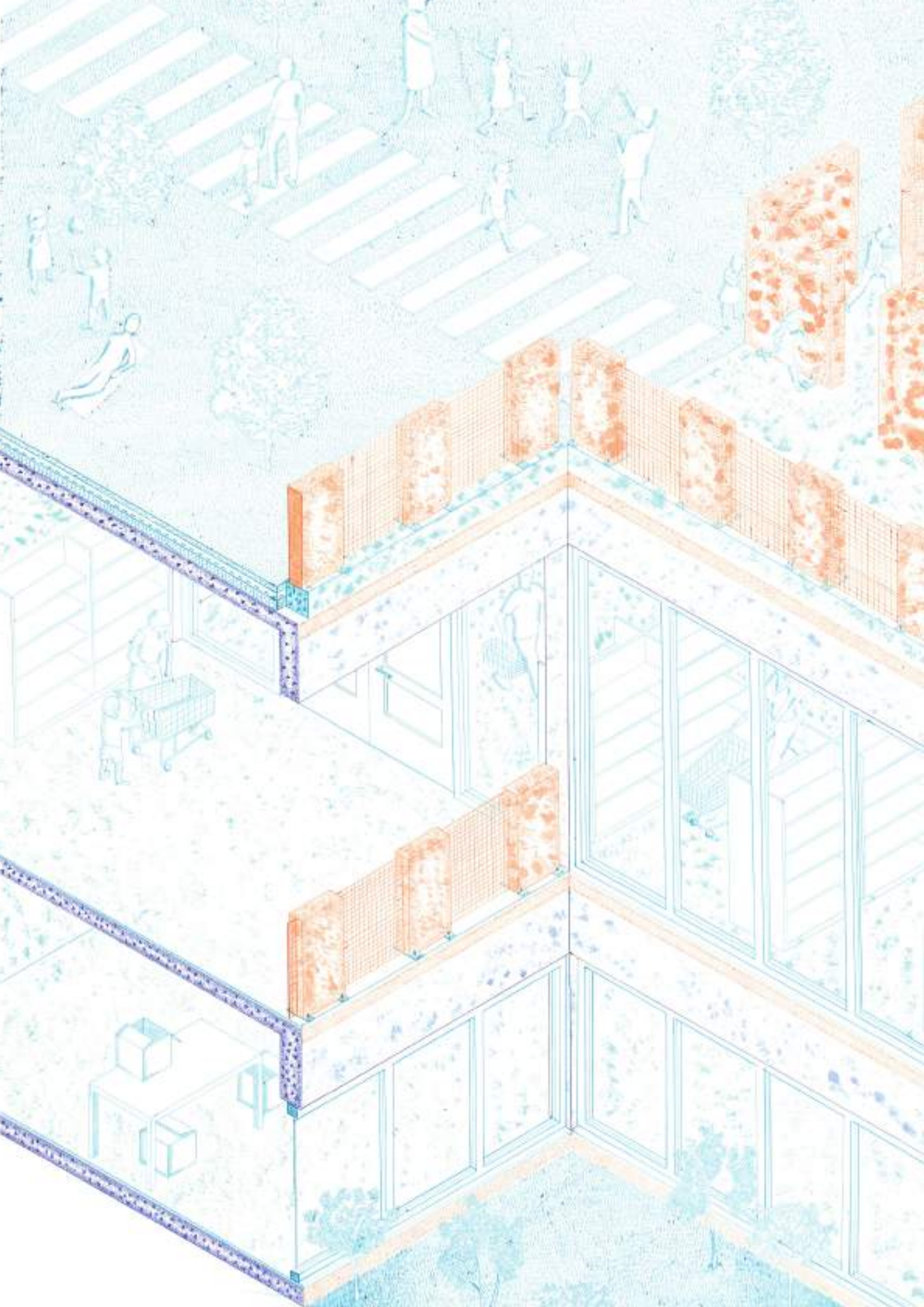
2. LAROCHE, Sylvie, (2008), L'architecture commerciale à l'usage : évolution et recomposition, Grenoble : École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble (ENSAG), Projet de Fin d'Études.
3. BEYER, Antoine ; YAGHI, Paula, (2024), Dynamiques et stratégies logistiques des grandes enseignes alimentaires dans les territoires franciliens, Paris : Revue Transports Urbains, n°106.
4. CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE (CNRS), (2017), Mobilités, espaces urbains et transformations territoriales, HAL Open Science, publication scientifique.
5. PARENT, Claude, (1966), Vivre à l'oblique, Paris : Architecture Principe, manifeste théorique.
6. ARC EN RÊVE, (s.d.), Aldo van Eyck : jouer dans la ville, Bordeaux : Arc en Rêve Centre d'Architecture, ressource documentaire.


Le Parvis des Arts
Le Cri du Port
Les Docks Espérance
Centre de Diffusion
SPACE
ENTRÉE À 20M









14. Mines urbaines

Lieu: 103, Boulevard Danielle Casanova, 13014 Marseille

Comment réintroduire la production en ville à base d'argile à travers une architecture réversible, inscrite dans le temps long, faisant de l'existant une ressource plutôt qu'un héritage figé ?

Le concept de « mine urbaine », souvent associé à l'idée avancée par Jane Jacobs en 1961 selon laquelle « les villes seront les mines du futur », renverse le regard porté sur l'existant en l'appréhendant comme un stock anthropique de ressources à mobiliser. Cette approche, opposée au modèle extractiviste linéaire qu'Hélène Frichot dénonce à travers son schéma du « dig and dump », tend vers une logique d'économie circulaire fondée sur le réemploi, la transformation locale et les circuits courts.

Les friches et les résidus industriels, témoins d'un important héritage productif qui façonne encore le territoire marseillais, constituent un potentiel matériel largement inexploité. Le projet s'appuie ainsi sur cet héritage pour initier un nouveau cycle productif fondé sur la valorisation du déjà-là et des ressources locales, en particulier l'argile.

Au Canet, dans un ancien hangar industriel des années 1920 situé à proximité de la friche ferroviaire des Aygalades et de son futur parc métropolitain, le projet interroge la réintroduction de la production en ville à partir de l'argile. Le bâtiment, composé de grandes halles autrefois dédiées à une activité de réparation, est envisagé non comme une enveloppe à remplacer, mais comme une structure disponible : robuste, tramée et capable d'accueillir des usages successifs. L'enjeu n'est donc pas de produire un état final figé, mais une architecture inscrite dans le temps long, organisée par phases.

La première phase est celle de la réception. Le bâtiment est occupé presque en l'état, avec des interventions ponctuelles sur l'enveloppe afin d'améliorer les conditions minimales d'usage. Il accueille les terres utiles au futur parc des Aygalades : elles sont triées, séchées, stockées et observées. Le hangar se transforme en laboratoire, devenant alors une infrastructure temporaire de préparation de la matière.

La deuxième phase correspond à l'installation des nouveaux programmes. Des espaces de production, un fablab, des bureaux, une salle de conférence et des lieux de transmission prennent place dans la trame existante. Cette étape concentre les intentions principales du projet : lien à l'existant, double usage, modularité et démontabilité. Elle cherche aussi à rendre l'activité productive habitable, en portant une attention particulière à la lumière, à la ventilation, à la fraîcheur, aux circulations et au bien-être au travail. En relation avec le parc, le projet développe également des micro-architectures pour se rafraîchir, se divertir et accueillir le vivant non-humain.

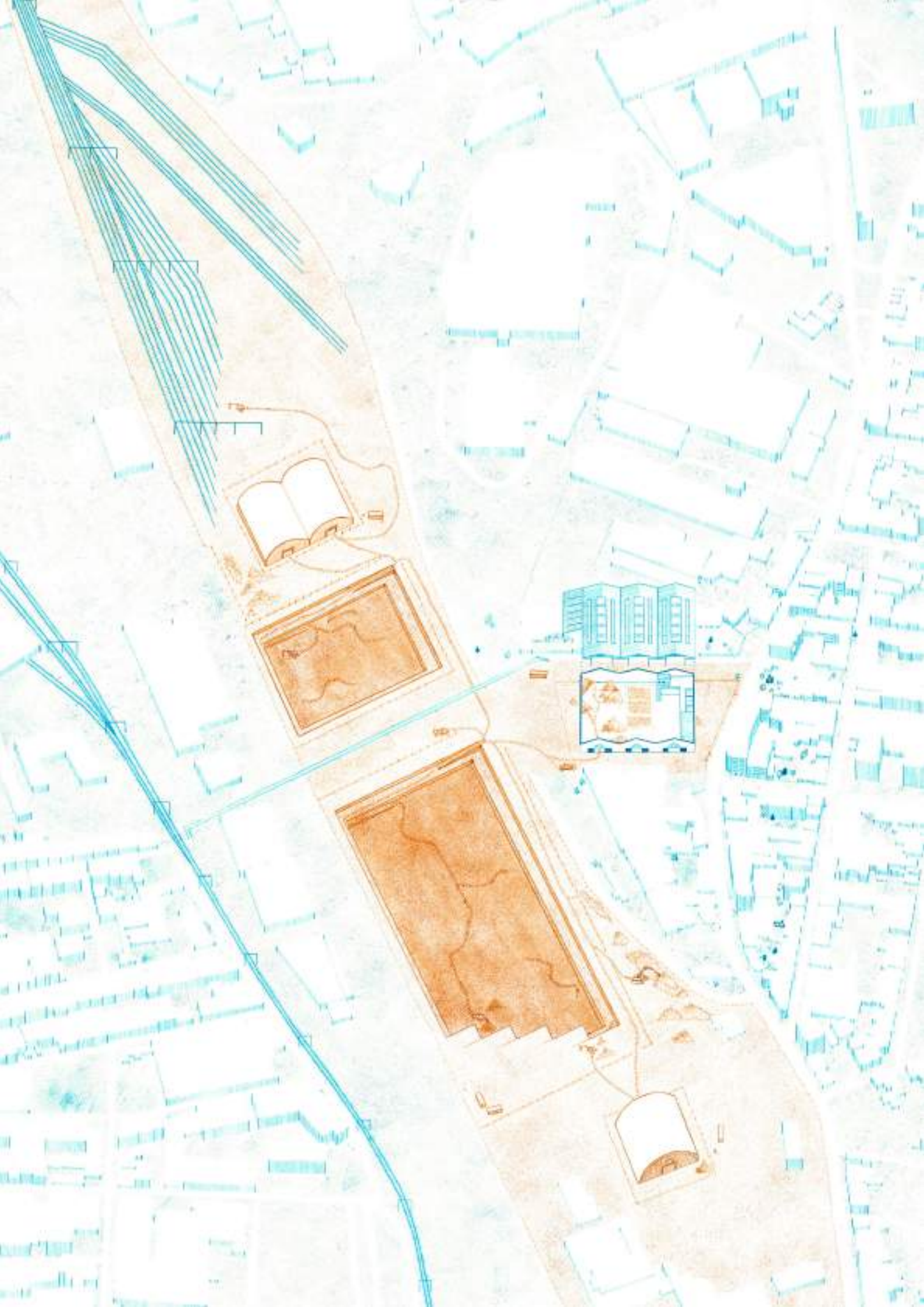
La troisième phase anticipe la vie future du bâtiment. Chaque intervention est pensée comme une strate réversible, capable d'être démontée, adaptée ou réemployée. À chaque étape, un inventaire se complète : terres excavées, éléments déposés, matériaux ajoutés, structures conservées. Ce qui est mis en œuvre aujourd'hui devient ainsi une ressource potentielle pour demain, prolongeant la logique de mine urbaine à l'échelle du bâtiment lui-même.

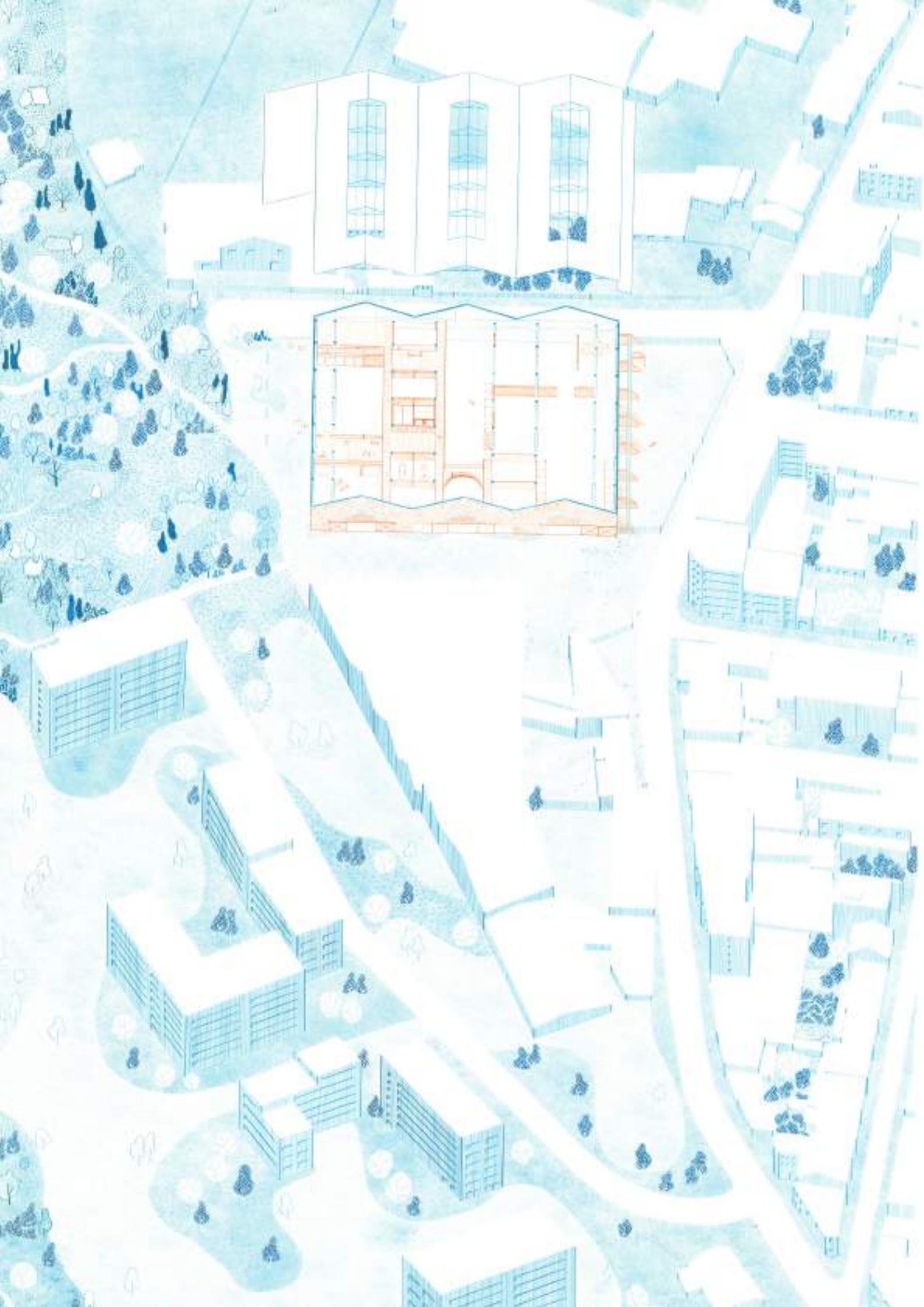
Cette logique se prolonge jusque dans les choix constructifs. Les murs suivent une hiérarchie de masse et d'usage : les plus épais sont réalisés en pisé, les éléments intermédiaires en bois, tandis que les parois légères et amovibles utilisent du polycarbonate réemployé provenant de la toiture. Une structure bois démontable soutient des voussettes en terre crue formant les dalles, dans une logique où chaque élément peut être compris, démonté puis réutilisé. L'argile devient ainsi une matière de construction, de confort et de transmission. Le projet propose une architecture productive, réversible et évolutive, capable de faire de l'existant une ressource vivante plutôt qu'un héritage figé.

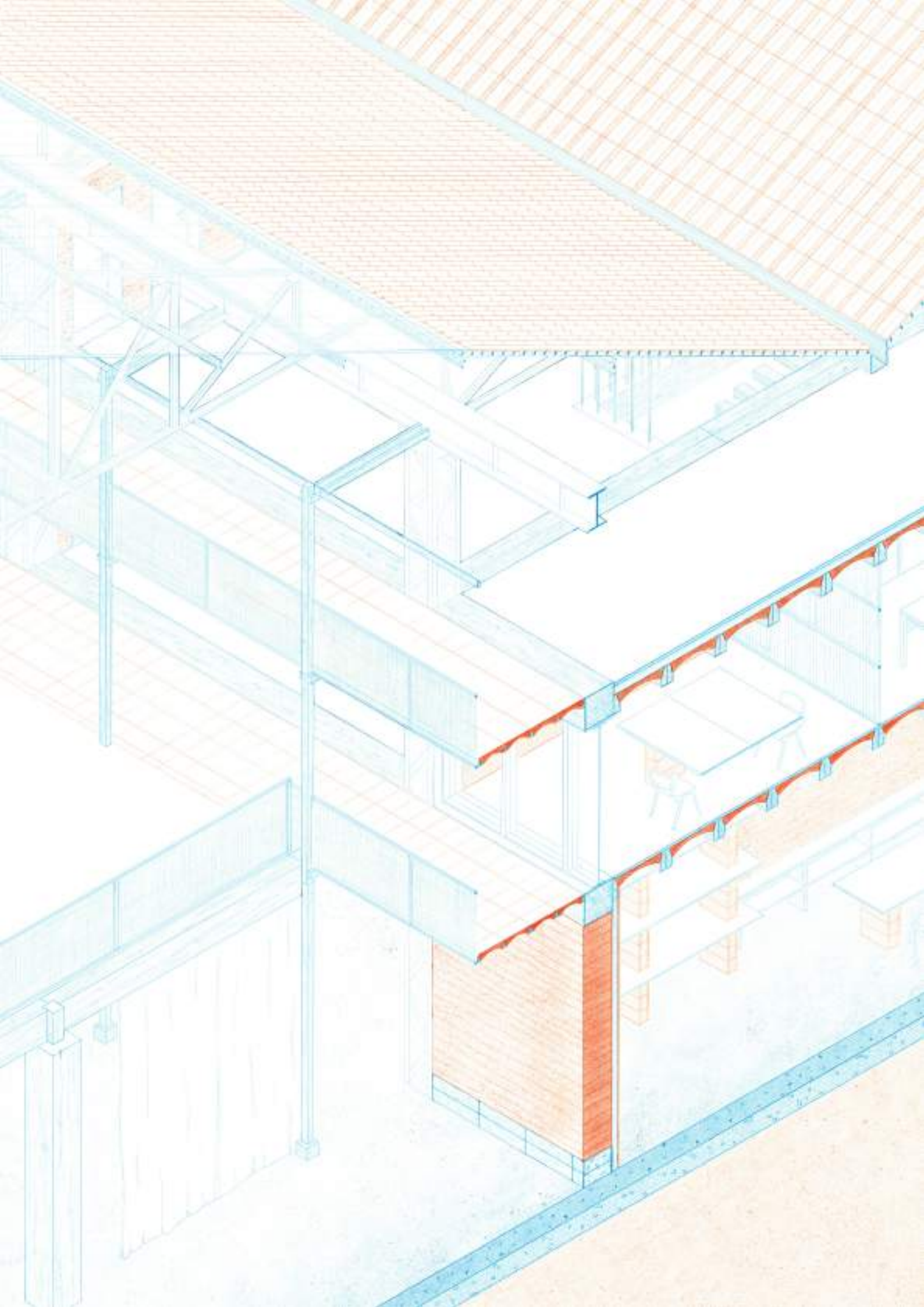
1. FRICHOT, Hélène (2022). Dirty Theory: Troubling Architecture, Londres: Bloomsbury Visual Arts, 216 p.
2. MARKOPOULOU, A., TAUT, O (2023). Exploitation minière urbaine : identification des ressources pour la construction circulaire. ARIN 2 , 3. https://doi.org/10.1007/s44223-023-00021-4











15. Etablissement productif des Biffins

Lieu: 5-8 Avenue Ibrahim Ali, 13015, Marseille

Comment la réhabilitation d'un bâtiment industriel peut-elle accueillir un marché tout en valorisant les déchets textiles en ressource productive ?

Dans les quartiers nord de Marseille, le paysage urbain mêle industries, habitations et friches. Les résidus des activités humaines — industriels, marchands ou domestiques — sont omniprésents : dans les rues, en bord de route, dans les cours d'eau. Leur présence n'est pas un simple problème de propreté, mais une question urbaine : quelle place accorder aux matières rejetées, aux usages qui les produisent et aux espaces qui les absorbent ?

Depuis les années 1970, la délocalisation des activités et l'autonomisation du port ont laissé derrière elles de nombreuses friches enclavées, des bâtiments abandonnés et une rupture nette entre la ville et son littoral. Depuis 1995, le projet Euroméditerranée tente de requalifier ces territoires par un développement économique à vocation internationale. Mais cette dynamique efface progressivement les économies informelles, les pratiques populaires et les formes d'occupation qui s'étaient enracinées dans ces lieux délaissés.

À la jonction des quartiers des Crottes et de la Cabucelle, autour du métro Gèze, le marché aux puces des Biffins investit rues, trottoirs et terre-pleins, en marge des circuits commerciaux traditionnels. Majoritairement tourné vers le textile, il génère en fin de journée d'importantes quantités de vêtements abandonnés. Aujourd'hui, sous la pression du développement urbain et des contrôles des autorités, ce marché tend à disparaître, alors qu'il constitue un élément fort de l'identité sociale et économique du quartier.

La disparition progressive du marché et l'accumulation de ses déchets textiles forment le double point de départ du projet. Celui-ci propose de réintroduire cette activité dans un lieu où les matières abandonnées ne sont plus traitées comme des déchets, mais comme matière première intégrée à un circuit court : du tri vers la transformation, puis vers la revalorisation. Le programme articule ainsi l'accueil du marché et une activité productive, pour transformer une nuisance urbaine en ressource locale.

Face au métro Gèze se dressent les anciens établissements Casino, construits en 1934 : un imposant bâtiment en béton armé à structure poteau-poutre-dalle, initialement dédié au stockage alimentaire, aujourd'hui largement inoccupé. L'îlot qu'il occupe fonctionne comme une enclave, cerné par une voie ferrée et un collège au Nord, et accolé à des habitations à l'Ouest. Sa façade sur rue présente une composition hétérogène et fermée ; seule sa face Est révèle des ouvertures lisibles, héritées de son ancienne fonction productive.

Face à cette situation d'enclave et à la massivité du bâtiment, la stratégie adoptée est celle de l'évidement : un retrait de matière opérant à plusieurs échelles simultanément. À l'échelle urbaine, deux nouveaux axes piétons traversent l'îlot pour le désenclaver et prolonger l'espace public. À l'échelle du bâtiment, un retrait des volumes en façade sud dégage le parvis et établit une continuité avec les futurs aménagements de la place Gèze. À l'intérieur, des dalles sont retirées pour créer les spatialités adaptées aux usages et permettre l'entrée de lumière naturelle. La distribution intérieure est pensée pour optimiser la circulation des matières entre les différentes zones du programme.

L'évidement génère deux entités distinctes : un corps principal dédié à la production et à l'accueil du marché, et une annexe regroupant services et ateliers expérimentaux, reliés par des circulations horizontales lisibles. La zone productive s'organise autour d'un espace de tri central, point de départ du flux orientant les matières vers une transformation industrielle — production d'isolant — ou artisanale, débouchant sur des produits textiles innovants issus directement des rebuts du site.

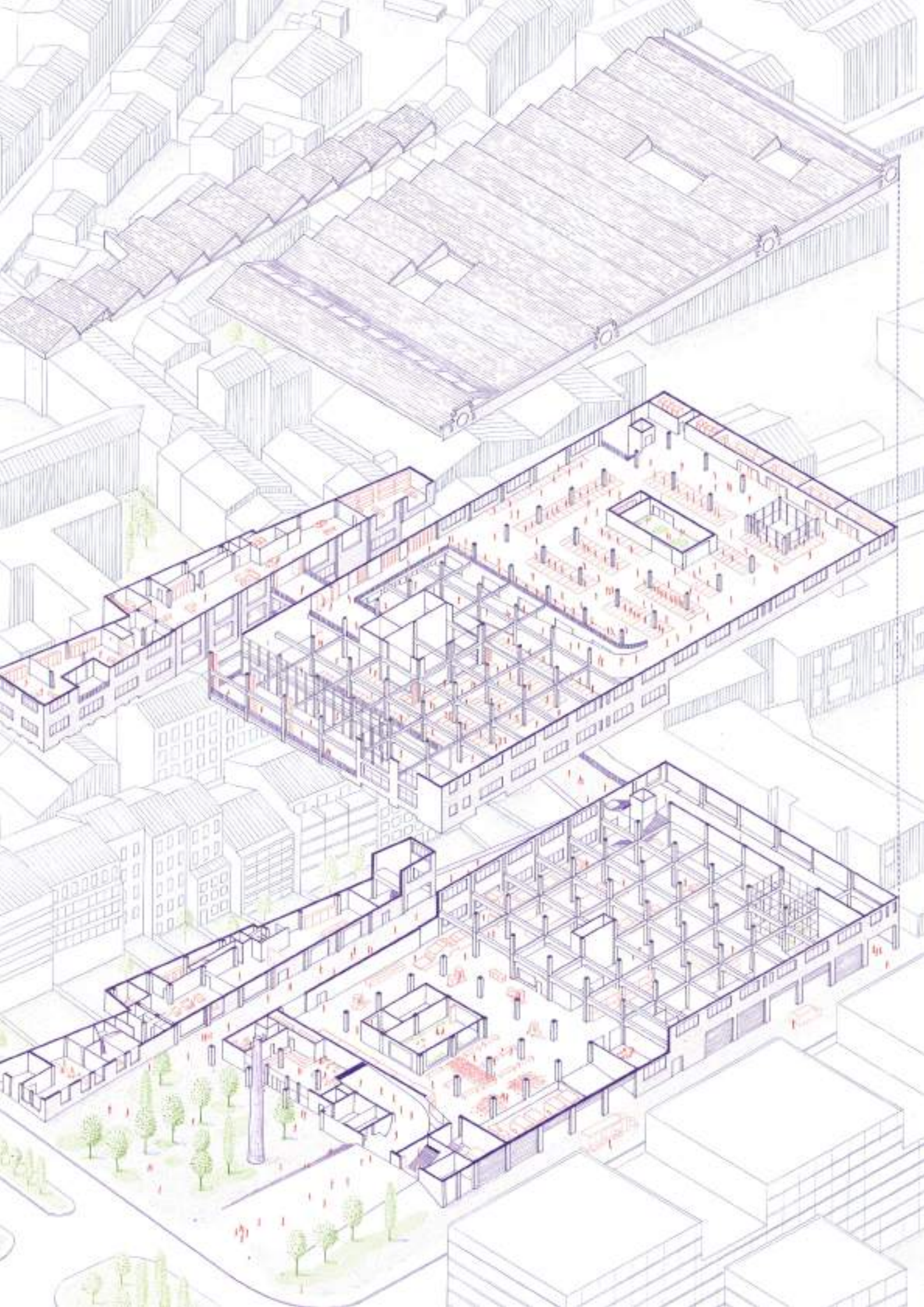
À l'intérieur, des dispositifs textiles cloisonnent les espaces et modifient les propriétés acoustiques du lieu. Le textile devient à la fois programme, matière et ambiance du projet.

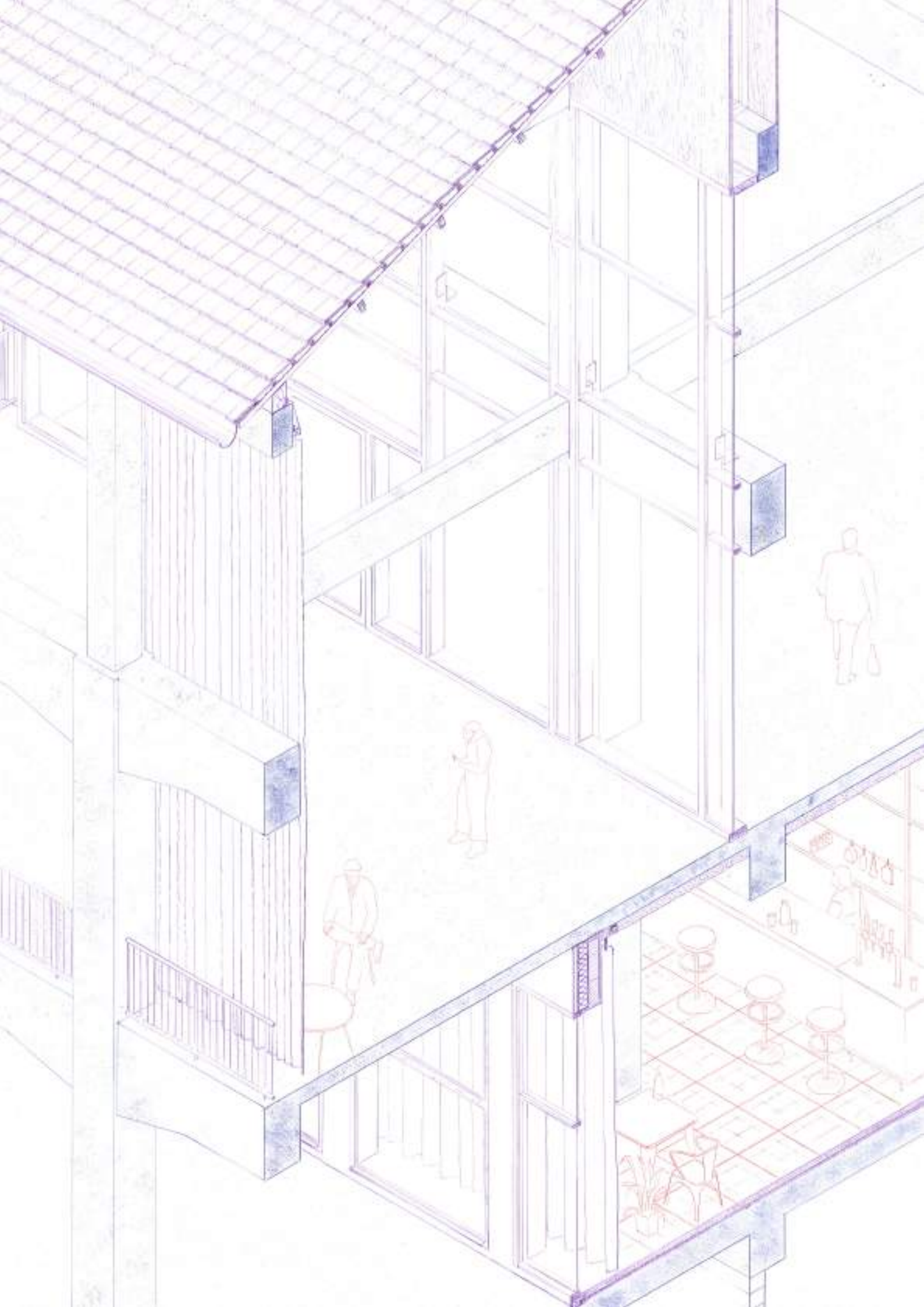
1. Bouwmeestermaitrearchitecte, BRUSSELS PRODUCTIVE CITY, Brussels. 2019.
2. Matières du métabolisme urbain — Clément Dillenseger & Pierre Desvaux, (Janvier 2025) https://www.pca-stream.com/fr/explore/matieres-du-metabolisme-urbain/ (consulté le 25/03/2026)
3. Bonillo, Jean-Lucien, et al., éditeurs. Marseille, ville & port. Ed. Parenthèses, 1992.











16. Halte d'Arenc

Lieu: 10, Rue Mirès, 13003 Marseille

Comment la reconversion d'une église peut-elle devenir un lieu de fraîcheur public à Marseille, tout en répondant aux enjeux du quartier dans lequel elle s'inscrit ?

Située au carrefour des quartiers de la Joliette et d'Arenc dans le 3 arrondissement de Marseille, l'église Saint-Martin d'Arenc se trouve dans le secteur de la Villette, développé sur le comblement de la hanse d'Arenc (la ligne de côte du XVIIIe siècle est figurée en bleu clair sur la carte). Cette géologie particulière, caractérisée par un sol argileux, engendre une complexité de construction et des risques de mouvements de terrain. Intégré au périmètre d'Euroméditerranée, le quartier affiche une urbanisation dense et minéralisée, dominée par des bâtiments contemporains de grandes hauteurs qui contrastent brutalement avec l'échelle de l'église et des immeubles anciens. Dans ce tissu récent, le site de l'église apparaît comme une singularité : l'une des dernières zones végétalisées et perméables d'un secteur en pleine mutation.

La conservation des édifices religieux désaffectés constitue un défi majeur pour l'urbanisme contemporain. En France, 1 679 églises sur 40 068 sont fermées à l'année, un phénomène récurrent à Marseille. Notre projet cible l'église Saint-Martin, édifice conçu par l'architecte Théodore Dupoux et achevé en 1913. D'inspiration basilicale, ce bâtiment longitudinal de 44 m sur 23 m, dépourvu de transept, incarne une architecture sobre marquée par les débuts du mouvement moderne : voûtes en briques creuses et toitures-terrasses. Abandonné depuis plus de cinquante ans, l'édifice souffre de fissures importantes dues aux mouvements de sol, nécessitant une intervention structurelle pour stabiliser le bâti et enrayer les glissements.

Le projet privilégie la conservation de la structure principale de l'église, élément patrimonial fort du quartier, tandis que les annexes, en état critique, seront démontées. La toiture, en bon état, est préservée, et les fissures existantes sont traitées par colmatage. Au-delà de la restauration, l'objectif est de valoriser l'espace existant comme un îlot de fraîcheur accessible, ressource précieuse dans le climat méditerranéen. En réouvrant le site au public, le projet permet à l'église de renouer ses connexions avec la vie du quartier.

L'analyse du contexte révèle une carence en espaces publics végétalisés de qualité. Le projet répond à ce manque par une ré-écologisation du site, articulant agriculture urbaine et activité associative. Un jardin pédagogique, composé de potagers, de serres et de cheminements, est aménagé autour de l'édifice. Cette approche vise à sensibiliser les usagers aux enjeux de la production alimentaire en ville et à promouvoir l'autonomie écologique et inclusive. Le site devient ainsi un lieu d'expérimentation sur la manière de se nourrir et de produire en milieu urbain.

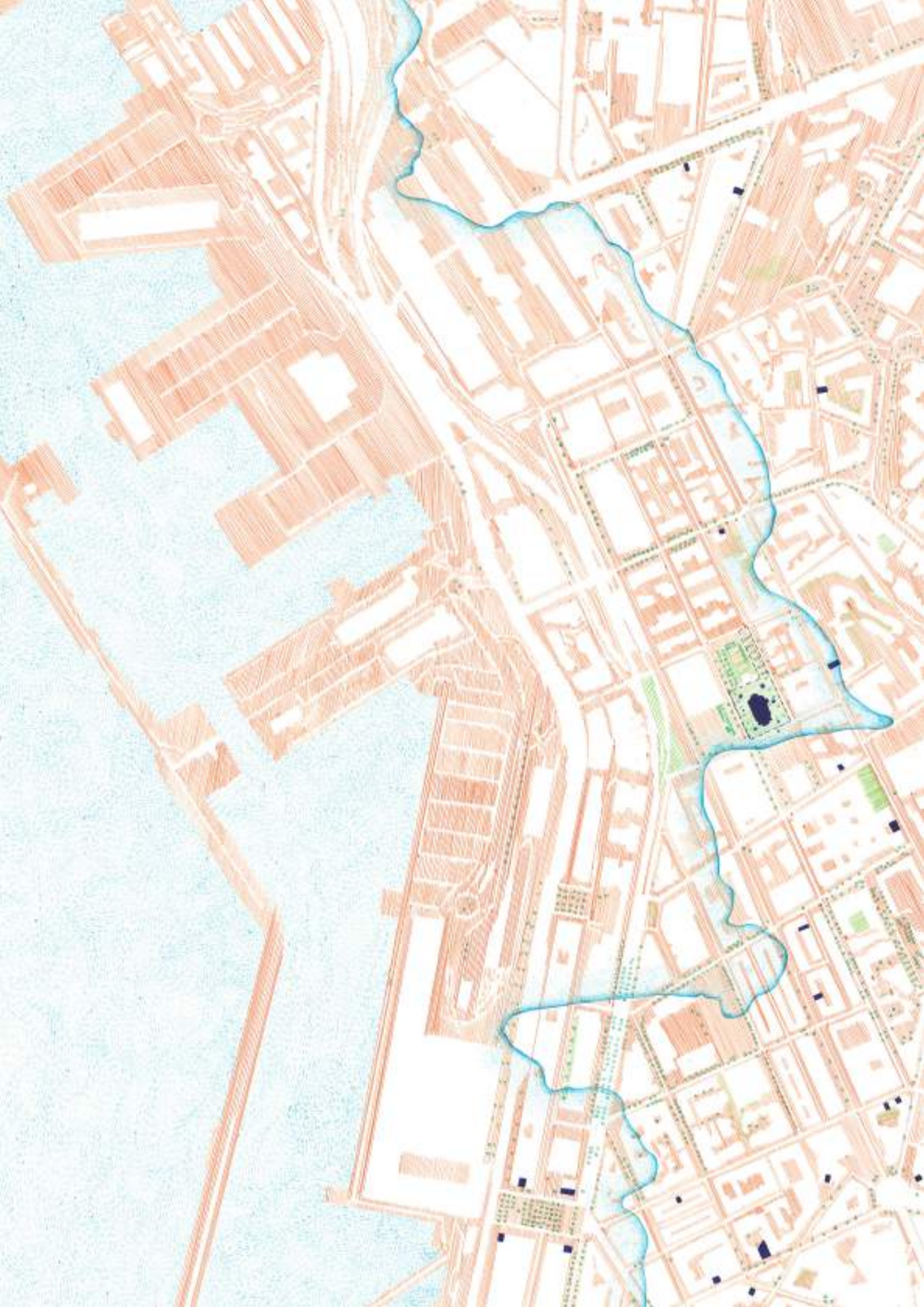
Dans un contexte marseillais marqué par des dynamiques migratoires constantes et un tissu associatif dynamique, dont les équipements sont identifiés en bleu foncé sur le plan, le projet propose une reconversion de l'église en un équipement d'insertion sociale et professionnelle centré sur l'alimentation. Le programme inclut un restaurant associatif ouvert à tous, complété par des espaces de formation (salles de classe, bureaux, ateliers) dédiés aux populations migrantes et aux structures d'accompagnement.

La préservation du volume historique s'accompagne d'une stabilisation par un renforcement des fondations et d'une nouvelle structure autonome en acier, constituée de poteaux (12 x 12 cm) et de poutres (24 x 12 cm). Le détail illustre le système d'enserrement métallique qui vient lier les colonnes existantes en pierre à la nouvelle structure, avec l'interposition d'un joint en liège agissant comme interface protectrice entre les deux matières. Ce contreventement métallique assure la stabilité globale de l'ensemble tout en respectant l'intégrité du patrimoine. Sur ce détail, le bleu foncé identifie l'existant, l'orange les éléments modulables accueillant le programme, le bleu clair la nouvelle structure, et le vert le dispositif de protection en liège.

Au-delà de la restauration patrimoniale, ce projet stabilise un édifice menacé, restaure un îlot de fraîcheur et crée un lieu de vie ancré dans les besoins sociaux et alimentaires du quartier.

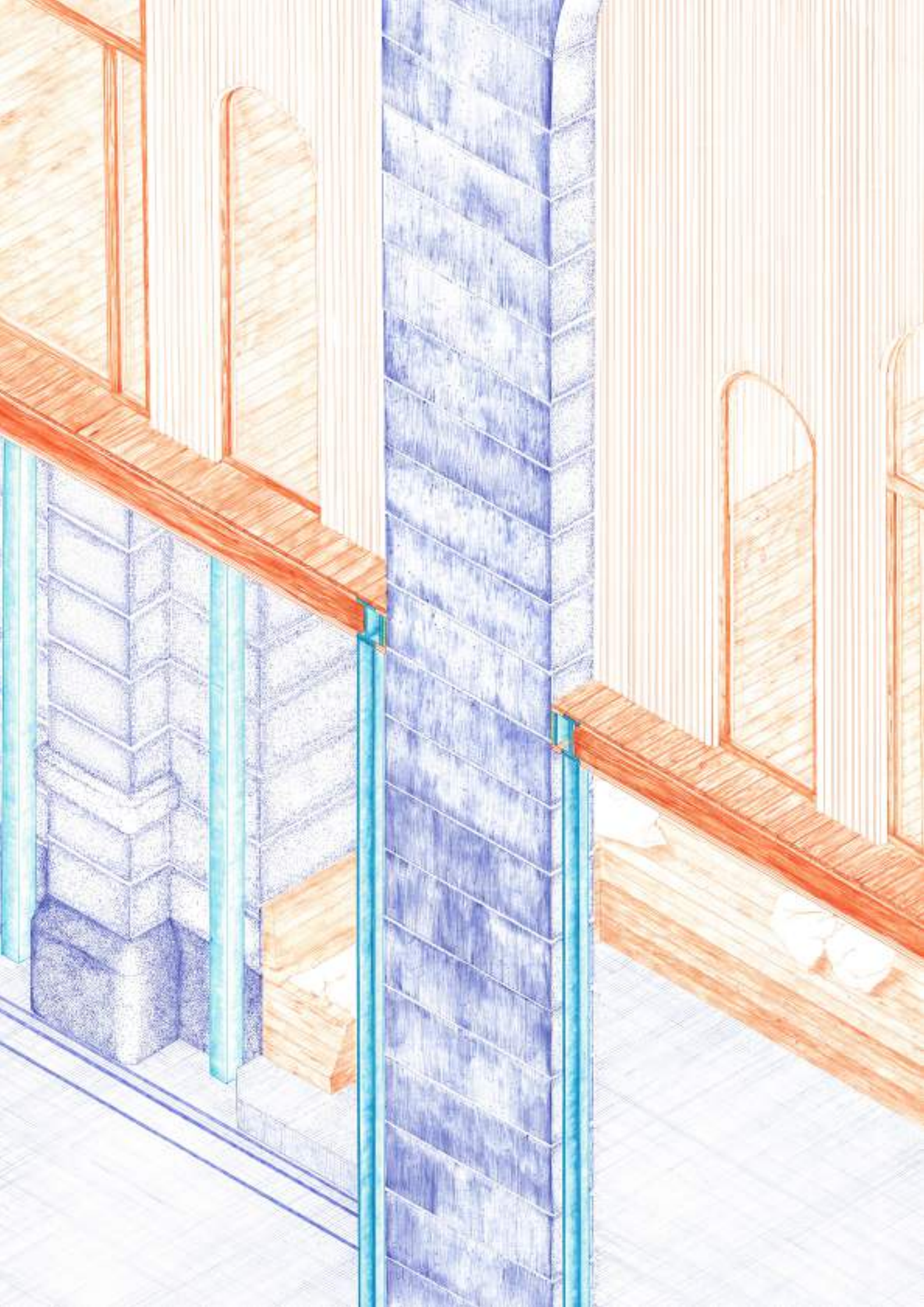
1. Chevallier, Pierre (16-17). Cartographe, et Jean Louis (1648-1720) Signataire Habert de Montmor. « Plan de la baye et rades de Marseille avec les batteries de canons et mortiers pour sa défance / Par Pierre Chevallier ; [signé :] Demontmor ». Gallica, 1705. https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10062907r.
2. « Spatial intervention KHG01 — KHG04 ». Consulté le 3 juin 2026. https://kunsthal.gent/tentoonstellingen/spatial-intervention-khg01-khg02.
3. Sénat. « Patrimoine religieux en péril : la messe n'est pas dite ». 7 avril 2023. https://www.senat.fr/rap/r21-765/r21-765.html.
3. QX1 Welcome Map - Marseille. « QX1 Welcome Map - Marseille - Migrants' Experiences Collecting and Sharing in Marseille ». Consulté le 10 Fevrier 2026. https://qx1.org/.











17. Habiter le relief

Lieu: Boulevard du Bosphore 13015 Marseille

Comment offrir aux habitants de Saint-Antoine des espaces de fraîcheur, de rencontre et de loisirs, tout en renforçant la biodiversité qui s'est développée sur une friche issue d'un ancien gymnase ?

Le quartier de Saint-Antoine, situé dans le 15e arrondissement de Marseille, au cœur des quartiers nord, est un territoire marqué par une forte présence de logements sociaux et par un manque d'espaces publics extérieurs de qualité. Alors que les épisodes de fortes chaleurs deviennent de plus en plus fréquents, les habitants disposent de peu de lieux de fraîcheur et de rencontre capables d'améliorer leur confort au quotidien. Pourtant, certains espaces délaissés du quartier révèlent un potentiel important pour répondre à ces enjeux environnementaux et sociaux. Dès lors, comment offrir aux habitants de Saint-Antoine des espaces de fraîcheur, de rencontre et de loisirs, tout en renforçant la biodiversité qui s'est développée sur une friche issue d'un ancien gymnase ?

Le site choisi se trouve au cœur d'une ceinture éducative et sportive, à proximité immédiate d'établissements scolaires ainsi que de plusieurs sites sportifs. Depuis plus de dix ans, l'absence d'occupation de cette parcelle, marquée d'une topographie atypique, a permis à la nature de reprendre progressivement ses droits. Au fil du temps, cet espace, avec en son centre une ancienne emprise bâtie, s'est transformé en une friche végétale. Offrant à la biodiversité marseillaise un espace de développement inattendu au sein d'un environnement fortement urbanisé. Cette évolution spontanée révèle la capacité du vivant à reconquérir des sols autrefois artificialisés et à créer de véritables refuges écologiques au cœur de la ville.

Le projet s'inscrit dans une volonté de transformer cette friche en un jardin public, à la fois lieu de vie pour les habitants et support de développement pour le vivant. Dans un quartier particulièrement exposé aux effets des fortes chaleurs estivales, ce nouvel espace offre un lieu de respiration au sein du tissu urbain, tout en répondant au besoin d'espaces extérieurs qualitatifs.

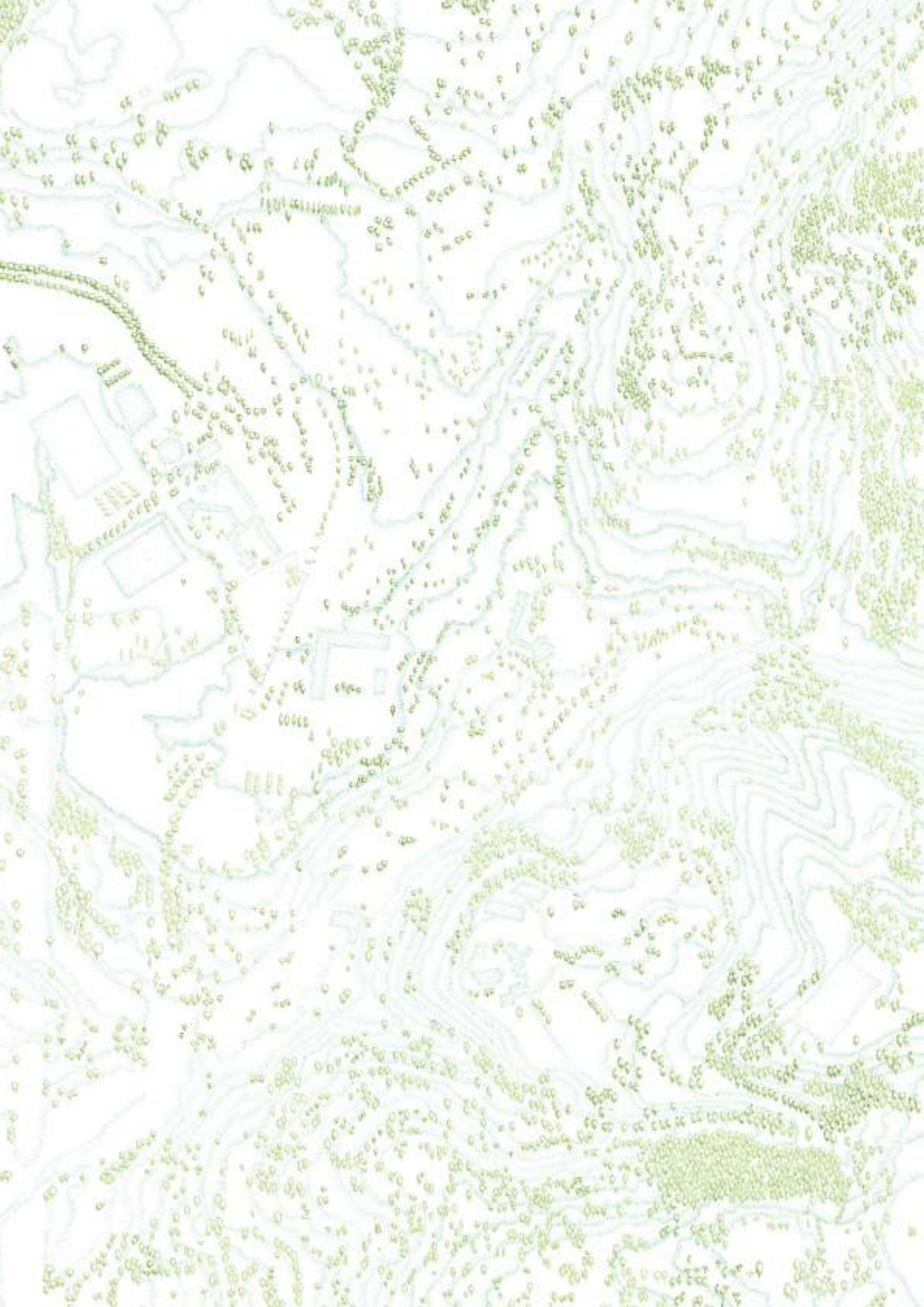
La programmation prend la forme d'un jardin ouvert à tous, proposant de larges espaces de fraîcheur et de détente, des zones de rencontre adaptées aux usages collectifs, ainsi que des espaces de jeux extérieurs destinés aux enfants. Parallèlement, une attention particulière est portée à la préservation des habitats existants et au développement de la biodiversité déjà présente sur le site, ainsi qu'à la présence de l'eau et de son écoulement.

Le vivant constitue donc le fil conducteur du projet. Les structures végétales spontanément apparues au cours de ces dix dernières années sont conservées et renforcées par de nouvelles plantations adaptées au climat méditerranéen. Les sols restent perméables afin de favoriser l'infiltration des eaux de pluie et de préserver l'équilibre écologique existant. Des aménagements légers viendraient accompagner les usages sans contraindre le fonctionnement naturel du lieu, permettant aux habitants de traverser, d'observer et d'habiter cet espace tout en respectant les dynamiques du vivant.

En ouvrant cette friche au public tout en préservant son caractère naturel, le projet propose une nouvelle manière de concevoir les espaces publics dans les quartiers nord de Marseille. Le jardin devient un lieu où humains et non-humains cohabitent, où la biodiversité participe à l'amélioration du confort urbain et où la nature devient un véritable support de vie collective. À travers cette démarche, le projet démontre qu'un espace abandonné peut devenir une ressource précieuse pour le quartier, capable de répondre simultanément aux enjeux climatiques, sociaux et écologiques de la ville contemporaine.

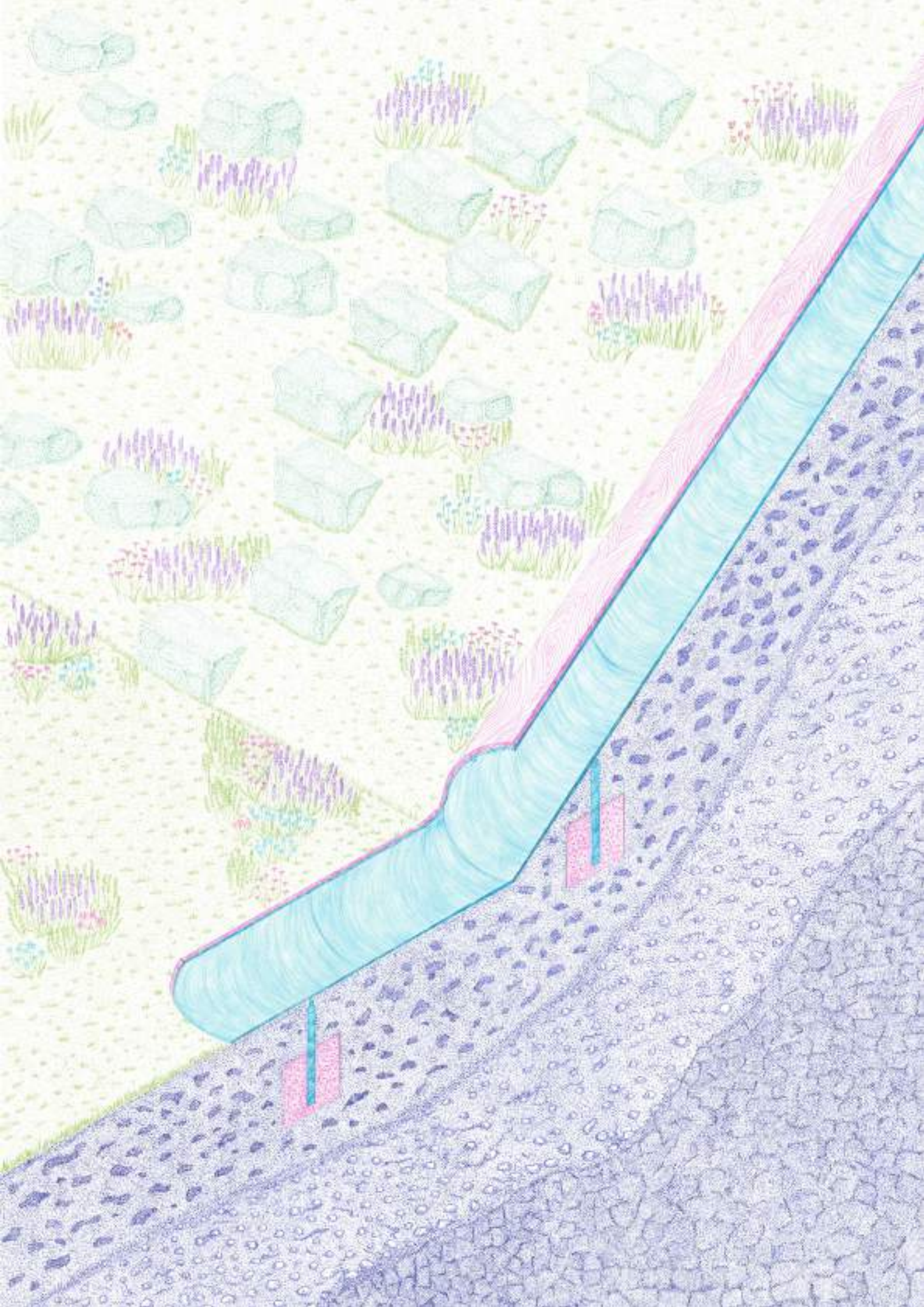
1. DESPRET Vinciane, Que diraient les animaux si…on leur posait les bonnes questions, 2014
2. MORIZOT Baptiste, Manières d'être vivant, 2020
3. ZASK Joëlle, Zoocities,2020











18. Quand l'industrie devient terrain

Lieu: 317, Chemin de la Madrague Ville, 13015 Marseille

Comment transformer un ancien site industriel en complexe sportif et culturel adapté au climat méditerranéen, en réintégrant le végétal et en favorisant la mixité sociale ?

Le nord de Marseille concentre de fortes inégalités sociales et spatiales, les équipements publics y sont insuffisants et le manque d'espaces verts a favorisé l'apparition d'îlots de chaleur urbain. Le projet prend place à La Cabucelle, ancienne zone industrielle majeure autrefois occupée par la SPCN, l'un des plus grands chantiers navals au monde. Après son âge d'or dans les années 1950, la construction de l'autoroute a rompu le lien avec le port, amorçant un déclin progressif. Aujourd'hui, la désindustrialisation laisse cette friche sous-utilisée, en fort contraste avec le quartier environnant.

La Cabucelle bénéficie toutefois d'un cadre favorable à la transformation, étant classée en quartier politique de la ville, elle est concernée par l'extension du projet Euroméditerranée. Le site se situe à la jonction de plusieurs morphologies urbaines, telles que la façade portuaire, l'autoroute et un tissu résidentiel dense, avec une rupture topographique marquée entre le port et les quartiers résidentiels.

Face aux fragilités du site telles que le manque d'équipements, la précarité sociale ou l'accessibilité limitée, le projet vise à requalifier ce quartier complexe tout en répondant aux enjeux climatiques et en accueillant un programme sportif et culturel ouvert sur le quartier. La conception s'appuie sur l'existant, les bâtiments sont majoritairement conservés, à l'exception d'un seul dont les traces sont préservées pour maintenir la mémoire du lieu, tandis que ses matériaux sont réemployés pour remodeler la topographie et y accueillir un skatepark. Dans une logique d'ouverture et de mixité, le mur séparant le site des logements voisins est supprimé, et le terrain de football adjacent est intégré au projet.

Le programme s'organise autour de plusieurs pôles. Le plus grand bâtiment accueille les activités sportives. Placé côté rue, il permet un accès direct depuis le quartier et regroupe les fonctions les plus bruyantes. En face, un bâtiment plus petit rassemble les fonctions culturelles telles que les espaces dédiés à la musique et au théâtre, ainsi que des espaces de détente au rez-de-chaussée comme une cafétéria s'adaptant au public selon les heures. Celui-ci est orienté vers la vue sur le port, dans une zone plus calme du site. Enfin, les bâtiments situés dans l'angle accueillent les fonctions de service telles que l'accueil, le stockage du matériel et les espaces de repos pour les employés.

L'espace extérieur s'organise autour d'un parc densément végétalisé, pensé comme une forêt urbaine capable d'apporter fraîcheur et ombre au sein du site. L'espace se divise en cinq zones : sportive, de restauration, de jeu, végétalisée, et d'appropriation libre, intégrées dans cette végétation dense. Les terrains de sport s'insèrent au sein de cette végétation, et les arbres sont positionnés en fonction de la trajectoire du soleil afin de projeter de l'ombre sur les aires de pratique.

Les circulations au sein du parc sont hiérarchisées allant du chemin primaire au tertiaire et permettant de structurer l'espace tout en guidant les cheminements.

La dalle de béton existante est déminéralisée, ses gravats réemployés pour les chemins du parc, libérant ainsi le sol pour une meilleure infiltration des eaux pluviales. Des espèces méditerranéennes résistantes à la sécheresse sont replantées, avec pour objectif de lutter efficacement contre les îlots de chaleur.

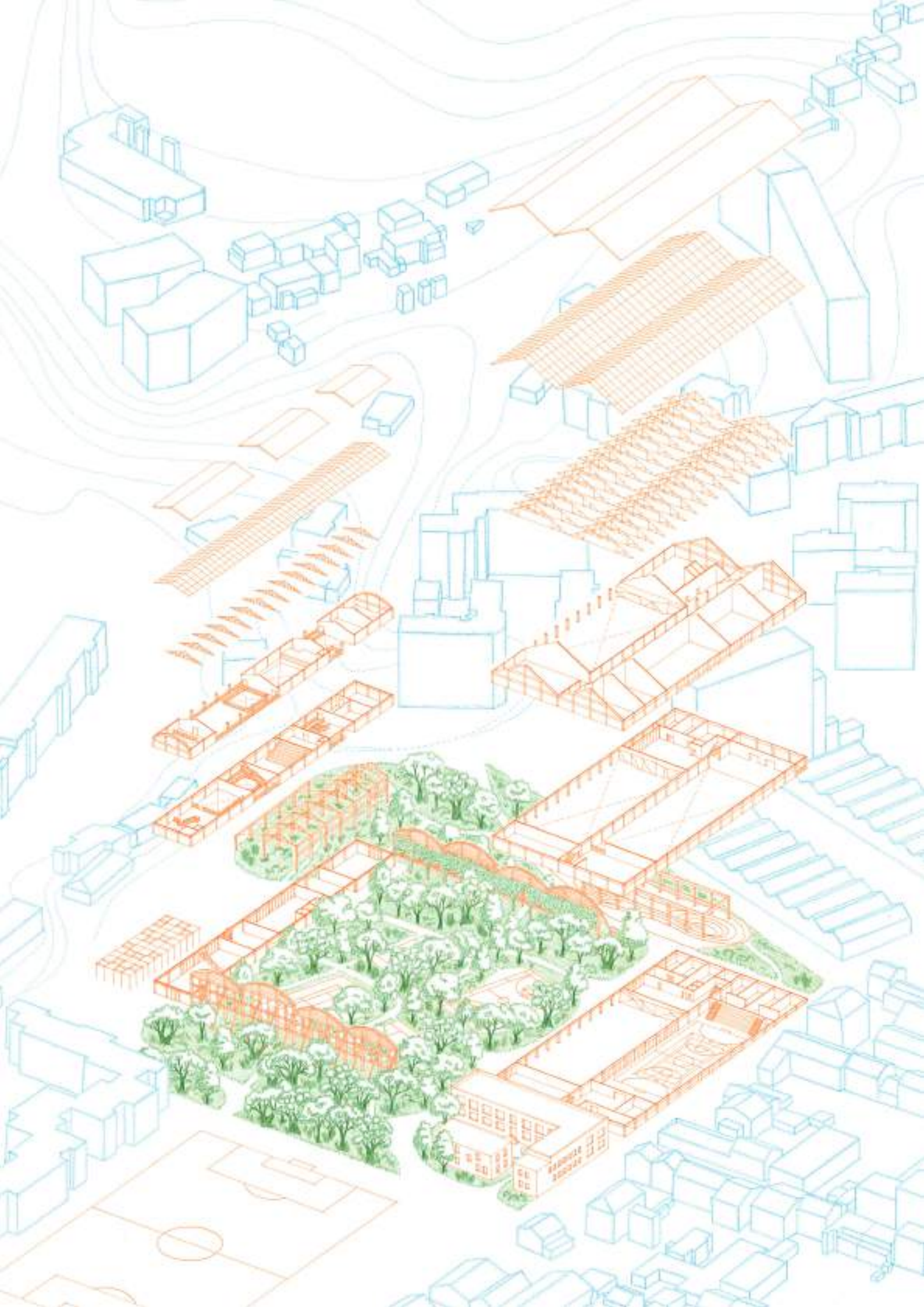
À l'échelle du détail architectural, les supports obliques existants sont conservés et complétés par de nouveaux renforts en béton. Une grille métallique est ensuite ajoutée sur le haut de la structure afin de laisser le passage libre. Elle permet le développement de végétation qui offre une protection naturelle contre les vents du nord tout en s'inscrivant pleinement dans la logique globale de revégétalisation du site.

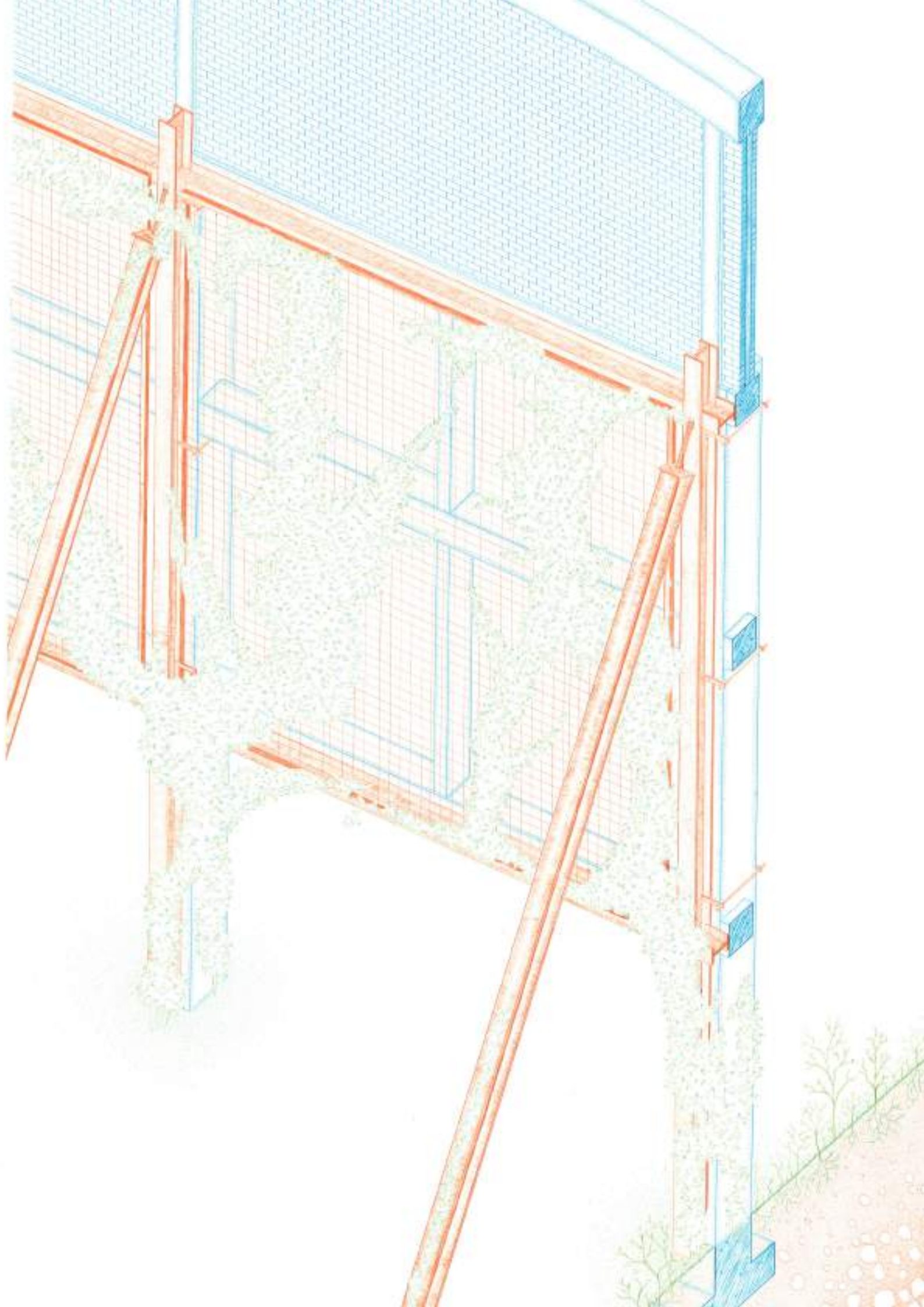
1. Sangrà, M. (2024). 29 000 m2 d'espaces verts : Can Batlló ouvre un nouveau parc. Barcelona Secreta.
2. Arquitectura Viva. (s. d.). SESC Fábrica Pompéia, São Paulo - Lina Bo Bardi.











Maquettes





La maquette papier

Les maquettes sont, et ont toujours été, un pilier de la conception architecturale offrant une représentation réduite et en trois dimensions d'un projet avant sa construction. Elles servent non seulement d'outil pour communiquer une vision, mais permettent aussi de rendre concrètes des idées jusque-là abstraites.

Le choix de l'utilisation du papier pour la représentation en trois dimensions est motivé par la facilité de sa mise en œuvre, la diversité des couleurs disponibles, sa légèreté, ainsi que par les possibilités de recyclage.

Le papier peut être travaillé à la main ou à l'aide d'une découpe papier/laser. La possibilité de travailler avec cette machine permet d'accélérer considérablement le temps de production des maquettes, avec une précision importante. Toutefois, la taille de ces découpes reste limitée, donc le travail à la main reste privilégié pour certaines découpes.

La sélection des couleurs va fortement influencer les informations transmises par cet objet. Les couleurs les plus claires reflètent davantage la lumière et définissent les espaces, tandis que les couleurs plus sombres permettent de mettre en évidence une intention ou encore une matérialité coupée.

Au premier quadrimestre, l'exercice de maquette en papier se concentre sur la représentation d'un bâtiment existant et travaillé auparavant par le dessin. Cette mise en trois dimensions d'un projet dessiné pendant plusieurs semaines nous permet une lecture différente. Cet exercice permet de mettre en valeur, par la couleur, les textures et les épaisseurs, ainsi qu'une intention ou un détail de la thématique travaillée. Ce premier travail de représentation est ponctué de tests. Le papier n'est pas seulement coupé : il est plié, roulé, collé. Ceci permet de transformer un élément fin et fragile en un objet en trois dimensions et rigide.

Cet exercice met également en lumière les limites du papier. En effet, même plié, il manque parfois de rigidité pour faire tenir toute une structure. On voit alors apparaître des cartons fins qui permettent de réaliser des objets plus stables.

Une attention particulière est donnée au choix du fragment sélectionné. Ceux-ci sont travaillés au 1/10 et au 1/20 afin de permettre un travail détaillé. L'exercice s'intéresse particulièrement à la façade, mais ce médium permet également de mettre en évidence, par des coupes de sol, de mur ou de toiture, toute la complexité des détails constructifs des bâtiments travaillés, ainsi que leurs usages.

Au second quadrimestre, l'utilisation de la maquette et son objectif sont différents. Elle est au premier abord, utilisée comme un outil de réflexion et de conceptualisation du projet. Un travail en volumétrie permet, lors de l'esquisse du projet, de manipuler rapidement et de tester de nombreuses combinaisons et hypothèses. Manipuler des volumes permet d'appréhender le projet sous plusieurs angles, en tournant autour de la maquette, en déplaçant ses différents volumes, sans se limiter à un seul point de vue.

On travaille alors à la fois des maquettes d'implantation, d'autres montrant l'ensemble ou des fragments du bâtiment. Chacune des maquettes a pour vocation d'apporter une lecture différente. Les maquettes d'implantation permettent de planter un contexte, et nous permettent de se rendre compte des hauteurs et des typologies des bâtiments environnants. La maquette du projet permet de définir des espaces et de mettre en évidence, par des couleurs, des textures et des épaisseurs, les thématiques importantes du projet. Le fragment permet, tout comme l'exercice du premier quadrimestre, de mettre en évidence des détails constructifs importants.

Les maquettes finales ne sont plus des maquettes de travail, mais bien des outils de représentation. Dans un contexte où les outils numériques prennent une place de plus en plus importante, ces maquettes physiques conservent une dimension plus intuitive.

Elles engagent le corps, le regard et la manipulation, et permettent une compréhension directe de l'espace, révélant que concevoir un projet ne se limite pas à dessiner, mais implique aussi de tester et expérimenter.

1. ARI Maquette. Histoire et origines des maquettes architecturales. Consulté le 17 mars 2026. https://www.maquettes-architecture.fr/histoire-et-origines-des-maquettes-architecturales
2. Balavoine, Quentin. Le statut de la maquette d'architecture en agence : un outil ou une icône ? Mémoire, ENSA Nantes, 2021.
3. Le travail en maquette en architecture. Google Form. Consulté le 19 mars 2026. https://docs.google.com/forms/d/e/1FAIpQLSe7Kw8wRUZI6IzAxfI5uvRrgtRSvUei-V47etnKRX4VNr8Dy1Q/viewform





Brise-Soleil

Porte d'aix, 13003 Marseille



Temporalités liées

Rue Jean Trinquet 31, 13002 Marseille



Pierre branchée

Rue Quai du Port, 13002 Marseille



Façade bioclimatique méditerranéenne

Quartier des Aygalades, Marseille



L'enveloppe comme polongement du jeu

Urbain V 2, 13002 Marseille



Industrie culturelle

Rue loubon 32, 13003 Marseille



Le 3 fenêtres marseillais

Rue Jean Baptiste Estelle, 13001 Marseille



Confort thermique sur les campus

Place Victor Hugo 3, 13331 Marseille



Le Bistro Plage

Corniche du Président John F. Kennedy 60 , 13007 Marseille



Mines urbaines

Bd Danielle Casanova 95, 13014 Marseille



Les Biffins

Avenue Ibrahim Ali 5,13015 Marseille



Canalisations marseillaises

Avenue des chutes-Lavie 4, 13004 Marseille



Seuil de calanques

Avenue de la Madrague de Montredon 195, 13008 Marseille



Après les feux

Chem. de la Nerthe 210, 13016 Marseille



Habiter l'angel d'îlot

Rue sauveur tobelem 63, 13007 Marseille



Au delà de l'école

Avenue de Frais Vallon 51, 13013 Marseille



Une main lave l'autre

Rue Jean Trinquet 31, 13002 Marseille



Mines urbaines

Bd Danielle Casanova 95, 13014 Marseille

A5





Dessin quotidien

Les idées ne restent pas à l'état d'idée, elles sont mises à l'épreuve. Les poser sur du papier c'est leur donner une forme. Dans The Thinking Hand, Juhani Pallasmaa souligne le rôle actif de la main dans le processus de conception : loin d'être un simple outil d'exécution, elle participe à la pensée elle-même. La main devient ainsi un vecteur de connaissance, capable d'articuler une forme d'intelligence propre au geste.

En parallèle de la réalisation de cet ouvrage, un travail de dessin quotidien a été mis en place afin d'accompagner l'étude urbaine. Le protocole en est volontairement simple : produire un dessin au format A5 chaque jour, du début à la fin de la recherche, en prenant pour unique sujet la ville étudiée. Ce dispositif, qui peut apparaître initialement comme un exercice ludique, s'inscrit en réalité dans une démarche méthodique visant à nourrir l'analyse et les projets.

Le dessin quotidien dépasse rapidement le statut d'exercice pour devenir un véritable outil d'analyse active. Il engage une pratique inscrite dans la durée, fondée sur la répétition et l'expérimentation progressive. Cette temporalité permet une transformation du rapport au dessin : les hésitations des premiers jours s'estompent, la pression du résultat final s'atténue, et un champ d'exploration plus ouvert se dessine, dans lequel l'erreur est intégrée comme composante du processus. Les dessins n'ont pas toujours vocation à être achevés ; ils peuvent conserver les traces de doutes et d'essais. Progressivement, ils constituent un outil opératoire, à la fois pour comprendre, pour représenter et pour rendre tangible le cheminement de la pensée.

La pratique quotidienne du dessin peut également être envisagée comme un rituel, instaurant des moments de suspension et de concentration. Elle ouvre un espace propice à une forme de pensée non discursive, qui se construit moins par les mots que par les couleurs, les formes et les gestes.

Au fil du temps, un processus de sélection s'opère parmi les productions. Certains dessins sont retenus, d'autres écartés, révélant ainsi différentes manières d'aborder le projet. Pris isolément, certains dessins peuvent sembler fragmentaires, incomplets ou minimalistes ; mais envisagés dans leur ensemble, ils composent une série cohérente. Cette accumulation met en évidence une écriture graphique singulière, caractérisée par des récurrences formelles, des motifs, voire des obsessions, qui participent à la construction d'une esthétique personnelle.

Toutes ces collections misent côte à côte forme à la fin un paysage des recherches graphiques et composent un ensemble qui révèle la diversité des approches et le ton d'une époque. Chaque année ce paysage évolue. Certaines thématiques disparaissent pour laisser place à d'autres. Les sujets varient, mais étrangement une résonnance commune se dégage.

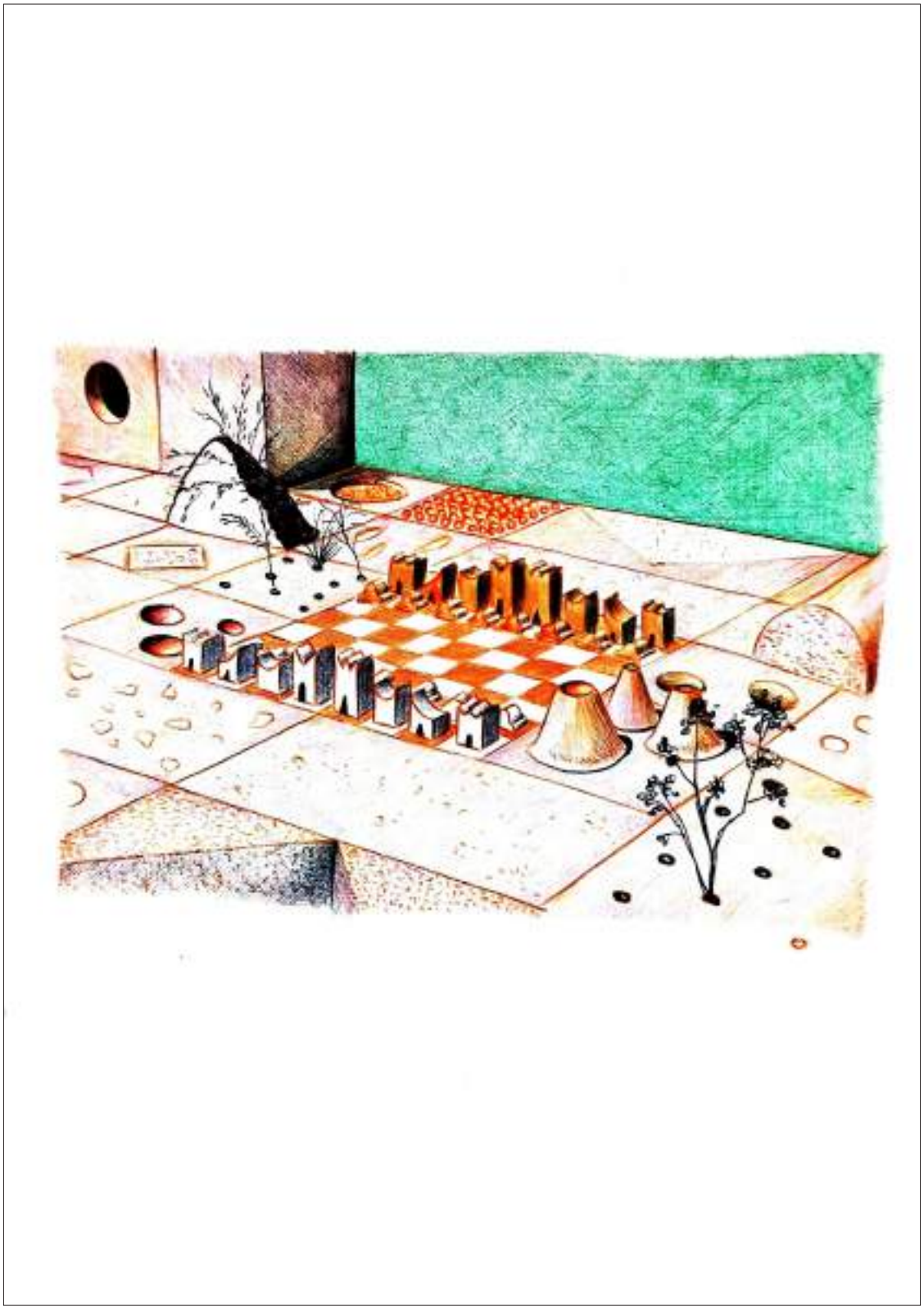
Les couleurs, les traits, les hachures, les pointillés, les touches, les aplats, les contrastes, les textures sont utilisés comme des outils qui ne viennent pas décorer le dessin, mais qui cherchent à créer du sens et de l'intention. Ces techniques sont misent à l'œuvre pour explorer la foule des éléments qui compose l'architecture et la ville.

Fragments, détails, textures, végétation, usages, rues, matières ou structures viennent progressivement articuler et nourrir le projet. Ces éléments contribuent à en préciser les logiques internes et à en fonder la cohérence.

L'exemple du « tapis de Marseille » illustre cette démarche d'accumulation et de stratification. S'y déploient, sous forme de signes graphiques, des éléments hétérogènes : la Méditerranée figurée en pointillés, des substrats géologiques (sables, calcaires, argiles de l'Oligocène), des composantes du vivant (goélands, gammares, herbiers de posidonie, pins d'Alep, romarin, oliviers), mais aussi des phénomènes climatiques (le mistral), des infrastructures (ruisseaux enterrés, port, escaliers), des traces industrielles et urbaines (hangars, structures métalliques, quartiers, toitures, balcons, volets).

À cette accumulation s'ajoutent des usages et des fragments du quotidien, jeux d'enfants, dispositifs domestiques, espaces banals, qui participent à la construction d'un récit territorial. L'ensemble compose une représentation sensible et complexe du territoire, où se croisent dimensions naturelles, urbaines et sociales.

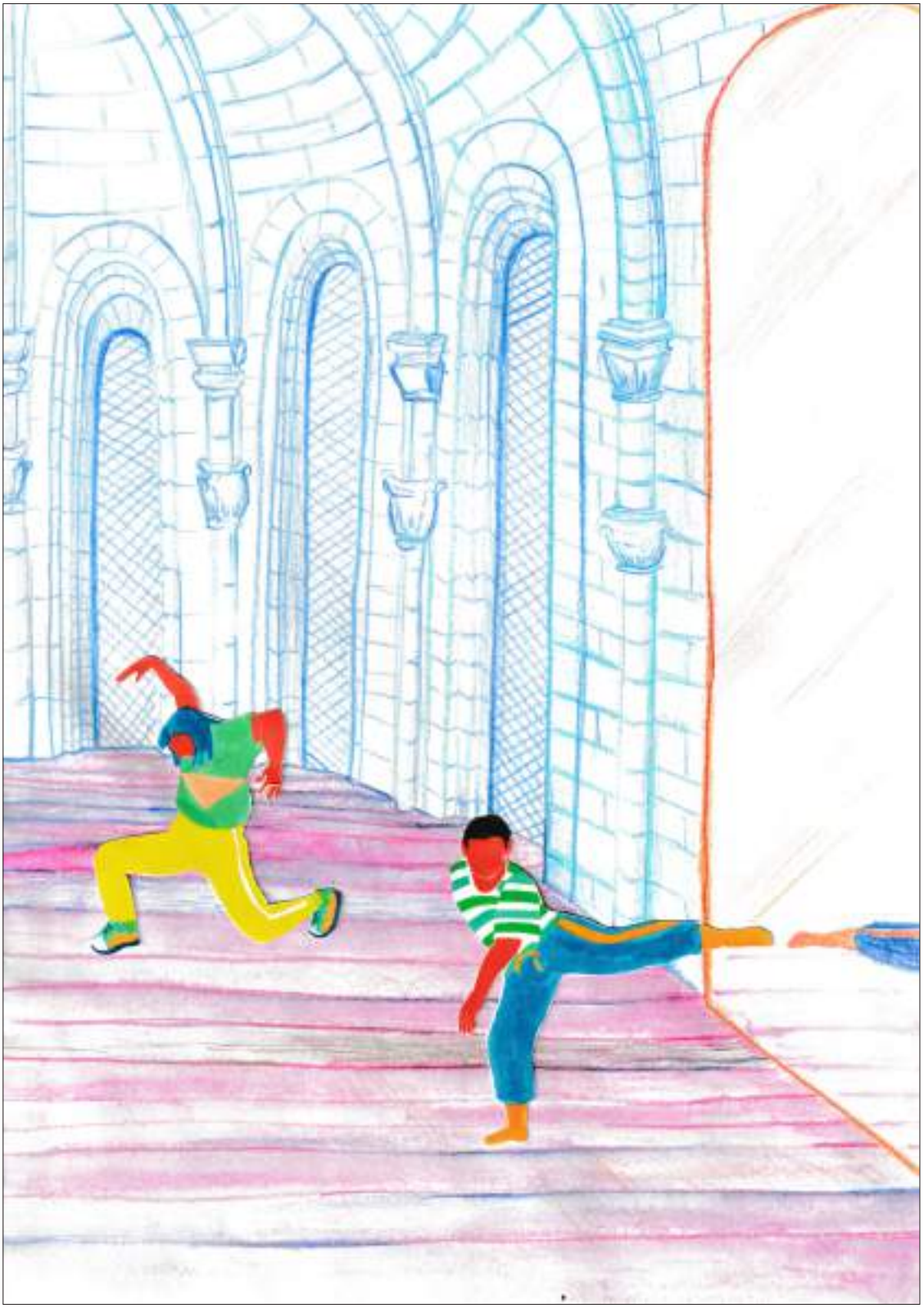




Ce dessin est une référence de « Platform for Humans & Birds » de Studio Ossidiana. C'est une installation pensée comme un espace partagé entre humains et oiseaux, où les deux cohabitent, je l'ai choisie pour son rapport à la matière et au vivant. J'ai essayé de travailler les variations de teintes, en superposant plusieurs couleurs de Bic afin d'explorer des nuances plus fines et de se rapprocher au mieux des textures du projet.

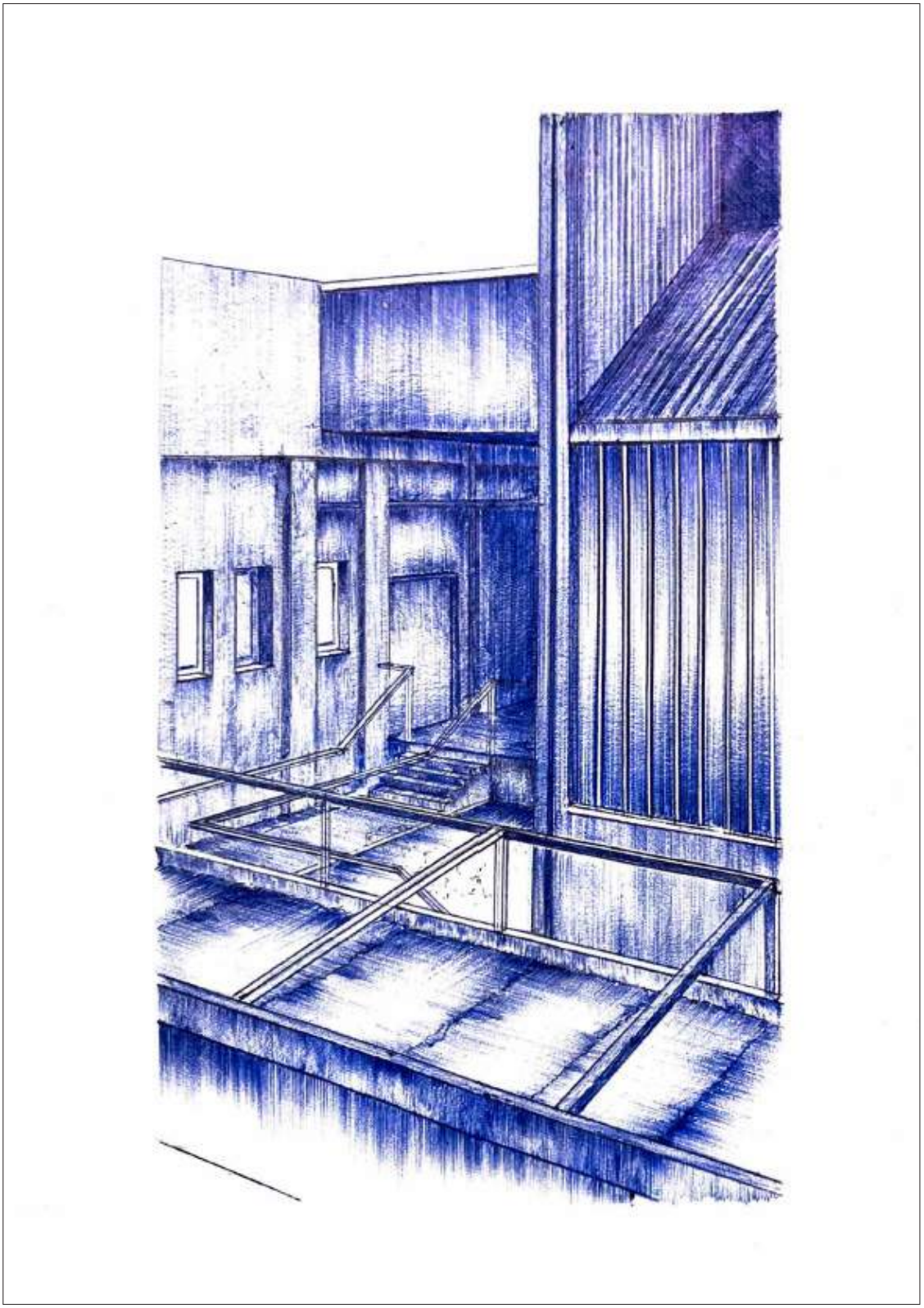


Cet A5 représente un fragment d'une maçonnerie en briques de verre. La tectonique et la nature des matériaux représentent des thématiques centrales de notre réflexion au sein de l'atelier. Ce dessin s'inscrit ainsi dans une série qui explore les relations entre matière et lumière, la brique de verre étant un matériau semi-transparent jouant le rôle de filtre. Ce croquis a également servi de support de test pour le dessin au stylo bic et la combinaison des couleurs.



Cet A5 est représentatif de plusieurs recherches sur ce format, il regroupe 3 thèmes présents dans ma série, le premier traduit l'envie de comprendre l'ambiance d'une fraction du projet en un coup d'œil, le deuxième exprime la volonté de tester une nouvelle technique : le crayon aquarelle, le comprendre voir ses possibilités et ses limites. Enfin le troisième axe concerne la réutilisation, il s'agit d'un travail en amont de conserver des éléments qui m'ont intéressé pour leurs couleurs, leurs dessins, leurs compositions, afin de les réutiliser non pas tels quels mais avec un travail de découpe de compréhension des contours et des formes.

Avec ce travail, on voit se dessiner un processus qui m'intéresse sur les a5, celui de prendre le temps de comprendre et d'expérimenter.



Ce dessin illustre une étape de notre voyage à Marseille. Il fait partie d'une série de plusieurs dessins au Bic bleu, explorant des espaces urbains à travers leurs détails et leurs textures.

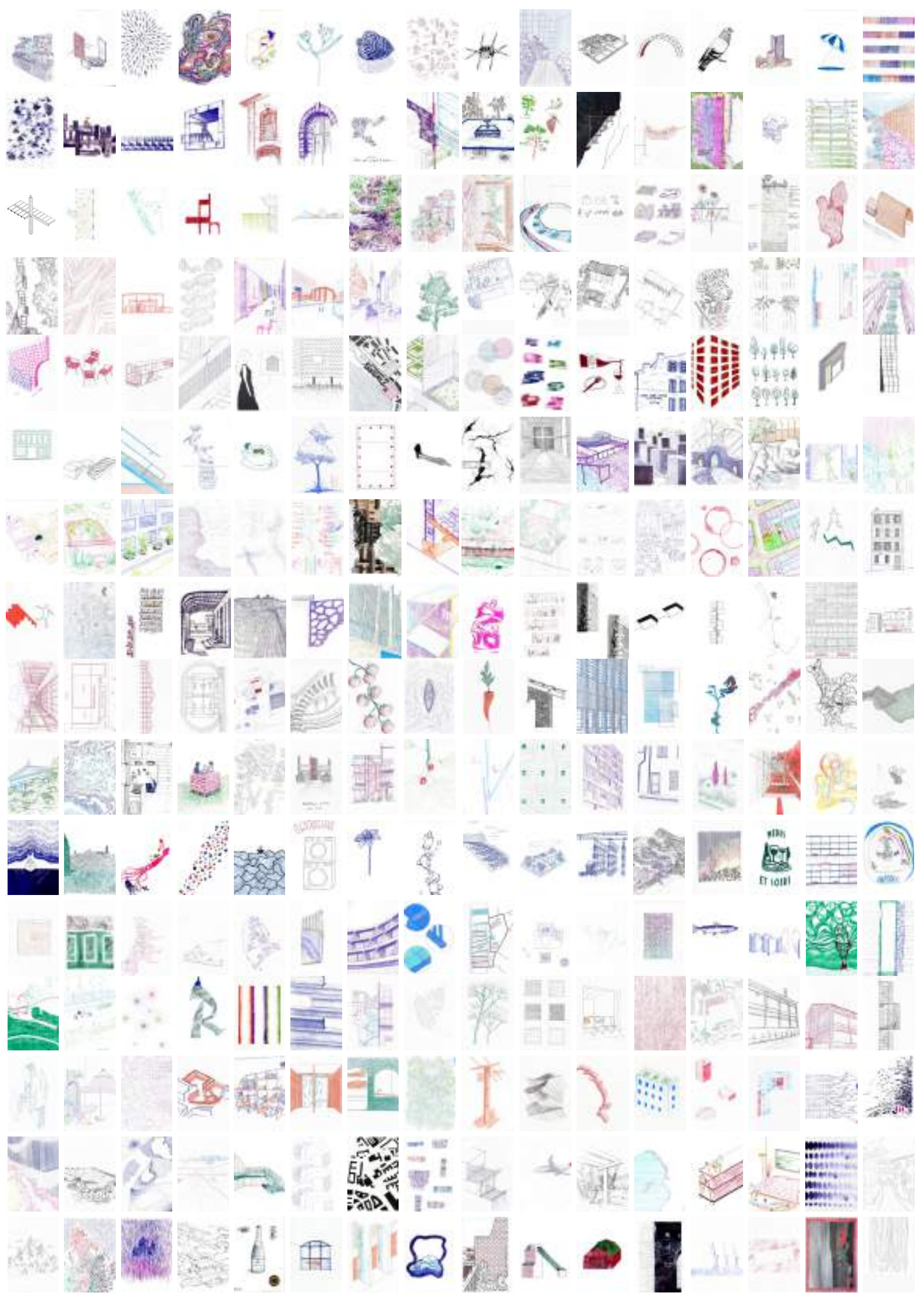
Réalisé à partir d'une photographie, l'élaboration du dessin s'effectue en plusieurs étapes, commençant par une analyse profonde de la scène (textures des matériaux, lumière, objets, imperfections…).

S'ensuit un retravail complet de la perspective en créant une sorte de « squelette » de la forme finale du dessin. À l'aide d'un stylo Bic bleu, vient ensuite l'ajout des éléments qui composent la scène, en terminant par les textures et les ombres.




super
geste





Conclusion




MARSEILLE

Conclusion

Le premier temps de cette recherche s'est constitué comme une immersion progressive dans le territoire marseillais, mobilisant une pluralité d'approches complémentaires. Dessins quotidiens, cartes sensibles du territoire, relevés photo-cartographiques, observations de détails architecturaux et maquettes en papier ont ainsi constitué autant de dispositifs d'entrée permettant de saisir, analyser et révéler la complexité et les nuances de la ville. Ces différents modes de représentation, combinés à des apports théoriques, ont contribué à l'élaboration d'une compréhension située et sensible du territoire.

Un travail préparatoire a posé les fondations conceptuelles et sensibles des projets en permettant que toutes les interventions puissent bénéficier d'une base théorique ancrée. Dépasser une simple vision descriptive, pour accéder à une compréhension active, où les recherches menées ont abouti à des réponses spatiales, des logiques constructives et des dynamiques d'usages en lien avec Marseille.

Un travail cartographique a ouvert une lecture macro du territoire. Cartographier pour comprendre, mais aussi inventer des récits. Ainsi, les cartes produites ne se limitent pas à une représentation fonctionnelle, mais elles traduisent des phénomènes invisibles : des tensions, des continuités et des ruptures ; permettant de dépasser les conventions pour proposer une vision nuancée de la ville.

En contrepoint, l'étude des détails architecturaux a plongé la recherche dans la matérialité et la tectonique. L'échelle micro complète la lecture macro des cartes, rappelant que la ville n'est pas seulement un système, mais une réalité tangible faite de matières, d'assemblages et de savoir-faire. Accompagnée d'un travail en maquette, cette analyse met en lumière les typologies de façades propres au territoire marseillais, questionnant la manière dont elles s'organisent avec des stratégies architecturales déployées pour répondre aux réglementations spécifiques comme aux conditions climatiques locales sont révélées.

Ceci a permis de faire émerger quatre grands axes autour desquels les dix-huit projets se sont organisés. Des projets qui reflètent la volonté de l'atelier de dépasser les frontières qui existent entre l'architecture, la ville et le paysage. Ces projets cherchent à restaurer des territoires abîmés, à accueillir le vivant, à repenser les liens hydrologiques, à réparer les paysages fragilisés par les incendies, les pollutions ou la chaleur. Ils interrogent les ressources latentes des Calanques, des sols argileux, des littoraux.

Le premier axe concerne les relations au milieu, au sol et aux systèmes hydrologiques, ainsi que les continuités écologiques et la place du vivant dans la ville. Les projets qui s'y rattachent montrent que l'écologie ne peut être envisagée comme un élément additionnel, un simple revêtement végétal ou une contrainte réglementaire à satisfaire en dernière intention. Elle constitue au contraire une structure fondamentale du projet, un générateur de formes et d'usages à part entière. Ces projets cherchent à restaurer des territoires abîmés par les activités humaines, à accueillir le vivant sous toutes ses formes, à repenser les liens hydrologiques trop souvent rompus par l'imperméabilisation des sols, et à réparer des paysages fragilisés par les incendies récurrents, les pollutions industrielles accumulées ou la chaleur urbaine croissante. Ils interrogent les ressources latentes du territoire marseillais : les calanques et leur écosystème singulier, les sols argileux soumis au retrait-gonflement, les littoraux sous pression touristique et immobilière, ou encore les terrains contaminés par un passé productif oublié.

Le deuxième axe explore les héritages productifs et industriels. Il se traduit notamment par des démarches de reconversion d'anciens sites industriels, la réactivation de hangars ou la transformation de friches portuaires. Ces approches mettent en évidence le potentiel d'un patrimoine existant à reconfigurer plutôt qu'à effacer : les structures lourdes, les charpentes métalliques, les quais et les cales deviennent autant de ressources à réinvestir. Elles proposent des formes d'hybridation entre mémoire productive et nouveaux usages. Ces projets engagent une réflexion plus large sur les cycles de production qui traversent Marseille. Ils transforment ainsi l'histoire productive en moteurs de nouveaux usages, refusant l'oubli pour préférer des hybridations utiles, ancrées dans les besoins concrets des quartiers et dans les compétences locales vivantes.

Le troisième axe interroge l'habiter et les typologies. Qu'il s'agisse des immeubles dits « trois fenêtres » qui structurent tant de rues marseillaises ou des grands ensembles hérités des Trente Glorieuses, ces projets questionnent la manière de réparer et de prolonger l'existant plutôt que de le raser pour reconstruire. Ils explorent les enjeux

liés aux hauteurs, aux rez-de-chaussée et aux porosités possibles entre cours, ruelles et passages. Ils montrent que la réhabilitation et le réemploi peuvent devenir des outils puissants pour réinventer les formes d'habiter dans une ville dense, chaude et stratifiée. Loin d'une simple mise aux normes, ces projets proposent une métabolisation de l'existant, où chaque strate historique est lue comme une ressource pour concevoir l'habitat de demain.

Enfin, le quatrième axe porte sur les usages sociaux, éducatifs et culturels. Il rassemble des projets aussi divers que les écoles en attente de transformation, les jardins traversants qui pourraient reconnecter des îlots aujourd'hui enclavés, les marchés populaires à réinventer comme lieux de mixité sociale, ainsi que les lieux d'accueil pour les populations les plus précaires et les espaces dédiés à l'enfance et à la jeunesse. Ces projets réaffirment avec force que la ville doit redevenir praticable pour celles et ceux qui la vivent au quotidien. Ils replacent l'enfant ou encore l'habitant précaire, trop souvent invisibles , au centre de la conception architecturale et urbaine.

Ces projets s'attachent à développer des stratégies situées, ajustées aux spécificités des portions de territoire qu'ils mobilisent. Pris ensemble, ils composent une réponse plurielle à ce que l'on pourrait qualifier de paysage urbain contemporain, intégrant à la fois les pressions climatiques, sociales et historiques. Ce paysage appelle aujourd'hui des formes d'intervention renouvelées, fondées sur des gestes précis, mesurés et cohérents : orienter une pente, réguler les flux hydriques, ouvrir des enclaves, valoriser des ressources matérielles, abriter des usages, renouer des continuités ou encore réactiver des sols.

L'ensemble constitue ainsi un corpus hétérogène, une mosaïque d'interventions attentives, capables d'accompagner les transformations climatiques, sociales et matérielles du territoire marseillais tout en révélant ses potentialités latentes. Ces projets mettent en évidence une posture de projet qui se définit moins par l'imposition que par la compréhension, moins par la production ex nihilo que par l'ajustement, et moins par l'effacement que par la révélation.

À ce titre, ils peuvent être envisagés comme des outils d'adaptation, de réparation et d'activation, contribuant à réinscrire le projet architectural dans une dynamique de transformation continue des paysages. Ils soulignent également les relations fertiles entre héritage et mutation, en mobilisant l'existant comme ressource.

Enfin, la continuité établie entre les phases d'analyse et de projet permet de développer une démarche progressive et multi-scalaire. Ces constats ne sont pas figés, mais agissent comme des leviers pour la conception, nourrissant une pensée architecturale capable d'articuler contexte, matérialité et enjeux contemporains. La continuité entre analyse et projet est centrale, où les observations et expérimentations alimenteront les réflexions du second quadrimestre, une exploration lente et multi-échelles engageant une posture plus responsable, contextualisée et ouverte, capable de dialoguer avec la complexité du réel.

Rencontres




MTDR

Les rencontres

Comprendre un territoire et ses complexités constitue l'enjeu majeur de notre atelier. Pour nous, étudiant.e.s, cette immersion est essentielle car pour la plupart d'entre nous, Marseille nous était inconnue avant de rejoindre l'atelier. Apprendre la ville nécessite de la parcourir et de se confronter aux réalités de celles et ceux qui la façonnent. C'est dans cette optique que se sont organisées nos rencontres, qu'elles aient eu lieu au cœur même de Marseille ou chez nous à Bruxelles.

En allant à la rencontre de collectifs citoyens, d'architectes, de professeur.e.s ou de guides, nous avons confronté notre regard extérieur à la réalité brute de la ville. Cette diversité d'interlocuteur.rice.s nous a permis de nous détacher d'une vision purement académique pour appréhender les enjeux sociaux et historiques qui animent Marseille. Conformément aux objectifs du studio, ces moments de discussion ont ancré nos projets dans une analyse de la ville comme un système dynamique, complexe et hétérogène. Ils nous ont permis d'apprendre de l'expérience d'autrui et de crédibiliser nos propositions architecturales en les confrontant à des cas réel.

Ces échanges ne se sont pas limités à une vision uniquement locale car nous avons également eu la chance d'accueillir des intervenant.e.s internationaux. Bien que non-marseillais, leurs conférences se sont parfaitement inscrites dans les thématiques de l'atelier, nous offrant des clés de lecture essentielles sur les phénomènes urbains de manière plus globale. Ces regards extérieurs, combinés aux témoignages de terrain, sont devenus des outils précieux pour transformer nos réflexions en une compréhension plus sensible des manières de penser et d'agir des acteur.rice.s locaux.ales, elleux-mêmes engagé.e.s pour leur territoire.

Chaque rencontre a été l'occasion d'interroger nos certitudes. Qu'il s'agisse de la manière dont les différents publics s'approprient l'espace public, des mutations industrielles ou de la résilience écologique des paysages, ces partages nous ont permis d'alimenter nos recherches. L'enjeu était d'appréhender les dynamiques urbaines de ce territoire en mutation pour proposer, à travers nos projets, des réponses concrètes et durables adaptées aux réalités des habitant.e.s. C'est cette accumulation de points de vue, locaux comme théoriques, qui nous permet aujourd'hui d'aborder le territoire marseillais avec un peu plus de justesse et d'humilité face à sa complexité.

Nous tenons à remercier sincèrement toutes les personnes qui ont pris le temps de nous transmettre leurs connaissances et leurs expériences. Cette générosité intellectuelle a été essentielle pour nourrir notre pratique et notre manière d'aborder le projet au sein de ce territoire. Grâce à ces moments de partage, notre travail peut aujourd'hui s'inscrire dans une continuité de dialogue avec le territoire et ses habitant.e.s.

QX1 - Federico Brivio - 24 octobre 2025 286

IMVT - Victor Selle - 24 octobre 2025 288

La Friche Belle de Mai - Clotidle Berrou - 25 octobre 2025 290

J4, MUCEM - 26 octobre 2025 292

La cité radieuse - 27 octobre 2025 294

La masion de l'architecture - Jean-Marc Chancel et Nikita Itenberg - 27 octobre 2025 296

Port Center - 28 octobre 2025 298

Cité des Arts de la Rue - Mikaëla Le Meur - 28 octobre 2025 300

Marseille, ville amie des enfants ? - Nadja Monnet - 2 février 2026 302

Politique du language - Pauline Cabrit et Aurélien Ramos - 2 février 2026 304

Pratiques de l'existant - Atelier Oblò - 26 février 2026 306

Les Paysages éponge - Lene De Vrieze - 13 mars 2026 308

QX1

La conférence portait sur le collectif QX1 et sa plateforme collaborative qui recueille et partage les expériences des personnes migrantes à Marseille.

Contexte : Création du Projet

Le projet QX1 est né dans un contexte de fermeture des frontières entre l'Italie et la France et notamment à Menton et Vintimille en 2015. Officiellement justifiée par la lutte contre le terrorisme, cette politique de contrôle vise en réalité les personnes non blanches, illustrant le racisme dans la gestion des flux migratoires.

Face à cette situation, des mouvements solidaires se sont organisés pour répondre aux besoins vitaux des migrant.es (accompagnement juridique, administratif ou encore sanitaire). Bien que la France dispose d'un cadre légal relativement protecteur, l'accès aux droits reste très difficile, souvent entravé par des exigences administratives absurdes. Cela donne l'impression d'une volonté d'exclure les migrant.es de leurs droits fondamentaux.

QX1 vient du code international des signaux maritimes.

« QX » signifie « Est ce que je peux rentrer dans ce port ? »

« QX1 » est la réponse positive

L'idée fondatrice du projet a été de créer une plateforme numérique permettant de cartographier, répertorier et partager les expériences et conseils des personnes migrantes. Il s'agit d'une forme de guide de survie collaboratif avec une carte solidaire facilitant l'accès aux informations de première nécessité.

Lancé en 2017, le site attire aujourd'hui près de 10 000 visiteurs par mois. Il sert également d'outil de référence pour les associations. Grâce à des ateliers linguistiques, de nombreux contenus audios ont été produits afin de rendre les informations accessibles à un public diversifié (par exemple, le wolof est une langue particulièrement orale).

Actions locales

L'intervenant Federico développe des brochures imprimées comportant des cartes simplifiées pour aider les personnes défavorisées à repérer les ressources locales (centres sociaux, cours de langues, etc.) ainsi que les trajets pour s'y rendre. Il met également en place des réseaux d'échange sur WhatsApp pour favoriser la communication directe.

Marseille : Fractures urbaines et gentrification

Marseille reste marquée par une fracture nord-sud, héritée de son histoire industrielle. Le 3ème arrondissement, quartier populaire et ouvrier, majoritairement habité par des familles immigrées, souffre d'un manque d'entretien et d'investissement public.

Depuis quarante ans, ces quartiers ont été délaissés par les pouvoirs publics. Aujourd'hui, avec des projets comme l'extension des lignes de tramway (le projet Euroméditerranée), la situation change. La rénovation urbaine attire de nouveaux investisseurs, entraînant une hausse des loyers et le déplacement progressif des habitant. es. La gentrification s'opère souvent selon le même schéma. Après des décennies de désintérêt, d'importants fonds sont soudain injectés, provoquant une transformation brutale du quartier. Des immeubles sont rachetés, rénovés et ensuite convertis en location touristique (Airbnb), faisant monter les prix et chassant les habitant.es.

Federico critique cette politique. Selon lui, il faudrait plutôt diffuser les investissements sur le long terme pour améliorer les conditions de vie sans détruire les liens existants. Les travaux rapides et massifs coupent la vie des quartiers et profitent surtout au capital immobilier. Ici, Federico s'exprime en tant que militant pour les droits à la ville, et membre de « l'Observation de la Gentrification de la Plaine ».

Lutte contre la « Airbnbisation » de Marseille

Les multipropriétaires participent largement à la dégradation du bâti et à la spéculation immobilière. Certains divisent des logements familiaux en petites unités de location détruisant ainsi la structure des immeubles. Plusieurs ont été condamnés pour fausses déclarations sur les loyers. La ville de Marseille tente aujourd'hui de limiter le phénomène, en imposant aux propriétaires de compenser chaque location de courte durée par la location d'un logement accessible à long terme dans le même quartier.

Pour lutter contre cette dérive, Federico encourage à privilégier le logement chez l'habitant.e, à l'hôtel ou en auberge et à vérifier que le ou la propriétaire n'est pas un multipropriétaire. Il rappelle que Marseille manque cruellement de logements abordables pour les voyageur.euses à petit budget, ce qui favorise malheureusement le recours à des plateformes comme Airbnb.



IMVT

Le projet de la nouvelle école d'architecture de Marseille a gagné le concours en 2017 et a été livré en août 2023. L'IMVT s'implante sur un site complexe considéré comme mal fréquenté, situé entre la gare Saint-Charles et l'autoroute. Le projet s'inscrit dans une logique de transformation urbaine majeure. Le site, autrefois un terrain vague, devient un lieu actif, ouvert et traversant. La proximité immédiate de la gare Saint-Charles encourage les mobilités douces et réduit la dépendance à la voiture, à l'inverse de l'ancienne école. Il est marqué par un dénivelé d'environ neuf mètres. L'ensemble développe 12 500 m² répartis en trois bâtiments et complétés par un réseau de passerelles, coursives et terrasses, ce qui porte la surface exploitable à près de 20 000 m². Inspiré de l'ancienne école, le projet cherche à maintenir un rapport fort avec l'extérieur : environ 80 % des circulations se font à l'extérieur, et les différences de niveaux créent trois cours extérieures à des altitudes différentes. Pour la première fois, trois écoles sont réunies dans un même ensemble, ce qui impose de créer des lieux communs favorisant les échanges.

L'organisation intérieure varie selon les usages. La plupart des salles présentent une hauteur de 2,50 m sans faux plafond, tandis que le rez-de-chaussée bénéficie de doubles hauteurs et que le dernier niveau dispose de volumes plus généreux pour accueillir les grands ateliers. Les ateliers standards sont conçus en modules d'environ 50 m², modulables grâce à des cloisons légères en contreplaqué de pin, facilement démontables pour former des espaces de 100 m². Au dernier étage se trouvent les ateliers les plus vastes, deux de 300 m² et trois de 200 m². L'école est pensée pour offrir en permanence des transparences et des traversées visuelles, la profondeur de champ mène jusqu'au paysage urbain, inscrivant le bâtiment dans un dialogue permanent avec la ville.

La structure repose principalement sur le béton, matériau local extrait des carrières calcaires de la région. Les éléments porteurs sont en béton brut, tandis que les remplissages en béton blanc ne sont pas structurels. On retrouve aussi des cloisons en ossature bois. Les menuiseries comme les garde-corps sont en aluminium anodisé, pour sa pérennité. L'ensemble suit un système poteaux-poutres permettant de franchir de grandes portées. Les formes des colonnes varient selon les bâtiments et certains portiques peuvent être démontés pour réunir deux ateliers. Le bâtiment de recherche combine plusieurs techniques, avec un plancher en béton double hauteur et un autre en CLT pour des raisons économiques. On trouve également des dalles alvéolaires précontraintes offrant des portées de sept mètres, rappelant les systèmes utilisés dans les logements de Lacaton & Vassal.

Les dalles classiques sont composées d'un sandwich de 40 cm : 15 cm de béton, 10 cm de polystyrène et 15 cm de béton. Cette composition permet d'alléger la structure tout en conservant une inertie importante. Bien que l'ensemble donne l'impression d'un seul bâtiment, les trois volumes sont séparés par des joints de dilatation de six centimètres, indispensables car chaque bâtiment ne réagit pas de la même manière aux variations de température. L'objectif était de préserver une lecture unifiée malgré ces discontinuités structurelles.

L'enveloppe répond aux contraintes climatiques marseillaises par une combinaison de stratégies passives et actives. Les coursives au sud jouent le rôle de brise-soleil pour les ateliers situés en dessous, tandis que des pare-soleils en béton protègent les façades les plus exposées. La ventilation naturelle est favorisée par de nombreux espaces traversants, tandis que le chauffage et la climatisation sont assurés par un système géothermique utilisant l'eau de mer. Dans les grandes hauteurs, des brasseurs d'air améliorent le confort thermique. L'isolation se fait par l'intérieur, y compris dans les coursives, ce qui est rare dans des espaces extérieurs mais permet de limiter les ponts thermiques. Concernant le rez-de-chaussée, il devait initialement être transparent mais les autorités voulaient qu'il soit opaque pour des raisons de sécurité ; il a finalement été rendu transparent grâce à des vitrages très résistants, préservant la relation visuelle avec le quartier.

Les aménagements intérieurs utilisent des matériaux simples mais performants : les cloisons d'ateliers en contreplaqué de pin sont isolées en laine de roche et recouvertes d'une feutrine acoustique noire côté extérieur. Au plafond, les surfaces sont traitées par flocage acoustique, qui dissimule une partie des réseaux techniques.

L'ouverture architecturale du projet, ses transparences et la volonté de laisser la ville entrer dans le bâtiment traduisent une démarche de dialogue avec le quartier, en contraste avec d'autres propositions de concours plus fermées.



La Friche Belle de Mai

La visite de la Friche Belle de Mai, présentée par Clotilde Berrou, a permis de découvrir un lieu emblématique de la reconversion industrielle marseillaise. Ancienne manufacture de tabac, la Friche se compose de trois îlots, la cartonnerie, le bâtiment de séchage du tabac, reconnaissable à ses châssis bleus et à ses rares ouvertures, et une ancienne usine de sucre, dont la grande tour de six étages accueille aujourd'hui des expositions. Fermée en 1990, l'usine a peu à peu été transformée grâce à un contrat entre la ville de Marseille et différents acteurs culturels qui ont cherché à redonner vie à ce vaste site chargé d'histoire.

À partir de 2008, l'agence ARR Architecture en collaboration avec l'ENSA Strasbourg engage un long travail de réhabilitation. Le bassin de rétention, devient une crèche associative, c'est la première réalisation du site. Peu à peu, la Friche se diversifie et réunit aujourd'hui des bureaux, un théâtre, des ateliers, des espaces d'exposition et de restauration. On y trouve aussi le Wagon-jeux conçu par Encore Heureux, une aire de jeux ouverte à tous, ainsi des espaces de plein air, plusieurs salles de spectacle, un restaurant sur la terrasse, et des lieux de détente comme la place des quais. Ces usages variés animent le site tout au long de la journée et font de la Friche un véritable morceau de ville, à la fois lieu de travail, de création et de vie quotidienne.

Sous l'impulsion de Jean Nouvel, auteur des premiers schémas d'intention et initiateur du PCPU (Projet Culturel et Projet Urbain), la réflexion sur la Friche s'inscrit dans une approche qui relie culture et urbanisme. Jean Nouvel trace alors plusieurs axes directeurs essentiels, pensés comme des cheminements structurant la lecture et l'organisation du site. Par la suite, la structure évolue vers une gouvernance partagée transformée en société coopérative d'intérêt collectif tout en restant propriété de la ville de Marseille. Cette organisation favorise la collaboration dans un modèle ouvert et collectif.

Les interventions architecturales cherchent avant tout à révéler le bâti existant. Les architectes ont creusé des patios pour faire descendre la lumière naturelle jusqu'aux espaces de travail. Un enduit granuleux, que Clotilde appelle pâte à pizza, a été appliqué sur les façades pour capter la lumière et éviter les tags. Les ouvertures ont été pensées selon les usages, sans locaux face à la gare ou au restaurant. Au sol entre les bureaux/ateliers, un béton au quartz donne un sol lisse et résistant.

Le Panorama, construit en 2013, est une extension en porte à faux de béton renforcée par un système de contreventement et soutenue à l'arrière. Il abrite un espace d'exposition mais reste aujourd'hui peu fréquenté.

Le Belvédère relie les cinq étages de la tour au toit terrasse par une passerelle courbe accessible aux personnes à mobilité réduite. Il organise la circulation verticale du bâtiment et prolonge les usages vers l'extérieur. Sur la façade, un texte peint par un artiste a été conservé, soulevant la question de la transformation d'une œuvre architecturale au fil du temps.

Les espaces techniques appelés "sous sol" situés trois à quatre mètres au-dessus du niveau de la rue sont utilisés pour le stockage. Plus frais en été, ces volumes laissent entrevoir un potentiel encore à explorer.

Avec le temps, la Friche a dû répondre à de nouvelles normes de sécurité qui ont entraîné l'ajout d'escaliers de secours, tandis que la question du confort thermique en été reste un vrai défi pour les équipes qui y travaillent.

La Friche Belle de Mai reste un lieu vivant et en constante transformation. Entre mémoire industrielle et énergie collective, elle continue d'expérimenter d'autres manières de construire, de travailler et d'habiter la ville.


TRANSFORAMA

J4 - MUCEM

Les guides du Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée, nous ont présenté l'architecture du J4, le Fort Saint-Jean et le MuCEM. Construit en 2013, le bâtiment se situe dans le quartier de la Joliette, second port de Marseille. Il fait face au Fort Saint-Jean intégré au musée. Le patrimoine militaire du lieu dialogue avec une écriture contemporaine audacieuse.

Le concours national gagné en 2004 par Rudy Ricciotti imposait un volume carré de 72 mètres de côté et 20 mètres de hauteur. L'architecte a choisi une réponse simple : un cube dans un cube, un cœur vitré abritant les plateaux d'exposition, enveloppé d'une peau minérale en béton fibré ultra-performant. Cette résille, faite de 384 panneaux autoportants, tous différents, évoque les coraux, les vagues, les filets de pêche et les moucharabiehs. Réalisée à partir de huit moules et laissée brute, elle filtre la lumière, protège du soleil et du mistral, et plonge les espaces extérieurs dans un jeu d'ombres mouvantes. Le béton Ductal, renforcé par de fines fibres métalliques et polypropylène, permet cette dentelle résistante de couleur grisée due à la fumée de silice ajoutée dans le mélange.

La structure interne repose sur un système poteaux-dalles mis en tension après la construction pour stabiliser. Des barres inox inclinées assurent le contreventement. Les coursives soutenues par des potences de 14 mètres en béton fibré et des passerelles stabilisées par amortisseurs dynamiques, témoignent de la précision technique du projet. Le bâtiment devient une sculpture habitable qui tire parti des contraintes du site. Entre la peau extérieure et le volume intérieur, un chemin en pente douce permet une promenade libre menant jusqu'au toit-terrasse. Les accès multiples, depuis l'esplanade, le port ou via une passerelle de 80 mètres qui relie directement le fort, créent une circulation fluide et ouverte. Le toit, revêtu de bois, devient une véritable place publique. Le travail de lumière de Yann Kersalé donne à la matière une atmosphère changeante. Sous le bâtiment, les niveaux techniques accueillent un système de climatisation par thalassothermie.

Construit en 1660 par Louis XIV pour surveiller Marseille, le Fort Saint-Jean englobe des éléments plus anciens, comme la tour du Fanal. Il témoigne d'une stratification historique, entre commanderie des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, usages militaires, prison ou base archéologique. Construit en pierre calcaire rose de La Couronne, il contraste avec le béton sombre du J4. La réhabilitation de Roland Carta ouvre le Fort à la ville: les chemins de ronde, les alcôves, les jardins et les traces d'habitations racontent une histoire qui se lit dans les vides et les pleins. Le Jardin des migrations y mêle plantes locales et exotiques, évoquant les circulations humaines autour de la mer.

Les dispositifs défensifs, tels des bastions italiens ou de Vauban, sont devenus espaces de promenade et de contemplation. La chapelle Saint-Jean, restaurée grâce à l'ordre de Malte, témoigne des mémoires croisées entre Orient et Occident. Le Fort, ouvert sur le Panier, la Joliette et le Vieux-Port, fonctionne comme un lieu de passage plutôt qu'une forteresse.

L'ensemble formé par le J4 et le Fort Saint-Jean incarne une vision de l'architecture comme médiation entre les époques, les usages et les territoires. La passerelle suspendue symbolise cette articulation : elle relie les deux bâtiments et les deux dimensions du projet muséal: la collection et la promenade. L'architecture peut être un pont, un lien, un passage entre les rives de la Méditerranée, entre histoire et contemporanéité, entre terre, ville et mer.

Après les visites, plusieurs questionnements ont émergé au sein de l'atelier. Notre réflexion a porté sur la réhabilitation du Fort Saint-Jean, dont les interventions nous ont semblé peu expliquées. Pour le MuCEM, nos interrogations restent plus ouvertes : nous cherchons à évaluer l'impact architectural du projet. Que dit ce bâtiment de notre manière de concevoir aujourd'hui, et peut-il être considéré comme un "bon projet", cohérent tant dans ses intentions que dans ses usages et son rapport symbolique au lieu ?



La Cité Radieuse

La Cité Radieuse, située à une heure au sud du Vieux-Port de Marseille, est une copropriété privée d'environ 1300 à 1400 habitants. Nous avons eu l'occasion de la visiter avec un conférencier, les informations qui suivent reprennent les propos exposés par ce dernier.

Construite après la Seconde Guerre mondiale en 1952, elle s'inscrit dans un vaste projet de modernisation de la ville, alors considérée comme la porte coloniale de la France. L'État souhaite reconstruire et étendre Marseille vers le sud tout en s'appuyant sur des techniques architecturales modernes. C'est dans ce contexte qu'il confie à Le Corbusier la réalisation d'un « village vertical » destiné à loger les administrateurs et fonctionnaires nécessaires au développement de la nouvelle ville.

En 1950 la Cité Radieuse change de fonction suite à la chute de l'Empire colonial français. Les bureaux ne sont plus nécessaires et l'État revend les appartements un par un.

Le terrain, situé en pleine campagne marseillaise, fait face à des contraintes telles qu'un sol marécageux composé de plaques de calcaires et de grès pouvant craquer. Pour stabiliser l'édifice, Le Corbusier utilise 34 pilotis ancrés à 10 mètres de profondeur, permettant au bâtiment de s'autonomiser par rapport au sol et d'y intégrer toute la technique. L'ensemble, bien que massif, ne pèse que 50 000 tonnes, relativement léger pour un bâtiment de cette envergure.

La Cité Radieuse compte 337 appartements, mais aussi des commerces, des bureaux, un hôtel, une école et des équipements sportifs. Le bâtiment fonctionne comme un paquebot de béton, un espace autosuffisant réunissant logement, services et équipements. Le Corbusier utilise son Modulor, un système de proportions basé sur le nombre d'or et la taille d'un homme de 1,83 mètre (2,26 mètres les bras tendus), déterminant toutes les dimensions du bâtiment.

Les façades principales sont orientées est et ouest, permettant de profiter du soleil. Les appartements sont traversants, mesurant 97 m² chacun et dessinés en L qui s'emboitent, créant une façade rythmée. On retrouve sur celle-ci une palette de 56 couleurs créées avec des pigments inventés pour donner une identité à chaque appartement.

Les couloirs des logements ne sont quasiment éclairés que par lumière naturelle, les rendant volontairement très sombres. Cela permet d'appeler au calme intérieur et d'éviter que l'on reste au milieu afin que les parties communes ne soient que circulation. Un code couleur caractérise chaque appartement, accompagné d'un numéro et d'une lumière sur la porte. Entre chaque porte se trouve une petite porte de métal donnant accès à l'entre-appartement, un espace vide servant à l'isolation sonore et thermique et permettant la circulation de la technique. Devant chaque porte se trouve également une petite boîte pour le service de livraison de nourriture.

L'aménagement intérieur, conçu par Charlotte Perriand, utilise des matériaux simples (bois de chêne) mais reste fragile. Les unités d'habitation sont prévues pour être très fonctionnelles pour l'époque avec l'électricité et le chauffage central à air pulsé. La cuisine est révolutionnaire car ouverte sur le séjour, cassant les codes sociaux et des tâches ménagères. L'idée est d'émanciper la femme en rapprochant la cuisine des espaces de vie. Elle suit également les mesures du Modulor et intègre un passe-plat, une glacière en plomb, un vaisselier etc. Les chambres incarnent la même logique. La suite parentale en mezzanine permet de surveiller les enfants, donc avec peu d'intimité. On retrouve une salle de bain avec baignoire, un luxe pour l'époque. Les chambres d'enfants, tout en longueur, intègrent des lavabos à l'entrée et une paroi coulissante entre les deux chambres.

Les 3e et 4e étages accueillent deux rues dédiées aux commerces, bureaux, médecins etc., derrière les brise-soleils. Cette galerie commerçante est située à mi-hauteur afin d'avoir une certaine équité entre les habitants. À l'origine, il y avait également un petit hôtel de 21 chambres pour les invités, finalement abandonné faute d'entretien.

Le toit-terrasse est conçu comme la « place du village ». Il reprend trois concepts : la culture, avec une grande surface verticale servant d'écran pour les projections ; le sport, avec une piste de course, un gymnase couvert et une piscine ; et l'éducation, avec une crèche, une garderie et une école. On y retrouve aussi deux châteaux d'eau et deux grandes cheminées servant à la ventilation et à la régulation thermique, faisant référence aux cheminées des paquebots.

Ainsi, la Cité Radieuse offre pour chaque appartement trois éléments essentiels au confort : le silence, la qualité du cadre paysager et un apport lumineux naturel important.



Maison de l'Architecture

Jean Marc Chancel - L'histoire de Marseille

Marseille fut fondée vers 600 avant J.-C. par les Phocéens, des Grecs d'Asie Mineure, sur un site naturel très favorable : un bassin abrité, le Lacydon, entouré de collines, avec accès à la mer et un arrière-pays fertile. La ville se développa sur le flanc d'une colline exposée au sud, ce qui la protégeait du vent et maintenait la chaleur. Elle devint rapidement un port actif et un espace d'échanges importants. Jusqu'au XVII[e] siècle, Marseille évolua peu et resta enfermée dans ses limites médiévales. Les habitations ne dépassaient presque jamais deux étages, ce qui rendait la ville lumineuse et agréable. En 1666, Louis XIV décida d'agrandir la cité contre la volonté des Marseillais. Cette intervention du pouvoir royal fut symbolisée par l'arsenal des galères et par le Fort Saint-Nicolas, dont les canons étaient orientés vers la ville elle-même. Ces décisions imposées renforcèrent une méfiance durable envers le pouvoir monarchique parisien. Les habitants participèrent malgré tout aux constructions, souvent sans plan général. Durant cette période, l'architecte et sculpteur Pierre Puget joua un rôle marquant. Fantasmé comme un « homme universel italien », il imagina une ville organisée selon des principes inspirés des villes romaines. Son travail donna à Marseille une première forme urbaine pensée, même si son plan ne fut jamais réalisé dans son ensemble. Il proposa notamment un hôtel de ville doté de deux façades, l'une tournée vers la mer et l'autre vers la terre, afin de faire du bâtiment un élément qui exprime l'identité de la ville, ainsi qu'un projet de Place Royale comprenant des espaces décoratifs et des zones destinées à des usages fonctionnels comme des entrepôts ou des docks.

Au XVIII[e] siècle, la peste de 1720 entraîna une stagnation durable et causa près de 40 000 morts. Les voyageurs de l'époque décrivaient pourtant Marseille comme une ville splendide, concentrée autour du port du Lacydon et entourée de montagnes. Le plan Bresson de 1773 montre une ville dense au centre, entourée d'un paysage rempli de bastides, ces maisons de campagne accompagnées de terres agricoles. Elles traduisaient la manière de vivre des bourgeois, partagés entre résidence en ville et activités à la campagne. Cette dualité entre ville dense et territoire épars joua un rôle majeur dans la construction de l'identité urbaine de Marseille et influença durablement son développement.

Au début du XIX[e] siècle, le plan Desmarest rappelait encore les tracés des anciennes murailles. Au cours de ce siècle, la ville se développa au-delà de ses limites historiques mais sans plan général structurant, contrairement à d'autres villes comme Barcelone. Les propriétaires fonciers, influencés par la présence des bastides, organisèrent eux-mêmes les lotissements. Cet urbanisme libéral produisit une ville difficile à réguler, façonnée par la spéculation plutôt que par un projet global. Les îlots restaient toutefois assez réguliers, mesurant environ 60 mètres sur 120 mètres. L'architecture traditionnelle comprenait les maisons à trois fenêtres, traversantes, assurant une bonne ventilation, et présentes dans tous les quartiers sans véritable distinction sociale.

Le XIX[e] siècle fut aussi marqué par de grandes transformations dues à trois facteurs. Le manque d'eau, aggravé par les épidémies de choléra, mena à la construction du canal de la Durance. L'arrivée de l'eau par l'aqueduc de Roquefavor en 1841 relança fortement la périphérie et la construction de nouvelles bastides. L'arrivée du chemin de fer à la gare Saint-Charles, reliant Marseille à Paris, accéléra encore l'essor de la ville. Enfin, l'agrandissement du port vers le nord devint indispensable car le Lacydon était trop petit pour le commerce international ; ce projet, longuement débattu, fut finalement porté par des investisseurs privés. Ces infrastructures entraînèrent une revalorisation importante du territoire. Plusieurs monuments furent construits pour célébrer ces transformations : le Palais Longchamp pour l'arrivée de l'eau de la Durance, le Palais de la Bourse et le Palais du Pharo. Entre ces nouveaux pôles, la percée de la rue Impériale, inspirée de l'urbanisme haussmannien, fut réalisée mais de manière particulièrement brutale à cause du relief, impliquant la destruction de nombreux quartiers anciens.

Au XX[e] siècle, le centre historique fut à nouveau touché, notamment par les destructions liées à la Seconde Guerre mondiale, dont le dynamitage de 1940. La reconstruction transforma profondément le cœur de Marseille, et le quartier du Panier, entièrement refait, évoque aujourd'hui un village méditerranéen. La plupart des anciennes bastides ont disparu au profit de grandes cités, comme Vallon des Pins. Enfin, la ville est marquée par une tendance à effacer son patrimoine, illustrée par la disparition d'une carrière grecque de 400 av. J.-C. remplacée par un immeuble, et par un centre-ville souffrant encore d'un manque de projet d'ensemble.



Carte « Society for the Diffusion of Useful Knowledge (SDUK) » Marseille, 1840.

Port Center

Le Grand port maritime de Marseille (GPPM) nous a exceptionnellement ouvert ses portes dans le bâtiment J0, anciens terminaux de croisière où une immense carte de la ville habille le sol. Guidés par Nathalie Vidal, nous avons découvert l'activité portuaire actuelle à travers le Port Center et les quais de la Joliette, aujourd'hui dédiés à des usages touristiques, industriels et portuaires. Historiquement accessibles au public, les quais sont désormais classés en ZAR (zone d'accès restreint) pour des raisons de sécurité et dans le cadre du plan de Vigipirate. En été, des navettes partant du Mucem permettent des visites ponctuelles. Les différents hangars J, allant de 0 pour celle construit en 1893, à 4 pour le nouveau quai culturel, incarnent l'histoire du port moderne et l'histoire industrielle et urbaine de Marseille. L'un d'eux abrite un hangar avec une ossature métallique, rivetée, qui est une structure Eiffel protégée avec un statut patrimonial. On y trouve aussi les « Elégantes », anciennes grues à pinces capables de lever 6 tonnes, ce qui est 5 fois moins en comparaison avec les grues actuelles qui peuvent soulever jusqu'à 30 tonnes. Premier port Français, le GPPM représente 25% de l'activité locale. Il accueille près de 3 millions de passagers par an via des compagnies comme Corsica Linea ou La Méridionale, pionnières dans la connexion électrique des navires à quai. Le projet Sénac vise une électrification complète des navires à quai d'ici 2030, réduisant les émissions de CO_2 et particules fines. Le port dispose aussi de formes de radoub pour la réparation navale, exploitées par des sociétés privées comme Sudmoteur et Palombo. Depuis la réforme de 2008, le GPPM agit en port aménageur, déléguant ses activités à des exploitants contre une redevance annuelle. Le port gère des flux variés : véhicules, engins de chantier, céréales (bio), alumine (importée de Grèce), ferraille (exportée vers la Turquie), et chevaux, où les transports ferroviaires (15 km de voies à Marseille et 100 km à Fos) réduisent le trafic routier. Le terminal peut stocker jusqu'à 10 000 conteneurs, dont 300 réfrigérés, manipulés par des grues portiques Panamax (canal de Panama) et Malakamax (détroit de Malacca), et aux straddle carriers (petits engins qui enjambent les conteneurs), ou encore aux reach stackers (chariots à bras télescopique). Notre guide insista sur l'effort environnemental mené par le port, des panneaux photovoltaïques sont installés sur la plupart des toitures et le « river cooling », qui consiste à puiser d'ancienne galerie d'eau non potable de Gardanne, afin de refroidir les datas center présent sur les quais. De plus, un grand projet de réaménagement urbain est prévu pour 2030, permettant un accès public au rez-de-chaussée du J0 avec une végétalisation, une balade urbaine, et de nouveaux bureaux du Port Center. La visite s'est conclue par l'imposant affichage « MARSEILLE » en périphérie, clin d'œil au célèbre symbole hollywoodien. Certains hangars sont désormais reconvertis en décors de cinéma, preuve que le port participe aussi à l'économie culturelle de la ville.



Cité des Arts de la Rue

Nous avons été accueillis par Mikaëla Le Meur, anthropologue et cher-cheuse postdoctorale à l'Université Libre de Bruxelles. La visite a commencé à la Cité des arts de la rue, un espace fondé en 1995 par Michel Crespin et Pierre Berthelot, puis inauguré en 2013 par la ville de Marseille. Ancienne friche industrielle, la Cité a aujourd'hui changé de vocation. Elle abrite désormais des bureaux, une école, une résidence d'artistes ainsi que plusieurs compagnies artistiques. Bien qu'il ne s'agisse pas d'un lieu public à proprement parlé, la cité organise chaque mois un marché et divers évènements ouverts au quartier. Ce lieu illustre ainsi la réappropriation des friches industrielles par les artistes.

Mikaëla Le Meur nous a ensuite parlé des quartiers Nord de Marseille, souvent associés dans l'imaginaire collectif à des copropriétés dégradées, à la précarité et aux trafics de drogues. Si ces situations existent, elles sont souvent caricaturées. La ville de Marseille, entourée de chaînes de montagnes, s'est fortement développée après la Seconde Guerre Mondiale avec la construction de nombreux grands ensembles. Ces cités, implantées sur des territoires autrefois pastoraux et inspirées du modèle de la bastide provençale, sont aujourd'hui de plus en plus détruites pour laisser place à de nouveaux projets urbains. Mikaëla Le Meur a également évoqué le Palais Longchamp, construit au XIXème siècle pour célébrer l'arrivée de l'eau à Marseille, à une époque où le centre-ville souffrait d'insalubrité. L'État avait alors financé le canal de Marseille, qui permit d'acheminer l'eau claire des Alpes grâce au système d'alimentation issu de la Durance et du Canal de Provence. Le palais reste un symbole fort de cette histoire.

Nous nous sommes ensuite dirigés vers le ruisseau des Aygalades, également appelé La Caravelle. Ce fleuve côtier, longtemps négligé à cause de l'industrialisation, a été canalisé sous la ville. A proximité de la Cité des arts de la rue, une partie du ruisseau a récemment été redécouverte. Cette démarche soulève toutefois des questions écologiques complexes : la réouverture du lit du ruisseau a permis de révéler la pré-sence de polluants comme l'arsenic , susceptibles d'être emportés par les pluies. Le ruisseau, souvent à sec ou à un faible débit, reçoit aussi de nombreux types de déchets urbains, liés à la consommation des ménages ou aux activités des entreprises. Durant les ramassages collectifs organisés pour dépolluer la rivière, le travail de caractérisation s'arrête sur certains déchets tels que mégots ou les bouteilles de pro-toxydes d'azote (un gaz utilisé comme drogue). Réceptacle de toutes ces pollutions, le ruisseau n'est pas en très bon état sanitaire.

La visite s'est poursuivie dans le jardin de la cascade, un espace aménagé par les membres de la Cité, des collectifs associés et des habitant.e.s engagé.es. Ce petit havre de paix, à l'écart de l'agitation urbaine, offre un cadre naturel unique. Une cascade d'environ neuf mètres de haut contribue à la magie du lieu et rappelle un patrimoine que l'urbanisation menace souvent de faire disparaître. Des artistes y exposent leurs oeuvres, dont la « Noria » (grande roue hydraulique inspirée des moulins du Moyen-Orient) et un vitrail projetant de magnifiques jeux de lumière sur le sol et la végétation. Ce jardin est également un lieu d'engagement écologique car chaque premier weekend d'octobre, une « fête du ruisseau » est organisée autour d'un grand ramassage de déchets, d'une conférence sur l'eau et des propositions artistiques. Ces actions sont organisées par le collectif des Gammares dont Mikaëla fait partie. Nous avons appris que le gammare, un petit crustacé, est un bioindicateur de la qualité de l'eau. Pour sensibiliser le public aux enjeux environnementaux révélés par ce site, le jardin est ouvert au public sur rendez-vous. En parler, le montrer, c'est une manière de le protéger.

Nous avons également abordé la question des espèces envahissantes, très présentes dans les friches. Parmi elles, le figuier ou la canne de Provence, une plante exotique introduite d'Asie il y a environ 2000 ans. Bien qu'elle soit souvent jugée indésirable, le collectif SAFI (Sens, Au-dace, Fantaisie et Imagination) propose d'en repenser l'usage artistique, en l'intégrant comme matière de création.

Pour conclure, la création du parc des Aygalades d'ici 2030 devrait prolonger et renforcer ce travail de renaturation du ruisseau, amorcé depuis plusieurs années, mais l'agence paysagère en charge de sa réalisation est déjà confrontée à la difficulté de dépolluer ce ruisseau longtemps sacrifié.


LA CITÉ DES ARTS DE LA RUE

Marseille, ville amie des enfants ?

La conférence de Nadja Monnet, anthropologue, chercheuse au LAA/LAVUE et enseignante à l'ENSA•M, s'intéresse à la place des jeunes dans la ville et la manière dont les sociétés produisent des catégories comme « enfant », « adolescent » ou encore « préado », ce qui influence leur rapport aux espaces urbains. Elle rappelle que ces catégories ne sont pas universelles, elles sont construites socialement, comme l'avaient montré les recherches de Margaret Mead, pour qui employer le terme "enfant" peut devenir trop générique et stigmatisant, tant les contextes et les milieux dans lesquels les individus grandissent diffèrent. À cette fragmentation des âges s'ajoute une fragmentation physique des lieux, de plus en plus sectorisés et normés, empêchant une « exploration libre ».

Nadja Monnet décrit également la nonautonomie croissante des plus jeunes, analysée par le Groupe Palomar en 2009, qui soulignait déjà que les enfants sont plus vraiment des acteurs urbains, puisqu'ils sont constamment pris en charge. Cette dépendance accrue n'est pas seulement liée aux dangers réels ou supposés, elle résulte aussi de la gestion du temps des familles et d'un changement dans la relation parents/enfants, passer d'une responsabilité collective avec de grandes familles, à une prise en charge exclusivement parentale. Ainsi, l'enfant circule moins, explore moins et se retrouve privé d'espaces intermédiaires où se construire.

Le constat formulé est celui d'une exclusion structurelle des jeunes, renforcée par les normes adultes qui définissent les lieux « appropriés » ou « sûrs ». Michel Fize résume cette idée en affirmant que « les jeunes sont exclus parce qu'on veut qu'ils soient exclus ». Les espaces traditionnels de rencontre disparaissent, les lieux ouverts se réduisent, et le numérique devient un substitut spatial permettant d'être dehors depuis sa chambre. Les adolescents se retrouvent alors marginalisés des processus de conception urbaine, rarement associés aux décisions qui concernent pourtant leurs propres usages, de par leurs statut d'« enfants d'intérieurs ».

C'est dans ce contexte que s'inscrit le label "Ville amie des enfants", inspiré des travaux des années 1990 de Francesco Tonucci et officialisé par l'UNICEF. Celui-ci défend l'idée que la ville doit être pensée avec et pour les enfants, ces derniers étant considérés comme des "bio-indicateurs" de la vitalité urbaine selon lui. S'ils disparaissent de l'espace public, c'est la ville elle-même qui révèle un dysfonctionnement. Marseille, après un long décalage avec d'autres municipalités, a rejoint la démarche entre 2020 et 2022, et ne s'est officiellement déclarée "Ville amie des enfants" qu'en 2023, avec le slogan « Penser la ville à hauteur d'enfants ».

Pourtant, les réalisations concrètes demeurent contrastées. Certaines initiatives existent, les rues scolaires, les classes dehors, les renaturations des cours d'école, les terrains d'aventure, les conseils municipaux d'enfants… mais leurs portées restent inégales. L'exemple de la Rue Friedland illustre les limites actuelles, en effet, c'est une des premières "rue des enfants" à Marseille, qui ne prend que bien trop peu en compte la réelle place des enfants, ainsi que le confort nécessaire dans un espace public prévu pour eux, révélant un décalage entre discours et pratique. Les jeunes cherchent alors des espaces perçus comme "safe", comme les centres commerciaux, devenus des lieux de sociabilité par défaut.

Enfin, l'épisode de la Manifête, organisée et préparée avec 17 établissements scolaires du primaire et secondaire, préparé par le Festival de Marseille en juin 2025, souligne la nécessité de reconnaître leur parole et de sortir de l'infantilisation persistante. Ainsi, ce temps festif et politique a mis en lumière une ville où les enfants revendiquent leur droit à l'espace, au mouvement et à la considération. La conférence de Nadja Monnet invite ainsi à reconsidérer la ville comme un milieu où les jeunes ne sont pas seulement des usagers vulnérables, mais des acteurs à part entière dont la présence, les pratiques et les demandes révèlent les qualités, ou les faiblesses, du territoire urbain contemporain.


SAUF VELOS

Politique du lange

Quelle place pour les tout-petits dans l'espace public

Politique du lange est un binôme qui s'intéresse à la question des tout-petits dans l'espace public/urbain. Leur hypothèse fondamentale est que la ville doit constituer une ressource d'éveil et de stimulation pour les enfants de moins de trois ans, révélant le potentiel sensible de l'environnement urbain. Ce travail a été propulsé par l'obtention du premier label BMA (Bouwmeester Maître Architecte) en 2023 à Bruxelles, une bourse dédiée aux sujets « sous les radars », qui a donné lieu à une étude intitulée « Politique de l'attention » et à la rédaction d'un manifeste de la ville à hauteur de tout-petit.

Le constat de départ est alarmant pour les métropoles comme Paris et Bruxelles, car l'arrivée d'un enfant est un facteur majeur de mobilité résidentielle, poussant les familles à quitter les centres-villes pour la périphérie. Les familles s'éloignent pour trouver plus d'espace, mais surtout pour accéder à des espaces extérieurs de proximité et de qualité, comme parcs ou jardins, dont le manque en ville pèse plus que l'accès aux équipements culturels ou sportifs. Ce phénomène participe à l'émergence des « enfants d'intérieur » , génération qui perd en autonomie de déplacement et passe la majorité de son temps confinée au domicile. Cela s'explique par le fait que la ville est calibrée pour l'adulte valide et indépendant, que la voiture est omniprésente et que la restructuration familiale limite les relais pour sortir.

La recherche souligne également une invisibilisation du tout-petit (la tranche 0-3 ans, avant la scolarisation), qui n'est jamais vu seul dans la rue et dont la présence est toujours accompagnée par un adulte. À la naissance, une « bulle d'intimité » naturelle se crée, mais finit par opposer l'intérieur protecteur à un extérieur perçu comme une menace. Les politiques publiques d'aménagement ignorent largement ce public, le considérant souvent comme contrainte logistique pour les parents plutôt que citoyens à part entière. La santé publique reconnait l'importance vitale de la lumière et de l'air pour le nourrisson (comme les siestes en extérieur pratiquées dans les pays du Nord), et pourtant les recommandations multiplient les alertes sur pollution, chaleur ou dangers de la rue, renforçant la peur des parents.

Pour pallier ce manque de données, le collectif a mis en place une méthodologie mêlant revue de littérature et entretiens avec des professionnels de santé comme des sages-femmes et puéricultrices. Un point crucial de cette enquête a été la mise en situation réelle où, pendant deux jours, des professionnels de la fabrique de la ville et de la petite enfance ont été confrontés à l'espace public avec des tout-petits. Ils ont accompagné des crèches utilisant des « Babybus », d'imposantes poussettes à six places sans moteur, difficiles à manier sur des trottoirs encombrés, pour sortir dans la ville. Cette immersion a permis aux professionnels de réaliser physiquement les difficultés de déplacement, mais aussi de découvrir le potentiel d'éveil de la rue. Ils ont constaté que les aménageurs ont souvent une vision stéréotypée des besoins des enfants, privilégiant la couleur ou la « ludification », alors que les tout-petits ont besoin d'espaces pour apprendre à marcher, tomber et explorer des matières.

Sortir avec un enfant transforme radicalement la perception urbaine, les distances s'allongent, le rythme ralentit et l'attention se porte sur les micro-détails de l'ordinaire. Un enfant s'arrête devant une bouche d'égout, une ambulance ou une grue de chantier, éléments qui deviennent des « événements urbains ». Les parents développent alors des stratégies d'évitement des zones bruyantes ou encombrées par des terrasses, recherchant parcs et jardins. Ces espaces verts sont essentiels car ils abaissent le niveau de vigilance et de stress des adultes grâce à la visibilité et à l'absence de voitures, tout en favorisant la mixité sociale entre parents et autres usagers de la ville.

Le collectif dénonce également des logiques d'exclusion, comme le marketing des zones « no kids » dans certains trains ou restaurants, où le silence est vendu comme service. À l'opposé, le Manifeste propose de reconnaître des droits fondamentaux au tout-petit, comme le droit à la nature, le droit de faire la sieste dehors, ou encore le droit de mettre des objets à la bouche pour découvrir son environnement. Actuellement, le travail se poursuit avec des enquêtes auprès de jeunes parents en collaboration avec la SNCF pour comprendre comment la naissance d'un enfant modifie durablement les pratiques de mobilité et les choix de transport.

En conclusion, l'enjeu est de passer d'une ville qui traite la petite enfance uniquement sous l'angle de la sécurité et de l'hygiène à une ville qui reconnaît le tout-petit comme citoyen sensible ayant besoin d'explorer l'espace commun.



Pratique de l'existant

Le 26 février 2026, Francesca Coden et Emanuele Romani ont présenté « Oblò », fondée avec Lorenzo Santosuosso. Leur conférence, « Pratiques de l'existant », expose une vision où le « déjà-là » devient le matériau principal d'un projet ancré dans les enjeux écologiques contemporains.

Le nom Oblò évoque l'exploration des profondeurs depuis un hublot de bateau. L'image illustre leur volonté de chercher des manières non courantes de bâtir à travers l'expérimentation. Cette démarche nécessite une immersion régulière sur le terrain afin de s'imprégner des lieux. Refusant la table rase, l'agence prône le concept de « faire perdurer ».

Emanuele Romani s'appuie sur la pensée de Philippe Prost, « Pas de création sans mémoire », et celle de l'historien Aby Warburg pour transformer la mémoire d'un lieu en matière à projet. Francesca Coden puise, elle, son inspiration dans les œuvres de Lina Bo Bardi, qu'elle décrit comme « une femme qui ose ». Elle en retient trois piliers : le rural, le vernaculaire (où la forme étrange répond à la fonction) et l'humanisme, plaçant la collectivité et l'étude des usages au cœur du projet d'architecture.

Pour Oblò, intervenir sur l'existant, c'est adopter la posture du « faire mieux avec moins ». Inspirés par l'ouvrage L'art de greffer, ils conçoivent le projet comme une greffe horticole. Une symbiose où le bâtiment d'origine et le greffon neuf tirent bénéfice l'un de l'autre.

Cette méthode s'est illustrée lors de leur première commande publique : Le réaménagement des abords de l'église classée d'Auvers-sur-Oise.

Sur ce site, l'agence remplace la voiture par une promenade publique jouant sur la minéralité du sol et le réemploi de pavés. Le projet crée des espaces de pause pour peindre l'édifice comme Van Gogh. Durant ce chantier, iels ont instauré un dialogue avec les artisan.es et le.a client.e, convaincus qu'un projet appartient finalement aux usagers qui l'habiteront demain.

La réhabilitation de la Maison de l'Isle (Auvers-sur-Oise) confirme cette logique. Plutôt que de raser ce bâtiment des années 1980 en zone inondable, Oblò en fait un centre culturel avec une coursive qui réintègre l'édifice dans le paysage tout en gérant les apports solaires. L'agence a opté pour une isolation en paille du Parc Naturel Régional du Vexin et des filières locales (bois, terre cuite, zinc, laine de bois).

À l'École Charcot-Barbusse Romainville), le diagnostic du bâtiment en brique de 1839 a permis d'éviter la démolition. Iels utilisent la terre crue, réactivant ainsi l'usine Cycle Terre reprise par l'entreprise Terrio. Ce lien humain, symbolisé par l'implication d'artisan.es touché.es par le retour de techniques traditionnelles oubliées par l'industrie du béton, redonne une valeur sociale à l'acte de bâtir. La cuisine s'ouvre sur la cour sensibilisant les élèves sur ce qu'iels consomment.

Enfin, leur intervention sur l'Église Saint-Laurent à Paris utilise la transparence pour rendre ce monument classé plus inclusif et ouvert sur la ville.

En conclusion, Oblò démontre qu'adapter l'existant est une opportunité d'améliorer la performance écologique sans effacer l'histoire, plaçant la transformation au centre du projet architectural.



Photographe : Giaime Meloni.

Les Paysages-éponges

Le 13 mars 2026, notre atelier a visité l'exposition « Sponge Landscapes », dans les locaux d'Architecture Workroom Brussels. Cette asbl est une maison d'innovation pour la transformation de notre environnement. Iels nous ont accueilli dans leur espace de travail afin de nous faire découvrir leurs recherches qui visent à combler le fossé entre les objectifs de transition et leur mise en œuvre dans nos quartiers et territoires. Lene De Vrieze nous a parlé d'un chantier qui pourrait nous aider à faire face aux phénomènes découlant du dérèglement climatique, comme les sécheresses et les inondations pluviales croissantes : les paysages-éponge.

Un paysage-éponge est un territoire où la capacité naturelle des sols à absorber, stocker et libérer lentement l'eau est activée. C'est une approche à l'inverse de nos pratiques actuelles. L'idée principale est de retenir la goutte là où elle tombe au lieu de chercher à l'évacuer rapidement. Pour comprendre comment activer cette fonction éponge d'un territoire, il faut analyser l'interaction de cinq strates : l'hydrogéologie profonde, la topographie, le sol de surface, l'occupation des sols et les flux d'eau verts (l'humidité dans les plantes). Pour illustrer cela, l'exposition identifie quatre familles de paysages -éponge en Belgique : la « Batterie d'eau » (sables perméables), le « Puits caché » (limon fertile), les « Shallow lands » (argiles sensibles aux crues) et le « Mossy Rock » des Ardennes ou la végétation joue le rôle d'éponge.

L'exposition se base sur une série de projets collectés ayant tous pour but d'activer cette fonction éponge. À travers ceux-ci, nous découvrons certes un grand nombre d'idées innovantes mais également qu'il existe un « fossé de mise en œuvre » : « si on continue de travailler secteur par secteur, nous n'atteindrons pas nos objectifs en terme de qualité d'eau, de lutte contre les inondations, de préservation de la biodiversité ou de production alimentaire » nous dit Lene.

Pour appliquer la stratégie de rétention à la source, il devient nécessaire d'activer chaque parcelle du territoire. L'objectif est donc de multiplier les micro-interventions locales coordonnées plutôt que de s'appuyer uniquement sur de grands projets de tamponnage en aval, souvent sous-dimensionnés face aux crues extrêmes et inefficaces contre la sécheresse. Parmi les nombreux exemples de projets, nous avons retenu la désimperméabilisation des places Flagey et Sainte-Croix pour détourner 50 % des eaux des égouts, le concept de Keyline pour organiser les parcelles agricoles selon les courbes de niveau, un cimetière végétalisé, le projet « Terre Vivante » qui quantifie la vie du sol en enterrant des slips en coton dans le sol ou encore l'effet castor pour ralentir les flux.

Comme le paysage est la somme des décisions de nombreux acteurs (publics, privés, agriculteurs), la réussite dépend de la création de coalitions territoriales. Il faut construire une solidarité à travers le bassin versant. Les recherches menées par l'Université de Liège sur le bassin de la Vesdre, montrent par exemple que la restauration de haies et de Keylines sur les flancs peut réduire le ruissellement de 38 % et ainsi les risques en vallée.

Enfin, l'exposition propose une approche axée sur la mission (mission-driven) pour « ré-éponger l'Europe ». En s'inspirant d'initiatives pionnières à travers le continent, l'objectif est de reproduire et financer ces mesures à grande échelle. Dans le bassin-pilote du Herk en Mombeek, cela passe par des objectifs quantitatifs (infiltration, dé-drainage, tamponnage) partagés par les acteurs locaux. L'ambition est de revenir à un niveau de dégâts comparable à la période précédant 2017, année à partir de laquelle les dommages ont pris une proportion critique et récurrente.

Pour conclure, ce compte rendu souligne que la survie de nos paysages repose sur notre aptitude à restaurer leur fonction d'éponge, des petits projets à échelle de bassin versants et une collaboration entre acteurs.


sponge
landscapes

Bibliographie





Sources

Lectures

AURELIE, Pier Vittorio, (2014) The City as a Project, Rudy Press,.

AURELIE Pier Vittorio, (2023) Architecture and Abstraction. Cambridge, MA: MIT Press.

RAHM Philippe , (2019). Histoire naturelle de l'architecture: Comment le climat, les épidémies et l'énergie ont façonné la ville et les bâtiments. Paris: Pavillon de l'Arsenal, 2021 AIT-TOUATI Frédérique, ARENES Alexandra, GREGOIRE Axelle. Terra Forma. Manuel de cartographies potentielles. B42.

ARENES Alexandra, (2025). Gaïagraphie. Carnet d'exploration de la zone critique. Montreuil: Éditions B42.

BESSE Jean-Marc, (2018) , La nécessité du paysage, éditions Parenthèses.

DE WIT Saskia, KLASKE Havik, NOTTEBOOM Bruno, OASE 98,(2017). Narrating Urban Landscapes, Nai Publishers.

OLORIZ SANJUAN Clara,(2019). Landscape as Territory, A Cartographie design Project, Actar Publishers & Architectural Association.

ZWER Nepthys & REKACEVWICZ Philippe, (2021). Cartographie radicale: explorations, La Découverte.

LEFEBVRE Pauline, NEUWELS, Julie et POSSOZ Jean-Philippe (dir), (2021). Penser –Faire, Quand les architectes se mêlent de construction, Université De Bruxelles.

LLOYD KATIE Thomas,(2006). Material Matters : Architecture and Material Practice, Routledge.

MADEC Philippe, (2021). Mieux avec moins, Terre Urbaine, Collection La fabrique de Territoires.

PALLASMAA Juhani,(1996 première édition), (2012). The eyes of the skin, architecture of the Senses, UK, Wiley Chichester.

RUBY Ilka, RUBY Andreas, (2021). The Materials Book, Ruby Press.

SENNETT Richard, (2008). n The Craftsman, UK, Yale University Press.

DECROOS Bart, DIMITROVA Kornelia, MADIAS Sereh, ONNER Elsbeth, OASE 112, (2022) Ecology & Aesthetics, Nai Publishers.

PICON Antoine, (2017). L'ornement architectural, Entre subjectivité et politique, Poche Architecture.

MORIZOT Batiste, (2020). Manières d'être vivant, Arles - Paris: Acte Sud.

BIECHTELER Heike, DIETS Dieter, KAFERSTEIN Johannes, SERGISON Jonathan,(2023). Drawing in Architecture Education and Research, Lucerne Talks, Parkbooks.

ANMA Architectes Urbanistes ; direction scientifique : LEENHARDT Agrippa , (2023). Terre, terrain, territoire : discussion autour des sols. Paris : ANMA Architectes Urbanistes.

CHENIN Mathilde, (2024). Le commun par l'usage, MétisPresses.

ANGELIL Marc, MALTERRE-BARTHES Charlotte et Something Fantastic, (2020). Migrant Marseille: Architectures of Social Segregation and Urban Inclusivity. Berlin: Ruby Press.

COLLET Victor,(2024). Du taudis au Airbnb. Petite histoire des luttes urbaines à Marseille. Marseille: Agone.

LE DANTEC Bruno, (2024). La ville-sans-nom. Marseille dans la bouche de ceux qui l'assassinent. Marseille: Éditions du Chien Rouge.

PERLADI Michel et SAMSON Michel, (2020). Marseille en résistances. Fin de règnes et luttes urbaines. Paris: La Découverte.

REGNARD-DROUOT Céline, (2009). Marseille la violente. Criminalité, industrialisation et société (1851–1914). Rennes: Presses Universitaires de Rennes.

SELLE Victor, (2019). De 'impensé à l'imaginaire. Reconversion d'une manufacture de tabac en pôle culturel (TFE, Faculté d'architecture La Cambre Horta).

Intervenants à Marseille

Clotilde Berrou - Frcihe Belle De Mai
Jean-Marc Chancel et Nikita Itenberg - Maison de l'architecture Marseille
Mikaëla Le Meur - ULB
Amélie Dandoi - Les boues rouges
Tom Leguerre - Ingénieur STIB Marseille
Victor Selle - IMVT, Encore heureux
Francesca Coden et Emanuele Romani - Atelier Oblò, Pratiques de l'existant

Intervenants à Brxuelles

Nadja Monnet - Marseille, ville amie des enfants ?
Pauline Cabrit et Aurélien Ramos - Politique du lange



ADAM
Pauline



ALAIME
Valentine



ALLIA
Riad



ALLIOU DUBROCARD
Elenn



AUSSET
Florentine



BAUDET
Shana



BAUDSON
Elsa



BERTRAND
Louann



BESSERER
Anouck



BLANLOEIL
Joseph



CALS
Tom



CELIK
Elvan



CLERC
Nathaël



COLLET
Margot



DE MEURS
Caroline



DELGADILLO CAMARGO
Camila



DELLISSE
Loïc



DIALLO
Rabiatou



DOUCHAMPS
Arthur



DRABIK
Amelia



EL KHARAJ
Nawfel



GARCIA
Clara



GEAIS
Clara



GILLET
Lucie



GUDE
Matéo



GYSEL
Enki-Mbuyi



HELYN
Aude



HENROZ
Marie-Axelle



HU
Yu-Hsiang



JOURET
Margot



KALFON
Pauline



KATUMUA NSAMBI
Asha



KETCHINE
Joachim



KNIPPING
Olivia



LAAFOUDI
Rayan



LAINE
Gaston



LARGUINAT
Arthur



LECOCQ
Charlotte



LECOUTURIER
Maëlia



LEQUEUX
Camille



LUTTER
Elia



MAGNETTE
Victoire



MIGNERY
Marguerite



MIKOLAJCZAK
Aurore



MORGÜL
Dilara



MOSCOU
Paloma



MUKEBA
Gloria



NASUI
Georgiana



PAILLER
Chloé



PARANT
Margaux



PEREZ
Kaliah



PEYSSON
Sarah



PROST
Sacha



RIZVO
Tajra



ROMANE
Lysandre



ROSENBUSCH
Natan



ROZENBERG
Ethan



SELLIN
Maëva



SERUKABUZA
Sarah-Thérèse



SOLE
Antonin



SORNIN
Camille



STATHOPOULOS
Emilie



TAKEGAMI
Kana



VAN HEE
Alexandre



VANDEN EEDE
Léa



VANDERBEEK
Matéo



VIAL GRÖSSER
Mathieu Luis



VIEUILLE
Angelo



YERNAUX
Maréva



YOSHIDA
Nano



DELOFFRE
Julien



DEPREZ
Eve



SIMON
Alain

Colophon

Equipe Pédagogique
Deloffre Julien
Deprez Eve
Simon Alain

Équipe éditoriale
Bauson Elsa
de Meurs Caroline

Coordination de l'atelier
Prost Sacha

Coordination des voyages
Baudet Shana
Mignery Marguerite

Coordination du jury et de l'exposition
Besserer Anouck
Blanloeil Joseph
Diallo Rabiatou
Drabik Amélia
Gysel Enki
Katumua Nsambi Asha
Moscou Paloma
Mukeba Gloria
Nasui Georgiana
Pailler Chloé

Coordination graphique
El Kharaj Nawfel
Helyn Aude

Équipe impression
de Meurs Caroline
Magnette Victoire
Pailler Chloé
Parant Margaux
Rizvo Tajra
Sornin Camille

Équipe conférences
Alaime Valentine
Bertrand Louann
Douchamps Athur
Garcia Clara
Jouret Margot
Lecocq Charlotte
Lecouturier Maëlia
Romane Lysandre

Contribution aux textes
Laafoudi Rayan
Lysandre Romane
Sole Antonin

Équipe photographie
Besserer Anouck
Dellisse Loïc
Gysel Enki

Équipe vidéos
Ausset Florentine
Lecouturier Maëlia
Lequeux Camille
Rizvo Tajra
Sellin Maëva
Sornin Camille
Van Hee Alexandre

Sélection A5
Besserer Anouck
Knipping Olivia
Rizvo Tajra
Mikolajczak Aurore
Morgül Dilara
Vanderbeek Mateo
Yernaux Maréva

Gestion découpeuse papier
Matéo Gude
Nathaël Clerc

Sélection maquettes
Gude Matéo
Helyn Aude
Lecouturier Maëlia
Vanden Eede Léa

Bibliographie
Tom Cals

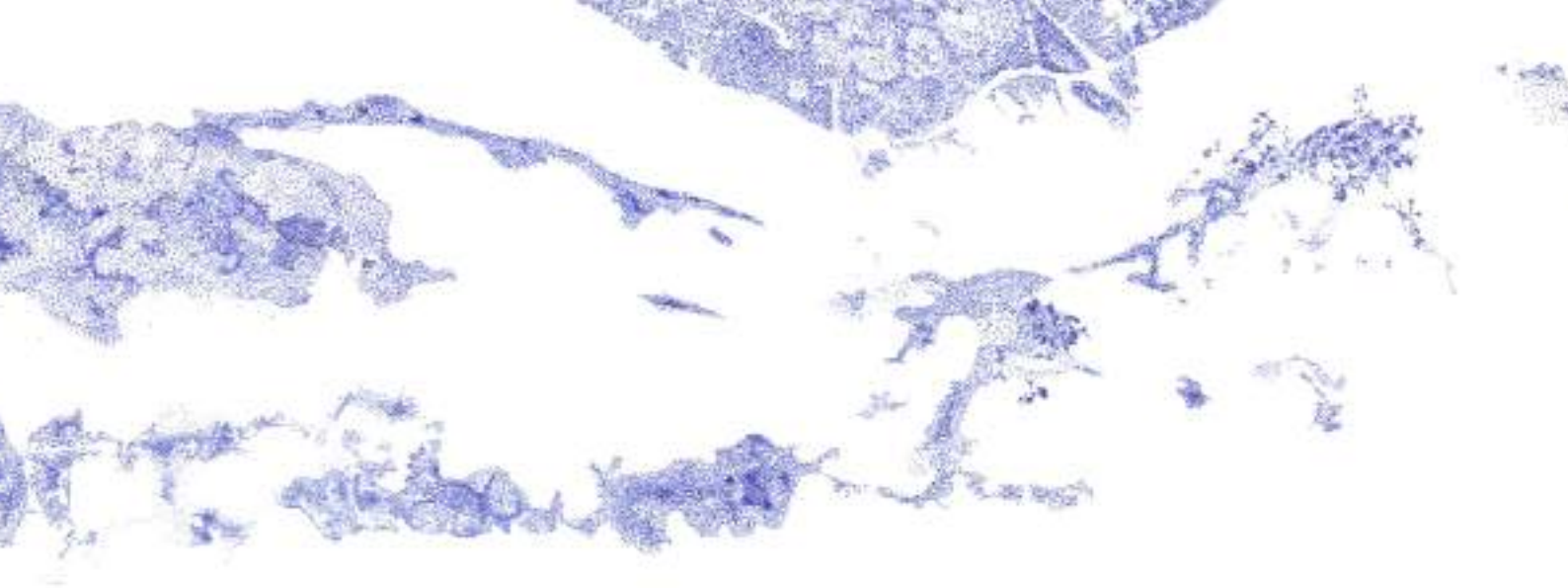
Relecture
Alliou - Dubrocard Elenn
Cals Tom
Dellisse Loïc
El Kharaj Nawfel
Geais Clara
Ketchine Joachim
Laine Gaston

Membres du préjurys

Aya Akbib - 51E4N
Berrou Clotilde – ENSA-Marseille
De Clerck Philippe – ULB
Deloffre Julien – DEV Space
Duboisset Laurent – ENSA-Marseille
Dussol Eric – ENSA-Marseille
Ismail Ali – architecte, AGWA
Leuger Inès – Agam-Marseille
Masset Valentine – ULB, chercheuse
Talbot Clément – VORBOT Architectes
Viellepeau Géraldine – ENSA-Marseille

Membres du jury final

Bourouiba Lyna – ULB
Declerck Philippe – ULB
Duboisset Laurent – ENSA-Marseille
Fourneau Olivier – ULiège
Leuger Inès – Agam-Marseille
Selle Victor – Encore Heureux
Viellepeau Géraldine – ENSA-Marseille



ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES
ULB Faculté d'Architecture La Cambre Horta

@micromegaslab 2025 2026